


STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891


STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891



PAUL SOLEILLET

# VOYAGES EN ÉTHIOPIE

(JANVIER 1882 — OCTOBRE 1884)

NOTES, LETTRES & DOCUMENTS DIVERS



ROUEN
IMPRIMERIE DE ESPÉRANCE CAGNIARD
Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5

1886

# VOYAGES EN ÉTHIOPIE

(JANVIER 1882 — OCTOBRE 1884)

NOTES, LETTRES & DOCUMENTS DIVERS

*Extrait du Bulletin de la Société normande de Géographie*

# ERRATA

| Pages | Lignes | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 20 | 13 | *au lieu de :* | Oromo | *lisez :* | Omo. |
| 37 | 9 | — | 1880 | — | 1882. |
| 38 | 26 | *après :* | j'entreprends | *ajoutez :* | le présent voyage. |
| 38 | 35 | supprimer | les mots : | | le présent voyage. |
| 50 | 35 | *au lieu de :* | l'altitude | *lisez :* | l'altitude négative. |
| 83 | 3 | — | Monk | — | Mouk. |
| 99 | 7 | — | Barroumeida | — | Bourroumeida. |
| 101 | 9 | — | — | — | — |
| 102 | 36 | — | salle | — | sole |
| 107 | 6 | — | maugued | — | mangued. |
| 107 | 9 | — | — | — | — |
| 115 | 13 | — | Picatri | — | Secchi. |
| 120 | 9 | — | flache | — | floche. |
| 122 | 7 | — | Kallas | — | Kollah. |
| 161 | 30 | — | fer | — | peau. |
| 192 | 9 | — | peur | — | assez. |
| 197 | 10 | — | 333 gr. | — | 27 gr. 99. |
| 206 | 4 | — | hautes | — | larges. |
| 220 | 29 | — | Guerra | — | Djema. |
| 226 | 31 | — | Léon | — | Noël. |
| 243 | 14 | — | 190 | - | 1.000. |
| 310 | 10 | -- | Attime | — | Attmé. |
| 321 | 11 | — | manteau | — | marteau. |

PAUL SOLEILLET

# VOYAGES EN ÉTHIOPIE

(JANVIER 1882 — OCTOBRE 1884)

NOTES, LETTRES & DOCUMENTS DIVERS



ROUEN

IMPRIMERIE DE ESPÉRANCE CAGNIARD

Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5

1886

# NOTES ET DOCUMENTS DIVERS

Envoyé par la Société française d'Obock et du golfe Persique, M. Paul Soleillet, parti du Havre, le 28 novembre 1881, sur le steamer l'*Obock*, mouillait, le 10 janvier, aux îles Sebah, à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb, 9 milles sud-ouest de Périm, et arrivait le 12 janvier à Obock, d'où il adressait la lettre qui suit :

« Nous sommes arrivés heureusement à Obock le 12 janvier, dit M. Soleillet. J'y ai fait commencer de suite la construction d'une factorerie pour le compte de la Société, à côté des établissements fondés par la Société franco-éthiopienne.

» Le 21, j'ai laissé mes collaborateurs à Obock et je suis venu à Aden échanger un courrier avec l'Europe.

» J'ai rapatrié ici tous les membres de l'expédition de la Société franco-éthiopienne qui devait aller au Choa, voyage qu'ils n'ont pu exécuter.

» Je vous écrirai bientôt longuement. »

De plus, M. Gabriel Gravier, secrétaire général de la Société, recevait du même explorateur les lignes qui suivent :

« Mon cher ami,

» Je suis installé à Obock depuis le 12 du courant. Tout va très bien et je crois qu'un prochain avenir fera de ce point un centre important de commerce français. Obock, aussi bien qu'Aden, peut devenir un point de relâche pour la route des Indes et, si Aden a derrière elle l'Arabie, Obock a l'Ethiopie, le pays Gallas, etc.

» La rade d'Obock est très sûre et les passes sont faciles. Nous avons pu y mouiller sans pilote, et sortir de ce port le 21, pendant la nuit, car les indications de la carte sont excellentes.

» Bien à vous de cœur.

» Paul SOLEILLET. »

*A Monsieur Gabriel Gravier.*

Obock, le 8 mai 1882.

« Mon cher ami,

» Nous avons eu ici des misères de toute sorte, mais enfin Obock est fondé.

» Je viens de recevoir une importante caravane qui m'a été envoyée directement, par la route de Hoaussa, par le roi Menelik, et c'est la première qui vient du Choa à Obock. J'espère qu'elle sera suivie de beaucoup d'autres.

» Mes relations personnelles avec les indigènes sont toujours des meilleures, bien que l'un de nos domestiques ait tué, par accident, un enfant donkali.

» Je suis en très bons termes avec tous les chefs du pays : les sultans de Reitta, de Tadjourah, du Loheita et du Haoussa.

» Je suis même assuré d'un bon accueil chez le terrible Mohammed Hanfalé, dont on fait une sorte de croquemitaine, pour n'avoir voulu, jusqu'à présent, recevoir aucun blanc. Je me propose d'aller le voir dans quelques jours, et de faire amitié avec lui.

» Adieu, etc.

» Paul Soleillet. »

---

*A Monsieur Gabriel Gravier.*

Mon cher Ami,

Ne me grondez pas, ne criez pas : voici des renseignements pour la *Société normande de Géographie*.

Les Arabes ont donné le nom de *Danakil* (au singulier *Donkali*) à des populations de la côte orientale d'Afrique qui se donnent à elles-mêmes le nom d'*Afar*. Elles sont appelées *Adalloche* (au singulier Adal) par les Abyssins et les Gallas qui, eux, repoussent ce nom de Gallas, sous lequel ils sont universellement connus, pour prendre celui d'Oromont.

Les Afar, Adalloche ou Danakil sont pasteurs et nomades. Ils ont sur le littoral deux centres fixes de population, Reitta [1] et Tadjourah [2].

[1] Ou Raheita, sur le détroit de Bab el-Mandeb, formé de cent quatre-vingts à deux cents cabanes en paille. Il y a quatre à cinq cents habitants qui s'adonnent au commerce.

[2] Petit port à vingt-neuf milles au sud-ouest d'Obock, sur la bande septentrionale de la baie de Tadjoura. Il est d'aspect misérable, et compte trois mille habitants qui sont adonnés au commerce.

Dans l'intérieur, ils ont deux on trois villes dont la plus importante est Haoussa [1].

Les Danakil vivent par tribus qu'ils nomment *Kabil*. Chaque tribu est administrée par un chef appelé *Ras* (tête). Les Ras sont toujours choisis dans une même famille et sont vassaux de sultans qui résident dans les villes. Sous ce rapport, leur gouvernement est aristocratique et féodal; mais les Ras ne font qu'exécuter les décisions prises dans les *Kalam*, à la majorité des voix, et comme les Kalam ont la décision de toutes les affaires publiques, même le jugement et la punition des Ras, le gouvernement Danakil est également démocratique.

Le territoire compris entre le Ras Doumeirah [2], au nord, et le Ras Ali [3], au sud, nous a été cédé par le traité de 1862. Il comprend neuf tribus dont les Ras reconnaissent la suzeraineté du sultan de Reitta. Ces tribus sont celles des Adal, des Bodoïtamella, des Tokailli, des Scheka (appelé Mechaïrs par les Arabes), des Assoba, des Assemela, des Maddina, des Bossona et des Mandita.

Le sultan de Reitta, avec qui j'ai personnellement de bonnes relations, (quand il m'écrit il m'appelle son ami intime), est allié des sultans de Tadjoura et de Loïta et ces trois sultans sont feudataires de Mohammed Hanfalé, sultan de Haoussa [4].

Le sultan de Tadjourah vit en nomade, dans les environs, depuis l'occupation de sa ville par les Turcs.

Le sultan de Loïta commande aux tribus les plus guerrières du pays: celles des Debenek et de Vehima.

Mohammed Hanfalé, ami et allié de Ménélik II, roi du Choa, com-

[1] Sur la rivière Aouach, à la pointe nord-ouest du lac Gamaticbad. D'après les renseignements recueillis par le comte Antonelli et publiés dans le *Bulletin de la Société Italienne de Géographie* (mai-juin 1882, p. 469), Houssa serait le nom d'une province et non d'une ville. Cela est contraire à l'avis de tous les géographes. Ce n'est pas un motif pour que M. Antonelli ait tort. Je crois cependant que cette ville sans nom qu'il place dans le site de Haoussa est celle que nous connaissons sous ce nom. Abd-er-Rahaman Jusef, son informateur, a pu lui donner un nom différent, et nous n'avons pas besoin d'aller en Afrique pour trouver des villes ayant plusieurs noms. Nous savons aussi que souvent des villes changent de nom par suite d'évènements politiques et militaires.

[2] Sur la mer Rouge, à vingt kilomètres au sud de la baie d'Assab. — G. Gr.

[3] Sur la bande méridionale de la baie de Tadjourah.

[4] Pendant la saison des pluies, le sultan du Haoussa réside à Gargori, entre Dihoïta et Dobé (le comte Antonelli, *op. cit.*).

mande aux nombreuses tribus qui se groupent sous le nom de Hassa-Yamara.

Le sultan de Reitta est la seule autorité reconnue par les Ras des tribus du littoral. C'est donc avec lui que les Français doivent surtout traiter pour leurs relations avec ces tribus.

L'intérieur du pays nous sera ouvert par Mohammed Hanfalé, le sultan du Haoussa. Plusieurs fois déjà, pour conserver son indépendance vis-à-vis de l'Egypte, ce chef a sollicité l'alliance de la France.

De cœur, bien à vous..

Paul Soleillet.

---

*A Monsieur Gabriel Gravier.*

Obock, 18 août 1882.

Mon cher Ami,

Demain, 19 août, je pars pour le Choa, par la route directe d'Obock à l'Éthiopie méridionale, qui traverse le Haoussa.

Le 26 juillet, j'ai reçu par cette route une importante caravane qui m'a été envoyée par le roi Ménelik II, avec qui une première affaire a été conclue.

Le Sultan Homed Loïta nous a cédé le port et la rade de Sagallo, dans le golfe de Tadjourah. Je viens d'y installer un agent. Ainsi non seulement nous avons utilisé le territoire francais d'Obock, mais nous l'avons agrandi.

Je vous écrirai du Choa.

Je compte être en France en janvier 1883.

De cœur à vous.

Paul Soleillet.

---

*A Monsieur Gabriel Gravier.*

Sagallo, le 29 août 1882.

Mon cher Ami,

Je quitte demain Sagallo [1], où je suis resté quelques jours pour installer M. Louis Grand (ancien élève de l'école de Commerce du Havre), comme directeur du comptoir que je viens de créer sur le territoire que

[1] Près de Tadjourah, dans le golfe du même nom. — G. Gr.

m'a concédé le sultan Homed Loïta. J'ai pris possession effective de ma possession, en la faisant mesurer et en la délimitant par quatre bornes en maçonnerie de forme conique, de deux mètres de diamètre sur deux mètres de hauteur, et blanchies à la chaux. Celle de l'Est est près d'un palmier très élevé qui indique le mouillage.

L'installation du comptoir est toute primitive. Elle se compose d'une zariba (enceinte d'épines) et d'une cabane en paille, mais sur cette cabane flotte le pavillon français.

Les indigènes nous ont accueillis avec enthousiasme. Les Egyptiens établis à Tadjourah sont pour eux une menace : ils craignent le sort des paysans du Harar qui en sont réduits à couper les caféiers parce que leur produit total ne suffit pas à payer l'impôt, qui est de 80 o/o du produit brut des bonnes récoltes. Outre cette ineptie fiscale, qui rappelle l'homme de la poule aux œufs d'or, l'Egypte a le tort de gouverner par des soldats, c'est-à-dire très mal.

Maintenant, mon ami, prenez une bonne carte de l'Abyssinie et vous verrez tous les avantages de la nouvelle position que nous occupons, et cela sans abandonner Obock. Sagallo est auprès de la montagne de Goba [1] qui est, à cause de son altitude, abondamment pourvue d'eaux vives et de pâturages. Elle est habitée toute l'année par de nombreux Bédouins. Nous ne sommes séparés des Isa Çomalis que par un petit bras de mer. Il y a là aussi les éléments d'un trafic important.

Pour le moment, nos relations de voisinage se bornent à tirer tous les soirs un coup de fusil à poudre, dans la direction de la montagne, pour montrer que nous faisons bonne garde. Les Isa Çomalis sont d'audacieux voleurs, mais ils ont une peur effroyable des armes à feu, et nous exploitons ce sentiment.

La route la plus fréquentée de l'Ethiopie méridionale à la mer est celle dite des Lacs salés. Suivant la saison, cette route passe par la vallée de l'Aouach ou par Erer et Faré [2] ; c'est cette dernière que je vais suivre.

A vous de cœur.

Paul Soleillet.

[1] Goodah des cartes anglaises. — G. Gr.

[2] Je ne connais ni Erer ni Faré. Je suppose que Soleillet veut désigner la route, ou plutôt la piste longue d'environ 420 kilomètres que suivent les caravanes d'Ankobèr à Tadjourah. Cette route coupe l'Aouach par environ 9° 39 de latitude nord, monte un peu au nord par Seikotban, puis au nord-est par Baddikoma, au nord par Gabbolla, au nord-est par Tutteli et Sabotta, au nord par Karabta, au sud du lac Assal ou Salé ; elle

P. S. Au moment où Soleillet recevait du Choa une caravane richement chargée, où il agrandissait son cercle d'action et se mettait en route pour la cour du roi Ménélik II, la Société Godin et Cᵉ faisait prononcer sa dissolution par le tribunal de commerce de la Seine. Elle annonce que le capital engagé est insuffisant et que celui souscrit est complètement perdu. Cette décision est d'autant moins compréhensible qu'elle se produit juste quand le succès paraît assuré, quand la récolte commence.

Obock sera-t-il encore une fois abandonné alors que nous avons devant les yeux l'état florissant de la colonie fondée, par les Italiens, sur la baie d'Assab?

Gabriel Gravier.

---

*Lettre de M. Paul Soleillet à M. Gabriel Gravier, Secrétaire général, reçue le 24 juin 1883.*

Aureillo (Choa), le 18 octobre 1882.

Mon cher Ami,

Mon voyage d'Obock au Choa s'est accompli très heureusement, quoique très lentement. Je ne dois cependant pas trop me plaindre de cette lenteur, la cause en étant les relations amicales créées à Obock entre moi et les chefs Danakil. Dans tous les camps j'ai été reçu en ami et partout, de gré ou de force, il a fallu s'arrêter à boire du lait ou à manger de la viande. Aussi, je ne suis arrivé à Ankobèr que le 2 du présent mois.

Grâce à ma situation de chef d'Obock (c'est le titre que l'on me donne), j'ai été on ne peut mieux reçu. L'azage Oualda Tsadec, premier ministre du roi, est venu à ma rencontre à plus d'une heure d'Ankobèr avec 50 soldats qui m'ont salué par une salve de mousqueterie. Lorsque je suis arrivé à Ankobèr, le roi était déjà parti pour Aureillo, où va se célébrer, samedi prochain, le mariage de sa fille avec le fils de l'empereur Jean. Dès que S. M. a connu ma présence dans ses états, elle m'a fait envoyer une invitation pour assister à ce mariage. Elle a fait la même politesse à l'agent de notre compagnie, M. Chefneux, qui est depuis sept mois au Choa, où il est très bien vu. M. Chefneux parle et écrit l'Amarigna.

passe enfin entre la bande septentrionale du golfe de Tadjourah et le sud du Djebel Goodah jusqu'à la ville de Tadjourah, d'où elle se dirige soit sur Obock, soit sur la côte de la mer Rouge. — G. Gr.

J'ai été fort bien reçu par le roi Ménélik II (Ménélik Ier était fils de Salomon et de Makada, reine de Saba). Je l'ai déjà vu plusieurs fois et chaque fois très longuement. M. le comte Louis de Jouffroy d'Abbans, consul de France à Aden, auprès duquel je suis accrédité par un passe-port diplomatique et par une lettre du ministre des Affaires étrangères, m'avait donné une lettre pour le roi du Choa. Cette lettre a fait le plus grand plaisir au roi. L'envoi d'une ambassade en France est actuellement décidé en principe, et je dois être chargé de l'accompagner. L'ambassadeur sera probablement le premier ministre du roi.

Depuis Rochet d'Héricourt, la France est très aimée au Choa. Lorsque le roi actuel apprit nos revers et sut que les Allemands nous avaient imposé une rançon, il voulut envoyer en France quelques milliers de thalari, comme cadeau, pour aider à notre rachat. Un européen, alors auprès de lui, l'en dissuada en lui expliquant ce que c'est que cinq milliards. Le roi craignit que l'on ne se moquât du don qu'il voulait faire et n'osa l'envoyer, mais l'intention y était.

Le royaume du Choa est peu de chose par lui-même, mais actuellement Ménélik a conquis tous les pays Gallas jusqu'à Kaffa. Depuis la chute de Théodoros, Ménélik est le plus puissant des souverains de l'Abyssinie, le seul qui, avec l'empereur Jean, puisse porter le titre de *negus* (roi). Aussi l'empereur, jaloux de lui, a poussé dernièrement le ras Adal, chef du Godjam, à combattre Ménélik. Pour les mettre de pair, l'empereur avait donné au ras Adal la couronne du Kaffa avec le titre de Negus Téclahimanot. Téclahimanot a dernièrement passé l'Abaï, mais il a été défait complètement par le roi et fait prisonnier. A la suite de cette victoire, l'empereur a reconnu les conquêtes de Ménélik, lui a laissé la couronne du Kaffa et de tous les pays Gallas qu'il a conquis et pourra conquérir, et le roi Téclahimanot redevient simple ras.

Deux nouveaux royaumes sont formés, l'un avec le Ouollo que Ménélik donne à sa fille avec le titre de reine; l'autre avec le Tigré que l'empereur donne à son fils unique, Arahya Sellasié, avec le titre de roi.

Les deux nouveaux souverains vont être unis samedi prochain par le mariage indissoluble dit de la communion. De plus, l'empereur a reconnu Ménélik pour son successeur à l'empire, ce dernier promettant sa succession à son gendre.

Vous voyez par là, mon cher ami, l'importance que peuvent avoir pour la France des rapports directs et amicaux avec le Choa.

Je vous mènerai des Ethiopiens à Rouen. Vous verrez par vous même que ce sont des gens intelligents, de bonne compagnie et de gais compagnons, ce qui ne gâte rien, grands mangeurs, grands buveurs, braves à la guerre et fidèles dans leurs amitiés.

Je vous enverrai, par une occasion plus sûre que la présente, copie de mon journal de voyage.

A vous de cœur,
PAUL SOLEILLET.

P. S. — Vous savez que Ménélik est anti-esclavagiste. La traite est interdite dans ses états. Elle se fait clandestinement, mais si l'un de ses sujets chrétiens était convaincu d'avoir vendu un esclave, il serait puni de mort.

---

*Lettre de M. Paul Soleillet à M. Gabriel Gravier.*

Ankobèr, le 10 novembre 1882.

MON CHER AMI,

Je vous ai envoyé d'Aureillo, où je suis allé assister aux fêtes du mariage de la fille du roi avec le fils de l'empereur Jean, une longue lettre que vous avez dû recevoir par la voie d'Assab. Aujourd'hui je profite du départ de M. Léon Chefneux, notre agent ici, qui va à Aden, nous échanger un courrier avec la France.

Vous trouverez ci-joint, pour votre Bulletin, les notes de voyage de Zeïla à Ankobèr que M. Léon Chefneux avait rédigées pour moi.

M. Chefneux a pris les angles de la route comme je le fais. Son chiffre est suivi de O. Les autres cotes sont barométriques et thermométriques. Faites un croquis de la route ; celui publié par les Italiens, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Rome*, est inexact.

Je vous envoie de mes notes de voyage ce que j'ai eu le temps d'en recopier, car je suis toujours ici par monts et par vaux. Pour le Choa, ce n'est point une métaphore, et si l'on n'avait les mulets, je ne sais ce que l'on deviendrait. Pour beaucoup de nous, et pour moi tout le premier, il serait impossible de faire à pied les *grimpages* funambulesques qu'exécutent ces bonnes bêtes. Heureusement, j'en ai trois et des meilleurs.

*Figaro*, mulet isabelle, que m'a donné le sultan de Reïta ; *Rosine*, belle mule noire, fine comme un pur sang anglais, que M. Léon Chefneux a eu la gracieuseté de m'envoyer à Obock ; *César*, mulet noir, exceptionnellement grand, beau, fort et rapide, marchant l'amble comme pas un. C'est le roi Ménélik qui me l'a donné, et comme il y a joint une selle de *dedjas match* (porte des gens en campagne), grade équivalent à celui de général de division, et comme en ce pays moyen-âge tout est hiérarchisé, je suis *dedjas match* au Choa chaque fois que je monte mon mulet revêtu de la selle officielle ; alors on me salue en baisant la terre, etc., etc.

*D'un étranger, c'est la selle qu'on salue.*

A Aureillo, j'ai fait autre chose que d'assister aux fêtes, qui, du reste, ont été fort belles (je vous enverrai plus tard le récit de tout cela) ; j'ai obtenu du roi, avec qui je suis fort bien, trois importantes concessions :

1° Un très grand territoire au Choa ;

2° La moitié de la récolte, pendant 25 ans, des oliviers sauvages que je pourrai greffer, et il y a d'immenses forêts d'oliviers sauvages susceptibles de produits non inférieurs à ceux de la Kabylie ;

3° La concession d'un chemin de fer à voie étroite d'Obock au Choa, et celle des lignes à établir dans le Choa.

Comme voyageur, je suis très satisfait : C'est quelque chose d'avoir ouvert la route d'Obock au Choa (ce qui n'avait pas encore été fait). J'ai cependant en espérance beaucoup mieux que cela.

Dernièrement, je suis allé voir à Gimbici, entre Debrab-Berhan et Antoto, le ras Gobanna, ce qui m'a permis d'apercevoir les ruines portugaises d'Angolala, que je visiterai au premier jour.

*Ras* (mot arabe et éthiopien qui signifie tête) est le titre qui vient immédiatement après celui de *negus*, roi.

Le ras Gobanna est ce que l'on appelait autrefois en France un soldat de fortune. Simple guerrier galla, il s'est élevé par son courage à la dignité de ras. Il est le plus important des feudataires du roi. Son armée particulière se compose de 30,000 cavaliers. Il est assez riche pour avoir pu offrir en cadeau au roi Ménélik II, à l'occasion du mariage de sa fille, 1,300 chevaux, dont 500 harnachés. Trois cents des harnais étaient en argent. Outre les chevaux, ce présent comprenait des mules, de l'ivoire, du café, etc. Jai vu tout cela à Aureillo.

Gobanna a soumis au roi Ménélik tous les pays Gallas, jusqu'à Kaffa. Le roi de Kaffa lui-même, grâce à Gobana, est tributaire de

Ménélik, et l'empereur Jean reconnaît Ménélik comme roi de Kaffa.

Le royaume de Kaffa est l'un des plus anciens et des plus célèbres de l'empire des *Attié* (empereurs d'Abyssinie). Les negus y résidèrent à plusieurs reprises. Il est fermé aux Européens depuis longtemps. Il n'a été visité, je crois, que par M. Arnaud d'Abbadie. Les Italiens ont échoué dernièrement dans cette entreprise. Kaffa est encore le but du voyage du docteur Steker. Soit dit entre parenthèses, j'ai rencontré ce voyageur en très bonne santé, le mercredi 1er novembre, à 9 heures 20' du matin, dans le pays de Jiguem.

Nous avons déjeûné devant lui. Comme les Amaras, il jeûne le mercredi et le vendredi. Il porte au col, d'une façon très apparente, une croix en or, pendue à un cordon de soie bleu, le cordon chrétien. Il se fait tout à tous. Je ne puis que l'approuver, puisque, moi-même, je porte le cordon bleu. Il nous a dit qu'il se rendait à Borou-Meida, auprès de l'empereur Jean, et qu'il se rendrait ensuite dans le Kaffa.

Le docteur voyage avec une suite très nombreuse et une quarantaine de mulets de charge, dont plusieurs portent des animaux vivants dans des cages, et d'autres collections.

Le ras Goubanna m'a très bien reçu. Comme tous les *auromons* (gallas), il aime beaucoup les Français. *Nous sommes*, disent-ils, *les Français d'ici*, et ils ont raison. Les voyageurs leur ont reconnu la plupart de nos brillantes qualités. Ils sont braves et impétueux à la guerre, francs et loyaux, volages, sans souci, *coints* (dans le sens de Montaigne), voltairiens en diable, mais aussi superstitieux et un peu trop passionnés pour l'hydromel.

Le ras Goubanna est très bien avec tous les Français qui sont venus au Choa. Nous avons trouvé en villégiature, chez lui, M. Eloi Pinot, capitaine au long cours, envoyé ici par la maison Tramier, Lafarge et Cie, de Marseille. M. Léon Chefneux est aussi en excellents termes avec le ras. Quand M. Chefneux l'a informé de son départ pour Aden, il lui a donné un cheval pour lui et un pour le consul de France; il m'en a donné un aussi, et ces trois chevaux sont harnachés d'argent.

J'ai dit au ras que pendant l'absence de M. Chefneux, qui doit durer deux mois, je désirais voyager en pays Galla. Il m'a répondu : *Va partout où je commande. Après Kaffa, le pays ne m'appartient pas. Partout tu seras le bienvenu.* Aussi, lundi prochain, 13 courant (13 novembre dernier) je pars pour Kaffa. J'en suis bien heureux, vous le comprenez, mon

cher ami. Je pars dans les meilleures conditions possibles : *seul d'Européen, peu de domestiques, sans bagages.*

Gourmand comme vous l'êtes, vous savez certainement que le café est originaire de Kaffa, dont il tire son nom. Le climat sec de l'Arabie ne convient nullement à cette plante, qui veut de la chaleur, il est vrai, mais aussi de l'abri et de l'humidité. Les Arabes de Mokka, qui, de tout temps, ont eu des relations avec l'Ethiopie, ont importé à Mokka du café de Kaffa ; on l'achetait à Mokka, et l'excellent café de Kaffa a fait la réputation du *mokka.*

Plus tard, lors de l'invasion de l'Ethiopie méridionale par le conquérant musulman Gragne, les relations de Mokka et de Kaffa devinrent très difficiles. L'usage du café se répandit en Europe, les Arabes plantèrent des caféiers dans les vallées chaudes, humides et abritées de l'Yémen. Mais le vrai Mokka, le meilleur des cafés, est toujours celui de Kaffa. Vous en jugerez, je l'espère, ainsi que nos amis de Rouen, à qui j'envoie mes meilleurs compliments.

De cœur à vous,

Paul SOLEILLET.

---

*Lettre de M. Paul Soleillet à M. Gabriel Gravier, Secrétaire général, reçue le* 23 *juin* 1883.

Ankobèr, le 3 février 1883.

MON CHER AMI,

Je rentre de Kaffa. J'ai fait le plus heureux de tous les voyages. Je suis parti d'Ankobèr le 13 novembre dernier. Je me trouvai aussitôt au milieu du peuple Oromon (Galla) et sur de grands plateaux couverts de pâturages et de cultures, un pays des plus riches et des plus prospères, et cela jusqu'à la rivière Guébé (ou Gibé), affluent du fleuve Oromo ou Omo, qui va se jeter dans l'océan Indien.

Le 29 novembre, nous entrons dans le royaume de Djema, qu'aucun européen n'avait encore visité. C'est un état musulman de race Oromon, vassal du Choa. Nous y fûmes très bien reçus par le roi et sa mère. Je voyais avec admiration le sous-bois des forêts que nous avions à traverser presque exclusivement composé de caféiers dont les baies sèches sont en partie sur les arbres sans qu'on songe à les recueillir ; chacun en prend ce qui lui est nécessaire pour sa consommation personnelle.

De Djema, nous nous rendons, avec des indigènes, à Kaffa, pays qui n'a encore été vu que par deux européens, le français Arnaud d'Abbadie et l'italien Massaglia, ancien précepteur de Victor Emmanuel, qui se fit capucin et vint, sur l'invitation des frères Abbadie, évangéliser les Ethiopiens. Il erra quinze ans en Arabie et en Ethiopie avant de pénétrer chez les Oromons. En 1852, il arriva au *Goudrou* et y fonda une mission. En 1862, il a été expulsé de l'Ethiopie avec trois autres évêques capucins, ses collègues.

Tout est mystérieux à Kaffa. La race est *Sidama* et a des usages tout particuliers. Dans ce pays, on ne dit ni bonjour ni bonsoir, mais *chevau-chava* (je me cache sous terre). Les chemins sont bordés de haies impénétrables derrière lesquelles se cachent habitants et habitations. A tout instant les chemins sont barrés par des fossés, des haies, etc.

Le roi ou *tatino* de ce curieux pays, qui prétend descendre de Salomon et de Makada, la reine de Saba, vit entouré d'un luxe bizarre. On le tient enfermé dans de grandes cabanes gardées par des eunuques. Lorsque les ministres ou les grands du royaume ont à lui parler, ils se couvrent de vêtements en peau (vêtements d'esclaves) et entrent à reculons dans la salle où le roi se tient derrière un rideau. Ils s'approchent de ce rideau, toujours de dos et lui parlent ainsi.

Son nom est un mystère, mais avec un lac de perles dorées fabriquées à Paris j'ai corrompu un grand et je sais que son nom est *Gallito*.

Quand S. M. le tatino Gallito veut sortir, on le couvre d'un vieux sac bien sale, on la place sur le plus mauvais cheval que l'on peut trouver, les quatre plus grands *rachos* tiennent par la bride ce bucéphale et des eunuques chassent à coups de fouet les rares curieux que le hasard met sur la route du cortège. Il paraît que c'est un crime capital de voir le roi, même couvert de son sac.

Si les mœurs de Sidama sont curieuses à observer, le pays ne l'est pas moins. C'est, comme végétation, le plus riche que j'aie vu. Il y pleut un peu chaque jour. La terre y est riche en humus. Le sol est formé d'un terreau noir.

Le pays présente un réseau de petites vallées bien abritées, entourées de hautes montagnes.

Le Kaffa, comme vous le savez, est le pays du café. On en cultive une très grande quantité. Il est très beau, très bon et à vil prix.

En revenant à Ankobèr j'ai parcouru le royaume de Ghera où j'ai

fait un pieux pèlerinage à la tombe de l'explorateur Cherini. J'ai vu Limoux et Goma qui n'avaient pas encore été visitées par un européen.

J'ai constaté par moi-même que d'Obock à Kaffa nos négociants peuvent circuler librement en toute sécurité, sinon sans fatigues, et trafiquer sous la protection puissante du roi Ménélik.

Je n'en dirais pas autant de la France. Je sais bien que le pacha de Zeïla, Aboubaker, est protégé français et qu'il a pu impunément faire assassiner Lucereau et Pierre Arnoux. Pour ces deux crimes il s'est caché, mais pour moi il ne se gêne pas. Il envoie à ma poursuite une troupe de quarante Çomalis et leur donne un collier à lui appartenant, ainsi que le veut l'usage, pour bien montrer qu'ils agissent par son ordre. Si je n'avais pas été l'ami d'un homme que les gens, — qui reçoivent dans leurs salons de Paris, de Marseille, d'Alexandrie et d'Aden, les négriers Aboubaker, — traitent de sauvage, j'aurais été attaqué par les sicaires de ce pacha. J'aurais plaint ces pauvres Çomalis, car nous étions quatorze bien armés. Depuis que j'ai vu laissé impuni le meurtre d'Arnoux comme celui de Lucereau, je compte sur mon revolver et sur celui de mes hommes. Cela m'a suffi jusqu'à présent, mais cela me suffira-t-il jusqu'à mon retour en France ?

Quoi qu'il en soit, j'ai fait d'Obock à Kaffa un très beau et très intéressant voyage. J'ai passé successivement du bassin de l'Aouach, qui se jette dans le golfe de Tadjourah, dans celui de l'Abaï, qui va dans la Méditerranée, et dans celui de l'Omo qui se jette dans la mer des Indes, près de Zanzibar.

Pendant le cours de ces voyages, j'ai pu faire de curieuses observations géographiques et ethnographiques. Je rapporte des collections et deux crânes d'Oromons authentiques, ramassés sur un champ de bataille, malgré mes gens.

Je me trouve heureux d'avoir pu consacrer à ces explorations le temps que me laissaient mes explorations Sahariennes, que j'espère bien reprendre pour continuer l'œuvre à laquelle je me dévoue depuis 17 ans (1865), et qui est d'*ouvrir des routes, de créer des relations entre nos possessions d'Afrique et l'intérieur du continent*. C'est ce qui m'a successivement amené à In Çalah, à Ségou, dans l'Adrar, etc., et fait que je reviens de Kaffa. Je me console en pensant que si ma dernière œuvre ne profite pas à la France, qui possède Obokh, elle profitera aux Italiens, qui ont Assab, car eux aussi sont Latins et doublement mes frères, puisque je suis français et provençal.

Ce qui me dicte cette mélancolique réflexion, c'est la nouvelle qui me parvient de la mise en liquidation de la Société qui m'a envoyé en Ethiopie. *Ses affaires en Afrique ont eu cependant un succès qu'il eût été téméraire d'espérer.* J'ignore d'ailleurs complètement les motifs qui ont pu dicter cette décision : rien ne me met sur la trace.

Enfin, la route est ouverte, en profite qui pourra. Je crains bien que cette fois encore je ne sois que le caillou qui empierre la route au lieu d'être le rouleau qui l'aplanit.

Je vous ai informé dans le temps (voir p. 4), que le Sultan de Loïta m'avait donné le territoire de Sagallo, dans la baie de Tadjourah. Les Egyptiens, qui le laissaient tranquille depuis qu'il leur a massacré l'armée conduite par Musinguer pacha, sachant qu'il y avait des Européens (deux!!) à Sagallo, sont venus avec des soldats pour les expulser. Encore cette fois Loïta les a chassés et leur a pris leur drapeau. Ils sont revenus avec un navire anglais. Le commandant de ce navire a été assez penaud quand le seul Européen de Sagallo lui a démontré que la famille Aboubaker tenait à Sagallo, parce que Sagallo était le point d'arrivée de ses caravanes d'esclaves. Le commandant est reparti sans rien dire mais avec la preuve de ce qu'on lui avançait.

Bien à vous,

PAUL SOLEILLET.

---

*Lettre de M. Paul Soleillet à M. Gabriel Gravier.*

Ankobèr, le 29 avril 1883.

MON CHER AMI,

Ce matin à trois heures, il y a eu 41 ans révolus que l'on a dit dans la maison de mon père : un fils nous est né ! Ce fils, c'était moi. Le ciel devait être rempli d'astres errants, et celui chargé de présider à ma naissance avait certainement pour maison une tente.

Depuis ma dernière lettre, je n'ai pas mal battu l'estrade. Je suis allé jusqu'à l'Abaï [1] (le Nil Bleu). Etant sur les rives de ce fleuve, voici ce que j'ai appris sur son nom : Abaï, en amarigna (je commence à parler, à lire et

[1] L'Abaï, en sortant de l'Ethiopie, prend le nom de Bahr-el-Azrek ou Nil Bleu.

à écrire un tout petit peu cette langue), veut dire : *mon père*, de *abba* père et de *ye*, de moi. Un peuple appelé *Ouaitta*, et regardé en Ethiopie comme infâme, habitait ses rives. Il était idolâtre, avait fait du fleuve son principal dieu et l'appelait *mon père*.

Le vendredi 30 mars, je quitte, avec le roi, Debra Beram et nous allons coucher à Sokoro, pays appartenant au ras Goubanna. Sokoro signifie, en amarigna, chardon, et, en effet, il a ici des chardons arborescents gigantesques.

La veille, il nous était arrivé, venant de la Haute-Ethiopie, par Aureillo, M. Auguste Franzoj, rédacteur de la *Gazette de Turin*. Il est parti ce matin pour Li-Marafia et Ankobèr.

J'ai pour compagnon de route le docteur Raphaël Alfieri, médecin ordinaire de S. M., dont j'ai déjà eu l'occasion de vous parler. Le docteur parle, en descendant qu'il est du grand Alfieri, la belle et harmonieuse langue toscane. C'est une fête pour mes oreilles provençales. Si par un patriotisme, peut-être exagéré, le Dante n'avait pas renoncé à son premier projet, qui était d'écrire en *roman provençal* la *Divine Comédie*, où se trouvent encore pas mal de mots provençaux, l'Europe méridionale parlerait aujourd'hui la même langue et formerait probablement une seule nationalité.

L'Union économique des *races latines* est le rêve que je caresse. En proposant le transsaharien dès 1873 (il y a donc dix ans et mes ennemis auront beau faire, je suis le promoteur du transsaharien), le but principal pour moi était de créer une voie transcontinentale qui aurait mis en relation directe les Latins de l'Amérique avec ceux de l'Europe. Tous ces rêves d'aujourd'hui seront des réalités demain. Que nous sommes loin de Sokoro où je me réveillais le 31 mars, au son des hautbois qui annonçaient le départ du roi !

On se hâte de partir et nous nous mêlons à la foule des pages, des courtisans, des fusiliers, etc., etc., qui suivent le roi et forment un tout des plus pittoresques.

La région que nous avons traversée, plus ou moins lentement, avec un arrêt de vingt-quatre heures le 1er avril, a été constamment une région de plateaux et de pâturages, et c'est justement le 2 avril, que par des gorges chaotiques, nous avons descendu dans la rivière *Mjama* ou *Abadaï* qui prend sa source à Gouassa, où j'étais le 10 octobre dernier, à 3 h. 50 du soir. Elle se jette dans l'Abaï ou Nil Bleu au bas du Darra. Ses principaux

affluents sont la *Beressa* et la *Tchacha*. Par le lit d'un torrent, nous montons à un petit village appartenant à Ras Dargué et nommé *Arradit*, diminutif d'Arradà, qui en amarigna signifie *col*. A droite, nous avons le mont-fort de *Daubà* et à gauche celui de *Kollache*. Le roi me fait appeler ici pour manger des pêches qui sont excellentes. Ce sont les moines qui les cultivent dans les jardins de leurs couvents.

Le 3 avril, je prends congé du roi et, avec son oncle, le Ras Dargué, je continue ma route pour l'Abaï.

S. M. Ménélik II m'a gracieusement accordé (ce qui est pour le pays une marque étonnante de confiance) l'autorisation de visiter ses monts-forts. Le 4 avril, après avoir visité le mont-fort de Kollache, je pénétrais dans celui de *Koro* (l'Orgueil), où se trouvent les tombeaux des ancêtres de Sahalla-Salassié, le grand-père du roi actuel, Atto Oldon et Atto Djen.

Le 11 avril, j'arrive avec le Ras dans sa ville de Fitché, province de Salalé, et le 12 j'en pars pour le grand marché de *Djarso*, lieu de réunion des négociants du Choa et de ceux du Godjam. Le 15 avril je visite l'Abaï, à un ou deux kilomètres en aval du point où ce fleuve reçoit la Soukà et la Monga, rivières du Godjam. Le fleuve est ici encaissé entre des montagnes grises où poussent quelques accacias et autres arbres verts. Quand j'ai vu les eaux du Nil Bleu, elles étaient jaunes !

Le 18 avril j'ai visité le fameux monastère de *Debra Libanos* (couvent des gens du Liban) où se trouvent enterré, dans un endroit inconnu des profanes, le célèbre évêque Abboun Tecla Haimmanot. D'après la tradition, ce prélat reposerait dans un cercueil d'argent, renfermé dans un cercueil d'or.

Le 21, je rentrai à Ankobèr, où le roi arrivait le lendemain.

Vous le voyez, mon cher ami, j'aurai beaucoup à vous dire, mais en ce moment, j'ai sur les bras tant et tant d'affaires et si diverses, que le temps me fait absolument défaut pour colliger mes notes. Ce qui est différé n'est pas perdu.

Mes compliments à tous nos amis communs.

Tout à vous,

PAUL SOLEILLET.

---

Ankobèr, le 10 mai 1883.

Bien des jours se sont passés depuis que je vous ai écrit sur cette feuille, mais je n'ai pas eu un instant à moi.

Le comte Antonelli est arrivé ici le dimanche 29 avril, jour de la Pâque éthiopienne, dans l'après-midi du jour où, le matin, je vous écrivais.

Il vient d'Assab. Il a heureusement traversé le Aoussa. Il est chargé, je crois, d'une mission diplomatique. Je sais qu'il a remis au roi Ménélik une lettre et des cadeaux du roi Humbert.

Tout ce qui se fait à Assab doit profiter à Obock, et tout ce qui se fait à Obock doit profiter à Assab. Ici comme ailleurs, les intérêts des deux nations sœurs sont identiques. Vous devez tous applaudir au succès du voyageur italien qui vient d'ouvrir la route d'Assab au Choa.

Le pacha Aboubaker, tout aussi furieux contre M. Antonelli, qui a ouvert la route d'Assab, qu'il l'a été contre moi, pour avoir ouvert celle d'Obock, a envoyé ses sbires à la poursuite du voyageur italien. Ils n'ont pas eu plus de chance avec lui qu'avec moi, et c'est encore mon ami le sultan Homed Loïta qui les a arrêtés. Cependant, le 6 mai, on a assassiné à Farré l'un des afars de la caravane de M. Antonelli. Tout fait présumer que cet assassinat a été commis par un homme du pacha Aboubaker, qui a une partie de sa famille établie sur la lisière du Choa.

On ne saurait trop le répéter, le pacha Aboubaker hait mortellement les Européens parce qu'il craint pour son ignoble trafic de chair humaine, qui l'enrichit, qu'il fait sûrement en sa qualité de fonctionnaire égyptien, de protégé français et d'ami des Anglais. L'impunité de ce négrier est une honte pour l'Europe.

Il a fait assassiner Lucereau et Pierre Arnoux ; il n'est pas étranger au massacre de la mission Julietti [1], et a tenté de me faire assassiner ; il vient de faire la même tentative sur le comte Antonelli. On en verra bien d'autres.

A vous,

PAUL SOLEILLET.

[1] Julietti a été assassiné sur la route que suivent les caravanes d'esclaves d'Aboubaker pour aller en Arabie, où elles abordent tantôt par Djedda, tantôt par Hodeïda. Les Anglais, si philanthropes, théoriquement, ne voient rien et ne veulent rien voir à cela. S'il s'agissait d'engager des ouvriers noirs pour nos colonies, ce serait bien différent ; la loyale Angleterre protesterait en se voilant pudiquement la face. — G. Gr.

*A Monsieur Gabriel Gravier.*

Gallane, 2 septembre 1883.

MON CHER AMI,

Je suis ici dans une position absurde; comme sœur Anne, j'attends et ne vois rien venir. J'attends des nouvelles de feu ma Compagnie, et ne sais encore rien de plus précis que ce que m'en a appris votre *Bulletin*, et suis réduit à faire suppositions sur suppositions.

Pour le moment, grâce à la bonté de S. M. Ménélik II, ma vie s'écoule assez doucement, ce roi ayant bien voulu me nommer titulaire d'un *malcagnat* (fief); je suis indépendant sur une terre qui ne relève que du roi et mène à peu près l'existence des barons du moyen âge dans leur manoir.

Le matin je passe une heure ou deux à manéger mes chevaux dans mes prairies ; je chasse ou pêche ; je préside ensuite le dîner de mes gens et je rends aussi la justice, car à tout malcagnat sont attachés des *gabares*, paysans, qui sont administrés au nom du roi par le malcagnat.

Les gabares ne doivent point être assimilés aux serfs du moyen âge, car ils sont propriétaires du sol qu'ils cultivent ; ils peuvent le vendre, le léguer ; mais à ce sol, au lieu d'impôt, est attachée, en faveur du malcagnat, une corvée de deux jours de travail sur cinq jours ouvrables.

J'ai ainsi une centaine d'administrés, et un territoire d'une bonne journée de longueur sur une demie de largeur, qui est traversée par la rivière Accaki, affluent du fleuve l'Aouach. La moitié du terrain à peu près m'appartient ; il y en aurait assez pour nourrir mille personnes, car le sol est des plus fertiles, surtout en grains, blé et teffe.

Cette terre avait jadis eu comme malcagnat un évêque catholique, Mgr Torreins. La plupart des paysans sont catholiques, et le roi, en me la donnant, a voulu remettre ces gens, qui avaient appartenu à un Français, entre les mains d'un Français, et donner ainsi une nouvelle preuve de sa tolérance religieuse ; de plus, une terre d'évêque est bonne en tout pays. Il m'a donné ainsi un témoignagne d'amitié auquel je suis très sensible, et je m'efforce d'être, pour le moment, aussi bon malcagnat que faire se peut.

Bien à vous,

PAUL SOLEILLET.

*Lettre de M. Paul Soleillet à M. le Ministre de l'Instruction publique Communication de M. Paul Soleillet, reçue le 23 juin.*

Ankobèr, le 10 février 1883.

Je charge mon excellent camarade et compatriote Gaillard, député de Vaucluse, de vous remettre en main propre cette lettre et ce que j'ai pu terminer d'un *rapport sommaire* sur le le voyage d'Ankobèr à Kaffa, que je désire vous adresser avant de rentrer en Europe. M. Gaillard aura l'honneur de vous faire savoir les motifs qui m'obligent à agir ainsi.

Je dois à la bienveillante protection de S. M. Ménélik II, qui veut bien m'honorer de son amitié, d'avoir pu me rendre dans le Kaffa, mais je suis heureux et fier de constater que je dois l'amitié du roi Ménélik à la haute estime que des Français comme MM. Dufey, Rochet d'Héricourt, les frères Abadie ont su, à juste titre, se faire accorder en Ethiopie.

Il est à remarquer que juste au moment où l'on me faisait parvenir à Kaffa on forçait un autre Européen à rebrousser chemin.

Je ne suis qu'un simple voyageur et je n'ai nullement la prétention d'être un savant, mais, comme l'hirondelle du fabuliste, j'ai beaucoup vu et, partant, *un peu retenu*. Je rapporte de mon voyage d'Obock au Kaffa de précieuses collections (notamment deux crânes authentiques d'Oromons) que je destine au musée d'ethnographie de Paris.

J'ai fait d'intéressantes remarques géographiques, ethnographiques, mêmes botaniques, zoologiques et géologiques.

D'Obock à Kaffa, je suis successivement passé dans les bassins de l'Aouach, qui se perd dans les lacs en communication souterraine avec Tadjourah, dans celui de l'Abaï, affluent du Nil, et enfin dans celui de l'Oromo (ou Omo) qui se jette dans la mer des Indes, près de l'équateur, si mes souvenirs sont exacts, car je n'ai pas avec moi de carte générale de l'Afrique.

De la mer à l'Aouach, sauf le massif montagneux, anciens volcans où se trouvent les lacs Salés qui, d'après mes observations barométriques auraient une altitude de — 100 à — 120 mètres, on est sur de vastes plateaux qui rappellent, par l'aspect de leurs grandes ondulations, aussi bien que par leur flore (....gommiers), que par leur faune (autruches, outardes), ceux du Sahara.

L'Aouach, au point où je l'ai traversé, un peu à l'ouest des mines de soufre de Choa, c'est-à-dire approximativement par 38° longitude est (mér.

de Paris) et le 10° de latitude nord, coule au milieu d'un massif volcanique remarquable par le nombre des sources thermales qui l'arrosent.

L'olivier et le cyprès sont les arbres caractéristiques de cette région où l'on trouve, comme animaux sauvages, outre ceux de la région précédente (moins l'autruche), l'éléphant, l'hippopotame, le crocodile et la panthère mouchetée. Le sol est très accidenté, tourmenté, semé de hautes montagnes volcaniques percées de gorges où coulent des torrents, où l'on cultive, outre les céréales, le coton, la canne à sucre, etc.

L'Allemand Ritter, par une des conceptions que le génie seul inspire, a divisé l'Afrique en terres montagneuses et en terres planes. Les Ethiopiens font de même. Ils nomment *koulla* (ou kollas) toutes les régions des vallées, et *deuga* (ou degas) toutes les terres planes qui s'étendent d'Ankobèr à la rivière Guebé, affluent de l'Oromo dont les sources sont dans les monts Enarea, entre le 8ᵉ et le 9ᵉ degré de latitude nord et entre le 35ᵉ et le 36ᵉ degré de longitude est (mér. de Paris).

Entre Ankobèr et le Guébé, les *deuga* ont une altitude qui varie de 2,300 à 3,000 mètres. Ce sont de grands plateaux légèrement concaves, formant des espèces de bassins séparés par des coteaux. On y remarque des buttes en forme de ballon. Tout ce qui est protubérance est couvert de bois, surtout d'innombrables oliviers sauvages, de cyprès et autres conifères, de bambous, de quelques acacias et de diverses espèces de plantes grasses ayant la dimension d'arbres. Les indigènes, qui donnent à une portion de ces *deuga* le nom de *ouîna-deuga* (plateau à vigne), ont ainsi conservé le souvenir de ce qui faisait l'une des grandes richesses de leur pays avant l'invasion d'Hamed Gragne (1550-1580). Cette région est caractérisée par de nombreuses espèces d'oiseaux, entre autres par le merle métallique, par des mammifères du genre oryctérope, une panthère noire, l'éléphant et les autres animaux plus haut cités. Les *deuga* sont peuplées, cultivées, arrosées par de nombreuses rivières ; elles ont de gras pâturages qui nourrissent d'innombrables troupeaux de chevaux, de bœufs, etc.

Au Guébé, on se retrouve dans les *koulla*. Les oliviers cessent et l'on rencontre, comme arbustes de sous-bois, dans toutes les forêts jusqu'au Kaffa et au-delà, des caféiers. La *civette* est l'un des animaux qui caractérisent cette région. Le sol en est généralement volcanique. On y rencontre cependant des terrains qui ne sauraient être rangés dans cette catégorie, ainsi que le démontreront les échantillons et un mollusque que j'en rapporte.

D'Obock à Kaffa, j'ai constaté partout la présence du fer, mais les nombreuses pierres noires qui *brûlent*, d'après les indigènes, et qui ont fait croire à la présence de la houille, ne sont, *du moins celles que j'ai vues*, que des pierres schisteuses ou des lignites sulfureux.

J'ai reconnu que toutes les populations traversées dans ce voyage, d'Obock à Kaffa, devaient avoir une origine commune. Les usages sont partout les mêmes, bien que parfois dénaturés; tel est celui des Afars qui se décorent d'un bracelet au poignet droit quand ils ont tué un homme, même en l'assassinant, ou un esclave acheté exprès. Dans toute l'Ethiopie, la mort d'un homme tué à la guerre donne droit au port du bracelet au poignet droit. Les idiômes sont les mêmes. L'affar, l'amarigna, l'oromon, le sidama, le çomali sont tous des patois du *ghèz* ou *ghèez* qui jusqu'à présent est resté la langue littéraire de toutes les populations chrétiennes. Depuis un siècle ou deux on écrit bien des lettres en langue amarigna, mais les livres ne s'écrivent qu'en ghèz.

De la diversité des types, un type unique se dégage : le type éthiopien. Partout mêmes costumes, même manière de se vêtir en se drapant dans une toge de forme rectangulaire, mêmes armes : la javeline, le bouclier rond, etc.

Pour peu que l'on vive dans ces pays, on sent que s'il n'y a pas de race éthiopienne il y a encore une grande nation éthiopienne; et qu'il suffit d'un homme ou d'un événement pour restaurer cet empire des Attié fondé il y a vingt-neuf siècles. Ce rôle est peut-être réservé au roi actuel du Choa. Son nom Ménélik II, et sa devise : *Il est né le lion de Juda*, sont d'heureux augure.

Quoi qu'il en soit, le roi Ménélik II possède actuellement l'état le plus grand, le plus riche, le plus civilisé, non seulement de toute l'Ethiopie, mais de toute l'Afrique orientale.

Son autorité est reconnue, à divers titres il est vrai, par tous les indigènes d'Assab à Berberah jusqu'au Nil et au Kaffa, y compris ce royaume. Partout j'ai trouvé la protection de ce roi toute puissante. Je ne saurais oublier que c'est un vassal de ce roi, le sultan Homed Loïta, qui a chassé les meurtriers qu'avait lancé à ma poursuite le pacha de Zeilah, le négrier Aboubaker, l'assassin impuni des français Lucereau et Pierre Arnoux.

L'attachement à la France est traditionnel dans la famille de Ménélik. Nul doute qu'il repoussera les offres de certain Européen, comme son grand-père, le roi Sahala Salassié, repoussa celles de l'Anglais Haris. Si

toutes les avances que ce souverain fait à la France demeurent sans effet, comme il ne peut rester isolé de l'Europe, espérons qu'ayant à choisir entre les Anglais, les Allemands, les Italiens, qui le sollicitent également, il choisira ces derniers : eux, au moins, sont aussi des Latins.

Veuillez, etc.

PAUL SOLEILLET.

---

Par une lettre d'Obock, le 23 septembre 1884, adressée à M. Gabriel Gravier, M. Paul Soleillet annonce son prochain retour en France et fait connaître qu'il est resté neuf mois entiers sans pouvoir échanger de correspondance.

Le roi du Choa, Ménélik II, comme signe de bienveillance et de haute considération, l'avait déjà fait, l'année dernière, Malcagnat de Gallane, c'est-à-dire qu'il lui avait donné un fief correspondant à peu près à une de nos anciennes baronnies.

Il vient récemment de l'honorer d'une nouvelle distinction en le décorant du troisième ordre de son royaume.

Cette décoration correspondant au grade de commandeur de notre Légion d'honneur, elle se porte également au cou.

Par une autre lettre, datée d'Aden, 6 octobre 1884, M. Soleillet annonçait son embarquement, du 8 au 12, sur le paquebot *le Yarra*, venant d'Australie. Il rapporte comme échantillons pour les industriels de notre région, quelques articles de tissus anglais, dont la consommation est toujours assurée au Choa et sur tout le littoral de la mer Rouge.

Notre compatriote est accompagné d'un négociant éthiopien, intelligent et connaissant à fond le commerce de son pays, avec lequel il est en rapport depuis deux ans et demi. Cet homme vient en France pour se renseigner *de visu* sur nos productions industrielles.

---

# RAPPORT

adressé à M. le Ministre des Affaires étrangères à Paris

## *Sur la possession française d'Obock et le royaume de Choa*

PAR

PAUL SOLEILLET

---

Obock et l'Ethiopie méridionale présentent-ils, pour la France, un intérêt suffisant pour légitimer, Monsieur le Ministre, les mesures que je viens vous engager à prendre ?

Les considérations suivantes sont, ou du moins me paraissent de nature à démontrer l'intérêt considérable qu'il y a pour la France, au triple point de vue du ***maintien de son influence***, de l'***extension de son commerce***, de la ***sécurité de ses possessions de l'extrême Orient***, de songer sérieusement à Obock et à l'Ethiopie méridionale.

Les considérations que je vais avoir l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous présenter, auront au moins le mérite de l'être par l'un des Français qui ont, jusqu'à présent, fait le plus long séjour à Obock; par celui qui a ouvert la route d'Obock au Kaffa !

Dans le but d'assurer, pour le jour où le détroit de Lesseps serait terminé, nos libres communications avec nos possessions de l'extrême Orient, le gouvernement faisait, dès 1856, acheter par M. Lambert, son agent consulaire à Aden, le territoire d'Obock, territoire situé sur la grande route maritime de Suez aux Indes, faisant partie de la côte orientale d'Afrique et placé en face d'Aden, acquisition qui fut ratifiée par le traité du *11 mars 1862*.

On espérait en outre par cette acquisition :

Créer une nouvelle colonie française, faire ainsi plus largement participer au trafic de la mer Rouge et du golfe d'Aden le commerce français, et lui ouvrir en même temps des débouchés vers l'Ethiopie méridionale,

dont l'une des routes commerciales, la plus fréquentée de toutes, a de tout temps abouti à Tadjourah, c'est-à-dire dans la baie même où est situé Obock.

Obock peut donc être appelé à devenir simultanément :

1° *Un port de relâche et de ravitaillement entre Suez, la Cochinchine et autres possessions françaises de l'extrême Orient ;*

2° *Une colonie française ;*

3° *Un centre de commerce maritime ;*

4° *La tête de ligne d'une route commerciale vers l'Ethiopie méridionale.*

### 1° OBOCK PORT DE RELACHE

Il ne faut point l'oublier :

*Les Anglais à Aden ont, pendant la guerre franco-allemande, interdit de vendre du charbon à un ou à des navires français.* Ce seul fait (il est historique) démontre surabondamment que si la France ne veut point s'exposer, à un moment donné, à perdre dans l'extrême Orient une situation laborieusement et onéreusement acquise, elle doit avoir un port à elle dans les parages mêmes où les Anglais ont reconnu qu'il leur était indispensable de posséder un établissement pour la sûreté de leur empire des Indes.

Le simple examen d'une carte suffit pour démontrer qu'un port de relâche, entre Suez et les Indes, est tout aussi bien placé sur la côte d'Afrique que sur celle d'Asie. Incontestablement la situation d'Obock est bien supérieure, pour un port de refuge, à celle d'Aden ; tous les navigateurs qui connaissent le port anglais et la rade française sont unanimes sur ce point.

Il ne faut qu'examiner la côte d'Afrique de Massâouah à Gardafui, voir Assab, Reita, Tadjourah, Zeïlah, Berberah, pour reconnaître la grande supériorité d'Obock sur ces différents ports, tous plus ou moins ouverts aux vents du Sud ou du Nord.

Dans ces parages, soumis à l'influence des moussons de la mer des Indes, les vents sont périodiques et réguliers, plus ou moins impétueux ; ils soufflent constamment ou du Sud ou du Nord ; généralement du Sud-Ouest en été, ils tournent au Nord-Est en hiver.

Obock, situé à la corne Nord de la baie de Tadjourah et à l'intérieur du redan que forme le cap Ras Bir, se trouve ainsi fermé à tous les vents qui soufflent du Nord.

Les vents qui soufflent du Sud sont sans effet sur la mer à Obock, car elle est brisée et amortie par les îles, bancs et récifs qui se trouvent entre Obock et Zeïlah, point lui-même abrité, par un cap, des vents du Sud.

Le mouillage d'Obock tel qu'il est, *sans travaux*, offre une rade close, abritée de tous les vents, où un grand nombre de navires de tout tonnage peuvent trouver en tout temps un refuge assuré.

Les ressources d'Obokh jusque dans ces derniers temps ont été bornées à celles d'une côte sauvage : de l'eau de très bonne qualité, du poisson, du gibier, de la viande fraîche, du bois.

Il ne manquerait donc à Obock que les ressources qui peuvent y être amenées par le commerce. Elles y arriveront tout naturellement le jour où le gouvernement français, au lieu de faire relâcher ses navires à Aden, en territoire anglais, les fera relâcher à Obock, en terre française.

Non seulement ce changement de direction n'occasionnerait aucun frais à l'État, mais il réaliserait, par ce fait, de notables économies rien que sur les sommes qu'il verse dans les caisses de l'Angleterre, à Aden, pour nos navires de guerre, comme droits de port, pilotage, etc., etc.

Il passe année moyenne, à Aden, près de 200 navires dépendant de l'État, tels que : *transports, navires de guerre, paquebots subventionnés, bâtiments coloniaux, bâtiments affrétés par l'État.*

Ces navires laissent tous des sommes importantes à Aden. Un négociant de cette ville (ce n'est point le fournisseur de la marine française), m'a assuré *que pour lui seul*, le passage à Aden d'un transport français, venant ou allant en Cochinchine, représente une augmentation dans ses recettes de la journée de 600 à 800 roupies.

## 2° OBOCK COLONIE FRANÇAISE

Obock ne sera jamais une colonie agricole, mais les ressources de son sol sont suffisantes pour permettre à des Européens de s'y établir dans de bonnes conditions.

Le climat d'Obock est aussi sain que peut l'être celui d'une région très chaude. Toute excessive qu'elle soit, la chaleur se supporte mieux à Obock que dans d'autres régions des mêmes parages, car elle y est toujours sèche et de plus assez souvent tempérée par des vents de terre et des brises de mer. Ni les fièvres intermittentes, ni les dyssenteries ne sont à redouter à Obock ; l'hépatie seule y est à craindre.

On trouve à Obock tous les matériaux nécessaires aux constructions bois, argile, sable, pierre à chaux, moellons, pierre de taille.

Les terres arables et irrigables y sont en assez grande quantité pour fournir les légumes et fruits nécessaires à la consommation d'une importante population fixe, et à l'approvisionnement d'un grand nombre de navires.

Les pâturages de l'intérieur nourrissent de nombreux troupeaux qui s'augmenteraient rapidement s'il y avait à Obock des achats suivis.

Les Européens qui s'établiraient à Obock pourraient s'y livrer facilement à deux industries importantes :

1° *Le sel ;*

2° *La pêche.*

Il serait facile de transformer en marais salants plus d'un kilomètre carré de la plage d'Obock même. Le sel, on le sait, a une très grande valeur dans tout l'intérieur de l'Afrique.

Des Arabes, en assez grand nombre, viennent à Obock pêcher et faire sécher au soleil des poissons, qui sont dans les Indes et même en Chine l'objet d'un commerce important, surtout l'aileron, d'une espèce particulière de requin très abondante à Obock. On peut aussi pêcher à Obock des tortues et, dans les environs, des nacres.

### 3° OBOCK CENTRE DE COMMERCE MARITIME

Avant de parler du commerce possible d'Obock, il est important de noter les causes de la liquidation des deux sociétés qui y sont venues.

La première, la société *Franco-Ethiopienne*, a été mise en liquidation à la suite de l'assassinat de son directeur, *M. Pierre Arnoux*.

La deuxième, la *Société française d'Obock*, l'a été pour des motifs étrangers à ses opérations en Afrique. Je le sais et puis le prouver. Cette société a eu en Afrique un succès comme affaires qu'il eût même été téméraire d'espérer.

On ne peut donc nullement arguer de l'insuccès de ces compagnies, car il ne prouve rien.

Il est certain qu'à Obock on peut faire d'importants achats d'*écaille*, de *nacre*, de *perles*, ce point étant en tout temps d'un accès facile aux embarcations des pêcheurs.

Obock est fréquenté par de nombreux boutres arabes venant de tous

les points de la mer des Indes et de la mer Rouge, car c'est le seul lieu où ils puissent, dans ces mers, relâcher sans avoir rien à payer. Ils y viendront bien plus nombreux le jour où ils sauront qu'ils peuvent s'y livrer à des opérations commerciales suivies.

Le jour où, à Obock, on pourra régulièrement vendre et acheter du riz, il s'y établira par ce seul fait un commerce important.

Car, d'une part, le plus grand nombre des boutres arabes venant des Indes à Aden sont chargés de riz ; d'autre part, tous les boutres de la côte d'Afrique qui viennent à Aden y chargent du riz.

Le riz aurait à Obock, pour le commerce maritime, la même importance que le sel pour le commerce avec l'intérieur.

### 4° OBOCK TÊTE DE LIGNE D'UNE ROUTE COMMERCIALE VERS L'ÉTHIOPIE MÉRIDIONALE

De tout temps la petite ville de Tadjourah a été le centre d'un commerce suivi avec le royaume du Choa et les pays Oromons (Gallas), situés au Sud et à l'Ouest de ce royaume.

Les Tadjourates sont en même temps marchands, conducteurs de caravanes, marins ; ils se sont constamment considérés comme les vassaux du Choa et ils n'ont jamais cessé de payer tribut aux souverains de cet État.

Or, Obock est situé dans la même baie que Tadjourah, et aurait pour tous les marchands le très grand avantage de n'être point en territoire égyptien, avantage considérable à cause des droits excessifs que le commerce a à payer aux douanes de l'Egypte, sans parler des vexations sans nombre et de toute nature qu'il a à subir de la part des fonctionnaires du khédive et des chefs locaux.

Jadis, aussi bien qu'aujourd'hui, Tadjourah a été le centre d'un honteux trafic d'esclaves. La famille du pacha de Zeïlah, le tadjourate Aboubaker, a le triste privilège d'avoir actuellement presque monopolisé, entre ses mains, cet ignoble trafic.

Personnellement, en me rendant d'Obock au Choa, j'ai rencontré deux caravanes d'esclaves :

La première à *Allouli*, le 4 septembre 1882. Elle appartenait au pacha de Zeïlah, Aboubaker, et était conduite par un de ses fils du nom de Maki.

La deuxième, dans les plaines d'Errer, le 20 septembre 1882. Elle appartenait également au pacha de Zeïlah, Aboubaker, et était sous la conduite d'un de ses captifs, son homme de confiance, le nommé *Assaro*.

Depuis longtemps cet inhumain trafic aurait cessé si les gens de Tadjourah et autres marchands musulmans ne menaçaient de ne plus laisser passer le sel, indispensable à la consommation de l'Ethiopie, si on ne les laissait circuler en Ethiopie avec leurs esclaves.

*Or, le sel a, en Ethiopie, la même importance que les céréales en Europe.*

On transporte dans l'Ethiopie deux espèces de sel :

1° Du sel gemme, découpé en cubes qui ont à peu près la forme et le volume de pierres à aiguiser les faux, connu sous le nom d'*amoulé*, et servant de monnaie ;

2° Du sel marin, renfermé dans des sacs en nattes et nommé, contenant et contenu, *ankabo*.

Les ankabos sont l'objet d'un très important commerce qui met en mouvement des caravanes de 2,000 à 3,000 chameaux.

La production du sel à Obock, et ce commerce placé entre des mains françaises, aurait donc pour premier résultat la suppression de la traite, au moins dans la baie de Tadjourah.

C'est parce qu'ils se rendent bien compte de ce dernier résultat, que le pacha de Zeïlah, Aboubaker, et les siens se sont montrés et se montrent hostiles à tous les efforts tentés pour amener le commerce français à Obock; cette hostilité s'est manifestée par de nombreux faits. Les principaux sont : *l'arrêt, à Zeïlah, de la caravane de Pierre Arnoux; l'assassinat de ce dernier à Obock* (3 mars 1882) ; *les tentatives d'assassinat sur moi-même.*

Actuellement la route d'Obock au Choa et du Choa à Obock est ouverte, bien ouverte.

Depuis le mois de janvier 1882, il est passé par cette route :

1° Vingt courriers ;

2° Quatre caravanes sans Européens ;

3° Quatre voyageurs européens, savoir, par ordre de date :

MM. Paul Soleillet, Léon Chefneux, Teissier, Pietro Antonelli. Ce dernier, il est vrai, est parti d'Assab, mais les routes d'Assab et d'Obock, outre qu'elles sont en très grande partie les mêmes, sont de plus, ce qui est tout dans ces contrées, dans les mains des mêmes tribus.

Mon voyage à Kaffa est une preuve, elle en vaut bien une autre, que la route commerciale d'Obock au Kaffa, par le Choa, est actuellement libre.

Par cette route on peut recevoir à Obock :

1° *Produits animaux :* Peaux de bœuf, de chèvre, de mouton sèches et tannées, peaux de lion, de panthère, de loutre, de singe, plumes d'autruche, oiseaux pour parures, colibris, merles métalliques, pallombes, etc. Ivoire, cornes de buffle et de rhinocéros, dépouilles et ivoire d'hippopotame, cire, musc;

2° *Produits végétaux :* Gommes et résines de différentes sortes, kosso, ankoko et autres plantes médicinales, café, cardamone, gingembre, berberi. safran, coton, lin et autres textiles, céréales ;

3° *Produits minéraux,* ceux actuellement exploités, tels que : le fer, le soufre, le cuivre, l'or (rare et cher), ne me paraissent pas exportables à Obock.

Il est nécessaire de faire suivre la liste des marchandises que les caravanes de l'Ethiopie peuvent importer à Obock de celles que les mêmes caravanes pourraient exporter d'Obock en Ethiopie.

Ce sont :

1° Le sel ;

2° Les armes ;

3° Des tissus de coton, de laine, de soie de l'Europe et des Indes;

4° Quincaillerie, bimbeloterie ;

5° Des métaux, aciers en barre, plomb en saumon, étain en lingot, cuivre laminé ;

6° Des liquides et de la parfumerie.

Une importante observation pour ceux de nos négociants qui seraient désireux d'aller faire du commerce à Obock, c'est qu'ils ne sauraient espérer d'y faire *la troque ;* achats et ventes s'y traitent en numéraire. Pour le moment c'est le *taler de Marie-Thérèse* qui sert de monnaie de compte et d'étalon pour les poids qui représentent tous un nombre exact de talari.

Il ne me reste plus maintenant, Monsieur le Ministre, pour terminer le présent rapport, qu'à vous présenter quelques observations sur le *royaume du Choa,* où je réside depuis le *1er octobre 1882.*

Mes remarques sur le Choa, quoique très succinctes, vont être divisées en trois parties :

1° *Historiques ; — 2° Politiques ; — 3° Economiques.*

### 1° REMARQUES HISTORIQUES

D'après une tradition également reçue des Juifs, des Chrétiens et des Musulmans, l'Ethiopie aurait été colonisée par Cusch, petit-fils de Noé, dont les enfants auraient bâti la ville d'Axoum peu de temps avant la naissance d'Abraham.

Les souverains d'Ethiopie se croient et sont regardés comme descendants du roi Ménélik, prince qu'une reine de Saba, nommée Bekis par les Arabes et Makada par les Ethiopiens, aurait eu de Salomon.

Les chronologistes éthiopiens ont une histoire plus ou moins fabuleuse qui remonte au commencement du règne de Makada, en l'an 1025 avant notre ère.

Les principaux faits de cette histoire sont :

Introduction, en Ethiopie, des lois civiles et religieuses des Juifs;

Au IVe siècle de notre ère, introduction en Ethiopie du christianisme par *Frumentius* (Abba Salama), sacré évêque d'Axoum par le patriarche d'Alexandrie saint Athanase.

Au VIe siècle, introduction en Ethiopie des *Pandectes, des Institutes de Justinien, d'une Pragmatique sanction.* Ces livres, traduits en ghéez (langue sacrée de l'Ethiopie), forment, depuis cette époque, la loi écrite de toute l'Ethiopie.

En 1439, des délégués du clergé éthiopien assistent au concile de Florence.

En 1490, le portugais Cavillan se rend en Ethiopie; il s'y établit, arrive aux premières charges de l'Etat, et obtient de l'impératrice Hélène l'envoi à Lisbonne d'une ambassade.

Du temps de Cavillan, la cour des empereurs d'Ethiopie résidait au Choa, et des princes appartenant à la famille impériale possédaient la province d'Iffat. Ces princes sont les ancêtres de la famille actuellement régnante au Choa. *C'est à cause d'eux que le roi actuel du Choa, Ménélik, a le droit de se dire de la maison de David, héritier de Salomon.*

La cour de Lisbonne, de son côté, envoya en Ethiopie une ambassade composée de personnes de différents états. François Alvarès, secrétaire et chapelain de la légation portugaise, a laissé une relation de cette ambassade.

L'empereur David III se voyant dans l'impossibilité de résister à un

chef çomali du Harar, le musulman Hamed Gragne, chargea un Portugais resté auprès de lui, Bermudez, d'aller à Lisbonne solliciter les secours du Portugal, promettant, s'il les obtenait, *de reconnaître la suprématie spirituelle du pape.*

En 1540 Bermudez, qui avait été élevé à la dignité de patriarche de l'Ethiopie par le pape Paul III, retourna auprès de l'empereur avec 400 où 700 hommes d'élite commandés par Christoval da Gama. Avec l'aide de ce secours, David III chassa les musulmans de ses états; Christoval da Gama, presque tous les Portugais, Hamed Gragne et un grand nombre de musulmans périrent dans la bataille de Zantira, le 26 février 1543.

A partir de ce moment, et pendant près d'un siècle, l'influence des Portugais devient prépondérante en Ethiopie. Ils y bâtissent des ponts, des palais, des églises, des couvents. En 1628, il y avait plus de 19 jésuites portugais en Ethiopie, où des ingénieurs du Portugal étudiaient les moyens de détourner le Nil et de faire de l'Egypte un désert.

Le dernier patriarche envoyé par le pape en 1625, Don Alphonse de Mendez, était un homme orgueilleux et autoritaire; animé d'un zèle religieux farouche, il ne se contenta point de voir la croyance de Rome prépondérante à la cour, il voulut la voir seule régnante en Ethiopie. Il se rendit ainsi odieux aux Ethiopiens restés fidèles à l'église d'Alexandrie, qui obtinrent de l'empereur Socinios de renoncer publiquement à la religion romaine, et forcèrent son fils, lorsqu'il lui succéda à l'empire, en 1632, de bannir le patriarche et tous les Européens, contre qui des mesures sévères furent prises.

Pendant 70 ans l'Ethiopie resta fermée aux Européens. Le premier qui y rentra fut le médecin français Poncet, en 1698, et ensuite l'écossais Bruce en 1769.

Bruce, dans la relation de son voyage, fait mention des honneurs particuliers rendus par l'empereur Tecla Haimanot lui-même à Amha Jassous, fils du chef du Choa, état formant déjà un vaste pays indépendant, entre l'Abaï et l'Aouach, et dont relevaient un très grand nombre de tribus oromons, tribus pastorales dont les terribles cavaliers apparaissent, pour la première fois, au commencement du XV[e] siècle, sur les champs de bataille de l'Ethiopie.

D'après leurs traditions, les Oromons (Gallas) descendent d'un arrière petit-fils d'Esaü nommé Oromo; ils auraient pénétré en Afrique par le Zanguebar, au VII[e] siècle de notre ère.

A la fin du XVII^e siècle, ils deviennent très puissants en Ethiopie. L'un d'eux, Gouangoul, chef d'une famille musulmane de l'Idjou, s'empare de l'autorité de sa province, se déclare indépendant et a pour successeur son fils Guelmo et son petit-fils Ali, surnommé le Grand, qui s'empare du Bégmadir et prend le titre d'Iman ; les descendants d'Ali (les chefs de famille seuls cependant) se font chrétiens et, sous le titre héréditaire de *Ras du Bégmadir*, ils accaparent le pouvoir souverain en Ethiopie, relèguent les *attiés* dans leur palais de Gondar, les intronisent et les déposent suivant leur caprice ; en un mot, les ras du Bégmadir jouent en Ethiopie le rôle joué en France, sous les derniers mérovingiens, par les maires du palais.

Vers 1830 l'Ethiopie était entre les mains de Ras Ali ; le clergé et les magistrats de Gondar écrivaient en France et en Angleterre pour demander des secours contre les musulmans que Ras Ali protégeait sous main, et envoyaient des ambassadeurs à Sahala Selassié, chef du Choa, en le priant de prendre le titre de Négus (roi) et de cesser les rapports depuis longtemps nominaux qu'il avait avec l'Astié (empereur), *pour qu'il y ait au moins, disaient-ils, en Ethiopie, un prince chrétien, descendant de David, qui maintienne intactes les traditions civiles et religieuses reçues des aïeux.*

Sous le titre modeste de *Mardasmatch*, Sahala Selassié et ses ancêtres occupaient depuis l'invasion d'Hamed Gragne, en 1540, la plus grande situation de l'Ethiopie ; séparé, du reste, de l'empire par les Wallo-Gallas musulmans et l'Abaï, il n'avait rien à craindre même de Ras Ali, qu'il ne reconnut jamais.

Les Oromons, de l'Aouach au Guébé, étaient ses sujets ou ses amis et formaient la principale force de son armée. Sahala Selassié avait établi la capitale de ses États à Angolala, en pays oromon, parlait leur langue, les admettait à tous les emplois ; il s'efforçait de soumettre ou de s'attacher le plus grand nombre de tribus oromons, espérant former de ces peuplades de même race une nationalité.

En même temps, Sahala Selassié, au moyen des tribus addals qui de l'Aouach à Tadjourah reconnaissaient sa suzeraineté, entretenait un commerce régulier et lucratif du côté de la mer, recevait des armes à feu qui le rendaient redoutable et divers produits manufacturés de l'Europe et des Indes. Sahala Selassié cherchait aussi à attirer dans ses États le plus grand nombre possible d'Européens.

Un certain nombre d'Européens, de conditions diverses, ont été en

relations avec le négus Sahala Selassié. Tous lui ont reconnu de très grandes qualités [1] et parlent de lui comme d'un prince très éclairé, très libéral.

Ami du progrès sous toutes ses formes, le négus Sahala Selassié décréta la liberté de conscience dans ses états et signa avec le gouvernement français, sous le règne du roi Louis-Philippe, un traité de paix et d'amitié. Sahala Selassié est mort en 1848 ou 1849, après avoir été plus de 30 ans souverain du Choa.

Son fils Aiellé Malacote lui succéda. Il fut en 1856 détrôné par Théodoros qui emmena prisonnier le prince héritier du Choa, le jeune Sahala Mariem, âgé de 14 à 15 ans, et déjà connu en Ethiopie à cause des paroles fatidiques prononcées sur lui, au lit de mort, par son grand-père Sahala Selassié, lorsqu'il le recommanda à Atto Nado, gouverneur du prince. Voici les paroles de Sahala Selassié :

*Atto Nado, aies bien soin du prince Sahala Mariem, car ce sera le lion de Juda, le juge de l'Ethiopie, le nouveau Ménélik.*

Théodoros s'attacha au prince Sahala Mariem et lui donna même une de ses filles en mariage.

En 1866, le jeune Sahala Mariem parvient à s'échapper de Debra-Tabor et rentre au Choa. Il se proclame roi, prend le nom de *Ménélik II* et, pour rappeler en tout la prédiction de son aïeul, sa devise est : *Il est né le lion de Juda.* Il donne à son cheval le nom de *justicier*, ce qui, suivant l'usage éthiopien, lui a fait prendre comme nom de guerre celui de *père du justicier*.

Depuis 1866, Ménélik II a non seulement reconstitué le royaume de son grand-père Sahala Selassié, mais il l'a, de plus, considérablement agrandi.

Ménélik II est reconnu par l'empereur Jean comme négus du Choa et de Kaffa et désigné comme son successeur à l'empire ; ce roi possède incontestablement l'état le plus grand, le plus homogène, le plus riche, le mieux policé, le plus sagement administré de toute l'Afrique orientale.

[1] Voir ce qui a été écrit sur Sahala Selassié, par Combes et Tamisier, Rochet d'Héricourt, les frères d'Abbadie, le capitaine Haris, Dufey, Krapf, Isambert, Ferret et Galignet, etc.

2° REMARQUES POLITIQUES

Les sympathies du roi Ménélik II pour l'Europe en général et pour la France en particulier sont bien connues.

Les Anglais et les Italiens, ces derniers surtout, font de grands efforts pour profiter exclusivement de ces dispositions du roi de Choa pour les Européens.

Jusqu'à présent l'influence française est restée prépondérante au Choa, où le roi et les grands du royaume, pieux continuateurs de la politique de Sahala Selassié, ont conservé pour la France un attachement jusqu'à présent inaltéré.

Il n'est point inutile de reproduire ici un passage d'une lettre écrite en juillet dernier à M. le Président de la République, par le roi Ménélik II. Voici ce passage :

« *Nous n'en poursuivrons pas moins notre œuvre d'ouvrir et d'assurer à la science, au commerce et à l'industrie, les routes qui du Choa conduisent dans les riches pays du Sud.* »

Le programme politique du roi Ménélik II est : *Ouvrir ses états à l'Europe.*

En me faisant conduire dans le Kaffa, il a donné une première preuve de la sincérité de ses déclarations. Il n'a, je le sais, qu'un désir, qu'un espoir, c'est que la France lui demande encore d'autres preuves de sa sincérité. De son côté, s'il est si désireux d'établir avec le gouvernement français des relations régulières, c'est qu'il espère, à la suite de ses relations, obtenir de la France une protection particulière, protection qu'il veut et qu'il peut reconnaître en nous donnant des avantages particuliers.

Telle est la politique extérieure du roi Ménélik II.

Quant à sa politique intérieure, trois choses la caractérisent :

1° Désir de réunir sous son sceptre toutes les populations de race oromon de l'Ethiopie. Comme son grand-père, il voit dans ce peuple, encore patriarcal, la force et l'avenir de l'Ethiopie.

2° Maintenir ses rapports de bonne amitié avec l'empereur Jean, dont il est le successeur désigné, tout en conservant son indépendance, et attacher à sa fortune d'ores et déjà, par ses libéralités, les principaux courtisans de la cour impériale.

3° Détruire les États esclavagistes musulmans situés au Sud et à

l'Ouest de ses états, supprimer la traite, et augmenter sa fortune personnelle en ouvrant ces régions au commerce de l'Europe.

On l'oublie quelquefois en Europe, mais les derniers évènements égyptiens sont de nature à ne pas en faire perdre le souvenir, l'Ethiopie et surtout le Choa ont en Afrique une très grande importance politique. L'Ethiopie est le contrepoids naturel de l'Egypte; de plus elle en est la clé, puisqu'elle possède les vallées supérieures du Nil.

### 3° REMARQUES ÉCONOMIQUES

Sans revenir sur ce qui a été dit plus haut sur la matière commerciale que l'Ethiopie peut d'ores et déjà faire transiter à Obock, il reste à remarquer ici que, bien qu'importants, les produits actuellement exploités en Ethiopie ne peuvent être mis en ligne de compte avec ceux qui le seraient à la suite d'un établissement français créé à Obock et en relation avec l'Ethiopie.

L'exploitation des nouveaux produits ne saurait offrir des difficultés; les résultats ne sauraient en être douteux, car ce sont des produits du sol éthiopien, spontanés pour la plupart, tels que : les oliviers, la vigne, les indigofères, la canne à sucre, des épices, etc., etc.

L'Ethiopie, comme je l'ai dit, est un pays de droit écrit; la propriété foncière y est établie sur des bases solides; elle y a toujours été accessible aux étrangers. Les biens fonciers peuvent être divisés en Ethiopie en trois catégories : 1° *les fiefs*; 2° *les alleux*; 3° *les terres ecclésiastiques.*

1° Le possesseur d'un fief en dispose temporairement en faveur de qui lui plaît. A ces fiefs sont attachés des paysans dits *gabares*, auxquels on laisse la jouissance d'une certaine étendue de terre. Ils sont corvéables. Sur cinq jours ouvrables, ils en donnent deux au titulaire du fief, et ce dernier doit au propriétaire une redevance qui varie suivant les terres.

2° Les *alleux* se vendent et s'achètent librement. Les propriétaires sont tenus de payer des impôts fonciers à la couronne;

3° Les *terres ecclésiastiques* sont dans les mêmes conditions que les alleux, seulement ce sont les églises et non la couronne qui bénéficient de leurs impôts fonciers.

Avec le commerce et les industries agricoles, l'Ethiopie méridionale offrirait aux Européens un troisième mode d'exercer lucrativement leur activité : ce sont les grandes chasses à l'éléphant, aux buffles, rhinocéros,

girafes, hippopotames, antilopes, autruches, oiseaux pour parures, etc.

Outre les résultats matériels qui en résulteraient, il s'ensuivrait de nombreux bienfaits moraux, par l'extension ainsi donnée à la civilisation de l'Occident dans l'Afrique orientale.

Les territoires de chasse sont surtout situés en pays oromon. Or, ce peuple a plusieurs des qualités et des défauts qui caractérisent la race française en particulier et les races latines en général. Leur langue est facile à parler et à comprendre; ils sont braves, hospitaliers, causeurs, musiciens, poètes, bon cavaliers, fidèles, dévoués, etc. Toutes ces affinités ne tarderaient pas à créer des rapports de bonne amitié entre les Oromons (Gallas) et les chasseurs européens, surtout si ces derniers appartenaient à une race sociable, entre toutes, comme la nôtre.

C'est à Jacques Cartier que nos pères dûrent le Canada, mais c'est aux chasseurs de notre nation, disséminés au milieu des Indiens, que nous devons la touchante affection de ces populations pour la France, affection inaltérée encore aujourd'hui, bien que depuis 120 années déjà nous les ayions abandonnés.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, mes respectueux hommages.

PAUL SOLEILLET.

*Écrit à Ankobèr (royaume de Choa), Ethiopie, en juin 1883.*

# EXPLORATIONS ÉTHIOPIENNES

### ITINÉRAIRE D'OBOKH A ANKOBÈR

---

*A Monsieur Gabriel Gravier, Président honoraire et Secrétaire général de la Société normande de Géographie, à Rouen.*

Mon cher ami, je vous envoie, en vous priant de le faire publier immédiatement, mon itinéraire d'Obock à Faré.

Bien à vous,

Paul SOLEILLET.

*Dimanche, 20 août 1880.* — Les Éthiopiens de la caravane du roi du Choa, Ménélik II, célèbrent à Obock la Transfiguration du Christ au Thabor. Cette fête religieuse porte en Éthiopie le nom de *Bouée* (fête des enfants). Elle y est le prétexte de réjouissances publiques. A Obock, les gens de la caravane passent leur après-midi à faire claquer de longs fouets d'herbes, tressés pour la circonstance, avec lesquels ils simulent des combats. La nuit venue, ils allument des feux, se réunissent autour, chantent en frappant des mains, et dansent en brandissant des armes.

Sur les neuf heures nous allons avec M. A. Deschamps [1] prendre notre part de la fête et nous nous asseyons au milieu de l'assemblée. Aussitôt les mots *Atto Soleillet* (monsieur Soleillet) deviennent le refrain des chants, qu'ils psalmodient comme à l'église, sautant en cadence et brandissant leurs armes. M. Gabri Salassi (serviteur de la Trinité), secrétaire du roi de Choa, me traduit ainsi ces chants :

« A qui est cette terre ? A monsieur Soleillet.
» Qui est le maître d'Obock ? monsieur Soleillet.
» Qui en a construit les maisons ? monsieur Soleillet. »

[1] Négociant français établi à Aden, en visite à Obock. Il a fait partie de la Compagnie franco-éthiopienne.

Maintenant, leurs armes l'une sur l'autre :

« A qui est ce sabre ? à monsieur Soleillet.
» A qui est ce bouclier ? à monsieur Soleillet.
» A qui est ce fusil ? à monsieur Soleillet.
» A qui est ce couteau ? à monsieur Soleillet.
» A qui sont ces bataillons ? à monsieur Soleillet.
» Où sont les ennemis de monsieur Soleillet ?
» Nous les battrons avec monsieur Soleillet.
» Nous sommes les soldats de monsieur Soleillet.
» Nous sommes ses enfants, ses enfants ! »

Je me trouve assez honoré ; je donne une caisse de cognac et deux bœufs dont la valeur, 15 thalaris, est reçue dans un bouclier. De nouvelles litanies sont entonnées pour me remercier.

Au tour de M. Deschamps, et les échos d'Obock répercutent : *Atto Deschamps ! Atto Deschamps !*

*Lundi, 21 août.* — On croit trop facilement en Europe qu'un voyage en Afrique peut se passer de préparatifs préalables. Bien que le voyage du Choa ait déjà été fait par un certain nombre d'Européens, je ne l'entreprends point sans préoccupation, car jusqu'à présent la route d'Obock au Choa nous a été fermée. J'espère cependant réussir, car je suis à Obock depuis le 12 janvier, et pendant ces sept mois, j'ai pu étudier le caractère des habitants, me créer de bons rapports avec les chefs Adals et S. M. Ménélik II, roi du Choa.

J'ai fondé, non sans succès, un comptoir à Obock pour le compte d'une Compagnie commerciale (*la Société française d'Obock et du Golfe persique*, dont je suis l'agent général, et c'est en cette qualité que j'entreprends

J'ai l'heureuse chance d'avoir à Obock, depuis longtemps déjà, deux des secrétaires du roi de Choa : M. Gabri Salassi, dont j'ai déjà cité le nom, et M. Gabri Mariem (serviteur de Marie). Ils m'ont, l'un et l'autre, été très utiles par leur intelligence et leur dévoûment. Le dernier a bien voulu accepter de m'accompagner et de se charger d'organiser et de diriger ma petite caravane.

Tout est prêt et nous devions partir cette après-midi, à deux heures, quand, au dernier moment, le sultan Homed Loïta, mon hôte, qui doit le présent voyage.

nous conduire pendant une partie du voyage, me fait prier de retarder le départ d'un jour.

*Mardi 22 août.* — Après avoir fait mes adieux à tout le personnel européen, arabe, éthiopien, indien, adali, à mes hôtes, MM. Deschamps, Rusticelli et Gabri Salassi, je monte sur ma mule *Rosine*, et, précédé de Mohammed Dini, le fils du sultan qui a cédé Obock à la France, et suivi du sultan Homed Loïta, de Gabri Mariem, Abd el-Rahman, cheikh Yusef, etc., je quitte le comptoir à 7 heures 30 minutes.

A 6 heures du matin, j'ai constaté : bar. 755.8, therm. + 31.9, vents S.-O. A 7 heures 35' : bar. 756.1, devant le puits de la factorerie, au bord de la falaise. Je viens de passer devant le tombeau de Pierre Arnoux, qui fut assassiné, le 6 mars dernier, par trois adals. A 3 heures de l'après-midi, j'ai à ma gauche la mer, dont je suis séparé par une plage de 900 mètres, qui est recouverte en partie par les grandes marées et où poussent quelques herbes. A ma droite, se trouve la falaise sur laquelle j'ai construit le comptoir. En face, s'étend une plaine sablonneuse où croissent des mimosas et des graminées. C'est là que nous avons notre petit jardin. L'eau s'y trouve à peu de profondeur, mais elle est de mauvaise qualité.

A 8 heures, nous traversons le large lit de la rivière Obock. Les rives en sont couvertes d'une riche végétation. La rivière est à sec, mais les puits que l'on creuse dans son lit donnent une eau abondante et de bonne qualité.

A 8 heures 5', le terrain est sablonneux et commence à monter. A 8 heures 10', nous sommes sur un plateau de terrain coquiller dont la végétation est pauvre.

A 8 heures 15', nous avons à notre gauche une pyramide de pierres brutes blanchies à la chaux. C'est une marque faite par un navire français chargé de la topographie de la côte.

A 8 heures 35', nous rencontrons un sol madréporique, et, à 8 heures 45', nous commençons à descendre. A 8 heures 55', nous arrivons au fond d'un ravin pierreux qui sert de lit à un torrent et forme une petite anse en se jetant à la mer. Nous passons sur un plateau rocheux d'abord, puis terreux jusqu'à un ravin qui aboutit au lit de la grande rivière Allatabella, où nous faisons halte.

Nous gagnons une terrasse formée par des rochers à l'ombre desquels je contemple la mer et le cap Malla. Trois adals de Tadjourah viennent me

saluer. Ils ont passé la nuit dans le lit de la rivière, où les puits donnent une excellente eau et où l'herbe est abondante et de bonne qualité. Cet endroit est un lieu d'arrêt pour les voyageurs.

Mohammed Dini, qui rentre à Obock, me fait ses souhaits de bon voyage. Il n'est venu jusqu'ici, dit-il, lui chef des Adals d'Obock, que pour faire honneur au chef des Français d'Obock.

A 2 heures 45', nous nous remettons en route ayant à gauche la plage, à droite une belle ligne de montagne qui nous ferme l'horizon.

A 3 heures 35', nous suivons toujours la plage. La mer est très basse et donne asile à de nombreux requins.

A 5 heures 10', nous rencontrons le lit d'une rivière dont les berges sont très hautes et couvertes de verdure. Nous quittons la plage pour suivre le lit de cette rivière, qui porte le nom d'*Oroboré*, comme la montagne d'où elle vient. A 5 heures 18', nous y faisons halte, auprès de puits qui donnent une bonne eau.

Nous nous remettons en route à 5 heures 50', en longeant de nouveau la plage, qui est pierreuse, plantée de gommiers, semée de puits.

La marche de la journée peut être évaluée à 4,500 mètres à l'heure.

*Mercredi, 23 août.* — Nous nous mettons en route à 5 heures 23'; à 5 heures 40', nous entrons dans le lit d'une grande rivière, l'*Anangalita*, creusée entre deux murailles de rocs noirâtres élevés d'une vingtaine de mètres, et formant une entrée imposante. Dans le lit sablonneux croissent quelques arbustes à soie dont les larges feuilles d'un vert glauque, les grappes de fleurs violettes, les fruits sphériques qui renferment la soie végétale, sont d'un effet très décoratif et s'harmonisent parfaitement avec le paysage.

A 6 heures 15', le lit de la rivière forme une gorge boisée. Nous le quittons par le lit desséché d'un torrent où la marche est rendue difficile par la rapidité de la pente et les amas de pierres roulées par les eaux. A 7 heures 5', nous atteignons le sommet du Manyaïa sur lequel croissent des broussailles, quelques arbres rabougris et des agaves. Nous en partons à 7 heures 15'. La mer est devant nous, les pentes sont douces et boisées et l'on y voit l'emplacement de nombreux camps de Bédouins.

*Bédouin* au pluriel, *Bédou* au singulier, est un terme arabe qui se retrouve dans presque tous les dialectes africains et arabes pour indiquer les pasteurs nomades.

A 7 heures 50', nous entrons dans une région accidentée et rocheuse. A 8 heures 47', nous faisons halte au puits d'Adbouya.

A 10 heures, le baromètre marque 728.1, le thermomètre + 35.8, le temps est couvert et le vent souffle du sud-ouest.

Nous repartons à midi 30'. La route suit le lit d'une rivière remplie d'arbres secs. A 12 heures 55', nous sommes sur un plateau pierreux d'où nous apercevons la mer et le port de Sagallo. A 1 heure 50', nous gravissons un nouveau plateau, couvert d'un sable rougeâtre, mêlé de pierres noires, où poussent quelques arbustes. A 2 heures 10', le terrain devient ondulé. De 2 heures 35' à 2 heures 40', nous traversons le lit d'une rivière semé de roches noires et d'épines. Nous atteignons un plateau pierreux, puis une région très accidentée. A 4 heures 10', nous apercevons la ville de Tadjourah. Nous descendons un ravin et, à 4 heures 15', nous nous arrêtons près de Tadjourah, dans le lit d'une rivière où sont creusés des puits.

Tadjourah est une petite ville de 7 à 800 habitants. Elle doit son importance à ses relations, d'une part avec le Choa, d'autre part avec Aden et la côte d'Asie. Les Tadjouri sont en même temps marins, marchands et voyageurs. C'est de là que partit, en 1839, Rochet d'Héricourt, le premier qui ait fait connaître à la France le pays des Adals et le royaume du Choa.

Les murs de la ville sont en terre, les maisons sont des cabanes en chaume et en boue desséchée. Il y a pourtant quelques constructions en maçonnerie blanchies à la chaux, notamment une mosquée et un minaret.

Les Égyptiens ont à Tadjourah une garnison de 16 hommes et un agent des douanes qui sont logés dans un fort construit à l'est de la ville.

Ibrahim, fils aîné d'Aboubakar, pacha de Zeïlah, gouverne la ville avec le titre de bey. Par politique, il conserve auprès de lui, avec leurs titres respectifs, les anciennes autorités du pays : sultan, vizir, cadi. Ibrahim bey, comme son père et ses frères, est, avant tout, négociant, surtout marchand d'esclaves.

Aboubakar pacha est né à Tadjourah d'une famille de marchands d'esclaves. Il a fait pour ce trafic plusieurs voyages dans l'intérieur. Il a suivi au Choa Rochet d'Héricourt.

Les Tadjouri se distinguent des autres Adals par la propreté de leurs vêtements, et en ce qu'ils tiennent à paraître de fervents musulmans. Pour le reste, ils sont armés comme les autres, du couteau, de la lance et du bouclier ; ils portent les cheveux longs, ont la nuque rasée se ceignent les reins du marteau et se drapent dans des tobas.

A l'ouest de la ville se trouvent un certain nombre de beaux jardins, plantés de palmiers, de dattiers, de légumes, et soigneusement entretenus. Pour l'arrosage on a des puits et l'eau en est tirée, comme en Égypte, au moyen de leviers manœuvrés par des hommes.

Bien qu'il n'y ait qu'un seul boutre dans le port de Tadjourah, la ville en possède une vingtaine. Le mouillage est bon et sûr, mais de nombreux récifs en rendent les abords difficiles pour les navigateurs qui ne sont pas pratiques de cette côte.

Nous nous remettons en route à 4 heures 36', pour faire une nouvelle halte à 4 heures 50', près d'un puits où des jeunes filles aux cheveux tressés, vêtues d'étroites tuniques bleues, parées de bijoux en cuivre et en étain puisent de l'eau. Plusieurs habitants de la ville, qui sont en relations avec le comptoir d'Obock, viennent me saluer. Nous voyons les Égyptiens vêtus de leur longue chemise blanche, coiffés du tarbouch rouge, nous considérer curieusement du haut du pont-levis de leur citadelle.

Nous repartons à 5 heures 16', pour arriver à 6 heures 30' sur la plage où nous devons bivouaquer.

La marche d'aujourd'hui est évaluée à 4,500 mètres par heure.

*Jeudi*, 24 *août*. — Au jour, Ibrahim bey et Oumed, le sultan, viennent me voir. Après les salutations et compliments d'usage, Ibrahim me demande une déclaration écrite constatant qu'il est étranger à mon voyage. Jusqu'à présent, dit-il, tous les voyageurs, y compris Lucereau, ont été adressés à mon père par le consul d'Aden. Il me demande également si je sais que je suis sur territoire égyptien. Il ajoute à ces demandes tout ce qu'il croit de nature à entraver mon voyage.

Je lui réponds que je n'ai pas d'écrit à lui donner ; que, chef d'Obock, je n'ai pas besoin, pour venir à Tadjourah, de lettres du consul ; que si je suis sur territoire égyptien, c'est tant mieux, le gouvernement du khédive étant en paix avec la France. Cela dit, et pour couper court à tout, je fais seller ma mule, je serre la main du bey et du sultan, et je mets *Rosine* à l'amble par un vigoureux coup de talon et une saccade du mors.

Il est 6 heures quand je mets fin à cette conversation. Le baromètre marque 755.1, le thermomètre + 31.0, le temps est couvert et le vent souffle de l'ouest.

A 6 heures 15', précédé du jeune Abd el-Kader, dankali à jambes de cerf, je quitte le campement. Nous suivons la plage. L'herbe, qui est très

abondante, les palmiers, les gommiers, etc., viennent jusqu'au bord de la mer. La fertilité de cette zone est très remarquable.

A 6 heures 50', nous traversons Ambabo, village aujourd'hui abandonné, composé d'une douzaine de grandes cases, et situé sur une butte qui domine la mer.

Près des cases se trouve une tombe en maçonnerie, celle d'un oncle du pacha Aboubakar, du vieil Abd el-Kader, dont on se rappelle encore le fanatisme et l'obésité. C'est lui qui construisit le village, et c'est dans ce village que Pierre Arnoux et ses compagnons furent retenus six ou huit mois, lors de leur départ pour le Choa, par le pacha Aboubakar.

Nous suivons toujours la plage, ayant à notre gauche des terrains fertiles où paissent des mulets, des vaches, des moutons, des chèvres, des ânes, et, à 9 heures 15' nous arrivons à Sagallo, où nous sommes reçus par M. Louis Grand, directeur du comptoir que nous venons d'y fonder.

La marche de ce matin doit être de 8,000 mètres à l'heure.

Sagallo est une anse de la baie de Tadjourah. Elle forme un excellent mouillage pour les grands boutres et les petits navires. Sagallo est au pied de la grande montagne Godah, et reçoit de l'eau en abondance en toute saison. Son territoire est inculte, mais la fertilité en est affirmée par une luxuriante végétation, de superbes palmiers, des gommiers, des pins maritimes, etc.

Il a été donné à la Compagnie par le sultan de Loïta, suivant acte déposé, le 3 août 1882, au consulat de France à Aden, et dont voici la copie :

« Le sultan Homed Loïta, qui commande aux tribus des Débenét » Oïma, désireux de faciliter autant qu'il est en son pouvoir les relations » commerciales entre son allié le roi du Choa et les Français, et pour mon- » trer son respect et son attachement à la France :

» 1° Donne à titre gracieux à M. Paul Soleillet, agent général de la » Compagnie française d'Obock, la propriété du port et rade de Sagallo » (golfe de Tadjourah), qui, jusqu'à présent, ont été compris, sans contes- » tation, dans son territoire, à la charge, par M. Soleillet, d'y faire établir » un comptoir de commerce français ;

» 2° Pour l'établissement de ce comptoir, le sultan cède en toute pro- » priété un terrain de 1,000 dras de côté (500 mètres environ), et dans » lequel on devra trouver de l'eau ;

» 3° En plus, le sultan donne le droit de faire du bois, ainsi que le » droit de pâturage dans les campagnes environnantes.

» La présente convention a été faite à Obock, en huit exemplaires ori-
» ginaux, dont quatre en langue française et quatre en langue arabe, en
» présence des témoins qui ont signé :

« Obock, 30 juillet 1882.

» Le sultan Hamed Loïta, Paul Soleillet, Abd el-Rahman cheikh
» Yusef, Abd-Allah Mohamed Chaïm, Mohamed Kamil, Ch. Clouet;
» Mazet, L. Grand, L. Gabra Mariem ».

C'est en vertu de cette concession que nous sommes venus à Sagallo, où je reste jusqu'au 30 août pour délimiter la concession, construire une cabane, creuser un puits, etc.

*Mercredi, 30 août.* — Le thermomètre marque, à 6 heures du matin, + 28° 9, à 8 heures + 30° 1, à 10 heures + 34° 5, à 2 heures + 39° 5, à 4 heures + 34° 5, à 6 heures + 31°.

Le départ étant fixé à demain, c'est aujourd'hui que nous nous organisons définitivement.

Voici la liste des personnes qui m'accompagnent [1] :

1° M. Gabra Mariem, l'un des secrétaires de S. M. Ménélik II, roi du Choa, qui parle et écrit le français, l'arabe, l'amarigna, l'ouromon (gallal), qui est sa langue maternelle, et l'afar. M. Gabra Mariem a bien voulu s'engager à m'accompagner dans ce voyage en qualité d'interprète, et il m'a rendu de très grands services ;

2° Aillé, Amara, qui est à mon service particulier depuis que je suis à Obock ;

3° Erdau, Éthiopien d'Ankobèr, chargé de la tente ;

4° Tourra, Éthiopien, cuisinier ;

5° Le grand et le petit Circossé (le dernier est surnommé Cartouche) ; ils sont chargés des mulets ;

6° Ould Gabriel, Toka, Tokaïl, Gabriel, Oldi, éthiopiens dont le service sera de charger et de décharger les chameaux, etc. ;

7° Un afar [2], Kamil, au service de la Compagnie depuis plusieurs mois, et deux hommes de Tadjourah : Mohammed et Abd el-Rahman, qui doivent nous servir de guides.

[1] Boubakar, mon fidèle Boubakar, est à la Mekke depuis un mois ; c'est pour cela qu'il ne m'accompagne pas. Je pense qu'il viendra me rejoindre en Éthiopie.

[2] Afar est le nom que se donnent les populations appelées par nous Danakils, et par les Éthiopiens, Adal ou Adalloch au pluriel.

J'ai deux mulets pour mon usage personnel : *Figaro*, petit mulet de robe isabelle que m'a donné le sultan de Reïta, et *Rosine*, jolie mule noire, cadeau de M. Léon Chefneux, agent de la Compagnie au Choa ; j'ai, en outre, huit mules ou mulets de selle pour mes hommes.

Six chameaux transportent nos vivres et nos bagages.

J'ai armé les Éthiopiens d'un fusil, d'un revolver et d'un sabre ; les Afars ont leur lance, leur bouclier et leur couteau.

Ibrahim, l'ancien guide de M. Chefneux, se joint à nous avec son domestique, ainsi qu'un marchand de Farré, Mohammed, et un éthiopien du nom de Darras : ils ont deux mulets et un chameau.

La caravane sera donc forte de dix-neuf hommes, douze mulets, sept chameaux. J'oubliais la chienne *Brûlée*, bête qui mérite une mention dans les annales géographiques. Elle est descendue du Choa à Aden avec le voyageur italien, capitaine Martini, qui l'a laissée à Aillé, à Aden. Elle retourne au Choa. *Brûlée* est un pur spécimen du chien-loup blanc et fauve d'Éthiophie.

*Jeudi, 31 août.* — A 6 heures du matin, le baromètre marque 755° 5, et le thermomètre + 29° 1, à 8 heures, le thermomètre marque 33° 2, à 10 heures, + 36° 1, à 2 heures, + 41° 1, à 3 heures, + 34° 5.

Dès 6 heures, le sultan de Loïta me criait aux oreilles pour me réveiller : *Allons, en route !* C'est à 3 heures seulement, après la grande chaleur, que je donne le signal du départ. Je fais mes adieux aux indigènes ainsi qu'à nos domestiques éthiopiens du comptoir. M. Joseph Samperi, l'interprète du comptoir, me fait ses souhaits d'heureux voyage, et M. Louis Grand enfourche sa mule pour m'accompagner.

Abd el-Rahman cheikh Yusef, Afar, qui a le plus aidé les Français à Obock, me prend à part et me recommande surtout de ne jamais perdre de vue mes chameaux, et d'avoir mes armes toujours prêtes, car nous allons dans le pays des voleurs et des assassins.

Enfin, à 3 heures 15', nous nous mettons en route. Nous suivons la plage, ayant à notre gauche, de l'autre côté du golfe, les montagnes nues et pelées des Çomalis Issas, qui ferment l'horizon ; à notre droite, l'horizon est également fermé par une ligne de montagnes sur lesquelles la végétation fait des taches sombres.

A 4 heures, nous entrons dans un vallon vert entouré de montagnes. Une femme et des enfants y gardent des troupeaux de chèvres. Nous ren-

controns un afar qui échange avec les nôtres des salamalecs, ce qu'ils font en se donnant la main qu'ils se tournent et se retournent en se demandant des nouvelles de la route, de la maison, des pâturages, des animaux. A 4 heures 10', nous rencontrons des huttes d'afars et l'on me fait voir les ruines d'un village galla.

Vingt minutes après, nous traversons le lit du torrent Adalli, qui se jette à la mer. Il est très raviné et peut avoir de 20 à 30 mètres de largeur.

Ici nous abandonnons la plage. Je dis à M. Louis Grand qu'il faut nous quitter, et c'est avec une véritable émotion que je lui serre la main, ainsi qu'à notre fidèle Badri, afar, qui l'accompagne, le seul homme de sa nation en qui j'aie une complète confiance.

La route que nous prenons suit une ligne d'eau.

A 4 heures 35, nous nous arrêtons pour attendre les chameaux.

Il y a ici beaucoup de pierres d'origine volcanique, des arbres épineux et des champs de graminées sèches qui sont, pour les animaux, une excellente nourriture. La région dans laquelle nous entrons est appelée par les Afars « leur réserve, » parce que l'on y trouve en toute saison, même dans les années les plus sèches, de l'herbe et de l'eau.

A 5 heures 33', nous entrons dans le lit du torrent Galalefoc. Il est encaissé dans des murailles de roc gris, hautes de 20 mètres, formées de stries régulières. Dans les interstices poussent quelques arbustes, notamment des euphorbes.

En quittant le lit du torrent, à 5 heures 40', nous prenons une route par la montagne, où l'on trouve des blocs erratiques, des buissons épineux et de l'herbe en abondance. A 5 heures 45', nous atteignons le point où le torrent prend naissance, entre deux plateaux couverts de verdure. De ce point, on voit tout le golfe de Tadjourah, des montagnes et des vallées vertes.

A 6 heures 15', nous sommes rejoints par le sultan Homed Loïta. Ce chef afar est un grand guerrier. C'est lui qui commandait les Afars quand ils ont défait, dans le Haoussa, Musinguer Pacha et sa petite armée. Il est, comme notre Turenne, bon homme, simple à vivre, tout à la main. Il vient à pied, portant sur l'épaule, comme un fusil, une longue gaule de bois blanc et son parapluie. Un enfant de dix ans au plus, son neveu, le suit portant sa lance et son bouclier et tirant par la longe son petit mulet blanc. Il est accompagné de l'un de ses frères et de deux de ses guerriers.

A 6 heures 30', nous établissons notre bivouac sur l'emplacement d'anciennes habitations.

Pendant la nuit le temps est couvert et il fait très chaud.

La marche d'aujourd'hui est de 4,200 mètres par heure.

*Vendredi, 1er septembre.* — Départ à 6 heures 25'. Nous laissons les chameaux et partons en avant avec les mulets. Nous sommes sur un plateau que nous quittons après 18 minutes de marche pour entrer dans le lit de la rivière Bourousan. A un kilomètre sur notre gauche, cette rivière se jette dans le golfe, où elle forme une petite baie. Son lit est encombré de roches plates et grises qui rendent la marche pénible.

A notre droite et à 20 mètres au-dessous de nous, se trouve un torrent large de 500 mètres, dont le lit est rempli d'arbres déracinés, de blocs de rocher : une vraie dévastation. En face de nous il y a des palmiers et quelques rochers qui forment des petits ballons isolés.

A 7 heures 58', nous nous arrêtons pour attendre les chameaux. Nous sommes dans le pays d'Alfa. La terre est couverte de pierres. Il y croît des buissons et des graminées, que paissent de nombreux chameaux. Du pied d'un gommier, où je m'installe, on voit encore la mer.

Nous repartons à 2 heures 59'. La route suit, pendant 20 minutes, le lit d'un ravin. Du plateau sans arbres où nous arrivons, la vue est magnifique. Nous voyons le goulet du golfe qui forme une bande d'azur entre des montagnes grises et noires. A droite, l'horizon est fermé par de vertes montagnes, et, en face de nous un mont partagé, en deux à son faîte, forme une porte triomphale.

A 3 heures 22', nous traversons une ligne d'eau large de 10 mètres, et 10 minutes après nous descendons dans le lit du ravin Ouaildella, qui est très encaissé. A 4 heures, nous le trouvons barré. Prenant alors à droite, par le plateau, nous nous engageons dans les gorges chaotiques de Rahoussa. Ces gorges, d'abord étroites et tortueuses, s'élargissent et sont coupées à droite et à gauche par des torrents. A 4 heures 45', nous rencontrons le sultan Loïta sous un arbre et nous nous arrêtons auprès de lui.

Nous repartons à 5 heures 10'. A 5 heures 30, en tournant à droite, nous voyons la mer. La route est resserrée entre deux collines. A 6 heures, nous sommes entre deux montagnes noires espacées de 300 mètres. Le sol est formé de pierres noires. Nous avons la mer en face de nous.

A 6 heures 15', nous entrons dans le Boullatou, dépression sablonneuse où il y a quelques touffes d'herbe. Nous y établissons notre bivouac.

La marche d'aujourd'hui est de 4,000 mètres à l'heure.

Le soir, le sultan Loïta me dit que Musinguer pacha est venu avec des bateaux jusque dans le fond du golfe de Tadjourah.

*Samedi 2 septembre.* — Départ à 5 heures 15'. Cinq minutes après, nous passons près d'une *kouba* (tombe de saint musulman), située sur une hauteur d'où nous voyons deux îlots rocheux du golfe. La route longe le flanc de la montagne. Des pierres provenant d'éboulements paraissent contenir du soufre. Il y a aussi des pierres noires très lourdes et des pierres ponces.

A 5 heures 50', nous sommes sur un plateau appartenant à la chaîne que nous longions, un ravin nous sépare d'un second plateau plus élevé.

Dix minutes après, nous sommes dans l'Affaré ; nous avons en face l'Assan, d'où émerge le piton Millelé et le lac Assal ou Salé, dont l'eau bleue, entourée de sel blanc, fait l'effet d'un miroir à forme capricieuse dans un cadre d'argent.

A 6 heures 40', nous avons des rochers gris-noirs qui se dressent en muraille de grands blocs. Il y a tout autour des monticules de pierres brisées. Nous nous arrêtons devant un trou plein d'eau qui se trouve dans un torrent. Toutes les roches paraissent ici tourmentées par le feu.

Dans ce torrent, nommé Moya, on trouve de l'eau en toute saison. Il paraît qu'il faut, dans les années de sécheresse, venir de Sagallo ici sans eau.

On amène les mulets pour les faire boire, et je m'engage dans le lit du torrent avec l'espoir de prendre un bain. Les berges, très élevées, sont formées par des murailles verticales de pierres noires et grises, qui décrivent des courbes sinueuses et forment de puissants échos. Tout fait effet : les sabots des mulets glissant sur les larges pierres luisantes qui dallent le lit du torrent, la voix des hommes, les glapissements de ma chienne *Brûlée*, qui nous éclabousse en bondissant dans les marmites que l'eau s'est creusées. Le lit du torrent se rétrécit en étroit boyau. Je vais dans un endroit qui forme un coude et je monte sur des rochers polis comme du marbre, où je ne puis me tenir que nu pieds, encore me faut-il l'aide d'Aillé. Quant à lui, il est joyeux et bondit comme un chamois. J'arrive à un endroit où une petite cascade se déverse dans une véritable baignoire ovale, et je me livre au double plaisir du bain et de la douche.

Pendant ce temps, mes gens m'ont installé un lit de repos contre le tronc d'un gommier couché par les eaux. En examinant ce tronc, j'y découvre une inscription en lettres romaines, et ce n'est pas sans une très vive

émotion que moi, provençal, je déchiffre cette inscription que je reproduis en en conservant la disposition :

LANFREY DE MARS
EILLE HB

M. Lanfrey était un employé de la maison Tramier, Lafage et C[e], de Marseille. Il fut tué lors du massacre de Musinguer pacha et de son armée, par les Adals, dans le Haoussa, il y a un peu plus de cinq ans.

On m'a raconté depuis, à Ankober, un beau trait de M. Lanfrey. Il avait sa tente à côté de celle du pacha et il fut l'un des premiers blessés quand les Adals surprirent l'armée égyptienne. Il avait des domestiques très dévoués qui, le voyant blessé, le transportèrent dans une île de l'Haoucha. Revenu à lui, il aurait dit : *Non, ce ne serait pas honnête*, et, s'échappant des bras de ses serviteurs, il vint tomber, percé de coups de lance, à côté des cadavres encore palpitants de Musinguer pacha et de sa femme.

Une femme vient faire boire un troupeau de chèvres. Elle a pour vêtement un jupon en peau tannée, orné de franges, et un collier en verroteries. Elle porte sur son dos un enfant qui est retenu par un morceau de toile de coton.

A 3 heures 46', nous nous remettons en route. Nous sommes dans une dépression au fond de laquelle se trouve un lac salé, le *Marmausso*. Nous traversons le plus désolé des pays, une série de dépressions où le chemin est tellement affreux qu'il est impossible de prendre des notes.

A 4 heures 50', nous sommes sur un plateau d'où nous dominons le lac. Ce lac forme une ellipse. Il semble appelé à disparaître. Il occupe un ancien cratère. Il a déposé sur ses bords une couche de sel. Ce plateau est formé d'une pierre blanche, friable, qui devient noire à l'air.

A 5 heures 16', nous descendons dans une dépression. Le pays, comme le torrent, a le nom de Moya. Je propose de l'appeler *Lanfrey*.

Les chameaux avancent avec beaucoup de peine. Nous nous arrêtons sous un gommier pour les attendre. A 6 heures 10', nous descendons à pied, par des rochers, dans une dépression en forme de cuvette, entourée d'une muraille de rochers. Il y a un peu d'herbe, quelques arbres épineux et rabougris ; sur le sol blanchâtre on trouve de petites coquilles blanches [1]

[1] J'en ai pris des échantillons. On les rencontre jusqu'à Kauri, halte du 5, où j'ai trouvé une nouvelle espèce dont j'ai aussi pris des échantillons.

mêlées à de petits cailloux noirs, dont plusieurs ont l'aspect de scories. Nous nous arrêtons à 6 heures 16', dans cette dépression, pour bivouaquer.

La marche d'aujourd'hui est de 3,800 mètres par heure.

*Dimanche, 3 septembre.* — Nous partons à 4 heures 20', avant le jour. Nous traversons un troupeau de chèvres. A 5 heures 15', nous passons à côté d'un piton isolé nommé Attakoum, mot afar signifiant : *Il respire.* Ce nom lui vient d'un trou qui est auprès et d'où sortent des bruits. C'est le soupirail de quelque volcan mal éteint. Les indigènes en font la demeure d'esprits infernaux. A 5 heures 30', le jour commence à poindre et nous voyons un pays tel qu'il faut réellement ne pas croire à l'enfer pour ne pas y placer l'une de ses entrées, peut-être la porte cochère. Ce n'est que roches noires infernalement tourmentés dans tous les sens, présentant le profil de monstres bizarres. Tout est désolé et semble mort. Je m'imagine que les planètes finies sont ainsi.

A 5 heures 40', nous voyons enfin quelques brins d'herbe et deux palmiers étiolés.

Dix minutes après, nous recevons des gouttes de pluie. Nous sommes dans une dépression, entre deux murailles : l'une de pierre rougeâtre rayée de blanc, l'autre de pierres noires, en forme de scories. C'est le pays des *djins*, me disent les Adals, et, en effet, on ne peut rêver rien de plus diabolique.

A 6 heures 5', nous entrons dans une nouvelle dépression. Le sol est composé de graviers. Il y a un peu d'herbe. A notre gauche, quelques palmiers et des arbres épineux croissent à l'abri d'une muraille de rochers.

Cinq minutes plus tard, nous trouvons un champ de lave resserré contre la montagne, en face une bande de sable avec de l'herbe et des palmiers.

Je laisse les chameaux et je prends le grand pas de ma mule. A 6 heures 5', je suis au bord du lac. Il est entouré de montagnes. Le sol forme une bordure d'un blanc sale. C'est une croûte qui craque sous les pieds. Des pierres noires, aux arêtes nettement découpées, émergent du sel et des flaques d'eau. Le sel est gris, mélangé de cristaux très blancs, qui ne sont pas du sel, je crois. Ils sont insapides. Le sel est beaucoup plus abondant sur la rive opposée que sur celle où nous nous trouvons. Les indigènes sont persuadés qu'il y a une communication souterraine entre le lac et le golfe de Tadjourah. Le bon sens indique le contraire, l'altitude du lac étant, d'après le baromètre, d'une centaine de mètres.

A 7 heures 4', nous quittons le lac. Nous passons sur un plateau de terre blanche en laissant sur notre gauche les palmiers. On me raconte que c'est au milieu de ces palmiers que mourut de chaleur, de soif et de faim, le secrétaire de Musinguer pacha, un Allemand, le seul Européen de cette expédition qui ait échappé aux Adals. Nous gravissons ensuite une colline formée de scories noires, d'où nous passons sur un plateau. A 6 heures 35', les difficultés de la route m'empêchent de prendre des notes à mulet. Je remarque des palmiers en forme d'éventail qui poussent au milieu de pierres grises, et, dans la lave, une végétation relativement abondante. Devant nous, des petits plateaux s'étagent les uns au-dessus des autres. Nous retrouvons les chameaux et nous faisons halte.

D'après les Adals, en temps ordinaire, il fait ici des chaleurs telles qu'on ne peut approcher du lac que pendant la nuit.

Dans un rocher près de nous on trouve de l'eau de pluie. Nous achetons à des Adals un mouton pour un *tobe* en coton.

A 3 heures 20', il vente très fort du nord-ouest. Le temps est couvert. On entend de sourds grondements de tonnerre et l'on voit des éclairs : en un mot, tous les signes précurseurs de l'orage. Nous montons sur un roc noir et escarpé. Des aiglons nous escortent à cause de la viande du mouton que l'on vient de tuer et que portent les chameaux.

A 3 heures 30', nous coupons une ligne d'eau. Dix minutes après, nous rencontrons un troupeau appartenant à des gens d'Obokh. Les femmes et les filles portent des petits chevreaux dans leurs bras. Dans les interstices des rochers croît une herbe rare, mais succulente.

A 4 heures 20', nous entrons dans le pays de Loïta. Nous montons un mamelon de pierre blanche pour redescendre dans une dépression boisée. Le terrain renferme de nombreux coquillages. Devant nous et sur notre droite, nous avons une muraille de roches noires. Nous nous hissons péniblement au sommet de cette muraille pour descendre ensuite dans une nouvelle dépression sablonneuse, quelque peu herbue et entourée d'une muraille de pierres noires.

Cette dépression traversée, nous escaladons une nouvelle muraille et nous nous trouvons sur un plateau pierreux appelé Datalacta. Nous nous y établissons pour la nuit, sur l'emplacement d'un camp adal.

La marche d'aujourd'hui peut être évaluée à 4,000 mètres à l'heure.

*Lundi, 4 septembre 1882.* — Départ à 4 heures 55' du matin. Nous

arrivons à 5 heures 30', par des dépressions de sable, aux steppes ondulées de Coursour-Coursour. Vers 7 heures 30' nous rencontrons les éclaireurs d'une caravane d'esclaves conduite par Maki, le fils d'Aboubaker, pacha de Zeïlah. Maki nous annonce la victoire que le roi Ménélik vient de remporter sur Ras Addal.

Je donne à ces gens une lettre pour M. Grand et une pour M. Clouet.

Dans l'après-midi, nous trouvons un sol ondulé, semé d'herbes, d'épines et de quelques palmiers; à droite, nous avons des collines volcaniques, à gauche les monts Dokoino; en face, le pays de Dika, véritable oasis, traversé par une rivière bordée de gras pâturages. Malheureusement, la crainte qu'inspirent les Çomalis Issas empêche les Afars d'habiter cette magnifique contrée.

Dans la région montagneuse d'Allouli, Aillé poursuit vainement une troupe d'ânes sauvages. La chair de ces animaux, des jeunes surtout, est très délicate.

Nous avons alors devant nous la grande montagne Aoouadou et nous entrons, par le défilé d'Ensdaba, dans l'Ensdabô, puis dans la grande plaine ellipsoïde d'Agagadô où nous plantons notre tente. La plaine d'Agagadô est un ancien lac, encore boueux et quelque peu humide, orné de pins maritimes et d'une multitude de moustiques. Je ramasse des pierres noires que je crois être du minerai de fer. C'est dans cette région que l'on aurait trouvé de la houille ou de la tourbe.

*Mardi, 5 septembre.* — Nous partons à 1 heure 45' du matin pour éviter la chaleur et les voleurs. Comme dit un proverbe saharien : « Dans les pays de la peur, il faut marcher la nuit et veiller le jour ».

Toujours montant et descendant, traversant des plaines sablonneuses, parfois herbues, escaladant des pentes pierreuses, nous arrivons à une oasis plantée de palmiers, pour descendre encore dans un volcan, le pays de Kauri. Là aussi croissent, dans les déjections volcaniques, quelques palmiers, des arbres épineux et des gommiers. En quittant l'oasis, nous traversons l'emplacement d'un camp situé sur un petit cours d'eau.

On m'éloigne alors de la route pour ne pas me faire croiser la caravane d'esclaves que conduit Maki, le fils du pacha de Zeïlah. J'aime autant cela.

A 10 heures, des Afars qui coupent des palmes nous viennent voir. Ce sont de véritables bêtes sauvages. Leurs jeunes filles sont des squelettes ambulants. C'est un monde de voleurs qu'il faut tenir à distance. On leur

crie *katto! katto!* va-t-en, va-t-en! Ils ne s'en fâchent pas et reviennent.

Je prends un bain dans une flaque d'eau et, en revenant, je trouve un mollusque d'une nouvelle espèce. Houmed Loïta me quitte pour aller m'attendre à son camp; mais son frère reste avec moi.

Nous rencontrons une caravane qui va aux lacs chercher du sel. Les Afars font avec des nattes de $0^m 25$ à $0^m 30$ sur $0^m 40$ à $0^m 50$, des sacs qui, pleins, ont la forme de cylindres.

Dans le lit d'un torrent que nous suivons quelque temps, coulent des filets d'eau. Ses deux rives sont couvertes d'une végétation luxuriante et beaucoup de gens coupent des palmes.

Ce passage rappelle celui de la rivière de Gardaya, dans l'oasis du Mzab. Quand le regard, fatigué des pierres noires, tombe sur des plantes vertes, tout être humain est enthousiasmé, les animaux eux-mêmes manifestent de la joie.

Vers 6 heures, nous arrivons au pied du mont *Ingamara*. Nous en gravissons le premier gradin, qui est séparé du second par un plateau pierreux à travers lequel coule la *Galla-Sungo*. Sur cette rivière se trouvent des constructions en pierres sèches, des ruines et des murs réguliers de forme ronde; ce sont des emplacements de camps ou villages. Sur le second gradin de l'Ingamara nous voyons les tombeaux de chefs afars de la famille d'Houmed Loïta.

Nous descendons de cette hauteur dans le pays de *Lafaufilé*, plateau en forme de cirque, comme tous ceux des environs, avec des bords tantôt pierreux, tantôt couverts de végétation.

*Mercredi, 6 septembre.* — Après une bonne nuit de long et paisible sommeil, nous nous mettons en route à 5 heures 45' du matin. Bientôt nous avons à notre droite, au delà d'un vallon, le *Guifou*, montagne du Haoussa. Par des dépressions sablonneuses nous arrivons aux rochers du pays de *Sabert*, nous traversons une rivière dont l'eau affleure le sol et nous entrons dans le pays de *Gouroubouse*. La rivière, d'abord large de 20 à 60 mètres, atteint 1,000 mètres et forme des îlots de verdure. Sur ses berges en talus croissent le pin maritime et l'épine.

Nous quittons ce plateau pour un plateau *hamada* (je donne à ce mot la signification qu'il a dans le Sahara), et plus loin nous traversons un village Oromon (Galla), dans le pays de *Hay*, devant le mont *Dokono*, où nous trouvons des troupeaux de chèvres et des gens avec des chameaux.

Sur le plateau pierreux de ce village, croissent quelques graminées que les chameaux et les mulets mangent avec avidité.

Vers 6 heures, le frère de Loïta fait des tentatives pour nous retarder. Le sultan veut probablement réunir beaucoup de monde pour nous recevoir et nous donner une grande idée de son importance.

Aillé défait mon révolver et le place sous mon traversin. Kamil ne me laisse plus faire un pas sans m'accompagner. Le voisinage d'un fils du pacha donne à tous mes gens de grandes inquiétudes.

Ces inquiétudes sont justifiées, car voici ce que M. Léon Chefneux m'écrivait de Sagallo, sous la date du 3 décembre 1882 [1].

« Vis-à-vis des Égyptiens, voici quelle est la situation :

» Quelques jours après votre départ, 30 soldats égyptiens commandés » par Kamil, fils du pacha Aboubaker, sont arrivés à Sagallo avec un » boutre. Leur premier soin en débarquant a été de dresser un mât, dans » les limites vous appartenant, et de hisser le pavillon turc avec tout le » cérémonial d'usage. Ils sont venus ensuite à la maison et ont enjoint à ces » messieurs de quitter la place, car elle appartenait, dirent-ils, à l'Égypte [2]. » Ces messieurs ont répondu qu'ils ne pouvaient résister à la force et qu'ils » feraient leurs préparatifs de départ. Le fils d'Aboubaker leur dit alors » qu'ils eussent à se dépêcher, car il allait les emmener avec lui à Tadjou- » rah, puis à Zeïlah. Ces messieurs ont profité de la nuit pour s'échapper » et se rendre à Aden. Le consul a écrit à Aboubaker. *Pendant ce temps,* » *Houmed Loïta, ayant appris l'arrivée des Égyptiens, est venu avec* » *quelques hommes et a renversé le mât et le drapeau. Les soldats se sont* » *sauvés et n'ont plus reparu.*

» Quelques jours après, Joseph (notre employé) est revenu à Sagallo.

» Pendant deux mois il a eu la paix, mais la veille de mon arrivée, ce » 28 novembre 1882, un navire de guerre anglais est arrivé à Sagallo avec

1 Cette lettre m'est parvenue à Ankobèr, le 3 février 1883.

2 Cette prétention est ridicule et insoutenable. Sauf les citadins des villes de Tadjourah et de Zeïlah, toutes les tribus du golfe ont constamment refusé de payer l'impôt aux Turcs, puis aux Égyptiens. Ces mêmes tribus n'ont pas discontinué de le payer aux souverains du Choa. Elles viennent même de renouveler, en faveur de Ménélik, le don de leur territoire. Une fois, en 1876, une armée égyptienne, commandée par Musinguer Pacha, a essayé la conquête de ce pays. Houmed Loïta, à la tête des Afars, l'a massacrée.

Ils n'ont pas été plus heureux dans leur tentative contre notre établissement, puisque l'annonce seule de l'arrivée d'Houmed Loïta a suffi pour les mettre en fuite.

» les fils du pacha Aboubaker, Ibrahim, Mohammed, Bourantan..... Le » commandant anglais est venu voir Joseph et lui a demandé pourquoi il » était à Sagallo. — Parce que M. Soleillet m'a dit d'y rester, a-t-il répondu. » — Ah! et vous ne craignez pas les Donkalis? — Non, ce sont les Abou-» baker qui sont avec vous que je crains. — Oh! et pourquoi? — Parce » qu'ils veulent tuer tous les Européens et ne veulent pas que nous restions » à Sagallo. — Ah! et pourquoi? — Parce qu'ils y font le commerce des » esclaves. — Ce n'est pas possible. — Je vais vous appeler des témoins. — » Non, non, mais vous êtes sûr? — Alors Joseph lui cita le fait que quel-» ques jours auparavant une caravane d'esclaves était passée par ici sous » l'escorte de Maki [1].

» Le commandant a dit que c'était assez..... puis il est parti.....

» J'ai dit à Joseph de rester à Sagallo jusqu'à nouvel ordre et que je » l'y maintiendrais par tous les moyens possibles.

» J'ai appris chez le sultan Houmed Loïta, et cela m'a été confirmé » ici, que l'on avait reçu l'ordre de vous assassiner en route. Voici dans » quelles circonstances.

» Trois jours après votre départ de Gobad, 40 Çomalis ont passé à » peu de distance du camp d'Houmed Loïta. Celui-ci, averti, les envoya » chercher. Après bien des hésitations, ils finirent par avouer qu'ils étaient » envoyés par Aboubaker-Pacha pour vous tuer. Pour preuve, ils mon-» traient un collier [2] qui leur avait été remis par Aboubaker.

» Houmed Loïta les a retenus quelques jours et leur a fait rebrousser » chemin, les menaçant de la guerre s'ils continuaient à vous pour-» suivre.

» Cette affaire est ici de notoriété publique. Houmed Loïta l'écrit au » consul, et moi, je lui en ferai ma déposition à mon arrivée à Aden ».

Revenons à notre voyage.

Le soir, en exécution des ordres du sultan Houmed Loïta, les gens viennent en procession nous apporter du lait, et cela dure une partie de la nuit.

1 Cette caravane d'esclaves est celle que j'ai croisée le 5 septembre. J'en ai rencontré une autre à Errer, le 21 septembre, appartenant aussi au pacha Aboubaker et conduite par un de ses hommes de confiance, *Aissaro*, porteur d'un de ses sabres.

2 Celui qui donne un ordre remet un objet, connu pour lui appartenir, à celui qui le doit exécuter. Cet objet sert à faire reconnaître celui qui en est porteur, et, au besoin, à lui faire prêter main forte Ce bon pacha avait pris toutes ses précautions. Il aurait tort de se gêner après les assassinats de Lucereau et de Pierre Arnoux restés impunis.

A 6 heures 20' la pluie menace, mais elle ne tombe que de 11 heures à minuit, fine et serrée.

*Jeudi, 7 septembre.* — Une lettre de M. Grand m'informe qu'il a reçu trois jours après mon départ, du commandant des troupes de Tadjourah, une lettre du gouverneur de cette ville, adressée à moi et à mes enfants (on désigne ainsi les employés, les soldats, les enfants, les domestiques).

Le gouverneur y disait que nous étions sur terre d'Egypte et qu'il nous fallait en partir.

M. Grand avait répondu verbalement qu'il avait tout lieu de penser que notre concession ne relevait pas de l'Égypte; mais que, si elle en relevait, nous avions le droit d'y séjourner et d'y faire du commerce, parce que la France et l'Égypte étaient liées par des traités et que ces traités nous protégeaient.

L'officier demanda une réponse écrite, ce que M. Grand refusa; il redemanda ensuite la lettre du gouverneur, et M. Grand refusa de la lui rendre. Sur ce double refus, le commandant se retira.

Tandis que je pense à cette affaire, Kamil fait galoper le cheval de Loïta. Je remarque à cette occasion que les Afars, comme tous les Éthiopiens, ont conservé la selle du Bas-Empire, et que cette selle a comme étrier un anneau pour recevoir l'orteil. Les Touareg et tous les peuples qui ont conservé la toge antique et le bouclier ont aussi conservé cette selle. M. Henry Duveyrier croit qu'elle est spéciale aux Touareg comme l'anneau de pierre que tout le monde, au Soudan, porte au bras. C'est une erreur, comme j'ai pu le constater.

Nous arrivons ainsi dans le pays de *Durassi* où nous voyons un beau troupeau de bœufs. Un vieil afar, Abdel-Kader, oncle du sultan de Tadjourah, vient me voir avec beaucoup de monde. Tous ces *Bédouins* m'ont vu à Obokh et m'appellent *Soleillet*. C'est chez eux que sont en dépôt les chameaux du roi Ménélik. A 10 heures on m'apporte une grande quantité de lait; à 3 heures 45' nous nous remettons en route à travers une plaine tantôt sablonneuse, tantôt couverte de beaux herbages où paissent une grande quantité de bestiaux. Nous avons en vue, au sud, la montagne en pain de sucre de *Coma*.

Nous entrons dans l'*Afassi* où nous voyons des ruines gallas et un camp afar. Peu après, nous descendons dans le lit d'un lac desséché, le *Iangoulakoma*, dont la boue crevassée, comme laquée, couleur café au lait

clair, miroite au soleil. Il peut avoir 4 à 500 mètres de largeur sur 2,000 à 2,500 de longueur. Au centre, le baromètre marque 719.0. Nous le quittons pour gravir le plateau d'*Aâtta*, sur lequel paissent des chèvres.

Vers 5 heures 30', après avoir monté et descendu plusieurs pentes, nous rencontrons une troupe d'Afars qui viennent nous souhaiter la bienvenue de la part d'Houmed Loïta, et nous arrivons tous ensemble, par une pluie d'orage, au pays d'*Aéroli*.

Nous nous arrêtons un instant pour disposer notre arrivée chez Loïta.

Je place en avant les chameaux et leurs conducteurs. Je suis entouré d'une vingtaine d'Afars de Loïta; puis viennent M. Gabri Mariem et Aillé; derrière eux viennent tous mes gens, sur deux rangs, en bataille, suivis et flanqués de ceux du sultan.

A 6 heures, nous arrivons devant le sultan. Il est debout sur un tas de pierres et entouré d'une vingtaine de guerriers.

En l'apercevant, je m'empresse de descendre de ma mule; il accourt pour me tenir l'étrier, mais je suis à terre quand il le saisit.

Nous nous serrons la main. Il me fait remarquer qu'arrivant avec la pluie j'amène l'abondance, ce qui indique ceux qui sont aimés de Dieu. Il me prend la main et me conduit à l'emplacement qu'il a choisi pour établir mon campement. Nous saluons le sultan par une décharge de nos armes.

Au moment où j'ai aperçu le sultan et ses gens, ils formaient un groupe pictural.

Le sultan Houmed Loïta doit être à peu près de ma taille, 1 mètre 73. Il est élancé, bien proportionné. Il a les mains fines et bien musclées. Sa tête, couleur café au lait moyen, est belle et intelligente. De beaux cheveux noirs, fins et bouclés, encadrent bien son visage. Un collier de barbe noire, fine, épaisse, frisée, donne au masque une grande expression de mansuétude et de fermeté. Le front est large et ample, les sourcils fournis et bien dessinés; les yeux grands, très fendus, couleur marron foncé, avec des reflets métalliques, paraîtraient féroces s'ils n'étaient voilés par des cils d'une grande longueur qui adoucissent le regard. Le nez est bourbonnien, la bouche petite, mais les lèvres un peu trop minces.

Le sultan était vêtu d'une pièce de cotonnade blanche serrée autour de la taille par la courroie qui retient le grand couteau recourbé ornementé de cuivre, qu'il porte devant lui, en travers. Une toge en coton, fabriquée à

Rouen (c'est moi qui la lui ai donnée), à couleurs vives, à dessins grecs, lui couvre le haut du corps. Il est drapé avec élégance. Relevant du bras droit les deux bouts frangés qui sont croisés sur son épaule, il tient à la main une mince baguette de bois blanc.

Comme je l'ai dit, il est sur un tas de pierres et un homme tient sur sa tête un parasol. Autour de lui, debout, appuyés sur leurs lances, le bouclier au bras gauche, se tiennent une vingtaine de guerriers aux cheveux ruisselant de graisse, aux toges grises, à l'aspect farouche. Ils sont au bas du tas de pierre et le tout a un aspect naïf qui ne manque pas de majesté.

Nous sommes alors dans le pays de *Daka*. Les gens du camp de Loïta, notamment ses deux fils, viennent nous voir curieusement. Tous sont armés de la lance, excepté le sultan qui n'a que sa baguette.

*Vendredi, 8 septembre.* — Un Çomali Issa [1], du nom d'Aoued, et chasseur de profession, me fait l'éloge de l'explorateur italien Martini, avec lequel il eut des relations.

Le matin, Loïta m'envoie des moutons et du lait, puis vient me causer de Sagallo. Il distribue ensuite à ses soldats les cadeaux que je lui ai faits à Obokh.

Chez les Afars, comme chez les Maures guerriers du Sahara occidental, les chefs ne peuvent rien garder pour eux. Dès que les soldats leur savent quelque chose, ils arrivent en bandes, et malheur au chef qui ne distribuerait pas tout : il serait abandonné, mais, avant, pillé, probablement battu et peut-être tué.

Le sultan me promet que j'aurai demain les chameaux qui me sont nécessaires.

Dans l'après-midi, mes gens s'amusent à jouer la comédie. Leur mimique est excellente. Les deux principaux acteurs sont le chasseur Ould Gabriel et Erdau.

Ils représentent deux paysans, le mari et la femme. Le ménage se dispute parce qu'il craint que le grain ne vienne à lui manquer.

La femme (c'est Ould Gabriel) dit qu'il n'y a pas de grain et accuse son mari d'employer le sien à faire de la bière pour se griser avec ses amis et ensuite de cuver sa bière au lieu de travailler.

[1] Une importante fraction de cette tribu reconnaît actuellement l'autorité de Loïta, qui est fils d'une femme çomali Issa. Un certain nombre d'hommes de cette tribu sont toujours auprès du sultan et lui servent de fusiliers.

Il y aurait du grain, répond le mari (Erdau), si tu faisais attention, si tu veillais sur le grenier au lieu de bavarder.

Après un échange de reproches de ce genre et de paroles amères, le mari, pour prouver qu'il a raison, administre à sa femme une bonne correction. Celle-ci demande le divorce et nous prend tous pour juges. On plaide, etc.

On m'assure que les gens d'Aboubaker-Pacha cherchent à former un parti de Çomalis Issas pour nous poursuivre et nous assassiner. Je n'en crois rien [1], mais l'on ne s'en gardera que mieux.

*Samedi, 9 novembre.* — A 6 heures du matin, la pluie, qui tombait assez fort depuis deux heures, a cessé.

*Dimanche, 10 septembre.* — J'achète deux sacs de doura (mil) pour une tolbé. Ce grain, qui vient du Haoussa, est très blanc.

Le sultan me présente les hommes qui doivent m'escorter.

Les nouvelles qui viennent des Çomalis Issas sont peu rassurantes. Tout près d'ici, ils ont surpris, battu et pillé les gens du sultan du Haoussa, Mohammed Hamfallé.

A cause des moutons que nous avons égorgés, notre camp est rempli d'oiseaux de proie. Je remarque un vautour chauve d'une taille gigantesque.

Je veux partir à 2 heures 50'. Loïta s'efforce de me retenir jusqu'à demain matin. Je lui dis que ma patience est à bout et qu'il me faut partir. Je me sers pour cela d'une expression arabe impropre, ce qui fait rire mon guide Abd er-Rahman. Je lui dis en arabe et il comprend bien : « Tu es un » rossart. La mère de plus nigaud que toi est encore à naître. Remercie » Dieu que je ne partage pas ta figure en deux d'un coup de courbache ». Tout en parlant je brandis ma courbache qui est longue, souple, épaisse, en cuir d'hippopotame; elle tombe sur la croupe de *Rosine*, qui n'en peut mais, et nous voilà partis. Il était 3 heures.

Une heure et demie après nous rencontrons un groupe de jeunes filles, puis des troupeaux gardés par des femmes qui font des sacs à sel. Un peu plus loin, dans le pays de *Djebel*, plateau pierreux, nous traversons des ruines oromons situées au milieu de tombeaux.

[1] J'avais tort.

Nous nous écartons de la route directe pour éviter le territoire de deux grandes tribus afars indépendantes et sauvages parmi les sauvages.

Ce sont les *Gallelas* (assassins des deux compagnons de Pierre Arnoux, Disset et Bérenger) et les *Aissameras* (assassins de deux hommes de la caravane qui est actuellement à Obokh : un éthiopien du Choa et un afar du Haoussa).

La manière d'opérer des Afars est toujours la même. Ils surprennent leur victime tandis qu'elle prie ou qu'elle dort, et la frappent par derrière, soit avec la lance, soit avec le couteau. C'est ainsi qu'ils ont assassiné Pierre Arnoux le 3 mars dernier, à Obokh, par ordre du pacha de Zeïlah, le négrier Aboubaker.

*Lundi, 11 septembre.* — Après une belle nuit, un peu humide, nous partons à 5 heures 40'. L'aspect du pays varie peu, c'est-à-dire que l'on a toujours en vue quelque monticule, qu'une plaine caillouteuse succède à une plaine dont la végétation est plus ou moins abondante. Vers 7 heures 30', passe près de nous un antilope de la grosseur d'un bœuf moyen. Quelques minutes après, nous nous arrêtons au torrent *Gobad*, qui donne son nom à toute la contrée. Chez les Oromons Itou, où il prend sa source, il porte le nom d'*Arraoua*. Il se jette dans l'Haouach, au Haoussa. L'eau coule dans le sable à fleur du sol. La végétation de ses bords est luxuriante. Les mulets ont de l'herbe grasse jusqu'au poitrail. C'est plaisir de les voir manger. Il y a quantité de moustiques qui piquent même le jour; qu'est-ce que cela doit être la nuit?

Les afars de Tadjourah sont toujours à me tourmenter pour le manger.

Un homme de Tadjourah m'apporte de bonnes nouvelles de Sagallo. Il a pour tout bagage une ombrelle de femme en satinette qui fut gorge de pigeon. Sans rien demander, il se joint à nous avec son captif.

A 2 heures du soir, notre escorte arrive.

Il faut avoir une foi robuste pour se confier à de pareils gaillards, qui tous sont de mine à finir leur vie entre ciel et terre, au bout d'une corde. Ils sont commandés par un frère de Loïta qui, en arrivant, demande à me parler et commence ainsi la conversation :

— Mon frère fait ce qu'il veut, et moi je fais ce que je veux. Il n'a pas voulu me dire ce que vous me donneriez. Je ne voulais pas partir sans le savoir, mais je ne me lèverai pas d'ici que vous ne me l'ayiez dit.

— Il a été convenu avec le sultan Houmed Loïta, lui dis-je, que, sui-

vant l'usage, je donnerai aux hommes de l'escorte un tolbé blanc en américané et au chef un tolbé de couleur.

— Après ce que vous avez donné à mon frère, ce n'est pas assez. Vous n'avez pas la prétention de ne payer que comme les gens du pays ?

— Certainement, j'ai cette prétention.

— Je ne partirai pas.

— Comme il vous plaira.

— Je vais faire retourner les gens.

— Comme vous voudrez.

— Vous partirez seuls.

— *Dieu est le plus grand!* dis-je en arabe. Sur ce, je me lève et donne l'ordre du départ. Le frère de Loïta prend avec lui les hommes de l'escorte et va faire avec eux un *kalam*. Au moment de notre départ, ils paraissent très animés.

Nous suivons un plateau pierreux parallèle au torrent. Nous avons à gauche le mont *Gobad* qui est surplombé par le pic *Ouralli*. A notre droite s'élève le mont *Daka*. C'est après sa réunion avec un torrent qui descend du *Gobad* que l'*Arraoua* prend le nom de Gobad. Nous avons, au nord, le mont Aïtan Koma.

Pendant une heure nous marchons dans le lit même du torrent, puis nous traversons un plateau ondulé dont les parties élevées sont nues et les plis couverts de graminées à fleurs en forme de panache argenté. Les afars en coupent et s'en mettent dans les cheveux.

A 5 heures nous avons, à 500 mètres à gauche, le mont *Gobad* et à 2,500 ou 3,000 mètres, à droite, le mont *Aïtan Koma*. Nous entendons des cris de bêtes sauvages [1], et nous voyons une troupe qui vient en sautant, brandissant des lances, agitant des boucliers : c'est notre escorte ! Le frère de Loïta est retourné chez lui ; un neveu, Ibrahim, a pris le commandement, et la plupart des hommes l'ont suivi. Moins d'une heure après nous étions dans l'*Asbari*.

Je donne l'ordre aux hommes de l'escorte de camper à une centaine de mètres de nous, et je les préviens de ne pas sortir de leur camp car, la nuit venue, nous tirerons sur tout ce que nous verrons bouger.

[1] Tous les Africains en expédition ont l'habitude, avant le combat, de pousser des cris d'animaux : lion, tigre, chacal, hyène, âne, coq, etc. Le surnom de *chacal*, donné en Algérie aux zouaves, vient de ce que ces troupes, en imitation des indigènes, poussaient des cris de bêtes en allant au combat et se plaisaient surtout à imiter celui du chacal.

On leur donne du riz. Ils viennent m'ennuyer, prétendant qu'ils n'en ont pas assez; ils veulent aussi de l'eau. Je leur réponds qu'ils ont assez de riz et que, pour ce soir, je vais leur donner une outre d'eau, mais qu'à l'avenir ils aient à s'en fournir.

Pendant la nuit, je les vois faire *kalam* autour de leur feu. Ils paraissent très animés.

Je m'entends avec un afar d'Errer, qui nous suit depuis le camp du sultan, pour la garde des chameaux jusqu'à Errer.

*Mardi, 12 septembre.* — Avant le départ, le neveu de Loïta, qui commande l'escorte, vient me dire que si je ne veux pas augmenter de quelque chose le prix promis, il va retourner avec ses gens. — *Comme vous voudrez*, lui répondis-je, et je donne l'ordre du départ.

Les hommes de l'escorte se forment en rond, parlementent pendant un quart d'heure et se mettent en marche derrière nous.

A 5 heures 35′ nous sommes devant le dernier contrefort des monts Gobad, sur l'emplacement d'un camp. Sur notre droite scintille le lac *Abibad*, l'un de ceux où se perd l'Haouach.

Dans le pays de Bouskaoua, que nous atteignons moins d'une heure après, nous traversons des ruines Gallas.

C'est ici, sur notre droite, que se trouve le point de départ d'un canal qui pourrait réunir l'Haouach à la mer. Ce fleuve serait alors navigable six mois de l'année, je crois, jusqu'aux environs d'Antoto. Une telle question mérite d'être étudiée et c'est ce que je compte faire. Je l'ai même fait en partie, mais il faut une exploration complète du cours du fleuve, ce qui sera facile avec l'aide de Ménélik, dont le concours est assuré d'avance à toute œuvre de cette nature.

A 8 heures 20′ nous arrivons à la grande plaine de Bouatella, qui doit être couverte par les eaux pendant l'hivernage. Nous avons en face de nous les monts *Mari* qui appartiennent au Çomalis Issa.

Après une pause, nous entrons dans le lit, ici très vaste, de la rivière *Daouiléka*, que nous suivons jusqu'aux pieds du mont *Mari*, où nous nous arrêtons, tandis que les hommes de l'escorte vont avec les chameaux chercher de l'eau. Nous sommes très inquiets de l'absence de nos hommes, qui se prolonge au-delà de leur promesse. Nous ne craignons pas qu'ils se sauvent, mais nous ne sommes que quatre pour garder les bagages et le

pays n'est pas sûr. Ils reviennent enfin à 2 heures 16′ avec de belle eau, très claire, excellente au goût, qu'ils ont puisée dans un puits.

A 3 heures je fais faire une distribution de biscuit. Les gens de Tadjourah disent qu'ils n'en veulent pas manger. Kamil, celui de tous les Afars sur lequel je compte le plus, le rapporte et le jette à terre. Tout le monde est surexcité. Un mouvement de faiblesse ou d'impatience suffirait pour faire révolter les Afars, et nous sommes dans leurs mains. Bien que très en colère et très inquiet, je dis le plus posément possible : « Puisque ces messieurs n'ont pas faim, qu'on remette le biscuit dans les sacs ».

Nous repartons vers 5 heures et nous poursuivons des outardes. Nous en tuons une de toute beauté, ce qui nous fait perdre un quart d'heure. Ici la rivière se termine en lac.

Nous avons à notre gauche le mont *Mari* dont nous suivons la pente, qui est à pic, en blocs noirs, semés de quelques arbres et de graminées. L'eau croupissante du lac salit le pied de la montagne, et, au milieu de ce lac, s'élève une butte en forme de pyramide.

A 8 heures nous nous arrêtons dans l'emplacement d'un camp. Nous avons constamment marché entre la montagne et l'eau. Les gens de l'escorte m'assurent que la boue nous empêchera d'aller plus loin. J'aurai demain la preuve de leur mensonge. Bien que très effrayés, ces Bédoins désirent allonger le chemin pour vivre un jour de plus à nos frais. Chez eux ils ont pour « tout potage » du lait. Avec moi, sans être bien, ils sont beaucoup mieux.

Pendant la nuit, un Ethiopien est piqué au talon par une bête. Son pied enfle immédiatement. Je le panse. Le chien ne cesse d'aboyer et nous faisons bonne garde.

*Mercredi, 13 septembre.* — Ce matin une violente querelle s'est élevée entre M. Gabri Mariem et l'afar Abd er-Rhaman, de Tadjourah. J'ai eu du mal à terminer l'affaire, car ici tout le monde est énervé : c'est la situation d'un navire qui subit le mauvais temps depuis plusieurs jours.

Nous partons à 5 heures 40′ ayant à notre droite, de l'autre côté de l'eau, le mont *Mourani*. Cette partie du marais est couverte de roseaux qui ne tardent pas à faire place à une végétation plus variée.

A 7 heures 30′ nous arrivons à la fin du marais, et la rivière glisse entre deux lignes de montagnes parallèles. Nous continuons à longer les monts *Mary*. Trois quarts d'heure après nous atteignons un campement

situé sur la ligne de faîte qui sépare le bassin que nous venons de quitter de celui d'*Amadou*. Cette ligne de faîte se prolonge et forme un plateau parallèle au mont qui est sur notre gauche.

Un peu plus loin une ligne d'eau traverse la vallée, et nous avons en face le mont *Aïssa* qui nous barre le chemin. Dans la plaine, qui est herbeuse, paissent des troupeaux d'outardes.

Une vallée fleurie s'ouvre à gauche et tourne ensuite entre les montagnes. Nous allons à la recherche d'une mare; nous en trouvons plusieurs, mais elles sont à sec. Nous nous arrêtons vers onze heures près de l'emplacement d'un camp.

Mohammed, de Tadjourah, qui se prétend chef de la caravane, vient la bouche contournée par une énorme chique qui le fait bégayer et me dit en arabe : « Comme chef de la caravane, mon devoir est de faire la paix » entre M. Gabri Mariem et Abd er-Rhaman, mais il faut qu'avant ils » payent l'amende. Déjà Abd er-Rhaman a donné le talbé que je tiens à » la main et je veux que M. Gabri Mariem en donne un pareil ».

Je réponds à Mohammed de bien vouloir se mettre dans la tête, une fois pour toutes, qu'il n'y a qu'un chef, et que ce chef c'est moi ; qu'il nous laisse en paix, et je termine en lui répétant, pour la centième fois au moins, et ce ne sera pas la dernière : « La mère de plus sot que toi est encore à » naître..... »

Tout finit là. M. Gabri Mariem et Abd er-Rhaman se parlent dans la soirée. Si l'affaire s'était passée comme le voulait Mohammed, on aurait tout simplement mis de l'huile sur le feu.

C'est ici que Hadji Mohammed, oncle d'Aboubaker, sultan de Zeïlah, a été tué, ou, comme on dit ici, *piqué* par un Afar, d'un coup de couteau dans le dos, tandis qu'il faisait sa prière de l'après-midi à une cinquantaine de mètres du camp.

Les Afars tuent tout simplement pour avoir le droit de porter une plume blanche, puis des bracelets ou des pendants d'oreilles. Il y a ainsi certains pays où l'assassinat donne droit à des distinctions honorifiques.

Les gens de l'escorte nous disent que nous allons passer en vue d'un camp de Çomalis Issas.

A trois heures et demie nous nous engageons dans une gorge par une température de + 42°. Moins de deux heures après, dans le *Fiâllou*, nous atteignons un torrent dont le lit est profondément encaissé entre deux murailles de roches noires qui le surplombent. L'aspect de ce torrent est

des plus pittoresques. Nous avons devant nous le mont *Farabé Ali*.

L'escorte marche en avant pour éclairer notre marche. Elle croit à un danger et fait bravement son devoir. Ces gens-là ont tous les défauts, mais ils ne sont pas poltrons. Dans la plaine qui suit, une mare est au milieu des herbes et reçoit le torrent signalé plus haut.

En quittant cette mare, nous montons sur un plateau où l'on croit entendre les Issas qui s'appellent pour se réunir. Nous préparons les armes. Ould Gabriel part en avant avec les Afars. Nous marchons avec précaution, sondant du regard la moindre touffe d'herbe.

Nos gens reviennent joyeux. Au lieu de Çomalis Issas, ils ont trouvé des Afars, les Aïssamali Ould Oumon, fraction des Debenets. Nos quatorze fusils et le nombre de nos gens, hors de proportion avec notre bagage, leur avaient fait supposer une attaque de notre part. Au lieu de nous donner des coups de lance ils nous apportent une grande quantité de lait.

Une pluie d'orage, survenue pendant la nuit, rafraîchit l'atmosphère et nous dormons comme des gens fatigués qui n'ont rien à craindre.

*Jeudi, 14 septembre.* — Tout le monde se lève joyeux. Les indigènes ne paraissent pas sauvages comme les Afars que nous avons rencontrés jusque-là. Ils disent naïvement : *Nous sommes voleurs, c'est vrai, mais assassins, non!*

Comme tous les Afars qui reconnaissent pour chef le sultan Houmed Loïta, ils paient au Choa un tribut en sel et en chameaux.

Ils logent dans des huttes en paille semblables aux cases des Foulbès du Soudan occidental.

Ils ont une très grande quantité de chameaux, de chevaux, bœufs, ânes, chèvres et moutons. Ils vivent en bonne intelligence avec les Çomalis Issas et se marient avec leurs filles. Maintenant que nous sommes leurs hôtes, nous n'avons rien à craindre des Issas.

En ce moment, ils s'agiteraient beaucoup pour réunir tous les Issas sous l'autorité d'Houmed Loïta.

Je profite de ce que nous sommes chez des braves gens pour faire une toilette à fond et mettre des vêtements propres, ce que je n'ai pu faire depuis que nous avons quitté le camp d'Houmed Loïta.

En partant d'Obokh, j'ai adopté un costume très commode et bien approprié au climat. Il consiste en une grande culotte mauresque, une camisole de coton blanc, une veste algérienne à capuchon en coton blanc,

une ceinture de flanelle sur laquelle je boucle mon revolver et mon coutelas afar; pour coiffure, un mouchoir de soie blanche couvert d'un chapeau de feutre, lequel est orné d'un turban de mousseline blanche ; j'ai pour chaussures, au repos, des sandales afars, en route, des demi-bottes bien graissées que je chausse à cru.

A 10 heures, les gens du pays nous regardent charger et partir. Les femmes dominent. Un bon tiers d'entre elles sont Çomalis Issas, ce qui se reconnaît à leur coiffure consistant, comme chez les juives d'Alger, en un mouchoir formant bandeau.

Au départ nous rencontrons beaucoup de chameaux, de bœufs, d'ânes et de moutons çomalis à robe blanche et tête noire, à laine courte, taille petite et ramassée, d'une chair excellente. Des femmes vont à l'eau, d'autres en reviennent; c'est partout la vie, le mouvement, la paix.

Je pars en avant, mes hommes jouent et se lancent des baguettes. Les bœufs et les autres animaux qui pâturent se sauvent en voyant mes vêtements blancs.

Les Afars, sauf les chefs, quand ils ont de la toile blanche, ont soin, avant de s'en vêtir, de l'oindre de beurre, puis de la rouler dans la poussière. Ils prétendent qu'ainsi préparée elle tient plus chaud et dure plus longtemps.

A 3 heures nous entrons dans le pays de *Gayallé*. L'eau est près du sol et jaillit sous le pied des mulets. Vers 6 heures, nous nous arrêtons près du camp du second fils d'Ali Gouri Oumou. Oumou était un vieux chef très aimé et très respecté. Les Afars Aïssamaras l'ont tué il y a dix ans.

Parmi les gens qui viennent nous regarder, je remarque un Afar, véritable hercule, de formes magnifiques, musclé comme une académie de Michel-Ange. Je remarque aussi une femme géante qui serait très belle si elle n'était pas déparée, ce qui est rare chez les Afars, par de longues mamelles qui lui ballottent sur le ventre.

Les gens du camp nous disent de camper au milieu d'eux à cause de l'herbe des mules ; nous, nous préférons rester à l'écart à cause des voleurs.

Le pays traversé aujourd'hui est tout à fait le Sahara : de grandes plaines ondulées et un horizon borné par les montagnes ou les plis du terrain ; la nuit est belle, le lait abonde, je soupe avec des dattes; c'est le Sahara dont il y a dix ans, et plus, je parcourais les vastes solitudes. Que de choses depuis 1872 : voyage dans le Sahara algérien, au Mzab, etc.;

1873, Oasis d'In-Çalah ; 1877-78, Segou-Sikoro ; 1879, 80, 81, missions transahariennes ; 1881, 82, 83, Obokh, Ankobèr, Kaffa ! et 1884 ? Que de pays et de gens vus. *Chaque jour*, comme l'a dit l'apôtre, *m'a amené sa peine*.

*Vendredi, 15 septembre.* — Le matin, je fais donner à Ibrahim, neveu de Loïta, qui a commandé l'escorte, un tolbé de couleur, et à chacun de ses hommes, un tolbé blanc, ainsi que le veut l'usage. Quand tous, même Ibrahim, se sont déclarés très satisfaits, je fais donner en cadeau à celui-ci, trois coudées de toile bleue. Ils nous quittent très contents.

Les bijoux des femmes du pays, bracelets et pendants d'oreilles sont en étain.

Le beurre est renfermé dans des vases en cuir ornés de coquillages (cauris). Le lait est mis dans des vases en bois dont le couvercle est également orné de cauris.

Nous avons, au moment du départ, un kalam qui n'en finit pas. Les hommes de Tadjourah embrouillent tout dans l'espoir de rester ici un jour ou deux à boire du lait. Les Afars des villes ne désirent qu'une chose : boire du lait ; les Afars pasteurs ne pensent qu'à manger du grain, surtout du riz. Les uns, pour avoir du lait, les autres, pour avoir du riz, feraient bien des choses.

Moi, je ne demande qu'à partir. Il ne me plaît pas de rester sous une tente toute petite, par 40° au-dessus de zéro; aussi, malgré les Tadjourates, tout s'arrange, et je laisse pour le chef absent, Adlo, fils aîné d'Ali Gouri Oumou, l'un de mes plus beaux tolbés, et son frère consent à nous accompagner jusqu'à Errer.

La végétation devient plus abondante à mesure que nous avançons, mais le bois manque absolument, et depuis deux jours nous n'avons pu faire de cuisine. Nous espérons pouvoir la faire dans le *Killalou*. C'est là que les Çomalis Issas et les Afars Aïssamaras se donnent leurs rendez-vous de guerre, comme ils l'ont fait il y a un mois. Momentanément le pays est sûr.

*Samedi, 16 septembre.* — Les Tadjourates me tourmentent encore pour le manger. Une autre fois je leur donnerai leurs provisions au départ et ils s'arrangeront comme ils voudront.

De deux à cinq heures nous perdons notre route. Nous nous arrêtons

et je m'endors profondément. Quand on me réveille au bout de cinq minutes, je me figure avoir dormi très longtemps. Nous nous remettons en route, et après nous être égarés encore une fois, nous arrivons au plateau de *Feimadala*, qui est situé entre deux précipices. A huit heures et demie nous arrivons, par une vallée en pente douce, au plateau de *Laméloumou* (les deux hommes), où vainement nous cherchons de l'eau.

A 10 heures nous faisons un nouvel arrêt sous des arbres. Mes garçons, Erdau et Aillé, comme tous les Ethiopiens, sont reconnaissants de ce que je les traite comme s'ils étaient mes *véritables enfants*. C'est l'usage de l'Orient et je plains les voyageurs qui ne savent pas s'y conformer, car tout le secret pour voyager dans ces pays est d'avoir de *bons domestiques*, et ce n'est pas l'argent qui les donne, mais les bons traitements.

Erdau et Aillé sont pour moi remplis d'attentions. Pour que je puisse me reposer commodément, ils arrachent toutes les roches de l'endroit où ils placent mes nattes.

L'arbre sous lequel je dors donne l'hospitalité à une ruche d'abeilles et à une araignée de grande taille à corselet argenté.

Vers 4 heures nous entrons dans l'*Assendera Serir* où nous sommes témoins d'un magnifique coucher de soleil. Les vents soufflent de l'est et les arbres d'une butte qui est à notre droite ont des aspects fantastiques. Enfin, à 7 heures 20′ nous trouvons un bon endroit pour le bivouac. Les Afars nous disent qu'à deux heures de marche nous trouverons un campement bien meilleur avec de l'eau ; nous avons la faiblesse de les écouter et une heure après ils me déclarent ne plus savoir où ils sont et nous font arrêter au milieu d'un ravin sans eau, encombré de pierres, d'herbes et d'épines.

La nuit est noire, sans étoiles ; nous établissons notre bivouac avec une peine infinie. Il pleut, et toute la nuit nous tirons des coups de fusil pour éloigner les voleurs qui sont nombreux dans ces parages.

Juste au moment où je commence à fermer les yeux, Mohammed vient me demander des mulets pour aller chercher de l'eau. « Elle est très loin », dit-il ; et moi je suis persuadé qu'elle est tout près. Je renvoie Mohammed avec mon refrain accoutumé : « La mère de plus bête que toi est encore à » naître ».

*Dimanche, 17 septembre.* — A 5 heures 20′ nous sortons du ravin où nous avons passé la nuit. Mohammed insiste encore pour avoir des

mulets ; comme la veille, je lui réponds : « La mère..... » J'avais parfaitement raison. Quarante minutes après notre départ les Afars poussent joyeusement le cri : *léé ! léé !* (eau ! eau !) Un instant après nous remplissons nos outres et nous faisons boire nos animaux.

Nous entrons ensuite dans le pays *Assendera Kebir*, où nous voyons l'emplacement de deux camps, et, sur notre gauche, des montagnes des Itous. Un quart d'heure plus tard nous sommes dans le pays de *Maâtto*, et nous traversons de grands plateaux parfaitement unis.

Kamil blesse d'un coup de lance un énorme igname et l'écorche en riant, sans l'achever, ce qui me révolte.

A 10 heures nous apercevons, au nord-est, le mont *Azallo* et nous trouvons des pommiers sauvages dont les Afars mangent avidemment les fruits. La contrée se présente sous des aspects très variés. Tantôt elle est montueuse, rocheuse et porte une végétation rare; tantôt elle est plane, couverte d'une belle végétation, semée de monticules couverts de grands arbres.

A 4 heures 45′ nous entrons dans les plaines d'*Errer*, d'où nous apercevons distinctement les montagnes du Choa. Les gens du pays les reconnaissent, les nomment l'une après l'autre et expriment une grande joie. Le mont Azallo est à notre droite, à l'est, et nous marchons au sud-sud-est. La plaine a tout à fait l'aspect d'une prairie. Un troupeau de plus de cent antilopes y pâture, et notre chien les met en fuite avant que nous puissions les tirer.

A Errer nous retrouvons la route que suivent généralement les caravanes qui vont du Choa à Zeïlah.

Les indigènes de ce pays ont déjà vu passer plusieurs Européens et beaucoup d'Ethiopiens, et doivent être moins sauvages que les Afars, dont, jusqu'à présent, j'ai traversé le territoire.

*Lundi, 18 septembre.* — Au départ, un peu avant 6 heures, nous avons à droite et à gauche des buttes, des pierres noires, des graminées et des gommiers d'où pendent, comme en Sénégambie, des nids d'oiseaux en forme de panier. Nous trouvons aussi l'arbre à soie qui caractérise la flore sénégambienne et qui se trouve aussi à Metilli des Chaamba, où on les appelle *krounka*.

En quittant cette petite contrée de buttes et d'arbres à soie, nous rencontrons un camp afar en déplacement.

Les Afars n'ont point de tentes. Ils transportent sur leurs chameaux

de longues perches dont ils forment une espèce de cage circulaire de deux à quatre mètres de rayon. On y pénètre par une ouverture de $0^{m}60$ à $0^{m}80$ de hauteur sur $0^{m}40$ à $0^{m}50$ de largeur et placée au levant. Cette cage est ensuite garnie de nattes et d'herbes sèches. Pour parquer leurs bestiaux, ils font des enceintes à pierres sèches, et c'est à cela que l'on reconnaît l'emplacement des campements. Comme ici il n'y a pas de pierres, les enceintes sont en épines.

Les chameaux de la troupe que nous rencontrons sont au nombre de 20 ou 30, mais leur file paraît immense, étant allongée par les chargements de perches, qui débordent en avant, à droite et à gauche.

Des hommes, la lance sur l'épaule et le bouclier au bras, marchent par petits groupes des deux côtés de la route. De belles filles, dont le buste nu laisse voir une gorge admirablement moulée, conduisent des ânes en soutenant leurs charges.

Une très vieille femme, aïeule et bisaïeule de la bande, la peau parcheminée, entourée de chiffons, traîne derrière elle une bourrique qui pourrait bien être sa contemporaine. Un chien grave et fier, avançant à pas comptés, ferme la marche.

Nous causons avec trois hommes qui conduisent un chameau chargé de sel. Dans le fond, un cavalier galope sur un cheval blanc. Tout ici est vivant.

A droite il y a des cabanes en paille, dix petits ballons, les derniers contreforts de hautes montagnes qui ferment l'horizon. A 10 heures, nous faisons arrêt sur le ruisseau *Dàrrar*, large de 10 mètres, avec des berges de $1^{m}50$ qui sont plantées d'arbres. Le camp voisin nous envoie du lait que nous payons de quelques verroteries.

Nous nous installons à quelques mètres du Dàrrar, sous de beaux arbres.

Il y a ici beaucoup de *henné*, plante qui a de la valeur chez tous les musulmans. On pourrait en transporter à Aden.

Il y a beaucoup de pintades. Nous tuons à coups de sabre un long serpent.

Bitta, chef de la tribu des Afars Ouïma, et fils du vieil Agado, mort il y a quelques mois, est un enfant de 15 à 16 ans. Il vient nous voir. Il a une figure de singe, mais intelligente. Nous avons un kalam pour les cadeaux à faire. Outre Bitta, il y a ici deux chefs qui ont droit, chacun, à 6 coûdées de toile bleue. Il est convenu qu'ils iront les prendre demain au camp de Bitta.

Bitta paye au Choa un tribut de sel.

En le quittant, à quatre heures et demie, nous longeons le torrent dont les berges sont boisées. Auprès, il y a quelques tombes marquées par des tas de pierres.

Nous faisons aux pintades, l'un des rares oiseaux que mangent les chrétiens d'Ethiopie, une véritable guerre. C'est un feu roulant. Nous en tuons une grande quantité.

En quittant le ruisseau, nous entrons dans une vaste plaine verte, coupée seulement par une double rangée d'arbres que marquent les contours d'une ligne d'eau. A 6 heures nous nous arrêtons près d'un camp. Il faut ici se défier des fauves et des Afars Guindossa, qui sont aussi des fauves. Le mois dernier ils ont attaqué M. Gabri Mariem ; ils ont heureusement grand'peur des armes à feu, ce qui a fait échouer leur tentative.

Mohammed, le gardien des chameaux, est piqué au mollet par un serpent. Je le soigne.

Pendant la nuit, les hyènes et les chacals rôdent autour du camp, et nous entendons dans le lointain des rugissements de lions. Les mulets, effrayés, se détachent; il faut courir après eux. Le chien aboie, et nous tirons des coups de fusil pour éloigner les fauves-bêtes et les fauves-hommes.

Les Oromons Itou, dont nous voyons d'ici les montagnes, élèvent beaucoup de chevaux et récoltent de grandes quantités de café.

*Mardi, 19 septembre.* — Nous partons à 6 heures et bientôt nous entrons dans le *Korrikati* où des jeunes filles viennent nous échanger du lait contre des perles. Le pays est raviné par les eaux pluviales. Nous nous arrêtons sous un grand arbre, près d'un ruisseau, où Bitta doit venir nous chercher. Trois jeunes filles et une femme qui, suivant l'usage, porte son enfant sur le dos, gardent des chèvres et nous regardent curieusement.

A 10 heures nous voyons trois chasseurs afars; ils ont des flèches empoisonnées.

Chose bien remarquable, ces peuples sans foi ni loi, qui tuent pour tuer, ne se servent jamais de ces flèches contre un homme, même en état de défense : ce serait se déshonorer.

Il est bien doux, pour un spiritualiste comme moi, de reconnaître et de retrouver partout l'être humain, si dégradé qu'il soit par la sauvagerie ou la civilisation, se distinguer toujours de la brute par quelque sentiment noble et généreux.

Les Afars ont beaucoup d'éléphants sur leur territoire, et ils ne les chassent pas, mais ils tuent beaucoup, pour les manger, d'antilopes, de buffles et d'ânes sauvages. Ils se contentent d'enlever un morceau de chair plus ou moins gros autour de la blessure faite avec la flèche empoisonnée.

Ils chassent aussi le lion et la panthère. Avec les peaux ils se font des manteaux de guerre qu'ils se fixent sur le corps en s'attachant les deux pattes de devant sous le bras droit, qui reste nu ainsi que l'épaule. La tête de l'animal leur bat sur l'épaule gauche, tandis que la queue et les pattes de derrière flottent sur les mollets et souvent traînent à terre.

Les Oromons-Itou ont, avant-hier, surpris un campement d'Afars Ouïmas. Ils en ont tué six hommes et l'ont pillé. Il y a aujourd'hui conseil de guerre chez les Ouïmas. Tout cela va nous retarder.

Une nombreuse caravane d'esclaves appartenant au sultan Aboubaker, de Zeïlah, est chez Bitta. Bitta est arrivé aujourd'hui à une heure, monté sur un assez joli cheval blanc à crins noirs. Comme je l'ai déjà remarqué il a un type simiesque très prononcé et les dents de la mâchoire supérieure qui s'avancent, mais il paraît bon garçon. C'est un enfant.

Nous nous mettons en route deux heures plus tard. Après avoir traversé un plateau uni, couvert de grandes herbes sèches, franchi un torrent à sec orné de conifères, nous nous arrêtons au grand camp de Bitta, dans le *Bérillà*, où se promènent trois autruches privées. La population du camp est très nombreuse et se prépare pour une expédition contre les Itous. Elle réunit ici ses troupeaux.

Toute la nuit on entend les femmes qui crient après des voleurs réels ou imaginaires; nos sentinelles et celles de la caravane d'esclaves, pour montrer qu'elles font bonne garde, tirent des coups de fusil.

*Mercredi, 20 septembre.* — Nous apercevons dans l'est une belle comète. Les Ethiopiens déclarent qu'elle signale les victoires de Ménélik. Les Afars n'y font pas attention.

Au petit jour, alors que, fatigué de l'agitation de la nuit, tout le monde sommeille, nous sommes subitement réveillés par des cris humains et des aboiements de chiens. Tout le monde est debout, les armes à la main. C'est notre chienne Brûlée qui donne la chasse aux autruches de Bitta.

Un Oromon, homme magnifique et agent d'Aboubaker, vient me voir et m'offre en cadeau une poignée de café.

Nous donnons un demi-tobé blanc à chacun des hommes qui nous ont accompagnés depuis le 15, et nous leur en remettons un de couleur pour leur chef, qui est parti dans la nuit avec les gens de l'expédition.

Les hommes de la caravane viennent me demander des remèdes. L'un d'eux est blessé d'un coup de feu et ne peut être transporté. D'après ce que l'on me dit, il est au plus mal. Je ne veux pas aller le voir. S'il succombait peu après ma visite, on ne manquerait pas de m'attribuer sa mort.

Le chef de cette caravane de captifs est lui-même captif d'Aboubaker. Il se nomme Assaro. Il a la confiance du pacha qui lui a remis un sabre connu pour lui appartenir, afin qu'il pût parler en son nom.

Assaro me fait le plus grand éloge de notre agent du Choa, M. Léon Chefneux. Je suis heureux d'apprendre que M. Chefneux a su se rendre populaire et qu'il a la considération des indigènes.

Assaro me donne aussi des nouvelles des victoires du roi Ménélik. Cette guerre aurait coûté beaucoup de monde.

Bitta m'envoie un magnifique mouton et s'excuse de ne pas m'envoyer du lait. « C'est aujourd'hui mercredi, dit-il, et cela porte malheur » aux bestiaux de laisser, ce jour-là, sortir du lait des maisons. Venez en » boire chez moi ». Je le remercie. Il reste à causer. M. Gabri Mariem remarque que c'est grand dommage de laisser incultes des terres aussi fécondes que celles d'Errer, où lui, Bitta, pourrait récolter des céréales plus que pour sa consommation. Le jeune homme répond à cela vivement, et, s'animant : « *Moi vivant, jamais, jamais on ne cultivera la terre où dorment mes ancêtres et où ils ont pâturé leurs troupeaux* ».

Cette réponse fut faite avec une telle vivacité que moi, qui fumais dans un coin, sans suivre la conversation, je demandai à M. Gabri Mariem ce que Bitta avait à se fâcher. « Rien », me dit-il, et il me raconta ce que je viens d'écrire.

Bitta pense que ses hommes reviendront ce soir de l'expédition et qu'il pourra nous faire partir demain. Dieu le veuille ! mais je n'en crois rien.

Un vieil Afar, Saïd Ali, oncle paternel et tuteur de Bitta, vient me voir dans l'après-midi. Il me parle de mon départ et finit en demandant à Dieu, en arabe, que la paix règne entre ses gens, les miens et ceux du Choa. A cela nous répondons *Amen*, mot usité en pareille occasion, aussi bien par les musulmans que par les juifs et les chrétiens.

Vu l'importance du pays, il est convenu qu'outre le tobé de Bitta, j'en

donnerai deux pour les deux principaux chefs de tribu et douze coudées de calicot pour l'oncle Saïd Ali. On est ici dans la main de ces gens et il faut en passer par où ils veulent, car s'ils ne sont pas contents, ils s'entendent avec leurs voisins pour vous voler vos chameaux et vous rançonner.

La nuit a été tranquille et n'a été troublée que par deux coups de fusil tirés pour éloigner les voleurs.

*Jeudi, 21 septembre.* — Tout le matin et une partie de l'après-midi, j'ai sur le dos Bitta qui me harcèle pour obtenir quelque chose de plus. Il en est pour ses peines. C'est en vain qu'il me caresse et me baise la main.

Le soir ses gens reviennent de l'expédition tout joyeux : ils ont pris sept chevaux, tué six hommes et perdu seulement un homme.

Les Oromons, prévenus, avaient caché leur troupeaux et nos hommes ont en partie fait buisson creux, ce qui les rend penauds. La passion de ces peuples pour les troupeaux est incroyable. Voici un fait dont M. Gabri Mariem a été témoin, il y a deux ans.

Il se trouvait sur les bords de l'Haouach, qu'une violente épizootie décimait. Un vieil Afar, ayant vu mourir sa dernière vache, déclara qu'il ne pouvait y survivre et s'ouvrit le ventre avec son couteau. Son fils aîné se lève alors et dit : « Les bestiaux de mon père sont morts, mon père est mort, pourquoi vivrais-je ? » Sur ce, il tire son couteau, se le plonge dans la poitrine et tombe sur le cadavre encore palpitant de son père.

Tout cela se passait au milieu d'un cercle de curieux, qui, assis sur leurs talons, selon l'usage, entendaient tout, voyaient tout, sans étonnement, sans faire un geste, ni dire un mot. Ils allèrent ensuite tranquillement enterrer les morts.

*Vendredi, 22 septembre.* — Le matin, pendant que l'on charge les bagages, je suis péniblement impressionné par une procession de 50 à 60 jeunes filles qui, des cruches sur la tête, et vêtues de longues draperies grises, vont et viennent à l'eau. Elles rappellent la procession des Vierges que Flandin a peinte pour l'église Saint-Paul de Nîmes, ma ville natale. Elles sont les grandes filles de la caravane de captifs d'Aboubaker.

Il est à remarquer qu'en moins de quinze jours, j'ai rencontré deux caravanes de captifs d'Aboubaker-Pacha. Il en est toujours ainsi.

Nous partons à 6 heures et demie. Nous avons à notre gauche, à huit

kilomètres, les montagnes des Oromons Itous. Des deux côtés de la route nous voyons de nombreuses tombes. Le pays passe pour dangereux. Mes éclaireurs le fouillent et font sauver deux hommes qui étaient cachés dans les buissons.

Aglaïtou Mohammed arrive comme un fou et, sans vouloir rien entendre, s'empare de la corde des chameaux et veut les faire retourner en arrière. Je le menace du revolver et il continue la route disant que nous sommes partis sans vouloir le payer. On lui explique que son tobé a été donné à ses gens. Il ne veut rien entendre et prétend nous obliger soit à retourner en arrière, soit à lui donner sur le champ un tobé. Je crie, il laisse les chameaux et nous continuons notre route.

Après avoir traversé un plateau tantôt herbu, tantôt pierreux et passé un ruisseau bordé de gommiers, nous entrons dans le pays de *Koumi*.

Je demande que l'on juge Aglaïtou Mohammed et je dis que je ne partirai pas avant d'avoir reçu réparation de l'injure que j'ai reçue de lui. On le juge, et il est condamné à me payer, comme compensation, deux bœufs dont je fais présent aux Tadjourates, qui sauront bien se faire payer.

Un afar d'Errer, aussi bon homme qu'un Afar le peut être, qui se dit l'ami des *Frangui*, comme son père l'était, et les a servis en toutes circonstances, le nommé Gaber Mohammed Ali, est intervenu avec intelligence dans cette affaire. Je lui fais donner un tolbé blanc. C'est un homme de 50 ans. Tout Européen qui se trouvera ici dans l'embarras fera bien de se réclamer de lui.

Nous repartons vers 2 heures. Nous traversons un plateau pierreux, une vallée boisée, connue sous le nom de *Bidaro*, des forêts de gommiers qui ont des fleurs en grappes, encore un plateau rocheux et des forêts de petits gommiers. A 4 heures 1/2 nous rencontrons des oliviers sauvages et nous en rencontrerons jusqu'à la rivière Guébé, affluent de l'Oromo, qui prend sa source dans les monts *Ennéréa*. A 5 heures nous avons à notre droite, à deux kilomètres, le mont *Roguedaya*. Pour le moment, nous traversons un plateau sans arbres, mais couvert de graminées. De la chaîne de montagnes de gauche se détachent un piton et une table qui est le mont *Azalo*. A 7 heures 1/2 nous campons dans le pays de *Borrobas*.

*Samedi, 23 septembre.* — Nous nous mettons en route à 5 heures 45' ayant devant nous le mont Azalo.

Une demi-heure après nous rencontrons des ossements humains. Ils marquent l'endroit où, au moment de la descente d'Arnoux, les Debenets, les Assobas et les Aïssamaras se sont livrés bataille.

D'ici, les monts de gauche paraissent nus et arides. A peu de distance de nous, dans d'épaisses broussailles, vivent des troupeaux d'éléphants.

Dans la plaine de *Moullou*, où nous entrons, se trouvent, à droite de la route, les sources thermales d'*Amoïssa.*

Toufa, l'un de mes hommes, a un fort accès de fièvre.

Pour éviter les *Aïssamaras*, nous descendons une pente raide et difficile. A 11 heures, à Moullou, nous faisons partir un troupeau de 40 à 50 gazelles.

Dans une plaine plantée de grands arbres, paît un troupeau de vaches. A l'opposé nous voyons les monts gris et dénudés des Oromons. A midi et demie nous faisons halte sous de beaux conifères.

Des Afars viennent nous regarder. Parmi eux se trouvent des Guindossas à mine insolente. Nous les menaçons pour les faire partir.

Nous-mêmes, nous nous remettons en route à 4 heures 20'. Nous rencontrons des arbres à soie, des troupeaux, un camp, des chevaux, un grand nombre de tombes.

On nous arrête. Ce sont des Debenets et des Assobas qui veulent nous conduire chez eux. Après dix minutes de discussion, nous nous dirigeons vers le camp des Debenets, où nous arrivons à 5 heures 1/4. Ce camp est celui d'un chef Issa soumis à Loïta. On nous envoie un bœuf. Je le donne aux Afars, qui ne mangent pas d'animaux tués par les chrétiens, de même que les chrétiens ne mangent pas d'animaux tués par les Afars.

M. Gabri Mariem demande des nouvelles d'un chef assoba de ses amis, Mohammed Bourran. Voici ce qu'on lui raconte :

Mohammed Bourran avait chez lui, depuis près de trois mois, des gens du pacha de Zeïlah, Aboubaker. Il y a quelques jours, l'un des hommes du pacha fut trouvé couché avec une femme mariée des Assobas et condamné à payer, en compensation, trois tolbés que le mari accepta.

Lorsque le mari outragé accepte la compensation, il est tenu de garder sa femme, et les juges font une espèce d'objurgation en jetant derrière eux des pierres et de la terre et disant : « Qu'il soit maudit et qu'il meure celui » qui traiterait cet homme de c..., cette femme de p....., leurs enfants de » bâtards. La compensation est faite, tout est lavé, oublié. Dieu est le plus » grand, miséricordieux, maître des mondes ».

L'usage, en pareil cas, est de ne condamner qu'à deux tolbés. Mohammed Bouran se fâcha beaucoup après les juges, d'avoir ainsi condamné un de ses clients, et comme l'un des juges voulut répondre, Bouran tira son couteau et l'en frappa. Ses parents dirent qu'il avait tort et qu'il fallait le corriger. Ils le saisissent donc, l'attachent et lui administrent une volée de coups de bâton, et cela en conscience, car ils lui fendent le crâne et en ce moment il est à la dernière extrémité.

*Dimanche, 24 septembre.* — Ni moi ni mes hommes n'avons mangé du bœuf tué par les musulmans. Je veux acheter un mouton et c'est avec beaucoup de peine que j'y parviens.

Nous partons à midi 20'. Le terrain est sablonneux, couvert de buissons, d'arbustes qui ressemblent à des fusains, de conifères et d'herbes sèches. Vingt-cinq minutes après, nous traversons la rivière *Moullou*, dans le milieu de laquelle croissent des conifères.

Des assobas viennent nous prier de passer dans leur camp. Après dix minutes de pourparlers, nous passons sur l'autre rive de la rivière, nous avons avec les Assobas un long kalam et nous partons enfin à 2 heures 1/4. Nous voyons distinctement devant nous les montagnes du Choa et l'emplacement d'Ankobèr.

A 4 heures nous entrons dans le pays de *Kourfa*. Nous pénétrons, par une forte pluie, dans les monts Oromons où nous voyons des antilopes et toute une tribu de sangliers à masque.

A 6 heures, nous avons au nord le mont *Asboty;* au sud, le mont *Azalo;* à l'est, Ankobèr. Nous sommes alors dans un bas-fond où il y a beaucoup d'épines, des traces nombreuses de cavalerie galla, et nous voyons, dans les montagnes, les campements ennemis des Aïssamaras. Les lions et les hyènes se font entendre. A 8 heures 1/2 nous passons un ruisseau très difficile et une demi-heure après nous plantons notre tente dans la plaine de *Dankaka*.

*Lundi, 25 septembre.* — A 3 heures du matin nos feux sont éteints. Les lions et les hyènes viennent rugir à nos oreilles. Ce concert désagréable nous force à rallumer les feux. Les outres sont vides; il faut aller à l'eau et les hommes, qui ne se soucient pas de rencontrer des lions et des hyènes, se font tirer l'oreille.

A 4 heures 25', au moment du départ, la comète se lève dans l'est.

Le lever du soleil est d'un effet saisissant. Les monts Oromons, qui profilent leurs dentelures sur l'horizon, passent successivement du bleu au gris. Chaque détail s'accuse de plus en plus vivement comme s'il se formait sous l'œil des voyageurs. Les monts du Choa sont encore dans l'obscurité.

Nous sommes à *Allaidagui* et nous voyons courir un troupeau d'antilopes, des outardes, des sangliers à masque, un peu plus tard encore, des antilopes, des gazelles et des autruches. Dans le pays de *Garça*, où nous arrivons à 7 heures, nous nous arrêtons sous un magnifique arbre vert qui abrite des pierres plates et élevées sur lesquelles les voyageurs déposent leurs marchandises. En le quittant, nous entrons dans une grande dépression nommée *Oudélatabina*, puis par une pente douce, au nord-est, nous atteignons une plaine ondulée, qui paraît quelque peu cultivée. L'Haouach est devant nous. A 3 heures, nous gravissons le sommet du Billen, d'où nous dominons la vallée de l'Haouach. Par une pente rapide et pierreuse, nous atteignons le flanc de la montagne où un ruisseau coule entre des falaises et des taillis. En face, nous avons les monts du Choa ; à droite, l'Haouach avec ses forêts et ses pâturages qui n'ont plus rien de saharique. Sur notre route, le sol, lavé par la pluie, est riche en humus, comme toute la vallée de l'Haouach. Après avoir traversé une forêt, une clairière, où nous voyons un chat musqué, nous nous arrêtons dans une autre clairière, et les moustiques profitent de l'occasion pour faire un bon repas à nos dépens.

C'est aujourd'hui la *mascale*, fête de l'Invention de la Croix, d'après le calendrier éthiopien. C'est la grande fête de l'Éthiopie. Nos gens cherchent à voir les feux de joie du Choa et ne réussissent pas. Ils en font alors un très grand, avec l'espoir que leurs compatriotes l'apercevront.

*Mardi, 26 septembre.* — Les moustiques ne nous permettent pas de fermer l'œil de la nuit, et le matin nous prenons un peu de repos.

A côté de notre camp se trouve une jolie piscine où viennent les eaux thermales de Billen qui ont ici une température de + 41°. Elles sourdent à 5 ou 600 mètres de là et sont très fades.

Nous partons à 7 heures 1/4. A 4 heures je veux voir l'Haouach.

Dans la prairie paissent quantité d'outardes. D'effrontés moineaux leur montent sur le dos et se font ainsi promener. La forêt est voisine et le gazon porte des traces d'éléphants. Dans les arbres jouent beaucoup de petits singes connus dans le pays sous le nom de *tauta*. Sur le bord de l'Haouach se promènent un lion et des hyènes. Des oiseaux descendent la rivière sur

une pièce de bois. Le gibier est très abondant. Nous tuons 18 outardes et pintades.

La nuit est chaude, les moustiques sont nombreux et affamés. Les lions et les hyènes hurlent près de nous. Impossible de dormir.

*Mercredi, 27 septembre.* — Nous attendons Ali Fallo, le chef de la tribu Sidi Aboura, qui doit nous faire passer l'Haouach. Son fils Ouldo, jeune et gentil garçon, vient sur les 9 heures, me dire que son père me demande à son camp. Cela ne me plaît pas et je lui envoie Kamil pour le prier de venir.

Mohammed, le marchand de Farré, part en avant pour le Choa. Nous construisons des cabanes. Les gens vont à la chasse et tuent encore 16 pintades. Ils ont vu, sur les rives de l'Haouach, un grand troupeau de buffles et deux éléphants.

La nuit est chaude, les lions, les hyènes et les moustiques continuent, les uns à nous assourdir, les autres à nous sucer le sang.

*Jeudi, 28 septembre.* — De notre camp, nous avons, au sud-est, les mines de soufre de *Danilé;* au nord-est, le mont *Emmanaret;* au sud-ouest, le mont *Asboti.*

Kamil revient à 9 heures 30' avec le chef Ali Fallo. Celui-ci a une figure de vieux brigand des mieux réussies. Il porte des pendants en cuivre et une peau de tigre lui sert de manteau. Il a longtemps guerroyé contre le Choa. Enfin réduit, il est chargé de faire passer l'Haouach aux caravanes qui vont au Choa, et reçoit pour cela une coutume.

Nous partons à 3 heures. Cinq minutes après nous sommes sur le bord de la rivière et nous coupons le bois nécessaire pour faire le radeau qui nous servira demain. A 4 heures 1/2, nous sommes de retour au camp.

Comme les nuits précédentes, nous sommes tenus éveillés par le lion, les hyènes et les moustiques. Il y a deux mois, le lion a mangé un homme et une femme afars. Il n'est pas utile de recommander de faire bonne garde.

*Vendredi, 29 septembre.* — Ali Fallo arrive à cheval. Il a des prétentions exorbitantes. Après une longue discussion nous nous arrangeons pour deux tolbés de couleur et huit coudées de toile bleue. Il voulait à toute force des talari. Enfin, à 9 heures, je vois partir notre premier radeau (cadre en perches supporté par des outres gonflées). Chaque voyage demande une heure.

A 10 heures, des chefs des environs viennent nous voir. Parmi eux se trouve un oncle du sultan Houmed Loïta. Il me fait fête et veut à toute force me retenir pour tuer une chamelle grasse. Je lui promets de m'arrêter chez lui au retour.

A 4 heures 30' je me mets à l'eau et pousse devant moi le dernier radeau. A 5 heures, nous sommes tous réunis sur la rive gauche.

Je donne aux gens d'Ali Fallo, qui nous ont aidé à passer, 6 coudées de calicot pour se faire des *marteaux* (jupons). C'est leur droit.

Nous mangeons de bon appétit. L'eau de l'Haouach est excellente et jouit de la même réputation que celle du Nil.

Nous partons à 6 heures et nous sortons de cette forêt qui, sur la rive droite et la rive gauche, marque la limite moyenne du séjour des eaux.

Il est certain que l'Haouach est navigable au point où nous l'avons passée. Elle a 40 à 50 mètres de largeur et la hauteur des eaux est de 3 à 4 mètres.

Dans la forêt nous avons vu de nombreuses traces d'éléphants.

De ce côté de la forêt, comme de l'autre, la plaine est herbue, ravinée par les eaux et son passage est difficile pour les mules, qui buttent à chaque pas.

A 9 heures, nous nous arrêtons près d'un camp afar. La nuit est belle et froide. Les lions et les hyènes font leur vacarme accoutumé.

Tout le pays parcouru depuis l'Haouach est appelé *Kilalé*.

*Samedi, 30 septembre.* — La comète se lève à 4 heures, en même temps que nous.

Départ à 4 heures 3/4. A 6 heures, nous traversons le torrent *Asboty* qui descend de la grande montagne du même nom.

La plaine prend l'aspect d'une steppe où de loin en loin quelques gommiers étalent leur maigre feuillage. Nous avons, comme perspective, la dentelure pittoresque des monts du Choa. Quatre à cinq cents ânes sauvages soulèvent un nuage de poussière. Nous les poursuivons, mais sans pouvoir les atteindre.

Par le torrent, ou mieux la gorge de *Ouaré*, nous atteignons un second plateau. Nous passons encore un torrent, puis un nouveau plateau, et nous nous trouvons en face d'une porte formée par deux falaises. Au delà, au milieu de roches d'un gris clair, se dressent de très grands arbres dont les

troncs sont entourés de lianes noirâtres qui ressemblent à des serpents.

Mohammed, qui est parti le 27, nous arrive avec une charge de pain. Quelle joie pour les Éthiopiens de manger du pain de leur pays!

Les arbres ont ici la forme de parasol. Les éléphants, dont on voit les énormes déjections, en sont les jardiniers. Ils coupent avec leur trompe tout ce qu'ils peuvent atteindre.

Nous partons à une heure par un ravin parallèle au torrent. Je ramasse des mollusques, ce qui m'est arrivé bien des fois. Le terrain s'accidente, se couvre de plantes grasses, d'arbres et d'antilopes à corne torse de la grosseur des bœufs normands. Nous en tirons plusieurs, mais sans succès.

A 2 heures, nous atteignons le plateau d'*Algué*, qui est ondulé, marqué de nombreuses traces d'éléphants. Nous gravissons les sommets qui dominent la grande rivière de *Datarâ* qui coule dans une gorge remplie d'arbres verts. Le lit de la rivière, tapissé de roseaux à fleurs blanches, forme plusieurs îlots et de gracieux méandres. L'eau coule avec bruit sur les graviers et les éléphants qui viennent s'y désaltérer laissent sur la rive des traces nombreuses et malpropres de leur passage.

A 4 heures 1/2 nous nous arrêtons sur le milieu d'un plateau.

Tout le monde sort ses plus beaux habits et fourbit ses armes pour faire demain une belle entrée.

*Dimanche, 1er octobre.* — Au petit jour, nous sommes réveillés par des coups de fusil. C'est M. Labatut, négociant français à Ankobèr, et M. Léon Chefneux, agent de la Compagnie, qui ont la gracieuseté de venir à ma rencontre. J'en suis bien joyeux.

Nous partons à 6 heures. Après avoir traversé des champs cultivés, nous entrons, par un beau pays, dans les premières gorges de la montagne et nous faisons halte à *Dinameli*, plateau en esplanade où se forment les caravanes. Cet arrêt a pour but de nous épousseter, de charger nos armes et de nous mettre en ordre.

A 8 heures, nous arrivons devant Farré que nous saluons par une décharge de toutes nos armes. La population nous fait bon accueil. Ce sont ici les derniers musulmans.

Il n'y a pas de douanes, mais une loi particulière nous oblige a remettre tout notre avoir aux mains des *schoum* (fonctionnaires), qui les font transporter par des *gabares* (paysans corvéables) à la résidence du roi.

Le roi a le droit de tout visiter et l'on est obligé de lui donner la préférence pour tout ce qui est à vendre. Il paye du reste *très bien* tout ce qu'il prend ainsi.

Nous nous remettons en route à 1 heure 1/2. Nous rencontrons des cultures de coton, des plantations de bananiers. Le pays est d'ailleurs très accidenté. Ainsi, nous sortons d'un torrent par de véritables échelles. Nous passons le village de *Bacha Moullou*, situé sur une crête, et celui de *Cokà*, qui est bâti sur un piton.

Par un sentier qui traverse des champs cultivés, puis par un torrent, nous atteignons *Kobo*, propriété de M. Pierre Labattut. C'est un beau site. Tout y est vert et pittoresque, de tous côtés jaillissent des eaux.

*Lundi, 2 octobre.* — Nous partons à 8 heures, par une forte pluie. Peu après, nous avons à notre gauche, sur un piton, le village de *Gontehio*, où se trouvent des souterrains qui servent de prison.

Par un sentier sinueux, ombreux, vert, bordé de cultures et de maisons, nous contournons le vallon. Les habitants nous saluent. Des femmes puisent de l'eau à une mare ronde et donnent à boire à l'un de nos hommes en tenant l'amphore sur la hanche. Tout ici est biblique, paysage, gens et costumes.

A 8 heures 1/2 nous arrivons chez l'*abbagase* (chef des bagages), *Oulasma*, pauvre bonhomme paralysé, baveux. Il était musulman et s'appelait Oulasma-Mohamed ; pour conserver sa place, il s'est fait chrétien et a pris le nom d'Olsselasié (Fils de la Trinité). Nous le quittons pour aller déjeûner au fond d'un torrent, puis nous montons à *Dinki*, petit village qui couronne la crête d'un mamelon. Nous descendons dans une vallée pour monter ensuite au *Tadobeur* d'où nous dominons deux vallées, d'où nous voyons, à l'est, la ville d'*Alie-Amba* et au sud-est celle d'*Abdoul-Rassoul*.

A 3 heures une troupe vient à ma rencontre. Elle accompagne l'azage Ould Tadek (le premier ministre). Nous mettons mutuellement pied à terre et pendant que nous nous secouons la main, nos hommes, en forme de salut, tirent en l'air des coups de fusil, ce qui fait un beau tintamarre.

Nous nous remettons en selle et à 4 heures 50', nous arrivons enfin à la maison occupée par M. Léon Chefneux.

## ITINÉRAIRE D'ANKOBÈR A AUREILLO

*Mardi*, 10 *octobre* 1882. — Nous quittons à 9 heures 1/2 la maison occupée par M. Chefneux et nous allons attendre, dans une prairie nommée *Monk-Meder* (terre bouillante), sise près de l'église Saint-Michael, l'azage Oualda Tsadek (fils des saints), avec qui nous devons voyager. Le temps est couvert et le thermomètre marque + 17° 9'.

Dans cette prairie se trouve le *guécho*, arbuste employé à faire fermenter la bière et l'hydromel.

Arrivent les gens du pays, qui forment une troupe d'aspect pittoresque, puis vient l'azage et son cortège ; nous nous mettons en route un peu avant dix heures ; nous gravissons la colline *Gourra-Veilla* qui, jusqu'à son sommet, est cultivée ou couverte d'un fin gazon émaillé de marguerites et de petites crucifères d'un bleu pâle. A 10 heures 1/2 nous atteignons le sommet du plateau. A gauche nous avons la chaîne du Montati, à 320 m. le mont Emmanuret. Le plateau est ondulé. Des gens foulent le grain avec des bœufs. Vers 11 heures nous avons à notre droite la vallée de Mahal-Ouenze (entre rivières), où le roi possède un moulin à poudre qui fut construit par M. Joubert (actuellement en France). En attendant l'azage, qui est entré faire ses dévotions dans l'église Saint-Michael, je m'amuse à ramasser des crucifères. J'en trouve qui ont cinq pétales, et d'autres seulement trois. Il y a sur ce plateau plusieurs maisons et de nombreuses cultures. Le pays est d'ailleurs très cultivé et très habité.

Nous sommes quatre européens, M. Chefneux, M. Labattat, le docteur Alfieri et moi qui avons été invités par le Roi aux noces de sa fille. Nous voyageons en compagnie de l'azage. Celui-ci arrivé, nous repartons vers midi et nous passons sur l'emplacement d'un village. Nous avons à notre droite, dans une vallée, la station de l'association internationale africaine la *Letmarafia*. Elle était tenue par des italiens. Le chef, M. le marquis Antinori, est mort le 26 août dernier. Auprès de la station se trouve la magnifique forêt de *Fékérié Ghem* (forteresse de l'affection).

Mon interprète, M. Gabri Mariem, qui est malade, vient ici pour nous saluer et nous souhaiter bon voyage.

A midi et demi on me fait voir l'endroit où M. Potier est mort et a été enterré. Il y a là une espèce de radis gigantesque, le *djibéra*, dont la tige, en forme de palmier, est haute de deux ou trois mètres.

A une heure nous arrivons au village de *Koundi*, lieu de naissance de la mère du Roi. Cinq minutes après, nous avons à notre gauche l'église Saint-Georges de Koundi. Nous descendons ensuite une pente gazonnée et nous arrêtons, pour déjeûner, sur une pelouse semée de marguerites et de mauves au milieu de laquelle coule un clair ruisseau.

A 1 heure 45′ nous nous remettons en route. La pelouse est crevée d'affreux rochers noirs où s'ébattent des singes cynocéphales de taille gigantesque (quelques-uns sont de la grosseur d'un terre-neuve), à crinière rousse et traînante. Toujours montant et descendant à travers des prairies, nous arrivons auprès de l'azage qui vient de terminer son repas et rend justice à des plaideurs.

Nous montons ensuite une côte couverte de vertes et très fines stippes. Cette plante porte dans le pays le nom de *gaussa* et la région porte le même nom. Elle sert à faire la toiture en chaume des maisons.

A 4 heures 15′, nous passons un torrent. Le haut des montagnes est couvert de fougères blanches et nous entrons dans l'*Assofi* où nous trouvons à chaque pas des maisons, des troupeaux de bœufs et de moutons.

A 5 heures nous nous arrêtons pour la nuit à *Oualab Ager* (Oualab terre).

*Mercredi*, 11 *octobre*. — Nous nous remettons en marche à 7 h. 20′ par un ravin. Bientôt nous entrons dans une vallée bien cultivée, arrosée par deux ruisseaux, semée de fermes, mais sans arbres ni arbustes. Le pays est appelé *Gieb-Ouacha* (Caverne de la hyène), du nom d'une caverne creusée dans un rocher.

Nous passons la ligne de faîte, et nous en redescendons par une pente douce et gazonnée dans une nouvelle vallée. A un kilomètre sur notre droite se trouve un bouquet de grands arbres au milieu desquels s'élève une grande église dédiée à Sainte-Marie (Mariem). A notre gauche, sur une éminence, sont éparpillées les maisons de *Mahat-den* (entre forêts), occupées par une trentaine de cultivateurs. Des forêts qui ont donné le nom au pays, il ne reste plus que les arbres qui entourent l'église Sainte-Marie; elles ont fait place à de riches cultures, qui sont favorisées par une couche d'humus considérable.

Nous traversons un ruisseau qui coule par des rochers, des gazons, et, vers neuf heures, nous atteignons un plateau cultivé. A droite nous avons des maisons, en avant une belle plaine, où des paysans labourent avec des

bœufs. Nous nous croisons avec des mendiants qui demandent l'aumône au nom de saint Georges, puis avec des gens à cheval. Nous-mêmes nous mettons nos mulets à l'amble.

A 9 heures 20', nous faisons halte dans une prairie, à 500 mètres du village de *Gour*, vingt minutes après nous nous remettons en route par un chemin sur le roc et nous descendons dans une plaine bien cultivée où travaillent des laboureurs et où paissent de beaux troupeaux.

A 10 heures 1/2, nous trouvons des affleurements de roche grise au milieu desquels serpente un ruisseau. Vingt minutes après, nous sommes au point le plus bas de la plaine, qui est fermée à gauche, par des hauteurs, et s'ouvre à droite sur une grande plaine en entonnoir. Elle est entourée de montagnes qui l'étagent en gradins formés de roches déchiquetées et tourmentées. La région se nomme *Tabeur* et nous avons à droite le village de *Mascalle-Amba* (croix sommet).

A 10 heures 50', nous nous arrêtons sur un plateau gazonné. Une demi-heure après, nous nous remettons en marche à travers un terrain légèrement ondulé. Bientôt nous commençons à descendre laissant à notre droite une étroite vallée où se trouvent beaucoup de maisons et un plateau à grandes ondulations.

Un peu avant midi nous passons près de tombes formées de tas de pierres disposées en rectangles et de faisceaux de roseaux qui portent des couronnes de feuillage. A midi 20' s'ouvre à notre droite la grande vallée de *Tagoulet* qui fut le domaine particulier de la mère du Roi actuel. Trois quarts d'heure après, dans un fond traversé par un ruisseau au bord duquel nous nous arrêtons, paissent de grands troupeaux de bœufs et de chevaux.

L'azage reçoit un courrier. Il y a une lettre du roi pour moi. L'azage me la fait apporter immédiatement. Dans cette lettre, très gracieuse, S. M. me mande que je dois être fatigué et que je ferai mieux d'attendre à Ankobèr qu'il soit revenu à Debra-Beram, ce qui ne saurait tarder, où il me recevrait.

Nous nous remettons en route à trois heures. A notre gauche, sur un sommet, s'élève un pan de murailles en pierres sèches; à droite s'étend la vallée de *Tagoulet*, et, devant nous, sur une éminence, se trouve le village *Salla-Dingai* dont les habitations rondes sont dominées par une grande maison carrée. C'est dans cette maison qu'est morte la reine *Edjig-Aiéhou* (j'ai vu beaucoup), mère du roi Ménélik II. Elle était originaire de Motatit.

Voici la généalogie du roi Ménélik II, roi du Choa depuis 1854 :

Il est né en 1842. Il est fils du roi Haillé-Malacotte, qui régna huit ans et vit son royaume envahi par Théodoros et Ménélik prisonnier de guerre.

Haillé-Malacotte est fils de Sahala-Salassié, qui régna trente-trois ans et demi.

Sahala-Salassié reçut la visite de plusieurs européens, notamment du français Rochet d'Héricourt et de l'anglais Harris. Il a fait un traité de paix et d'amitié avec Louis-Philippe qui, à cette époque, reconnut son indépendance.

Sahala-Salassié se fit apporter à son lit de mort son petit-fils Ménélik et prophétisa qu'il régnerait plus longtemps que lui. Tout le monde croit ici que Ménélik doit régner 34 ans et qu'après avoir été prisonnier et exilé il rétablira l'empire des Attiés dans sa première splendeur.

Sahala-Salassié était fils du roi Ouassen-Segued, qui régna quatre ans et fut tué par sa maîtresse.

Le roi Ouassen était fils du Merd-Hasmac-Cervestié et de la princesse Ouaizoro (madame) Atmosh-Kouno, de la famille des Attiés et de la race de Salomon. C'est à cause de cette princesse que Ménélik peut prétendre à l'empire ; il est de la maison de David, héritier de Salomon, cousin du Christ.

A 2 heures 15′ nous passons derrière le village. Nous avons à notre droite une vallée profonde dans laquelle coule la rivière de *Maufer :* c'est un cirque immense où les prés, les diverses cultures, les chaumes forment un vaste damier. Par une pente raide nous descendons au fond de la gorge *Ouro-Gadel;* en passant à droite par des rapides en spirale nous rencontrons une troupe de soldats qui rentrent dans leurs foyers. Nous avons à droite une gorge profonde, cultivée, arrosée par la rivière *Mofer-Oua*, qui coule du nord au sud entre des roches de strachites. Cette rivière, large de vingt mètres, reçoit un affluent qui vient du nord-est. Après une ascension très pénible, nous atteignons, un peu après quatre heures, un plateau ondulé. Un quart d'heure après, nous traversons un village, laissant à droite un ravin qui vient des montagnes et forme goulet.

Ici, comme partout en Ethiopie, on fait en même temps tous les travaux agricoles : on sème, on récolte, on laboure, et il en est ainsi presque toute l'année.

A 4 heures 1/2, nous descendons une gorge abrupte et encaissée et nous arrivons dans le pays de *Guezet*, qui est semé de rochers, de verdures,

de fleurs, de gazons, d'arbres. Si ce n'était quelques agaves, rien ne rappellerait que l'on est en Afrique; on se croirait plutôt en Suisse, surtout en entendant le son des longues trompes en bois ou *imbilti* dont les musiciens du roi de Choa sonnent au haut de la côte. Nous sommes alors dans un fond où coule une eau bleu-vert qui tombe en blancs flocons de petites cascades. Partout, dans le moindre interstice, croissent des mousses, des gazons, des plantes fleuries et parfumées. Par une pente raide nous arrivons au plateau où les cultures sont arrosées au moyen de canaux d'irrigation. A 4 heures 40′ nous arrivons à *Guezet,* dernier village de la province de Tagoulet.

Nous sommes reçus dans une grande et belle maison appartenant à *atto* (monsieur) Kataro, juge royal d'Ankobèr. Il est très-riche. Il nous donne un dîner maigre qui consiste en pain et légumes crus, tels que pois, raves; mais la bière et l'hydromel sont servis en abondance.

*Jeudi, 12 octobre.* — L'azage nous fait appeler et nous mangeons des viandes grillées. Nous partons à 8 heures 50′, et, tournant à droite par un plateau cultivé, nous entrons dans la province de *Menze.* A 9 heures 45′, nous arrivons à *Astoye,* village adossé à un rocher et exposé au sud. Les habitants labourent.

Ici, et dans toute la province, les vêtements sont de grosse laine en suint de moutons noirs et légèrement feutrés en les foulant dans l'eau.

Les habitations sont nombreuses. Le plateau est raviné, coupé de cours d'eau, semé de pierres et de roches blanches. Nous nous amusons à faire courir nos mulets. A 11 heures nous nous arrêtons un instant pour faire boire nos montures, et vingt minutes après nous arrivons à *Emmegauh,* village situé sur un côteau et regardant le midi. Les côteaux situés devant nous, et par conséquent exposés au nord, sont dénudés. Il y a des cultures, peu d'arbres et beaucoup de gens. A 11 heures 40′ nous traversons *Gourmin,* village exposé au midi. Le plateau est terreux et forme de grandes ondulations. A midi un quart, nous nous arrêtons pour déjeûner; une demi-heure plus tard, nous arrivons à *Ouaka-Gorgis*, village adossé contre un rocher. Le plateau, qui est rocheux, est brusquement coupé par la rivière *Ouaka-Oua*, qui coule du nord au sud. Le lit de cette rivière est large de 20 mètres, et ses berges sont à pic.

Après avoir passé un autre plateau coupé de rochers et d'un torrent, nous atteignons, à 3 heures, le village *Iguem.* Tournant à droite pour

éviter une pente trop raide, nous touchons à la rivière ***Zentcha*** qui est plus large de 20 mètres, fortement encaissée et bordée de cultures en terrasse. Elle coule du nord au sud. Nous parcourons un plateau cultivé et nous revenons à la rivière Zentcha, qui n'a plus que 15 mètres de largeur.

A 4 heures 30′ nous traversons encore un plateau, et, sur une éminence à droite, nous avons *Godinbô;* vingt minutes après, nous faisons halte près de *Doat*.

Aux environs de Doat se trouvent les curiosités naturelles les plus remarquables de l'Éthiopie : ce sont les gorges ou précipices du même nom. Une pierre met 9 secondes pour arriver du bord au fond du précipice, qui aurait ainsi une profondeur de 397 mètres.

Les murailles en sont à pic, alternées de lits de roches grises régulièrement stratifiées et de terres végétales en talus, dont quelques-uns sont cultivés et d'autres couverts d'une végétation sauvage et abondante. Le point où arrive la pierre forme une terrasse près de laquelle se trouve un autre précipice. De l'eau s'échappe des blocs de pierre. Ce précipice, séparé ici en deux, coupe un plateau rocheux dont les deux bords peuvent être distants l'un de l'autre de 60 à 70 mètres. L'effet en est imposant, triste, sévère. Les singes cynocéphales, pour qui de telles régions sont des palais, sont ici innombrables. Il y en a de toute taille et de tout âge. Les uns, gravement assis, vous regardent curieusement en remuant les babines; d'autres gabadent gaiement et grimacent sans s'occuper de nous. Des nourrices, frappées sans doute par nos figures et nos costumes insolites (nous sommes trois européens : MM. Chefneux, Alfieri et moi), appellent leurs petits, les prennent sous le bras droit serré contre la poitrine et courent sur trois jambes suivies des aînés qui gambadent autour d'elles et vont se cacher dans les anfractuosités des roches.

Voulant juger de la sonorité de ces roches, je prends mon revolver, mon meilleur ami depuis mon départ d'Obokh, et j'en tire deux coups. Ces détonations, répercutées par les échos, font l'effet de coups de canon. Les singes y répondent par des aboiements infernaux et bondissent dans tous les sens comme des légions de diables. Un paysan, attiré par le bruit, nous prévient charitablement qu'il est imprudent de troubler le calme de ces solitudes, car on peut indisposer les esprits qui les habitent.

Nous continuons à nous amuser à faire rouler des pierres dans le précipice, et nous rentrons au camp.

Les tentes Ethiopiennes sont en laine noire, tantôt en forme de bon-

nets de police tantôt en forme de pavillons comme les tentes égyptiennes. Il fait froid et l'on allume du feu au milieu. Le combustible, vu la rareté du bois, se compose de bouse de vaches ou de bœufs pétrie avec un peu de terre séchée au soleil. On lui donne la forme de gâteau rond et, quand on l'allume, elle répand une épaisse fumée et une forte et pénétrante odeur ammoniacale : Une fois à l'état de braise, ce combustible est sans odeur et dure très-longtemps.

*Vendredi, 13 octobre.* — Nous partons à 7 heures 25'; à 7 heures 55' nous laissons à notre droite, sur un mamelon, le village de *Guédombo* et son église dédiée à saint Georges. Le saint Georges éthiopien est un archange comme saint Michel, non un simple saint comme le saint Georges anglais.

La plaine, qui est vaste et coupée de grandes ondulations, est traversée par un ravin de 15 mètres de largeur dont l'eau court en cascatelles.

Après avoir vu au pied un cap couvert de maisons, nous entrons à 9 heures dans le pays d'*Agantachia*. Quelques minutes après nous voyons sur une butte conique la grande église *Quadi-Mariem* qui paraît très ancienne. A notre gauche nous avons une éminence allongée couverte de maisons. A la plaine succède un plateau rocheux profondément raviné où il y a peu de terre cultivable. A 9 heures 20' nous trouvons des ruines de maisons, et nous descendons dans un ravin profond où nous nous arrêtons cinq minutes au bord de l'Agantachia, cours d'eau large de vingt mètres. Les berges en sont de roches grises et peu herbues. Nous remontons sur un plateau, et, à 10 heures 20', nous voyons à droite, sur une éminence, près d'un groupe de maisons, l'église d'*Ana-Mariem*.

A 10 heures 35' nous rencontrons une caravane d'ânes chargés de grain, puis un village dont je ne puis savoir le nom. A 11 heures 40' nous arrivons au fond d'un ravin où coule sur des roches l'*Ahmed Ouacha*, cours d'eau large de 30 mètres qui coule du nord au sud. Nous y faisons boire nos mules et nous montons sur un autre plateau qui est cultivé et en face duquel s'élève, sur une butte, le village de *Metchig*. A midi nous traversons à l'amble une plaine où se voient beaucoup de roches isolées, et aussi des cultures et des maisons. Devant nous s'élève un rocher à pic accessible par un seul sentier : c'est le mont-fort *Daër*. Il est en partie naturel, et, en partie, taillé de main d'homme. Sur ce mont-fort se trouvent de l'eau, des champs cultivés, des maisons. Au pied, dans les gorges où le

*negus* Theodoros livra une terrible bataille, coule la rivière *Katchina*.

Vers 2 heures, après un arrêt, nous nous engageons dans une étroite vallée verte avec des tons gris de roches. Serrée ensuite entre deux rochers, elle a seulement les dimensions d'une gorge et suit le lit d'un torrent. Des plaques de verdure se détachent sur des rochers d'un gris-noir; l'eau sourd de toute part, le *Méchigué-Ber* roule ses eaux floconneuses sur un lit de roches roses et grises, au milieu de fleurs et de verdures qui embaument l'air. Beaucoup de gens vont et viennent dans ces gorges pittoresques et gracieuses.

A 3 heures nous faisons halte sur un petit plateau cultivé, le *Malafia*. L'azage craint, en descendant plus bas, de gagner les fièvres.

Le dernier cours d'eau que nous venons de traverser forme la limite entre le *Menze* et le *Ouollo*.

*Samedi, 14 octobre*. — Je revois la comète. Nous partons à 5 heures 50′. Une demi-heure après on me fait voir des pierres noires. L'azage me dit que ce sont ces pierres que M. Arnoux a prises pour du charbon. Ce n'est que du schiste. J'en prends néanmoins un échantillon.

La route que nous suivons est en lacet et coupée dans la montagne. Tantôt elle est presqu'en palier, tantôt elle est presqu'à pic; par moment elle est droite, parfois elle serpente. C'est bien ici que l'on peut dire courir par monts et par vaux.

A 7 heures nous arrivons à une rivière large de 110 mètres, qui coule sur un lit de gravier, dans une gorge boisée. Le sentier longe le cours de l'eau. A 8 heures nous passons devant un contrefort du Daër. Il y a de très beaux arbres. Nous entrons dans un autre bras de la rivière, large de 150 à 200 mètres, dont l'eau court en bouillonnant sur un lit de pierre. Le Daër est une île au milieu de cette rivière. En amont, un bras unique vient frapper sur le rocher de Daër, le taille en pointe et vient se réunir au point où nous sommes. Ce rocher, sculpté par les eaux, a pris la forme d'une navette.

Nous nous arrêtons dans une prairie qui est un peu plus haute que la rivière. Nous repartons à 8 heures 3′ pour gravir une véritable échelle. Chose extraordinaire et rare ici, nous sommes obligés de faire l'ascension à pied. En Ethiopie, on prétend qu'un mulet peut, à la montée, passer partout avec son cavalier sur le dos. Généralement on ne met pied à terre que pour les descentes et dans les plus mauvais chemins. Ici, il faut monter, non

par un chemin de chèvres, mais par une échelle de singes. Cette acrobatie est très fatigante, surtout pour nous, européens, qui, à cause de nos chaussures, glissons à chaque pas sur ces roches polies, sans pouvoir, comme les Ethiopiens, qui vont tous et toujours pieds nus (à moins de blessures ou de maladie), nous retenir à la moindre anfractuosité des roches.

Dans les pays tempérés, l'usage des chaussures est tout aussi stupide que celui des gants. La comparaison n'est même pas exacte. Pour qu'elle le fût, il faudrait enfermer nos mains dans des sacs ferrés comme des souliers qui nous privent de l'usage des doigts. La plante du pied de l'homme est appelée par sa nature à devenir calleuse. En empêchant la formation de cette callosité, l'humeur que secrète la plante des pieds et que la prévoyante nature avait destinée à devenir une sorte de semelle se transforme en sueur infecte. De plus, au lieu de quatre membres, qui peuvent saisir et travailler, nous en sommes réduits à deux, et nos pieds, au lieu d'être les auxiliaires des mains, ne sont que de simples moignons.

A 8 heures 20′ nous arrivons enfin à la bonne route. La musique, qui nous a devancés, donne ses notes les plus gaies pour encourager les traînards. Un peu après nous avons à gauche une muraille de pierre haute d'au moins 100 mètres, et à droite un petit plateau en terrasse. A 9 heures 30 nous commençons l'ascension d'un deuxième plateau, et nous arrivons après avoir traversé un tunnel naturel. Ce plateau paraît être à l'altitude de celui de Daër. Le sol y est cultivé. Il y a de grands arbres et des pâturages. Jusqu'à midi l'aspect du pays reste le même; à ce moment nous commençons à descendre. La terre est dure, pierreuse, mais après dix minutes de marche, nous sommes dans une prairie, près de l'église du petit village de *Deit-Mariem*.

L'azage désirant former sa troupe en bon ordre, nous nous arrêtons un quart d'heure. Nous montons sur un plateau d'où nous voyons, à une distance de 500 mètres, les premières maisons d'Aureillo. L'*alaca* Joseph Negoucié, premier secrétaire-interprète du roi, et quelques autres chefs viennent à notre rencontre. A 1 heure 35′ nous arrivons à Aureillo.

Séjour à Aureillo du 14 au 30 octobre 1882.

*Samedi, 14 octobre.* — On nous fait d'abord arrêter dans une maison appartenant à l'azage et située au bas de la ville. M. Labattu et le docteur Alfiéri font dresser leurs tentes dans les dépendances de la maison. M. Chefneux et moi nous demandons une maison plus rapprochée de la

résidence royale, qui est au sommet d'une montagne. On nous installe selon notre désir. Nous logeons nos gens et nos mulets dans la maison et nous dressons nos tentes à côté. Les gens du roi viennent nous visiter et lui-même m'écrit pour me souhaiter la bienvenue.

*Dimanche, 15 octobre.* — A 10 heures nos bagages, qui étaient en arrière, nous arrivent. M. Chefneux et moi nous avons nos habits noirs. Ce vêtement est ridicule, je le sais, mais, par sa forme inusitée, il frappe l'esprit des indigènes et indique une certaine cérémonie. Les Européens ne sauraient croire le tort qu'ils se font, avec leur laisser-aller, dans les pays de l'Afrique. Pour moi, dans tous mes voyages, j'ai porté le costume indigène, toujours très simple mais très propre. Dans ce présent voyage j'ai cru devoir conserver le costume européen, et je crois bon de suivre l'étiquette de l'Europe. L'absence d'étiquette frappe désagréablement les Ethiopiens.

M. Arnaud d'Abbadie rapporte à ce sujet que les Ethiopiens lui disaient : « Quand tu seras retourné dans ton pays, les habitudes civilisées et polies « que tu as contractées parmi nous vont te faire trouver tes compatriotes « bien grossiers et barbares ».

A 2 heures, lorsque le *balderabas* (introducteur) du roi vient nous prévenir que S. M. nous attend, nous sommes sous les armes, cravates blanches, escarpins vernis, bas de soie, claque et habit. La résidence royale porte ici, comme partout, le nom de *Gebbi* (intérieur).

Vous avez certainement lu les *Récits mérovingiens* d'Auguste Thierry, et la *Monarchie française* par Montlosier; vous y avez vu des descriptions des résidences des rois mérovingiens : tout est de même ici. Un sommet dominant des plaines cultivées, est entouré des cabanes des soldats et des serviteurs; plus bas, celles des laboureurs; la résidence elle-même est entourée d'un mur en pierres sèches et d'une clôture en épines avec palissades et chevaux de frise. Il y a d'abord, dans cet intérieur, les logements des femmes employées au service de la table : elles sont au nombre de plusieurs centaines, les unes pour moudre, ou mieux, pour écraser le grain, les autres pour fabriquer la bière, l'hydromel. Viennent ensuite les logements des pages chargés du service, celui des officiers. La cour a ici des charges nombreuses. Comme les lois civiles, l'étiquette est réglée en Ethiopie sur ce qui se passait à la cour de Salomon et à celle de Byzance.

Une grande maison, *addarache,* en forme de grange, où le roi donne à plusieurs milliers de soldats de ces repas éthiopiens où des centaines de

bœufs se mangent crus, où l'hydromel coule à flot. Après ce repas, les soldats ivres dansent en chantant les louanges de leur chef. Nous aurons occasion de le voir plus tard.

Nous sommes introduits chez le roi. Il est accoudé sur un lit de parade en brocatelle pourpre et or, vêtu d'un ras massaria (mouchoir de tête) en mousseline blanche, d'un burnous de drap noir, sous lequel il est drapé dans une toge en coton blanc et à linteau rouge. Il est nu-pieds, comme tout le monde. La figure, quoique ravagée par la petite vérole, est agréable à cause de l'expression des yeux, qui sont fort beaux, intelligents et doux.

L'entretien avec le roi fut cordial, mais banal. S. M. nous demanda des nouvelles de M. le Président de la République, de M. Gambetta, des enfants de Louis-Philippe et de Rochet d'Héricourt. Je lui remis une lettre du vice-consul de France à Aden.

Elle nous offrit du *tedje* (hydromel) qui était contenu dans des carafes de Venise à long col et à gros ventre, connues en Éthiopie sous le nom de *brûlé*. Le roi nous offrit aussi, dans des verres en cristal, de l'*araqui* ou eau-de-vie de tedje.

Il nous congédia ensuite disant qu'il me ferait appeler quand il aurait la traduction de la lettre du vice-consul de France.

Je lui offris, en témoignage de respect, un cadeau dont il me remercia en termes très courtois.

Rentrés dans notre maison, nous recevons la visite et les compliments des *Ballamans* ou courtisans du roi.

*Lundi*, 16 *octobre*. — Journée passée en promenades dans la ville, à faire des visites et à en recevoir.

*Mardi*, 17 *octobre*. — Le roi a reçu la traduction en amarigna de la lettre du vice-consul de France à Aden. Il me fait appeler et je me rends auprès de lui avec M. Chefneux. L'interprète alaca Joseph, l'hazage Ould Tadek et le geras-matche Machacha Orké assistent seuls à l'entretien.

Il me dit qu'il a lu avec attention la lettre du consul et qu'il y a vu avec plaisir que je venais pour étudier le pays dans le but d'établir des relations suivies entre la France et le Choa par Obock. La création de rapports de commerce et d'amitié avec la France ont été, dit-il, l'une des préoccupations de mon grand-père, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la faire réussir.

Pendant plus de deux heures nous nous entretenons avec le roi des besoins et des ressources de ses États. En le quittant, j'avais obtenu, pour ma compagnie, promesse de trois importantes concessions et la certitude de pouvoir parcourir, en toute sécurité et avec toute facilité, les divers États placés directement ou indirectement sous son autorité.

En sortant, je visite en détail la résidence du roi.

En général, les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée et une pièce. Elles ne sont pas divisées en compartiments plus ou moins grands servant les uns de salon ou de salle à manger, les autres de chambres à coucher, de cabinet de travail ou de boudoir : pour chacun de ces besoins on a des constructions indépendantes.

Voici les noms des principales de ces constructions :

*Adarrache* (salon, salle de réception). — C'est la plus grande de toutes. Aux jours de fête, elle sert à donner ces repas homériques auxquels sont invités les parents, amis, clients et subordonnés. En temps ordinaire, elle sert de logement aux étrangers. La forme en est variable, mais généralement c'est celle d'un carré ou d'un ellipsoïde.

*Mad-Bit* (cuisine). — C'est une pièce rectangulaire qui sert à la fois de cuisine, de boulangerie et de laboratoire pour la confection de la bière et de l'hydromel. Chez le roi et les grands seigneurs il y a plusieurs *mad-Bits* : l'*ott-Bit* ou maison des sauces, cuisine proprement dite ; l'*ingera-Bit*, maison des pains ou boulangerie ; le *tedje-Bit*, maison de l'hydromel, où l'on fait toutes les boissons : hydromel, bière, eau-de-vie. A la tête de chacune de ces maisons est un chef, homme ou femme, qui prend le titre d'*Alaca*.

Il y a encore l'*Euka-Bit*, garde-meubles et magasin de forme ronde et garni d'étagères ; l'*Elfine* ou chambre à coucher, aussi de forme ronde et généralement surmontée d'une croix ; les *Gotera* ou greniers, en tout semblables à ceux des Foulbés et des Bambaras du Soudan occidental ; ils sont en vannerie luttée avec de la terre, posés sur des piquets de trente à cinquante centimètres de hauteur ; leur couverture est conique et en chaume.

Le *Faras-Bit* ou écurie n'existe que chez les très grands seigneurs, chez qui même on trouve toujours dans l'*elfine* un cheval et une mule de choix.

Les toitures de ces constructions sont invariablement en chaume, généralement de forme conique avec un pignon en poterie.

*Mercredi,* 18 *octobre.* — J'ai passé la journée à faire mon courrier en vue d'un départ pour Assab. Dans la soirée, j'ai remis mon paquet à un danakil qui part pour Assab d'où il a été envoyé au Choa, il y a quelque temps, par le commissaire général italien.

*Jeudi,* 19 *octobre.* — Dans la matinée, le bouffon de l'hazage, remarquable par trois épis de cheveux tressés, l'un sur le front, les autres sur les tempes, vient, avec force gestes et contorsions, me réciter un compliment. Il fait suivre ce compliment d'énumérations dans le genre de celles qu'affectionnait maître François. Il imite ensuite divers animaux, et ces exercices, très réussis, me rappellent ceux de mon compatriote, M. Martin. Notre bouffon éthiopien mime le cheval au galop, le mulet à l'amble, l'âne chargé, le mouton, la chèvre, le coq, la poule, le bœuf, le chameau. Ces divertissements nous amusent jusqu'à l'heure du déjeûner.

Après déjeûner, on nous amène nos mules sellées et nous nous rendons au marché qui est hors de la ville. Il doit y avoir sur le marché de trois à quatre mille personnes. Les marchands sont rangés par catégorie et forment des allées bordées, à gauche par les marchands de grains, à droite par les marchands de tissus, de mercerie, les changeurs, etc.

La monnaie en usage en Éthiopie, et cela depuis longtemps, est le thaler de Marie-Thérèse d'Autriche au millésime de 1780 [1]. Le thaler sert à la fois de monnaie de compte et d'étalon pour les poids.

En Éthiopie, la monnaie divisionnaire du thaler est l'*amoulé,* pierre

[1] C'est dans un congrès monétaire international que l'Autriche s'est réservé le droit de frapper, pour le commerce du Levant, des thalari à l'effigie de Marie-Thérèse et au millésime de 1780.

Le titre en est de 0.833 1/3. Il faut pièces 21.3807 pour une livre de douane autrichienne de 500 grammes.

La véritable valeur du thaler est de florins argent d'Autriche 2.104380.

Tout le monde peut faire frapper des thalari de Marie-Thérèse. Le bureau montanistique de Trieste, qui dépend de celui de Vienne, ne peut cependant livrer cette sorte de monnaie ni contre argent en lingot, ni contre florins d'Autriche en argent. La livraison ne peut être faite que contre d'autres monnaies au titre de 0 833 1/2, comme par exemple les anciens thalari d'Autriche ou d'Allemagne.

Quand ces monnaies sont changées contre des thalari de Marie-Thérèse, il y a à payer 1 1/2 p. 0/0 pour droit de frappe et, pour toute somme présentée, 30 kreutzers pour essai.

Le change du thaler à Aden est de 2 roupies 2 anas; l'échange de la roupie en francs varie de 2 fr. 10 à 2 fr. 15.

de sel gemme ayant la forme et les dimensions d'une pierre à aiguiser les faulx et provenant des mines du Tigré. Ces mines, qui jouent un grand rôle dans l'économie de l'Éthiopie, sont la vraie cause de la prépondérance du Tigré dans l'empire éthiopien.

Aureillo est le point du Choa où les amoulés sont le plus abondants et à meilleur marché. Ici, le change du thaler varie entre 12 et 15 amoulés. A Ankobèr il est de 9 à 10, et à Antoto de 8 à 9.

Les gens qui fréquentent le marché se divisent en deux bandes : les marchands proprement dits et les paysans venant présenter leurs denrées à la vente. Avec ces derniers, les transactions sont assez compliquées. L'usage veut que le vendeur exige de l'acheteur les denrées dont il a besoin. Par exemple, nous voulons de l'orge pour nos mulets : nous changeons d'abord un thaler contre 14 amoulés ; quand nous avons des amoulés, il nous faut trouver un paysan qui ait de l'orge. Nous offrons nos amoulés, mais c'est du blé que veut le vendeur. Nous trouvons, après beaucoup de recherches, un marchand de blé. Nous lui présentons nos amoulés ; c'est du teffe qu'il veut. Nous avons enfin la chance de trouver un machand de teffe qui veut bien de notre monnaie. Nous changeons alors notre teffe contre du blé et notre blé contre de l'orge, à raison de deux mesures d'orge pour une de blé, ce qui est le prix courant en Éthiopie.

Nous achetons ensuite, pour un thaler, un burnous en laine beige.

Les piments et la soie à broder se vendent au poids. Pour ces objets, l'unité de poids est l'amoulé, qui pèse environ 21 thalari, près de 500 grammes. On partage l'amoulé en quatre parties égales. On se sert généralement de balances à un seul plateau en peau. Le fléau est en bois. Quatre encoches indiquent le quart, la demi, les trois quarts et l'amoulé. La balance est tenue en équilibre par un cordon de soie qui glisse sur l'encoche donnant le poids que l'on veut obtenir.

On trouve sur ce marché : des chevaux, des ânes, des mulets, des chèvres, des moutons, des bœufs et des poules ; des céréales, quelques légumes, principalement des ciboules, des échalottes, des oignons et des piments ; des tissus de coton, des étoffes en laine beige pour burnous et des burnous confectionnés.

Les marchands vendent les produits qui viennent de la côte : verroteries de Venise, soieries de Lyon et de Brousse, papier, bimbeloterie anglaise ou allemande, toiles de coton, cotonnades, indiennes et mousselines de fabrication anglaise ou indienne.

Dans un coin, les forgerons et les bijoutiers débitent leurs produits : instruments aratoires, lames de sabre et fers de lance ; bracelets, boucles d'oreilles, bagues en cuivre et en argent.

Après avoir curieusement tout regardé, après nous être mêlés à la foule, nous allons nous reposer un instant dans l'échope du publicain chargé par le *Ngadé-Ras* [1] de la perception des droits de place sur le marché.

*Vendredi,* 20 *octobre.* — Nous entendons de grand matin le son des flûtes et des hautbois qui annoncent une sortie du roi. Nous nous informons et nous apprenons que S. M. va recevoir, dans une plaine des environs, le cadeau que l'un de ses chefs, le galla *Ras Gobana,* lui envoie à l'occasion du mariage de sa fille.

Nous faisons seller nos montures et nous chevauchons une grande demi-heure avant d'arriver au lieu du rendez-vous, une grande plaine coupée par un ruisseau et parée de quelques bouquets d'arbres.

Le roi monte un beau mulet gris dont le harnais est en velours vert brodé de paillettes dorées. Il est entouré d'un brillant état-major.

Le gendre du ras lui présente le cadeau de son beau-père : 1 300 chevaux de choix dont 500 harnachés ; 300 des harnais sont garnis d'argent ; 500 mules de selle dont 100 harnachées ; de l'or, de l'ivoire et du musc.

Le temps est magnifique et l'œil est charmé des gracieuses évolutions des chevaux dont les harnais scintillent au soleil et de la belle prestance des hommes, vêtus de légères draperies blanches et pourpres, qui les conduisent.

*Samedi,* 21 *octobre.* — Mon compagnon, M. Léon Chefneux, possède un appareil photographique. Nous partons dès le matin, en quête de types et de vues. Les habitants sont fort intrigués et quelques incidents comiques se produisent.

[1] Ce mot *Ngadé-Ras* (tête des marchands) servait anciennement à désigner un fonctionnaire unique dans l'empire éthiopien. Ce fonctionnaire avait des attributions analogues à celles d'un ministre du commerce. On donne aujourd'hui ce titre à un fonctionnaire chargé d'administrer un ou plusieurs marchés. Le *Ngadé-Ras* n'a pas un traitement, comme tous les fonctionnaires éthiopiens et comme certains fonctionnaires en Suède, il jouit du revenu de certaines terres. Il juge les différends entre les marchands et administre les villes où se tiennent des marchés. Il est chef de la douane et fait percevoir, par des agents nommés *qérâchiés*, les droits dus pour toutes les marchandises vendues sur les marchés.

*Dimanche, 22 octobre.* — L'empereur Jean a envoyé au roi Ménélik II, pour recevoir la fiancée de son fils, plusieurs grands de l'empire, parmi lesquels se trouvent trois *ras* [1], qui ont une escorte de 1 800 ou 2 000 personnes. Ménélik doit les recevoir, aujourd'hui, solennellement.

Nous prenons pour but de notre promenade matinale le camp des gens de l'empereur, situé à trois ou quatre kilomètres de notre demeure.

Nous sommes reçus grossièrement ; pour mieux dire, nous sommes évincés. Notre appareil phothographique nous a fait prendre, par les Tigréens, pour des sorciers, et l'on craint, paraît-il, que nous jettions des sorts.

En rentrant sur les dix heures, nous trouvons les troupes du roi sous les armes. Le *Turco Pacha* (chef des fusiliers, ainsi nommé parce que, anciennement, les armes à feu étaient surtout en usage chez les Turcs), qui commande, fait former la haie par les fusiliers au pied de la montagne où se trouve la résidence royale. Cette haie est émaillée de fanions de soie de couleurs vives qui servent à désigner les diverses unités de troupes.

A onze heures arrivent les gens de Tigré. Ils sont formés en ordre de bataille. En tête, s'avance un corps de fusiliers d'élite montés sur des chevaux dont presque tous les harnais ont des garnitures d'argent. Les cavaliers ont pour coiffure un cercle en argent ou en vermeil qui retient une crinière de lion faisant panache.

Derrière cette avant-garde marchent deux clairons précédant un certain nombre de Soudaniens, anciens soldats au service de l'Égypte, faits prisonniers par l'empereur Jean, qui les a gardés à son service.

Viennent ensuite les trois *ras* montés sur des mules blanches. Le plus âgé est au milieu et porte pour coiffure une sorte de tortil de baron.

Les ras sont suivis d'une brillante troupe de grands seigneurs montés sur des mules. Une nombreuse escorte de piétons marche derrière eux ; ils chantent, brandissent leurs armes, exécutent une sorte de danse guerrière.

A mesure que les ras avancent devant le front des troupes royales, les soldats les saluent en s'inclinant trois fois jusqu'à terre.

[1] *Ras* est un mot éthiopien qui signifie *tête*. C'est le titre des princes héritiers. Autrefois, c'était le titre d'un dignitaire de l'empire dont les fonctions étaient analogues à celle du grand vizir des Turcs. Cette fonction étant devenue héréditaire, les anciens empereurs avaient fini par tomber dans la dépendance des Ras, comme nos Mérovingiens dans celles de leurs Maires du Palais. L'empereur Théodoros remplaça le ras unique par plusieurs ras et fit de ce titre l'équivalent de celui de *duc* ou de maréchal.

*Lundi*, 23 *octobre*. — La grande préoccupation de la cour et de la ville, c'est la distribution de présents faite par le roi aux gens de l'entourage des ras. Ces présents consistent en chevaux, mules, armes, vêtements de parade et thalari. Le soir, et jusque bien avant dans la nuit, les gens du Tigré manifestent bruyamment leur satisfaction.

*Mardi*, 24 *octobre*. — Cet après-midi le roi doit se séparer de sa fille, la princesse *Zaôdito* (Petite Couronne). Les ras la conduiront à Barroumeida où elle est attendue par l'empereur Jean et son fils, le ras *Sahala-Selassié* (Ressemblance de la Trinité), qui est le futur époux.

Dès huit heures du matin, toutes les troupes du roi du Choa, actuellement à Aureillo, sont sous les armes. Tout le monde est en habits de fête, et l'on ne voit que vêtements de damas brochés d'or et d'argent. Comme la veille, les troupes forment la haie. Nous nous plaçons au bas de la butte qui porte la maison du roi, auprès d'une église dont le clergé, couvert de riches vêtements sacerdotaux, est sorti pour bénir le cortège. Des moines vêtus de peaux sont mêlés au clergé.

Je me trouve auprès d'un Arménien, M. Gorguos, à qui le docteur Alfieri me présente. M. Gorguos est né à Constantinople. Après avoir été longtemps professeur de musique au Caire, il est venu ici par le Tigré. Il s'occupe de commerce et fait pour le roi des ouvrages de broderie et de couture. Il confectionne surtout des chapeaux et des casquettes en soie brodées qui ont ici le plus grand succès.

A 11 heures 50 minutes, le cortège sort du palais. Les troupes le saluent d'une salve de mousqueterie et placent l'arme sur l'épaule, la crosse en l'air, en signe de deuil, à cause du départ de la princesse.

Voici le cortège. Vraiment imposant et magnifique, il rappelle les pompes de Byzance. En tête, vingt mules, richement harnachées, portent chacune deux timbales [1]. Elles portent aussi, montés en croupe, les timbaliens vêtus de cottes d'armes en soie. Vient ensuite une troupe de moines gyrovagues vêtus, les uns de peau de bête, les autres d'étoffes jaunes; tous sont coiffés de la calotte en coton blanc qui est, avec le turban, le signe distinctif des ecclésiastiques.

Suit une troupe de gens de tous rangs et de toutes classes, les uns à pied, les autres à cheval ou à mulet. Les grands personnages s'abritent

[1] En Éthiopie, les timbales sont le symbole de la puissance. En guerre, la prise d'une timbale équivaut à la prise d'un drapeau chez les Européens.

sous des parasols de toutes couleurs. Des soldats dansent en chantant un chant rythmé d'un bel effet. On me traduit les paroles : elles bravent absolument l'honnêteté.

Les servantes ou dames d'atours de la jeune princesse sont montées sur des mules harnachées avec soin et chacune est suivie de deux valets de pied. Toutes ces dames, au nombre de deux ou trois cents, sont richement vêtues. Chacune porte une pièce de la corbeille de la mariée. C'est ainsi que nous voyons défiler les bijoux et les costumes.

Derrière elles, un corps de musiciens jouent de la flûte et du hautbois.

Une femme porte, suspendu au col, un grand nombre de cordons de soie auxquels sont enfilés des petits sacs de maroquin de diverses couleurs et brodés. Ces sacs contiennent des prières et des versets de la Bible écrits sur parchemin. Ce sont les phylactères de la princesse.

Viennent ensuite deux jeunes filles voilées, vêtues de riches brocards, montées sur de belles mules richement caparaçonnées. Leur habillement est identique ainsi que le nombre de leurs écuyers. On tient ouvert, sur la tête de la seconde, trois parasols en soie rouge brodés d'or. Sur la tête de la première, on ne tient ouvert que deux parasols. C'est la seule distinction qu'il y ait entre la princesse et sa sœur de lait.

Un usage touchant, qui rappelle aux grands l'égalité humaine, veut que les grands ne se présentent en public qu'accompagnés de personnes portant les mêmes vêtements et les mêmes insignes qu'eux. L'empereur lui-même a l'un de ses officiers qui est toujours vêtu comme lui : c'est Liq Menkuase.

La princesse est suivie d'une jeune fille montée sur un mulet. Elle porte, suspendue dans le dos, une paire de babouches en velours cramoisi et brodé d'or, longs d'une bonne coudée. Ce sont les chaussures d'apparat de la princesse. En Éthiopie, où l'usage est d'aller les pieds nus ou chaussés de sandales, la chaussure fermée est considérée comme un insigne réservé à la famille royale et aux dignitaires de l'Église. C'est pour cette raison que l'on porte, derrière les grands personnages, pour rappeler leur rang, ces chaussures d'apparat.

Le cortège est fermé par les ras et leur escorte.

Lorsque la petite reine passa près de nous, les prêtres appelèrent sur elle la bénédiction du ciel en chantant des psaumes avec accompagnement de tambours et de sistres, et en dansant comme David dansait devant l'Arche.

Viennent des femmes portant des amphores remplies d'hydromel, de bière ; des cuisinières gravement montées sur des mules et entourées de leurs filles de cuisine portant les instruments de leur profession. L'une est coiffée d'un chaudron, l'autre porte en sautoir un trépied. Des fileuses accompagnent des ânes et des mulets chargés de coton. Tout ce bagage est porté par deux cents ânes et mulets. Un troupeau de bœufs et de moutons pour le service de la bouche.

La jeune princesse doit coucher ce soir au camp des Tigréens. C'est ainsi qu'elle sera conduite, à petites journées, à Barrouméida, où doivent avoir lieu les cérémonies du mariage.

Outre les servantes qui les suivent à la guerre et qui, sous le nom de *iechen-gered* (servante de la cuisse), sont de véritables concubines [1], ils connaissent deux espèces de mariages : le mariage civil et le mariage religieux ou de la communion.

La première union est un contrat passé entre les deux époux du consentement de leurs familles. Toutes les questions d'intérêt sont réglées et le douaire à donner à la femme en cas de divorce est déterminé.

La seconde forme de mariage est généralement une suite et une consécration de la première. Elle ne s'accomplit qu'après plusieurs années de vie commune. Les époux se présentent ensemble, et de leur mutuel consentement, à la table eucharistique et communient ensemble. Ils se promettent une fidélité éternelle et le prêtre leur donne une bénédiction particulière. Le sacrement éthiopien a son effet dans le temps et dans l'éternité ; il n'est même pas rompu par la mort de l'un des époux, car le survivant ne se peut remarier.

Il est d'usage, dans certaines familles, de marier les enfants presque dès le berceau. Dans ce cas on les élève ensemble, ils ont une table et une couche communes. On a remarqué que ces unions étaient très heureuses. Il est très rare que l'un des époux survive longtemps à l'autre ou que le survivant ne quitte le siècle pour entrer dans un couvent ou pour aller à Jérusalem.

Le mariage de la princesse Zaôdito et de Ras Sahala-Selassié doit être religieux, mais, vu le jeune âge des nouveaux époux, qui ont, l'un sept ans,

[1] Le nouvel évêque du Choa a fulminé contre cet usage. Dans la dernière campagne du roi, aucune *iechen-gered* n'a suivi les hommes de marque, qui presque tous ont suivi l'exemple qu'a donné le roi en contractant un mariage de la communion, ce qu'il a pu faire, ayant déjà deux fils pour assurer la succession au trône du Choa.

l'autre douze, on ne leur permettra la vie commune que dans quelques années.

*Mercredi* 25 *octobre*. — Nous passons la journée à faire de la photographie. Dans l'après-midi, le roi nous fait inviter à dîner chez lui demain. C'est demain qu'il recevra les gens du Choa. Pour des motifs politiques et par crainte de conflits, il n'a pas voulu les recevoir en même temps que les gens de l'empereur.

*Jeudi*, 26 *octobre*. — Bien que le festin royal soit fixé pour midi, nous sommes au palais à 10 heures. Nous tenons à nous rendre compte des préparatifs et nous allons un peu partout regarder et questionner.

A l'*ingera-bit* (maison du pain), grande construction rectangulaire, nous voyons le moulin à farine. Il se compose d'un mortier et d'un pilon en bois. Les graines, après avoir trempé dans l'eau, sont mises au pilon pour être décortiquées. Le grain décortiqué passe au moulin proprement dit, le *ouaf-chô*, qui se compose d'une table de pierre dure, à gros grain, placée sur deux pierres, inclinée en avant et terminée par un auget. Le grain décortiqué est mis poignée par poignée sur le ouaf-chô. La meunière écrase le grain avec une pierre ovale et pousse la farine dans l'auget. Pour séparer la farine du son, on la passe dans un tamis en vannerie.

En Éthiopie, on fait du pain avec du blé, du teffe, de l'orge, des pois, etc., etc. On fait aussi une grande variété de pains. Les principales sont les *ingera*, sortes de crêpes, et les *dâbô*, pains qui se rapprochent des nôtres.

Des amphores en terre servent de pétrins. La pâte est plus ou moins délayée selon le pain que l'on veut faire.

Dans l'*ingera-bit* d'Aureillo, trois rangées de fours sont au milieu de la pièce. Ce sont des fours de campagne formés de deux plaques lenticulaires s'encastrant l'une dans l'autre ; celles du dessous est posée sur des chenets en terre, celle de dessus, qui sert de couvercle, est munie d'une poignée. Ces fours ont $0^{m}70$ à $0^{m}80$ de diamètre et ont $0^{m}12$ de profondeur au centre. A côté de chaque four se trouve une boulangère et deux ou trois aides qui entretiennent un feu clair de brindilles. La boulangère a à sa droite, si elle fait des *dâbô*, des morceaux de pâte ayant déjà la forme de pain, si elle fait des *ingera*, une amphore contenant de la pâte mêlée au levain, délayée dans de l'eau et ayant la consistance de la crême.

Pour faire l'*ingera* on frotte la salle du four avec un paquet de graine

de coton, graine qui, à la chaleur, laisse suinter un peu d'huile, laquelle empêche la pâte d'adhérer. On jette ensuite dans le four, avec une cuillère en bois ou une calebasse, un peu de pâte que l'on étend vivement sur les parois du four, puis avec des chiffons mouillés on bouche hermétiquement les deux parties de l'appareil.

De l'*ingera-bit* nous passons au *tedje-bit* (maison de l'hydromel). Il faut ici visiter plusieurs bâtiments, car il y en a pour l'hydromel, pour la bière, pour l'eau-de-vie. Il y a aussi les celliers où l'on conserve les boissons, des magasins pour le *guécho*, le miel, l'orge, le mil qui servent à leur fabrication.

En nous montrant, rangées contre le mur, les amphores (*gannes*) dans lesquelles on conserve l'hydromel, on nous expliqua la fabrication de cette boisson.

On prend des gâteaux de miel en rayon (plus le miel est ancien, plus l'hydromel aura de bouquet, aussi, dans les grandes maisons, on se sert de miel de 10 à 15 ans), on en extrait la cire, puis on le brasse avec de l'eau dans une amphore. Quand il a fermenté huit ou dix jours, on y ajoute une certaine quantité de feuilles de *guécho* qui activent la fermentation et donnent du ton à la liqueur. Huit ou dix jours après, l'hydromel est bon à boire.

Un beau mouton blanc, qui erre au milieu des jarres, vient brusquement nous donner de la tête dans les jambes. Le gardien qui nous conduit nous raconte gravement que des esprits familiers vivent dans les celliers, s'emparent de l'esprit de ceux qui y demeurent et les rendent fous. Pour obvier à ce grave inconvénient, on enferme dans les celliers des moutons blancs qui s'habituent à l'hydromel, en boivent « à tire-larigot » et finissent tristement d'une maladie nerveuse, sorte de *delirium tremens*, preuve irrécusable, disent les sommeliers du Choa, que les esprits se sont emparés d'eux.

Au Choa, on fabrique la bière soit avec de l'orge, soit avec du mil. Les procédés de fabrication sont à peu près les mêmes que chez nous, sauf que le houblon est remplacé par le *guécho*.

L'eau-de-vie s'obtient par la distillation de la bière ou de l'hydromel. Le roi et les grands seigneurs ont des alambics en métal de fabrication européenne ou indienne; mais, dans la plupart des maisons, ces appareils sont remplacés par des vases en terre et des cannes forées.

Du *tedje-bit* nous allons au quartier des *ott-bit* (cuisines), où règne

une animation extrordinaire. Mesdames les cuisinières et mesdemoiselles les marmitonnes remuent, avec des cuillères longues comme des pelles, le contenu de pots gigantesques, tout en riant et plaisantant avec de joyeux compères qui viennent s'esbaudir au milieu des écuelles.

On nous présente un monsieur qui a l'air très important. Il est vêtu d'une belle tunique en satin bleu broché d'or sur laquelle il drape avec élégance une toge dont le tinteau est orné de dessins en soie. C'est le chef du *sega-bit* (maison de la viande). Cette charge est très importante, car elle comprend la surintendance des *abba-lam* (maîtres des vaches), gardiens des troupeaux royaux. Ces bergers, qui forment une caste à part, ont dans tout le royaume des villages et de grands pâturages.

Le chef du *sega-bit* nous introduit dans une vaste maison où une centaine de bœufs, soigneusement dépécés, sont étalés par quartiers suspendus à des crocs. C'est le *broundo*, viande que les Éthiopiens mangent crue[1]. C'est au *sega-bit* qu'un *agafari* (huissier) du roi vient nous chercher.

Il est vêtu d'une tunique de brocard et tient à la main une longue gaule blanche.

Précédés de l'*agafari*, nous fendons la foule des invités, 2 500 à 3 000 personnes, et nous arrivons à la partie réservée de l'*addarache* où nous trouvons l'hazago Ould-Tadek et l'*alaca* Joseph, qui nous entraînent dans la salle du festin. Un homme se tient à la porte avec un bassin et une aiguière remplie d'eau chaude. Nous nous lavons les mains, car ici l'on mange avec ses doigts.

On a voulu, ainsi que c'est l'usage en Éthiopie pour les étrangers chrétiens, nous honorer tout particulièrement, et nous sommes amenés devant le roi qui commence à peine son repas. L'effet est saisissant.

Ménélik est assis sur un lit de parade élevé, en brocatelle cramoisi et or et surmonté d'un dais de même étoffe. Une table est placée devant S. M. Les officiers de bouche se tiennent debout à ses côtés; huit pages, richement vêtus, tiennent à la main des torches de cire parfumée. Le lieu où mange le roi est séparé du reste de l'*addarache* par un épais rideau. Der-

[1] L'écossais Jacques Bruce parle, dans la relation de ses voyages, de bœufs que l'on abattait à la porte de la salle du festin et dont on dévorait la viande aux mugissements de la victime, en prolongeant à plaisir son agonie. Il n'y a, au Choa, nulle trace de cette barbare coutume. On ignore également au Choa le procédé dont parle le même voyageur, procédé qui consisterait à prendre sur un animal, sans le tuer, un morceau de viande.

rière et sur les côtés du trône se tiennent debout de jeunes princes de la famille royale. A droite et à gauche, les grands du royaume, richement vêtus, sont accroupis sur des tapis.

On nous fait asseoir auprès de MM. Labatut, Gorguos et Alfieri, qui nous ont précédés, et l'on nous apporte, dans une corbeille en jonc, une vingtaine d'*ingera*. Sur ces pains on nous sert divers ragoûts parmi lesquels il faut remarquer un plat de viande de mouton coupé en dé, assaisonnée d'une sauce au piment, et qui se mange mélangée avec du fromage frais. C'est réellement bon. Le *douro-dabo* (pain de poule) est également excellent. Il se compose de morceaux de volaille et d'œufs cuits dans un pain dont la pâte est assaisonnée d'épices.

Des hommes distribuent des couteaux à la ronde, d'autres, portant des quartiers de bœuf, se placent devant les convives. C'est le *broundo*. Chacun se coupe une aiguillette de viande.

On tient de la main gauche, entre le pouce et l'index, l'une des extrémités du morceau de chair; on saisit avec les dents l'autre extrémité de la chair et on la coupe de la main droite avec le couteau. Les gourmets assaisonnent cette viande avec de la moutarde, que l'on fabrique très bien ici, mais le commun des mortels mange le *broundo* nature.

Le roi me fait la gracieuseté de m'envoyer, par l'un de ses officiers de bouche, un morceau de *broundo* de choix. Tout en m'efforçant d'oublier que cette chair est crue, je lui trouve un goût très agréable.

Après le *broundo* on sert l'eau-de-vie.

Des pages, portant un bassin et une aiguière monumentale en vermeil, entrent. Tout le monde se lève. Deux toges sont étendues devant le roi et S. M. fait ses ablutions. On donne ensuite à laver à tout le monde, puis on ouvre les rideaux qui séparaient la pièce où le roi nous recevait de l'*addarache* proprement dit. Dans l'*addarache* sont rangées des tables basses chargées d'*ingera* et quelques servantes circulent parmi les tables.

Sur un signe du roi, les portes sont ouvertes et les convives entrent les uns après les autres. Bien que plusieurs ne soient que des laboureurs ou de simples soldats, tous, en entrant, saluent avec grâce.

Ce repas, auquel prennent part plus de 3 000 personnes, où sont prodiguées les boissons les plus capiteuses, se passe sans le moindre désordre.

Sur la fin du repas, des *astmari* (bardes) chantent, avec accompagnement de tambours que l'on frappe avec la main, des chansons de gestes en l'honneur du roi et de ses ancêtres.

Nous partons sur les trois heures, mais le roi et son entourage, qui doivent rester jusqu'à la fin, en ont pour jusqu'à cinq heures.

*Vendredi*, 27 *octobre*. — Le roi nous fait savoir qu'il désire nous entretenir dans la journée. Nous restons chez nous jusque vers quatre heures, moment où il nous fait demander.

*Samedi*, 28 *octobre*. — Nous passons la journée chez le roi à faire des photographies de S. M. et de ses courtisans.

*Dimanche*, 29 *octobre*. — Demain nous devons tous partir, les uns pour Barroumeida où se trouve l'empereur Jean et sa cour, les autres pour rentrer à Ankobèr. La journée se passe à recevoir et à rendre des visites.

*Lundi*, 30 *octobre*. — Devant partir ce matin, je note, à 6 heures, que le baromètre marque 721.4, le thermomètre + 9° 1', et que la brise souffle du nord-est.

Notre ami, le docteur Alfieri, qui ne peut quitter le roi, étant son médecin ordinaire, part pour Bourrameida et vient prendre congé de nous.

Sur les 7 heures arrivent les gabares qui doivent porter nos bagages à Ankobèr. Ils ne les prennent pas sans difficulté, car naturellement ils trouvent tous les paquets trop lourds.

A 9 heures du matin nous nous mettons en marche. Le baromètre marque 722° o., le thermomètre 15° 6', la brise souffle du nord-est et notre route est sud-sud-est. A 9 h. 30', après avoir traversé le marché que nous avons visité le jour de notre arrivée, nous inclinons au sud, puis au sud-sud-ouest. A 10 heures, nous nous arrêtons dans une prairie, près d'un ruisseau, pour déjeûner. A une heure, nous nous engageons dans une vallée où le roi fait exécuter des fouilles.

On sait qu'au moment où le Choa fut envahi par les troupes de Mohammed Gragne, en 1450, les habitants cachèrent une partie de leurs livres et de leurs trésors dans des grottes qui, comme encore aujourd'hui, servaient de magasins et de logements. Ils en murèrent l'entrée qu'ils dissimulèrent par des éboulis. La tradition place dans ces parages l'une de ces cachettes, ce qui ne saurait surprendre, la population de la région étant encore en grande partie troglodyte. Nous voyons, dans les flancs de la montagne, un nombre assez considérable de grottes habitées.

A 1 h. 50′ nous arrivons à l'endroit où se font les fouilles. Jusqu'à présent on a vainement remué une énorme quantité de blocs de rochers et fait des excavations. Déjà, du temps du grand-père du roi, on a fait de semblables recherches, mais sans résultat.

A 2 heures, dans une descente impossible, nous rencontrons l'hazage. Son Excellence me répète à plusieurs reprises : *maugued koufou.* Croyant qu'elle me donne le nom du pays, je l'inscris sur mon carnet. Tout le monde comprend mon erreur et se met à rire. M. Chefneux m'explique alors que *maugued koufou* veut dire : mauvais chemin.

La marche est tellement pénible avec des chaussures que je suis obligé de m'arrêter plusieurs fois pour reprendre haleine. C'est avec un véritable plaisir que j'aperçois Erdan qui vient à ma rencontre avec ma mule.

A 3 heures, le chemin est plus praticable et nous nous dirigeons au sud-ouest. Nous rencontrons une source qui s'échappe avec un bruit argentin d'un lit de cailloux blancs ombragé de sycomores. J'y bois avidement en me servant de mes mains comme d'une coupe. Quelques minutes après, nous sommes sur un plateau en terrasse couvert de beaux arbres et de cultures. A 7 heures, nous nous arrêtons, pour bivouaquer, sur un petit plateau à mi-côte.

*Mardi,* 31 *octobre.* — A 6 heures, le baromètre marque 743.0 et le thermomètre + 11° 9′. La brise souffle du nord-est et le temps est serein.

Nous partons à 6 h. et demie et à 7 h. et demie nous avons, à 600 mètres à droite, notre camp du 12 au 13 octobre. Peu après nous voyons, du même côté de la route, l'église d'Arba-Tamsa ; nous apercevons, sur notre gauche, des maisons et des cultures.

Nous laissons ici sur la droite la route que nous avons suivie à l'aller; l'hazage, qui voyage avec une suite nombreuse, ne veut pas, dans un intervalle aussi rapproché, imposer deux fois aux mêmes habitants la charge de le recevoir.

A 8 h. 15′, nous atteignons un plateau couvert de cultures et d'habitations ; sa traversée nous prend vingt minutes. Une heure plus tard, sur un second plateau ondulé, aussi couvert de cultures et de maisons, nous voyons des tisserands occupés de la confection d'étoffes de laine beige qui, foulées, servent à faire des burnous, des tentes et des toges. Le sol se couvre ensuite de buissons et nous avons, sur notre gauche, une église dédiée à sainte Anne.

Les cultures et les habitations apparaissent de nouveau et l'on voit sur le plateau des affleurements de roche.

A 10 h. la brise souffle du nord-est, le temps est serein et le thermomètre marque 18° 7′. Nous nous arrêtons dans une prairie pour faire manger nos montures.

Après avoir traversé deux ravins et un plateau, nous atteignons à midi un plateau où est perchée, sur un rocher, l'église de *Quati-Mariem* (Rocher de Marie). Sur la gauche se trouve un village composé de deux groupes de maisons distants l'un de l'autre de 300$^{m}$. Dix minutes après nous sommes dans un ravin où l'eau coule parmi les roches. Après avoir traversé d'autres ravins et d'autres plateaux nous arrivons vers une heure au village où est née la mère du roi. En face de ce village, et sur notre droite, se trouve un ravin avec des rochers qui s'étagent et sur lesquels s'ébattent de nombreuses troupes de singes à crinière.

A 2 h. une forte brise souffle du nord-est, nous sommes encore sur un plateau où se trouvent des habitations. Puis nous descendons dans un ravin où il y a de l'eau et nous avons devant nous des rochers dont l'ascension est impraticable. Nous obliquons à gauche et après de véritables tours de force nous arrivons, à 3 h., sur un plateau aride qu'il faut descendre aussitôt. Nous laissons de côté un village où les fourriers de l'hazage vont donner des ordres pour l'approvisionnement de notre camp. A trois heures 40′ nous traversons une vallée ravinée par les eaux et nous allons dresser nos tentes dans une belle prairie qui occupe le centre d'un vallon très encaissé. Le nom de cette région est *Jiguem*. La brise souffle du nord-est et le temps est couvert.

*Mercredi, 1er novembre.* — Le temps est toujours couvert et le vent est du nord-est. A 6 h. le baromètre marque 690° et le thermomètre + 8° 9′.

Nous nous mettons en route vers 7 h., nous dirigeant au sud-ouest. Nous traversons des vallées, nous gravissons des pentes jusqu'à 8 h. où nous arrivons à une rivière dont le lit est très encaissé dans des roches. Après l'avoir traversée, nous nous trouvons dans une petite vallée cultivée où nous rencontrons le fils aîné de l'hazage Ould Tadek qui joue à mulet avec l'un de ses suivants.

Le jeu consiste à lancer les mulets au galop, tandis que l'un des cavaliers fuit, l'autre le poursuit en lui jetant des mottes de terre qu'il faut ramasser sans quitter la selle.

Un peu après nous arrivons sur un plateau terreux couvert de belles cultures. Inclinant un peu au sud-sud-ouest, nous nous croisons avec une grande caravane de bêtes de somme et de porteurs.

Nous passons ensuite des fonds où il y a de l'eau, des prairies, un plateau terreux couvert d'herbages et nous nous arrêtons dans une dépression du sol, auprès d'un cours d'eau, pour déjeuner.

Passe une caravane composée d'une quarantaine d'animaux chargés de colis d'une forme étrange. Dans cette caravane se trouve un jeune européen à barbe jaune dont le col est orné d'une croix de vermeil. C'est le docteur Steker. Il vient nous saluer. M. Chefneux l'a déjà connu, M. Labattut aussi. Mon nom ne lui est pas inconnu. Nous causons un moment. Je lui offre de partager notre dejeûner, mais il répond que c'est mercredi et qu'il jeûne suivant les prescriptions de l'église d'Ethiopie. Le docteur se remet alors en marche et nous attaquons notre déjeûner.

Nous nous remettons en route à 10 h. La voie est sensiblement en pente, le sol est fertile et non cultivé. Toujours montant et descendant, nous arrivons à midi au sommet d'une côte à pic qui surplombe un profond ravin dans lequel nous allons descendre. Dans ce ravin nous trouvons de belles pierres vertes. Contiendraient-elles du cuivre? Vers une heure nous arrêtons dans une belle prairie pour faire manger et reposer nos bêtes.

A une heure et demie nous repartons dans la direction du sud-est et nous descendons sensiblement jusqu'à une rivière très poissonneuse où nous faisons boire nos mules. A 3 h. nous nous arrêtons pour la nuit auprès d'un pauvre village qui est accroché au flanc d'un vallon.

*Jeudi, 2 novembre.* — Les indigènes avec qui nous avons voyagé ne connaissent aucun des noms du pays, et non sans peine j'apprends que le lieu où nous nous trouvons est *Ganna-Memcha*; à l'ouest du petit village et sur une montagne isolée appelée *Kourô-Guedel* (le Précipice-Orgeuilleux), se trouve l'église de *Selassié* (la Trinité). C'est dans un manoir dont dépend cette église qu'aurait été élevé Sahala-Salassié, grand-père de S. M. Ménélitk II, roi actuel du Choa.

A 6 h. et demie nous quittons le village où nous avons passé la nuit et nous faisons route au sud. Nous gravissons une pente pour atteindre au plateau qui est cultivé et présente de grandes ondulations. A 8 h. nous tournons au sud-est pour passer entre l'église Saint-Georges et le village de Debra-Mittemak. Ici, le plateau est couvert d'une verte et fine pelouse au

milieu de laquelle nous faisons une halte d'une heure. Au moment de nous remettre en marche, le baromètre marque 703° 1′ et le thermomètre + 12° 9′. Nous voyons des habitations, des cultures, de gras herbages où nos montures déjeûnent copieusement. A midi, nous appuyons au sud-sud-ouest, laissant sur notre droite la tombe d'un guerrier sur laquelle est un faisceau de roseaux. Ici la route s'infléchit à l'est, le plateau devient rocheux, les sentiers sont tracés comme des sillons. Le terrain devient ensuite moins aride et nous avons à gauche, sur une éminence, le village de Gib-Aussat et son église de Mariem.

Nous apercevons au loin des gens qui gesticulent, nous entendons le bruit d'une dispute et nous voyons scintiller des lames de sabre. Nous pressons le pas et nous arrivons au moment où se sauvent des soldats de l'hazage. Ces soldats ont volé, dans un champ, des fèves et des petits pois et les paysans ont eu l'audace de défendre leurs biens. Deux ou trois paysans ont le sabre à la main et pérorent. L'un d'eux a reçu, sur une joue, deux ou trois coups de sabre.

A une heure nous traversons un torrent. Sur les deux rives un grand nombre de pauvres étalent leurs infirmités et crient d'un ton traînard : « L'ami du Sauveur du monde — l'ami de la Vierge — l'ami de saint Georges, etc., etc., aura pitié de moi ».

Nous montons dans la direction de *Gibouatcha*, auprès duquel nous établissons notre camp. A 6 h. le temps est serein, mais un vent violent souffle du nord-est. Ce vent augmente peu à peu de vitesse, et sur les onze heures il souffle en tempête. Notre tente est enlevée et, pour la redresser, il nous faut aller chercher nos serviteurs qui dorment dans les maisons du village.

*Vendredi, 3 novembre.*—Nous prenons congé de l'hazage, qui se rend à Debra-Beran, et de M. Labattut, qui se rend au marché de Boulo-Orké. Nous devons rentrer à Ankobèr par la station que les Italiens ont à *Let-Marafia* (Repos de Courges). Cette station a été fondée par le marquis Antinori, qui vient d'y mourir et d'y être inhumé.

M. Chefneux et moi et nos seuls domestiques nous nous mettons en marche. Notre direction est sud-sud-est jusqu'à un affluent de droite de la Bereża. Après avoir gravi la côte opposée, nous nous dirigeons au sud-sud-est, sur Let-Marafia. En passant je relève l'église d'Emmanuel. C'est un lieu de pèlerinage. Il y a des piscines miraculeuses dont les eaux guérissent

toutes les maladies cutanées. Laissant Ankobèr au sud-ouest, je m'engage dans des rochers à pic.

Hier, l'hazage et M. Labattut m'ont dit et répété, sur tous les tons, que l'on ne pouvait descendre cette route, sur un mulet, sans le plus grand danger. Une bête qui serait capable de porter son cavalier dans ce chemin serait, disaient-ils, « de premier poil ». Je veux tenter l'aventure et reste bravement ou imprudemment en selle. A 11 heures, je déjeune dans une anfractuosité des rocs, près d'une cascatelle qui bouillonne à ma droite. A midi, je passe auprès des ruines de la résidence royale de Deldel-Koundi, qui fut détruite par l'empereur Théodoros. Vers une heure, je suis par le travers d'Emmanuel, qui est sur ma gauche. Après avoir traversé un coin des cultures du plateau de Gourravella, je tourne à l'est par un sentier taillé dans les rochers et réellement très difficile. Des troupes de singes gris de toute taille jouent dans les rocs. Puis nous trouvons des champs labourés, des maisons, de riants paysages arrosés par des eaux qui jaillissent au mi-de bouquets de fleurs, tombent en cascatelles, de roche en roche, et forment des ruisselets.

La température a changé à mesure que nous descendions. De + 13° 2 elle a monté à + 18° 9′. Le baromètre a monté de 660° 4′ à 748° 2′. Nous appuyons à l'est et nous continuons à descendre jusqu'à la porte de la station.

Nous sommes cordialement reçus par l'interprète, M. Joseph, qui a la garde de la station depuis la mort du marquis Antinori. M. Joseph est un gouragué. Il a été élevé à Marseille, chez les Capucins, par les soins de Mgr Massajia.

La station se compose de vastes et beaux terrains que le roi a mis gracieusement à la disposition de l'Italie. De beaux arbres en ombragent les bâtiments, et c'est sous un magnifique sycomore que se trouve le tombeau du marquis Antinori.

Le tombeau du marquis se compose d'une maisonnette circulaire surmontée d'une croix. L'intérieur est orné d'un buste du marquis. Tout cela est l'œuvre de nos compatriotes, MM. Chefneux et Tessier. Ces messieurs et le docteur Alfieri ont assisté aux derniers moments d'Antinori qui a reçu de deux prêtres indigènes, Deftara Sali et Abba Yoannes, les derniers sacrements.

De la tombe du marquis nous passons dans les jardins de la station, puis sur la lisière de la forêt qui l'avoisine.

Les arbres de cette forêt sont remarquables par leur taille et par l'être singulier qui a établi sa demeure sur leur cîme, des singes de la famille des semnopithèques ou entelles, qui est, aux Indes, l'objet d'un culte. Sous le nom de *Colobe Goureza*, il est également ici l'objet de superstitions. Il a le corps noir avec une sorte de longue mante formée de poils blancs sur les bords et noirs au centre. Ces poils, qui sont très longs, encadrent le visage, forment, sur le dos, une sorte de draperie, et, à l'extrémité de la queue, un vrai panache. Le Goureza ne descend jamais à terre et passe toute sa vie au sommet des arbres. Il franchit des espaces extraordinaires par des bonds tellement prodigieux que l'on croirait, en le voyant aller d'un arbre à l'autre, qu'il vole. De tous les singes que j'ai pu observer en liberté, le Goureza est celui qui rappelle le plus les allures de l'homme. Les Choaniens disent que les anachorètes font dans le corps du Goureza, leur temps de purgatoire.

Le soir on me présente un enfant qui a été élevé par Antinori qui en faisait, en route, son cuisinier.

Il se nomme Mama, est très gentil et comprend un peu l'italien. Je suis très heureux de le prendre à mon service.

*Samedi, 4 novembre.* — Nous partons vers onze heures, dans une direction sud, mais en quittant la station il faut monter quelle que soit la direction que l'on choisisse, aussi, bientôt, notre direction est sud-ouest. Peu après nous atteignons la ligne de faîte qui sépare la vallée de Let-Marafia de celle de *Mal-onze* (entre rivières). A midi nous arrivons devant une poudrière construite par notre compatriote, M. Joubert, pour le roi du Choa. De la vallée du Mal-onze nous passons dans une autre qui aboutit à Ankobèr, où nous arrivons à une heure et demie.

---

## ITINÉRAIRE D'ANKOBÈR AU KAFFA

Je rentrais à Ankobèr le samedi 4 novembre 1882, venant d'Aureillo; le lendemain dimanche, je recevais du roi en cadeau un magnifique mulet noir; cet animal sortait des écuries royales; de plus, le roi avait donné l'ordre de me le donner harnaché et, d'après sa volonté, ce harnache-

ment était celui dont les dedjaz matche[1] seuls, ou les personnes à qui le roi veut faire l'honneur d'une assimilation, ont le droit de se servir. C'est ainsi que, très gracieusement, S. M. Ménélik II, me donnait un rang dans ses Etats[2].

Le lundi 6 novembre, nous prenons avec M. Chefneux une importante décision; M. Chefneux va partir pour Sagallo, Obock et Aden, et moi pour Kaffa; avant de nous mettre en route, il nous paraît nécessaire d'aller faire une visite au ras[3] *Gobanna* (pleine lune, en

[1] *Dedjaz matche* est le troisième titre de l'Ethiopie, en comptant comme premier titre celui de *Negous* (roi). Ce mot a, en éthiopien, littéralement, la signification de *porte des gens en campagne;* dedjaz matche, on prononce souvent par abréviation dedjaz, en faisant suivre le nom de la personne, peut être comparé soit à notre général de division, ou mieux au baron du moyen-âge.

[2] Le roi de Choa est en usage de donner à tous les Européens qui arrivent un mulet, mais le don de la selle de dedjaz matche est assez rare, et constitue une très réelle faveur. Pendant tout le temps de mon séjour au Choa, qui a duré jusqu'en juillet 1884, le roi n'a cessé de me donner des témoignages nombreux et irrécusables d'estime et d'affection; c'est ainsi qu'il me nomma, en juillet 1883, au malcagnat (fief) d'Arebsa Galane, et qu'il m'éleva, en juillet 1884, à la troisième grandesse du royaume de Choa.

[3] *Ras* est un mot ghèze, en usage dans toutes les langues de l'Ethiopie, qui signifie la tête de l'homme ou des animaux, un cap ou une cime de montagne; au figuré, il sert à désigner un rang honorifique et une ancienne charge de l'empire. Tous les ouizero (nom donné aux descendants de Salomon), qui ne sont ni *attiés* (Empereurs), ni *Negous* (rois) prennent le titre de *ras*, et ce titre n'est plus qu'un équivalent de celui de duc ou de maréchal.

M'autorisant du précédent des frères Abbadie et autres savants, j'appelle la contrée nommée par les Musulmans de la mer Rouge Abacha (bâtards, gens mêlés), mot traduit sur nos cartes par Abyssinie, du nom d'Ethiopie que ses habitants n'ont cessé de lui donner; je pense même qu'il convient d'étendre ce nom à toute la portion de l'Afrique qui est peuplée par la race éthiopienne; les principales populations de cette race sont les Çomalis, Adals, Donakils ou Afars, les Oromons (Gallas), les Tigréens, les Amarras, les Gouragués, les Sidama, etc., etc. L'unité d'origine de ces différents peuples peut se démontrer : par des mœurs et des coutumes analogues, des traditions identiques; ils ont tous des généalogies remontant à Abraham. Enfin, en ce qu'ils parlent une même langue; car leurs différents idiomes ont bien entre eux des différences comparables, non à celles du français et de l'italien, mais bien à celles du roumaniote et du roumain, du provençal et catalan; comparées aux ghèze, les différentes langues éthiopiennes ne se trouvent pas plus dissemblables de leur langue mère que ne l'est le français de Racine de la langue créole parlée dans nos anciennes colonies.

Le ghèze, on le sait, est une langue sémitique analogue, comme grammaire et morphologie, à l'hébreu, au syriaque, à l'arabe, et dont tous les vocables mêmes, à l'exception de quelques mots empruntés à la langue grecque, sont hébreux ou arabes.

Oromon), avec qui M. Chefneux entretient les meilleures relations. Pour mettre notre projet à exécution, nous quittons Ankobèr le mardi 7 novembre, à huit heures du matin et, le même jour, sur les sept heures du soir, nous entrons à Gimbici, résidence du ras, après avoir parcouru une distance qui doit être estimée à 60 kilomètres environ.

La première personne que nous rencontrons en arrivant chez le ras, c'est notre ami le capitaine Pino [1]; la deuxième, c'est *Abba Yoannès* (Père Jean) [2], encore un ami : l'augure est bon. En effet, après nous avoir fait servir un repas auquel nous faisons honneur en voyageurs fatigués, le ras nous fait appeler.

Ras Gobanna est le fils d'un chef des Abichous, il est né en 1817, il a été au service du grand-père et du père du roi, il a parcouru avec honneur tous les degrés de la hiérarchie éthiopienne; il est considéré comme le premier guerrier du Choa, c'est un des serviteurs les plus dévoués de S. M. Ménélik II, qui a su reconnaître largement ses services, en lui donnant la surintendance de tous les pays Gallas [3], qui reconnaissent son autorité jusqu'au Kaffa.

Il est à remarquer que la langue amarigna, qui est l'un des idiomes éthiopiens les plus éloignés du ghèze, a conservé un nombre de mots ghèzes, identiques comme prononciation, lorsqu'ils ne le sont pas également comme orthographe, tel que l'on peut presque, *encore aujourd'hui*, parler l'amarigna en n'employant que des mots ghèses. Cependant, depuis que l'amarigna s'écrit couramment, il n'y a guère de cela que 150 ou 200 ans, cette langue s'éloigne de plus en plus du ghèze; pour s'en convaincre, il suffit de comparer entre eux les dictionnaires de la langue amarigna publiés par Ludoff à la fin du siècle dernier; par Isemberg dans la première moitié de notre siècle; par Antoine d'Abbadie récemment.

1 M. Pino Eloy, capitaine au long cours, venu au Choa comme agent de la maison *Tramier, Lafage et Ce*, de Marseille.

2 Le Père Jean est un Ouallo Galla; âgé de six à sept ans, il gardait les troupeaux de ses parents, Musulmans fervents, et rêvait déjà le voyage à la Mecque; des marchands musulmans passant par là, causent avec l'enfant, lui promettent de l'emmener à la Mecque; l'enfant, joyeux, les suit; à quelques jours de là, les marchands le vendent comme esclave à l'évêque Massallia, qui le fait élever en Egypte et à Marseille, puis l'ordonne prêtre. Telle est l'histoire de notre ami le Père Jean.

3 En Ethiopie, le mot Galla sert surtout à indiquer un état social, et ce nom est donné à toutes les populations qui ont conservé le culte naturaliste des époques patriarcales et ne sont ni chrétiennes ni musulmanes. Le mot Oromon, lui, sert à indiquer une race particulière (il y a des Oromons chrétiens ou musulmans qui ne sont plus Gallas). Revoil rapporte que les Çomalis, parlant de l'époque où ils n'étaient point Musulmans, disent : *lorsque nous étions Gallas.*

L'accueil du ras fut des plus gracieux et il me promit de me faire accompagner partout jusqu'au Kaffa. Nous passons la journée du 8 chez le ras, et celle du 9, en compagnie du capitaine Pino, à Ankobèr; le 11, M. Chefneux partait pour la côte; son absence devait durer de deux à trois mois; il n'est rentré cependant qu'au mois de mai 1884.

A la suite des obligeantes promesses du ras, j'avais fait un plan de voyage qui me paraissait bien aventureux; je me proposais de parcourir les pays Gallas, Oromons et Sidama soumis à S. M. Ménélik II et gouvernés au nom de ce roi par Ras Gobanna, et dans lesquels se trouvent compris, comme tributaires, outre le royaume chrétien de Kaffa, les Etats musulmans de Djema, Limou, Ennerea, Goma, Gouma, Gherra ; c'est dans ce dernier royaume que furent retenus prisonniers les voyageurs italiens, ingénieur Cherini et capitaine Picatri. Le premier, n'ayant pu supporter les rigueurs d'une dure captivité, succomba, et un pieux pèlerinage à la tombe de ce vaillant frère sera un des buts de mon voyage.

*Lundi* 13 *Novembre* 1882. — Le matin, à sept heures et demie, M. Pierre Labatut [1] et le capitaine Pino viennent me voir et ont la gracieuseté de m'inviter à déjeuner chez le capitaine; ces Messieurs sont voisins et ils mangent un jour chez l'un, un jour chez l'autre ; ils demeurent au bas de la ville, au quartier dit de *Tchaffa*.

L'habitation du capitaine Pino (je l'ai depuis acquise pour 100 thalaris, soit 450 fr.) a été construite par le Révérend Greiner, missionnaire d'origine allemande, qui, avec le Révérend Mayer, également Allemand, représentent au Choa la Société Biblique de Londres. Cette habitation est composée de cinq grandes chaumières, au milieu de jardins; au rez-de-chaussée d'une de ces chaumières, se trouve une pièce carrée avec des croisées qui ont des vitres! luxe inouï en Ethiopie; cette pièce est le salon, la salle à manger, la chambre à coucher du capitaine; mais le tout maritimement astiqué et briqué.

C'est là que nous sommes tous les trois réunis pour déjeuner, vers onze

[1] M. Pierre Labatut, après avoir été colporteur en France et en Italie, entrepreneur en Egypte, est venu au Choa il y a une dizaine d'années, où il a su, par son aménité, sa franchise, sa loyauté, acquérir la confiance du roi, l'estime des grands, l'affection des petits. M. Labatut est le seul négociant européen fixé dans l'Ethiopie méridionale, il fait un commerce assez important entre le Choa et Aden.

heures du matin. Le Schoum[1] Ato[2] Tchouffa, qui gouverne, en l'absence de l'Hazage[3], *Ould-Tadek* (fils des saints), la ville[4] d'Ankobèr[5],

[1] *Schoum.* Bien que ce mot vienne du verbe schoume, il gouverne. En amarigna comme en hébreu, arabe, et autres langues sémitiques, la troisième personne masculin singulier du prétérit du verbe simple donne la racine verbale ; ainsi de schoume dérivent les noms et les adjectifs (schoumet), gouvernement, et l'adjectif ou nom qualificatif (schoum), gouverneur ; on aurait tort cependant de prendre ce mot schoum pour l'équivalent du mot français qui indique toujours une fonction assez relevée, car cette désignation de schoum est donné au Choa à toute personne qui a une fonction de l'ordre administratif ; il y a des schoums qui gardent un peu d'herbes, d'autres qui régissent des provinces ; notre mot fonctionnaire est à peu près l'équivalent de schoum.

[2] *Ato* est un équivalent du mot français Monsieur, ou mieux, sieur, car on ne l'emploie jamais sans le faire suivre du nom de toute personne à laquelle on s'adresse ou de qui l'on parle ; on fait précéder de ce mot le nom de toute personne sans fonction ou qui a une fonction moindre que celle d'Hazage (voir note 5) ; lorsque l'on adresse la parole à un supérieur comme position, ou à un homme plus âgé que soi, on dit Ghéta, que l'on peut traduire par Monsieur ou Seigneur. Les empereurs ont droit, lorsqu'on leur parle, à une appellation particulière, celle de Djan-hoï. Voici ce que les érudits éthiopiens racontent au sujet de cette appellation intraduisible :

L'Empereur Sarza-Denglel, surnommé Malak-Sagad, se trouvant à Demba, un jour qu'il rentrait victorieux d'une expédition entreprise contre les Juifs éthiopiens révoltés, entendit les paysans qui criaient : Djan-hoï ! ! Djan-hoï ! ! ! à un éléphant qui venait sur eux, et s'en retourna en entendant ce cri ; l'Empereur demanda aux paysans la raison de leur cri ; ceux-ci lui dirent : « Lorsque l'éléphant vient sur nous, nous lui crions : Djan- » hoï ! et il a pitié de nous. » L'Empereur répondit aux paysans : « C'est bien ! dorénavant, lorsque vous aurez quelque chose à me demander, vous me direz Djan-hoï ! et je » vous l'accorderai. » Depuis ce jour, on dit Djan-hoï aux Empereurs d'Ethiopie ; avant, on leur disait : Douzo.

Aux ecclésiastiques et aux personnes d'âge que l'on respecte plus particulièrement, on dit : Abati, mon père ; le nom des évêques Aboun, a en ghèze la signification de notre père. Entre égaux, même lorsque l'on parle à des étrangers, on se traite de frère ; aux inférieurs, un homme bien élevé ne dira que mon fils, ma fille, mes enfants.

Aux femmes, on dit, suivant leur âge, ma fille, ma sœur ou ma mère ; ce dernier mot est toujours employé lorsqu'on parle à une religieuse ; enfin, le mot *emabiet*, (mère de la maison), est un équivalent de Madame, et bien que les femmes seules descendantes de la lignée de Salomon aient le droit à être appelées ouizro, on donne poliment ce titre à toute femme dont le mari ou le fils occupe une grande situation.

Enfin, lorsque l'on vous appelle, l'usage veut que l'on réponde Abiet : Seigneur ; c'est le mot consacré pour demander justice aux grands et même à l'Empereur.

[3] *Hazage*, la traduction littérale de ce titre est celle de *commandant ;* dans toute grande maison il y a un ou des Hazages ; ceux du roi sont ses ministres ; celui dont il est ici question est un véritable premier ministre, car il est chargé : 1° des relations extérieures ; 2° des affaires commerciales ; 3° de l'administration du domaine personnel

étant le voisin de ces messieurrs, je lui fais demander si je puis aller le voir après déjeuner; car, désirant aller coucher ce soir dans un domaine particulier du roi, j'ai besoin pour être hébergé et reçu d'un homme connu qui m'accompagne, et je veux aller prier le schoum de me donner quelqu'un. Ayant eu la précaution de faire connaître ce que je désire du schoum à mon émissaire, ce dernier en rentrant m'annonce qu'Ato Tchouffa [1].

du roi; 4° de la surintendance des douanes et marchés; 5° de surveiller et régir les Musulmans (ils ne sont que tolérés ici); 6° du gouvernement de la ville d'Ankobèr et de la province d'Ifat.

4 En Ethiopie, on divise les centres habités en : *Katama*, ville; *Mender*, village; *Amba*, hameau; ces derniers sont les plus nombreux et jouent le plus grand rôle dans la vie éthiopienne; c'est là que résident, entourés de leurs vassaux, soldats, clients, les seigneurs éthiopiens. On nomme Balambaras (tête du maître d'amba) le plus petit des grands vassaux de la hiérarchie éthiopienne.

5 Ankobèr est formé de deux mots amarigna, *anko* (singe), et *ber*, porte-défilé. Quelques personnes écrivent Ankobar. La voyelle éthiopienne est un son intermédiaire entre un *a* très bref et un *e* muet, ces deux sons étaient regardés comme identiques par nos anciens prosodistes, et Villon, entre autres, fait constamment rimer *a* avec *e*, ce qui était admis généralement au XVe siècle partout où l'on avait coutume, pour me servir de l'expression de l'époque, de prononcer le français à la parisienne.

1 Tchouffa, signifie en amarigna celui qui a de grosses tresses de cheveux; il existe en Ethiopie l'usage patriarcal de donner aux enfants nouveaux-nés le nom de la chose qui préoccupe les parents au moment de la naissance de leurs enfants, ce sont des surnoms; ainsi le nom du schoum dont il est ici question n'a point la signification qu'il a de grosses tresses de cheveux; mais il indique dans les parents d'*Ato Tchouffa* l'espoir de lui voir un jour les cheveux tressés, coiffure qui ne peut être portée en Ethiopie que par les guerriers qui ont tué plusieurs ennemis à la guerre.

Les Ethiopiens chrétiens en baptisant les enfants, ce qu'ils font par immersion quarante jours après la naissance, en même temps que la circoncision et la purification de la mère, usages judaïques conservés par tous les Ethiopiens chrétiens, donnent aux enfants leurs noms chrétiens; ce n'est point comme en Europe un simple nom de saint, mais un de ces noms précédés des mots enfant, force, ressemblance, reliques, serviteur, esclave, fils.

On sait qu'il existe en Ethiopie l'usage chevaleresque de donner aux guerriers le nom de leurs chevaux; on attache la plus grande importance à ces noms qui, choisis par le guerrier lui-même, est, comme au moyen-âge les devises et les cris de guerre des preux, une sorte de programme. Le roi Ménélik II choisit pour son cheval le nom de *Dagno* (justicier), et s'est ainsi donné le beau nom d'*Abba-Dagno* (père du justicier), car le nom chevaleresque des guerriers éthiopiens est formé de celui de leur cheval précédé du mot *abba* (père, propriétaire); c'est de ce nom que le guerrier lui-même se désigne lorsqu'avant le combat il déclame son thème de guerre, en manégeant son cheval, bran-

s'excuse de ne point me recevoir, car il prépare le Taskar[1] de feue son épouse.

Vers midi, je prends congé de mes hôtes, et après souhaits de bon voyage, santé, poignées de mains, je rentre chez moi, où j'ai à recevoir plusieurs visites d'indigènes, amis de M. Chefneux, qui sont devenus les miens, et, à deux heures après midi, tout est prêt pour le départ.

Mes compagnons de voyage seront :

1° M. Louis *Gebra Mariem* (esclave de Marie), Ballaman[2] de S. M. Ménélik II, roi de Choa ; il me sert d'interprète depuis mai 1882, il parle et écrit l'amarigna, le français, l'italien et connaît aussi l'oromon, qui est sa langue, l'arabe, l'afar, le latin et un peu l'anglais. M. Gebra Mariem est de race oromone ; il fut en bas âge volé à ses parents par des marchands musulmans et amené comme esclave sur les marchés du Choa ; il y fut racheté par l'évêque Massallia ; envoyé par ce prélat en Egypte et en France, il y a reçu une éducation classique ; il est âgé de trente ans environ.

2° *Aiellé Emmanuel* (la force d'Emmanuel), mon fidèle Aiellé, mon fils Aiellé, Amara de grande famille, élevé en pays Galla, parle amarigna, oromon, arabe, bon cavalier, habile tireur, intelligent, dévoué ; je

dissant ses armes devant ses soldats ; c'est de ce nom que les soldats l'interpellent et que les bardes le nomment dans les chansons de gestes.

Dans une assez grande partie de l'Ethiopie, notamment chez tous les Oromons, on prend le nom de son fils prémier-né et l'on s'appellera du jour où l'on a un fils : père de. . . . . , mère de. . . . . . .

[1] Le *Taskar*, usage que j'ai retrouvé chez des populations, aujourd'hui musulmanes, jadis chrétiennes du Sahara central (voir mon livre l'AFRIQUE OCCIDENTALE. — Paris, Challamel, 1876), est une cérémonie que l'on célèbre le jour anniversaire de la mort d'un parent ; elle consiste en prières que viennent dire les prêtres, en repas que l'on donne au clergé, parents, amis, et surtout aux pauvres à qui, en outre de la nourriture, on distribue des aumônes. L'usage est de célébrer pour les pères, mères, époux, épouses, le taskar pendant sept années au moins ; pour les grands personnages pendant un temps indéterminé ; pour les rois, pendant tout le règne de leur successeur ; cette année 1882, on a célébré le trente-cinquième taskar en l'honneur du *Négous Sahala Selassié*, grand-père du roi actuel, dont le père *Negous Aiellé Malacotte* a cependant régné.

[2] *Ballaman* : Bruce, si mes souvenirs sont exacts, a donné à ce mot la signification de chambellan. Si du temps de Bruce ce mot avait cette signification, il ne l'a plus aujourd'hui ; sa traduction littérale serait (compagnon du maître) favori ; ce nom sert à désigner non seulement toutes les personnes du service de la chambre des rois et des grands, mais aussi tous ceux qui ont dans une maison quelconque leurs petites et leurs grandes entrées. J'ai souvent entendu mes serviteurs parlant des indigènes qui étaient familiers chez moi, dire : *e gheta ballaman nô :* c'est un ballaman de Monsieur.

l'ai trouvé à Aden, où il avait accompagné l'explorateur Martini; il est auprès de moi depuis février 1882, depuis il ne m'a pas quitté. J'écris ceci en février 1885 à Nîmes, et il est à côté de moi. Aiellé était, lors de mon départ d'Ankobèr pour le Kaffa, chef de ma caravane, composée de :

A Un enfant de onze à douze ans, de race oromone, élevé par feu le marquis Antinori, qui sert de cuisinier et se nomme Mama.

B Circosis, Achabert, Ould Gorguis, enfants amaras de quatorze à treize ans, qui doivent en route couper de l'herbe pour les mules.

Il est à remarquer que de tous les auxiliaires de voyage, les enfants sont généralement les plus utiles, ne connaissant ni le danger ni le découragement, ils vont toujours en avant avec un nouveau plaisir.

C Gabra-Mikaël, jeune Tigréen, à mon service depuis Obock; Dannié, Amara, de seize à dix-sept ans, ancien camérier de feu le marquis Antinori; comme Mama, il parle et comprend un peu l'italien. En 1883, Dannié a été emmené en Italie par le comte Pietro Antonelli. Touffa est au service particulier de M. Gebra Mariem.

Heureusement la domesticité, telle qu'elle est actuellement constituée en Europe, est encore inconnue en Ethiopie; là, le domestique fait partie de la famille et les jeunes gens qui ont de la naissance (comme chez nous au moyen-âge, page, damoiseau, écuyer, chevalier), servent un patron; cela est même considéré, non sans raison peut-être, comme un complément d'éducation; aussi les Ethiopiens qui connaissent nos langues, nous disent-ils en nous parlant de nos domestiques : vos enfants! ce qui est, du reste, la traduction fidèle du mot *Astchekeur*, mot consacré pour désigner les serviteurs d'un particulier, les gens d'un chef, les sujets d'un roi, ou leurs propres enfants.

D Abba Meri, Galla d'une trentaine d'années, Ould Selassié, Amara de quarante ans environ, engagés pour charger et conduire les *agassas* (mulets de bât).

E Un porteur, Guindo, noir, originaire de Kaffa, a trente-cinq ans environ ; ancien esclave de la reine de Ghera, il fut donné par cette souveraine au voyageur Secchi.

F Une mule (Rosine), et un mulet (César) ; c'est celui que m'a gracieusement envoyé le roi de Choa, pour mon usage personnel; trois mules de selle pour mes gens, deux mulets de bât, plus la mule de M. Gabri Mariem.

Treize personnes et huit mules ou mulets forment notre troupe aventureuse.

Le Bagage consiste en linge et vêtements; plus les objets destinés à être offerts en cadeaux à nos futurs hôtes, ce sont :

Des *verroteries*, perles et petits miroirs ;

De la *coutellerie*, couteaux fermants à une et plusieurs lames, petits ciseaux, rasoirs;

*Ambre* en filière;

*Soierie*, soie flache pour broderie, damas pour chemises;

*Draps* bleu et rouge pour burnous;

*Parasols* et *parapluies*, les premiers de couleurs claires, les seconds de couleurs sombres.

Le tout renfermé dans des valises de cuir munies de courroies, d'un chargement facile sur les bêtes de somme, et qu'un homme peut transporter sur le dos comme un havre-sac.

Les Armes. — Outre les lances, sabres, couteaux, boucliers des hommes, je dispose de quatre fusils et de six revolvers.

Instruments. — En quittant la France en octobre 1881, j'étais loin de penser que j'aurais à entreprendre un voyage d'exploration avant de rentrer en Europe, aussi je ne dispose que de :

1° Un chronomètre qui, à la suite de mon voyage à Segou-Sikoro, m'a été donné par la Société de géographie de Lyon ;

2° Un baromètre holostérique compensé de Naudet, de Paris ;

3° Deux thermomètres de Baudin, de Paris ;

4° Deux boussoles de poche.

C'est tout, il ne faut point l'oublier, je ne suis ni un explorateur topographe, ni un explorateur naturaliste, mais bien un voyageur économiste poursuivant en Afrique, depuis vingt ans déjà, sinon avec succès, du moins avec constance le but : « d'ouvrir des routes, créer des relations entre les » possessions françaises d'Afrique et l'intérieur du continent. »

En fait de cartes, il est bon de noter que je n'avais avec moi que celle du *Stielers Hand-Atlas*, *n°* 70, excellente comme toutes celles qui portent le nom du regretté maître *A. Peterman*. Quelle que soit la carte, du reste, que l'on interroge, on remarque à première vue que l'Ethiopie est formée d'une série de plateaux s'étageant de la mer à l'intérieur des terres; comme particularité topographique, l'Ethiopie, contrairement à l'Europe, a ses régions plates situées aux sommets des montagnes, tandis que ses régions

accidentées se rencontrent dans les vallées relativement basses; aux premières, on donne le nom de *Medah* et au deuxième celui de *Kollah*.

Enfin, les Ethiopiens, divisant leur sol suivant les climats et les productions, le partagent en trois régions déterminées par des différences d'altitudes et auxquelles ils donnent les noms de :

1° *Kollah*, aux régions les plus basses, où se cultivent le coton, les mils, le café, la canne à sucre, le bananier, les indigophères, cactus, euphorbes arborescents, plantes qui poussent spontanément. L'altitude des Kollah varie de 1 500 à 2 000 mètres.

2° *Ouïn-Daga* (région de la vigne), où se cultivaient, avant l'invasion musulmane, les vignes ; où se cultivent les céréales, teffes, blé, orge, des plantes légumineuses et oléagineuses; les cyprès, sycomores, oliviers sauvages, sont les arbres caractéristiques de la région. L'altitude de la Ouïna-Daga varie de 2 000 à 2 500 mètres.

3° *Daga* est le nom des plateaux les plus élevés de ceux dont l'altitude dépasse 2 500 mètres; là se cultivent le blé et l'orge; les stippées, les églantiers, les conifères, sont les plantes caractéristiques de la région.

A ces trois régions correspondent aussi trois faunes particulières : la première est caractérisée par l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le buffle, le caïman, le lion, la panthère noire, le léopard, l'oryctérope; la deuxième l'est par les antilopes, les gazelles, le golobe guereza; un corbeau particulier, à corps noir et à plumes blanches, qui lui font comme une calotte de tonsuré, certaines espèces d'antilopes dont une, le sass, a des poils forts et piquants, et la marmotte caractérisent la troisième.

De même que les animaux sauvages, les animaux domestiques sont localisés. Les bœufs [1], les ânes, les chèvres sont communs aux trois régions, mais le cheval et le mouton ne prospèrent que sur la Daga.

Il est bien entendu que, dans cette revue du sol éthiopien, je ne m'occupe point de ses régions maritimes et désertiques comme le pays des Adals et des Çomalis; ces régions m'ont paru comparables au Sahara; on peut même les considérer comme un prolongement du désert libyque et arabique auquel il est soudé par l'isthme de Suez; ce pays des Adals, comme le Sahara, se caractérise par des gommiers, des stippees, l'outarde, l'autruche, des gazelles, la vipère à corne, le chameau.

1 Le bœuf éthiopien est le *zébu*; une variété, le *goda*, a les cornes dirigées en bas et parallèles au mufle, j'ai rencontré la même variété dans le Soudan occidental chez les Bambarras et chez les Foulbès.

Si l'homme a le privilège de pouvoir s'acclimater partout, il n'en subit pas moins l'influence des différents climats, qui le modifient non moins sensiblement au moral qu'au physique; à ces trois régions correspondent également trois types humains particuliers caractérisés, non par les différentes colorations de la peau, la conformation des cheveux, mais bien par la différence des tempéraments [1] qui, d'une manière générale, sont : nervoso-bilieux dans les Kallas; nervoso-sanguin dans le Ouïna-Daga ; sanguins sur les Daga.

Il est certainement partout utile d'observer les différences d'altitudes du sol, mais ici plus qu'ailleurs, car les différences de niveau étant plus sensibles, entraînent avec elles des différences de climat et de température, qui font que dans quelques heures on a parcouru la gamme de presque tous les climats de notre planète, que du même coup d'œil l'on aperçoit des champs de coton et de céréales, des troupes d'éléphants et des troupeaux de chevaux.

Enfin, le lundi 13 novembre 1882, à 2 h. 10′ après midi, je passe le seuil de ma porte; à 2 h. 25′, nous passons devant la grande église d'Ankobèr, dédiée à saint Michel [2], située au milieu d'une verte prairie et entourée de beaux arbres.

A 2 h. 48′, nous sommes sur le sommet du plateau de *Gouravella* (voisinage). Il y a de tous côtés des habitations, des cultures, des arbres, de la vie, du travail. Sur notre droite, nous avons les plaines des Adals; en regardant cette immensité grise et désolée, je comprends bien les Ethiopiens me disant à Obock :

« Lorsque, de nos vertes montagnes, nous regardons ce pays, nous » nous demandons : est-ce l'enfer? est-ce le purgatoire? »

Tout heureux de ne plus me trouver au milieu de cet enfer des pays Adals, d'être enfin avec des honnêtes gens, dans un beau et bon pays,

[1] Les Ethiopiens, comme les habitants des oasis du Sahara central, les Toucouleurs de la Sénégambie, les Bambarras du Soudan occidental, ont la peau colorée de diverses nuances, passant du brun pâle du Provençal au noir velouté comparé par les Ethiopiens à la couleur du raisin mûr. Les mêmes diversités se remarquent dans la conformation des cheveux; ils sont lisses, ondés, frisés, droits, crêpus; et cela chez des individus, non-seulement des mêmes régions, mais aussi des mêmes familles. Un fait digne de remarque chez les Ethiopiens, fait qui prouve bien le peu de valeur de la coloration de la peau comme caractère ethnique, c'est que le plus souvent le type sémitique pur s'y trouve allié aux colorations les plus noires.

[2] Saint Michel est le patron des rois de Choa, comme il l'était des rois de France.

d'entreprendre un curieux voyage, je m'amuse à voir et à écouter Mama, mon petit cuisinier; il chante gaiement, secoué par sa monture, un grand mulet rouge qui trottine en faisant sonner, comme des cymbales, la batterie de cuisine placée dans ses besaces.

A 2 h. 55′, nous commençons à gravir une pente.

A 2 h. 57′, nous arrivons sur la deuxième terrasse du plateau.

A 3 h. 20′, nous nous engageons dans un sentier à pente raide et en tire-bouchon.

A 3 h. 34′, nous traversons un petit ruisseau séparé par un pli de terrain de la rivière *Aïrara*, que nous traversons à 3 h. 36′.

L'*Aïrara* (la cruelle), est ainsi nommée parce qu'elle fait, tous les hivers, de nombreuses victimes d'hommes et de bêtes. L'Aïrara coule N.-S., dans un lit d'une largeur moyenne de vingt mètres, sur des quartiers de roches, ce qui indique un courant violent; ses eaux, d'un bleu-vert, sont très claires et très limpides; elle traverse des gorges encaissées, dont les pentes, presque droites, sont cependant entièrement cultivées en céréales, blés et orges.

Un sentier tortueux et à pente raide nous fait parvenir sur le plateau, où se trouve le village de *Mottatit*.

Il est 4 h. lorsque nous y entrons, et à 4 h. 10′, nous arrivons au sommet d'une des protubérances du plateau sur la croupe de laquelle sont construites de grandes maisons où l'on garde les mulets et les chevaux du roi; c'est ici que nous devons passer la nuit.

Le Schoum, qui a l'administration des écuries royales de Mottatit, est absent, et bien que le schoum d'Ankobèr m'ait, sur ma demande, donné un *Kallatyé* (porteur de parole), pour m'accompagner, me faire reconnaître comme étranger du roi et, en conséquence, hospitaliser dans les résidences royales, par les Malkagnats possesseurs de fiefs royaux, les femmes, qui sont seules dans les maisons, ne veulent point envoyer chercher le schoum, et nous nous installons en plein air dans un enclos en l'attendant.

Enfin, à 5 h. 10′, le schoum arrive; il paraît courroucé et crie très fort, grondant les femmes pour ne l'avoir pas de suite prévenu de mon arrivée. Probablement, il a reconnu son ancien pensionnaire, mon grand mulet César, présent du roi, et comme en me le donnant S. M. Ménélik y a joint un harnais de dedjazmatche, que dans ce pays de féodalité tout le monde est hiérarchisé, j'ai le rang que me donne ma selle.

Je suis donc, grâce à la bienveillante prévoyance du roi, et je ne saurais trop le remercier de l'honneur qu'il m'a ainsi fait, un personnage pour le schoum; aussi s'empresse-t-il de me faire approprier une des plus grandes maisons; ces maisons qui ne doivent, du reste, servir de logement qu'à des chevaux ou des mulets, sont de simples cabanes de forme rectangulaire avec des murs en pierres sèches et des toits de chaume; la maison bien nettoyée, on en jonche le sol d'herbe fraîche et parfumée, et nous nous y installons à la mode éthiopienne, bêtes et gens. Le soir, on nous apporte un mouton, des pains, de la bière, de l'hydromel, et après un repas confortable, les pieds au feu, je m'étends sur mon tapis.

*Mardi* 14 *novembre.* — A 6 h. 50′, nous descendons la pente sur laquelle se trouvent les maisons où nous avons couché.

A 7 h., nous entrons dans la plaine très cultivée de Torramasque.

A 7 h. 36, nous traversons un torrent et, en suivant un sentier taillé dans le roc vif, nous montons sur un petit plateau.

A 7 h. 45′, sur notre droite, se trouve, perché sur un mamelon, un village d'*Abeilam* (père des vaches); on donne ce nom, au Choa, à une caste ou corporation particulière de pasteurs qui jouissent d'assez grands privilèges et ont des chefs particuliers.

A 8 h., nous prenons le grand pas de nos mulets, et notre marche, qui jusqu'à présent n'était que de 4 000 mètres à l'heure, doit être maintenant de 6 000 mètres. Nous avons, à droite, sur une éminence, le village d'Adgo-Ager; le mot *Ager*, qui se retrouve dans le nom de beaucoup de villages, a la signification de champ; *Adgo* est un nom d'homme.

A 8 h. 25′, nous arrivons au plateau cultivé en céréales; il est à grandes ondulations; à droite, toujours sur des buttes, se trouvent de nombreuses habitations.

A 8 h. 31′, nous traversons le *Darek-Ouenze* (torrent sec), ainsi nommé parce qu'il s'assèche complètement en hiver; il est très mauvais pendant la saison des pluies.

A 8 h. 40′ nous sommes sur un plateau et devant nous se déroule une vaste plaine à grandes ondulations.

A 9 h. 5′, nous avons à notre droite le village de *Filla-Korké,* en oromon (belvédère de Korké); toujours sur notre droite, sur un rocher, se trouvent de grandes dalles debout que l'on dirait taillées; le pays est accidenté par des ondulations, des buttes en forme de ballon et de cône tronqué.

Il y a ici, dans les environs (je les ai vues avant et depuis), un assez grand nombre de pierres levées au milieu des champs; elles ont l'apparence des monuments *mégalithiques* nommés *peulvans* ou *menhirs*? Les unes sont de simples pierres longues fichées en terre; d'autres ont une tête grossièrement arrondie; les indigènes instruits prétendent que ce sont les sépultures des compagnons d'Ahmed Gragne; le peuple dit que ce sont des piquets qu'il fit planter pour attacher ses chevaux. On rencontre de semblables monuments dans tout le Choa.

A 10 h. 10′, nous descendons dans la plaine de la Beressa; sur notre droite le domaine royal d'Attakel, où réside un eunuque de taille monstrueuse, Atto Rouba, qui est l'écuyer chargé de dresser les mulets réservés à l'usage du roi; mon mulet César est un ancien élève d'Atto Rouba reconnaissant la maison et d'anciens camarades qui paissent au milieu d'un pré; il s'échappe des mains de celui de mes serviteurs qui le conduit par la longe. Le domaine d'Attakel est aussi la résidence d'une princesse oromone qui a eu deux fils du roi Ménélik; le roi ayant légitimé ces fils avant son mariage, ces jeunes princes sont les héritiers de la couronne du Choa

A 10 h. 39′, nous traversons un torrent; à 2 000 mètres sur notre gauche se trouve la ville de *Debra-Beran* (montagne de lumière), ainsi nommée d'un ancien monastère.

A 10 h. 55′, nous traversons la grande rivière de *Beressa;* elle n'a qu'une vingtaine de mètres de largeur maintenant, et coule sur des galets, mais à la saison des pluies elle inonde toute la plaine; la Beressa prend ses sources dans les monts Magazeuses et se jette dans l'Abaï. Toutes les eaux que nous avons trouvées depuis Mottatit sont des affluents du Nil et appartiennent au bassin méditerranéen.

Nous nous arrêtons de l'autre côté de la rivière pour déjeuner, ce que nous pouvons faire de suite, Guindo portant les provisions sur sa tête; nos mulets de charge sont en arrière.

Pendant le repas, Gabri Mariem me raconte que lors de l'invasion du Choa par l'empereur Théodoros, on avait caché dans le lit de la Beressa des gannes (grandes amphores) remplies d'or et d'argent; on écrivit sur un parchemin l'endroit exact où l'on cachait ces gannes; le parchemin fut cousu dans un de ses petits sacs en cuir brodés qui ont la forme et la dimension d'une cartouche et qui servent à renfermer, roulés en *volumen,* des parchemins sur lesquels sont écrits des versets de la Bible, mêlés quel-

quefois à des formules cabalistiques. On suspendit le sac contenant indication du lieu de dépôt au mateb [1] du jeune prince Sahalla Mariem. Le prince fut fait prisonnier par Théodoros. Il ignorait la valeur de son amulette; aussi, à son retour, lorsqu'il reconquit le Choa et se proclama roi sous le nom de Ménélik II, il avait perdu le précieux parchemin et les gannes sont encore dans le lit de la Beressa.

A 11 h. 15′, nous nous remettons en route.

A midi 48′, nous avons à notre gauche le village de Beressa, nous sommes dans une vaste plaine ondulée, très cultivée.

A midi 50′, nous entrons dans la plaine d'Angolala.

A 1 h. 30, nous arrivons à *Encoulal-Kousso* (œuf de Kousso), ainsi nommé à cause des magnifiques arbres de Kousso [2] que l'on y remarque; Encoula-Kousso est un amba où se trouve une des résidences de l'Hazage Ould-Guierguis.

Cet Hazage a la surintendance de tous les bâtiments du roi, la direction de tous les travaux à exécuter dans les résidences royales; c'est un véritable ministre des travaux publics.

La résidence de l'Hazage Ould-Guierguis est celle d'un grand seigneur amara: un vaste enclos fermé par un mur en pierres sèches de hauteur d'homme, large d'un mètre, surmonté d'une palissade en bois dur, avec des pointes acérées en dehors et derrière lesquelles se mettent les tireurs en cas d'attaque; une porte fortifiée à côté de laquelle, dans une guérite en paille, se tient un gardien, donne accès dans cet enclos, qui contient, outre les habitations de l'Hazage, celles de ses gens; le tout peut être comparé à un château du moyen-âge, ou mieux à une résidence mérovingienne; le gardien nous fait traverser deux cours dans lesquelles se trouvent des huttes en paille, logements des gens de l'Hazage, de nombreux chiens trouvant mon costume insolite viennent me grogner aux mollets, je les éloigne avec

[1] Le *mateb* (signe, marque) est un cordon de soie bleue ou de coton blanc que tous les chrétiens éthiopiens portent au col en souvenir du cordon tricolore (rouge, bleu, blanc) que le prêtre baptisant passe au col du nouveau-né en l'honneur de la Sainte-Trinité, le jour du baptême. L'on suspend au matel, des croix, des grains de corail. d'ambre, de verroterie, un anneau de cuivre, d'argent, de fer, de vermeil ou d'or, une croix, une médaille, un cure-oreille.

[2] Le Kousso *(Brayera anthelmintica)* est un très bel arbre au port majestueux; il donne un excellent bois de charpente; les fleurs en sont très usitées en Ethiopie pour expulser le ver solitaire; dans le langage poli on donne le nom de Kousso au ténia dont le véritable nom est considéré comme grossier et mal séant.

mon *ankassé* [1]. Nous arrivons, enfin, dans la cour d'honneur où se trouve l'Addarache.

On nous fait asseoir sous le porche de l'Addarache, sur des bancs de terre battue ; nos montures sont introduites dans l'intérieur et on leur apporte du grain.

L'Addarache d'Encoula-Kousso a une quinzaine de mètres de largeur sur vingt mètres environ de profondeur, et sept à huit mètres de hauteur; on y accède par un porche, sous lequel sont des bancs en terre battue; aux quatre coins se trouvent des cabinets, *goudjo*, qui servent, les jours de réception, à renfermer les gannes d'hydromel et de bière; en face du porche et de l'autre côté de l'Addarache, se trouve un enfoncement dans lequel se place l'alga, où siège le maître de céans pour présider ses réceptions; on y accède par une porte dérobée qui donne dans la cour particulière de l'Hazage.

Un homme de l'Hazage vient nous prendre, nous fait traverser l'Addarache, et nous pénétrons dans une quatrième cour où se trouve l'elfine (appartement particulier), jolie chaumière ronde dont le toit est surmonté d'une croix.

En nous voyant entrer dans la cour, l'Hazage, qui est sur des tapis, sous le porche de son elfine, se lève et vient vers moi en me tendant la main à l'européenne, il me la prend et me fait asseoir en face de lui sous le porche, sur un tapis de Perse.

L'Hazage Ould-Guierguis est un beau spécimen du type éthiopien [2], d'une taille au-dessus de la moyenne ($1^m$ 75 à $1^m$ 80), bien proportionné,

[1] L'*Ankassé* est un bâton ferré que les Ethiopiens ont l'habitude de porter en voyage. L'extrémité inférieure est munie d'une pique, la supérieure a un talon en fer au-dessous duquel se trouvent deux ou trois crochets en fer; en marche, on se sert de l'ankassé comme d'un alpenstok; au repos on le fiche en terre et l'on suspend à ses crochets les armes et autres objets que l'on a avec soi. Les Ethiopiens observant encore la recommandation de Moïse de faire des trous en terre pous déposer leurs excréments, l'ankassé sert à faire ces trous et ensuite à les combler.

[2] Un des principaux faits, pour moi, de mon voyage en Ethiopie, c'est d'avoir acquis la conviction, après un séjour de près de trois années dans le pays, de l'unité d'origine des Adlals, des Çomalis, des Amara, des Oromon, des Sidama, des Gouragué, mon opinion est basée sur ce que :

1° Il y a un type général à qui tous ces différents peuples se rapportent;

2° Toutes les langues qu'ils parlent dérivent du Ghèze;

3° Tous ces peuples ont la prétention de descendre d'Abraham;

4° Il y a identité de coutumes barbares chez les uns, civilisées chez les autres : l'Amara

la peau légèrement bistrée, un peu fort cependant; la tête paraît petite à cause de la largeur des épaules, mais elle est belle et expressive, régulière et d'une grande pureté de lignes; le front vaste et bombé, le nez aquilin légèrement busqué, la bouche régulière, l'oreille petite, la barbe courte, frisée, régulièrement plantée, elle est presque blanche, tandis que les cheveux sont encore noirs, l'Hazage est affecté de calvitie (dénudation médiane). Il est à noter que chez tous les Ethiopiens, la barbe n'apparaît que tard, après vingt ans, et blanchit précocément, les cheveux, au contraire, ne blanchissent que dans un âge avancé; la calvitie, même chez les hommes de vingt-neuf à trente-cinq ans, est fréquente et affecte généralement la forme de dénuation médiane. L'Hazage a une belle main de prélat; il porte à l'auriculaire de la main droite trois gros anneaux d'argent massif [1], et à son mateb, suivant l'usage, un gros anneau d'argent massif, et un cure-oreille également en argent; il est vêtu d'un *djano,* toge à bande centrale pourpre, dans lequel il se drappe majestueusement; auprès de l'Hazage sont assis un vieillard et un prêtre reconnaissable à son énorme turban de mousseline blanche.

Après les compliments d'usage que l'Hazage, qui est rempli de tact, veut bien abréger lorsqu'il se trouve avec les Européens, gens qui ont perdu l'usage des raffinements de l'étiquette, on nous apporte des ***burillés*** [2] (carafons) d'hydromel [3].

Je lui offre, ainsi le veut l'usage dans tout l'Orient, un présent d'amitié. Il le reçoit gracieusement et m'en remercie poliment. Il me dit ensuite qu'il pense que je suis son hôte pour quelque temps. Je le remercie, mais lui fais observer que je vais être obligé de partir sur l'heure, car Ras Gobanna m'a fait prévenir de me hâter d'être auprès de lui parce qu'il a

se décore d'un bracelet chaque fois qu'il tue un ennemi à la guerre; l'Adal chaque fois qu'il tue un homme, même en l'assassinant.

[1] En Ethiopie, l'or est réservé aux souverains. D'une manière assez générale, les hommes portent au doigt auriculaire de la main droite trois anneaux en argent en l'honneur de la Trinité, l'anneau du cordon chrétien est un emblème de la Divinité qui est représenté par un rond, un cercle.

[2] Les *Burillés* sont des fioles au ventre en forme de ballon et au col allongé que l'on fabrique à Venise; on s'en sert pour boire l'hydromel et la bière.

[3] L'*Hydromel* s'obtient en brassant du miel avec de l'eau. Pour lui donner du ton et en activer la fermentation, on y ajoute des feuilles de Gécho (*Ziziphus mitis*), arbuste dont les feuilles remplacent en Ethiopie le houblon pour la fabrication de l'hydromel et de la bière.

deux envoyés du *Motti* (roi) de Djema-Ballifar; il veut me faire partir avec ses gens et ils doivent rentrer de suite. J'aurai cependant à prier l'Hazage de me donner un homme pour me faire visiter les ruines d'*Angolala*. Volontiers, me répond l'Hazage, mais auparavant venez avec moi.

Cela dit, l'Hazage me prend par la main, me fait traverser son elfine, et suivi seulement de M. Gabri Mariem, nous passons dans une autre cour où se trouve une petite chaumière ronde très coquette; nous y entrons; le sol en est jonché d'herbe fraîche et odorante aux fannes desquelles sont mêlées des fleurs; aux murs sont suspendus des selles de chevaux aux ornements d'argent, et des selles de mules brodées, plus quelques outils européens : scies-égoïnes, bisaiguës, herminettes et autres instruments de charpentier, brillants et luisants comme de l'argent. La pièce est meublée de deux algas recouverts de tapis européens, l'un représentant un lion, et l'autre un tigre, plus une peau de bœuf mouchetée tannée; un feu de bois d'olivier [1] flambe dans un brasero en fer. L'Hazage me fait asseoir sur un alga, se place sur l'autre, et fait signe à M. Gabri Mariem de s'installer sur la peau de bœuf. On apporte des burillès; une servante s'accroupit dans un coin tenant sur la cuisse une ganne d'hydromel, on apporte la chair d'une *mouquette* [2] que l'on vient d'abattre en mon honneur; un magnifique soldat au profil d'aigle, aux longs cheveux tressés [3] et beurrés, l'habit à la

[1] Il y a en Ethiopie de grandes forêts d'oliviers sauvages; le bois en est recherché pour le chauffage, il brûle presque sans fumée, ce qui est précieux dans une contrée où les cheminées sont inconnues, et où l'on allume le feu au milieu des appartements.

[2] La mouquette est un bouc châtré et engraissé pour la table, la chair en est regardée, avec raison, comme très succulente.

[3] Des lois très strictes règlent en Ethiopie la coiffure des hommes. Les enfants ont la tête rasée jusqu'à sept ans, sauf quelques mèches de cheveux que l'on tresse en y mêlant quelques grains de verre, corail, cauris, etc., le tout pour combattre la *jettatore* aussi redoutée en Ethiopie qu'à Naples. A partir de sept ans, on continue de raser les cheveux des petits garçons; on leur laisse une sorte de couronne monastique de cheveux, qui ne sont point coupés, mais partagés sur l'occiput et réunis en deux tresses qui pendent sur le col; les jeunes gens doivent conserver cette coiffure, nommée camée, jusqu'à l'âge de puberté, époque où ils se rasent la tête et doivent porter les cheveux courts, tant qu'ils ne se sont point distingués à la guerre en tuant plusieurs ennemis; alors ils laissent pousser leurs cheveux de toute leur longueur et ils les tressent; ces tresses de cheveux sont enduites d'un mélange de beurre et de myrthe. Les ecclésiastiques et les marchands, ont la tête rasée ou portent les cheveux courts; les guerriers se rasent la tête en signe de deuil pour la mort d'un parent ou d'un ami ou à la suite d'une calamité publique.

ceinture [1], s'accroupit devant le feu et se met en devoir de nous confectionner des grillades ; un page entre avec une aiguière et un bassin, nous nous lavons et commençons un goûter qui se termine par le café et les liqueurs.

Un moment après je regarde ma montre ; elle marque deux heures et demie ; je demande où est l'homme qui doit nous accompagner à Angolala ; il est prêt, me répond en souriant l'Hazage, car c'est moi ; attendez, je me ceins, et nous partons, en disant cela il se lève et nous laisse seuls.

L'Hazage rentre un moment après, les reins entourés d'une énorme ceinture et tenant à la main une longue gaule blanche dont une extrémité se termine en fourche. Nous sortons, et devant la porte extérieure du *liebig* [2] un écuyer tient un beau cheval gris pommelé qui piaffe, sous son harnais d'argent [3], à côté de ma mule. L'Hazage, poliment, me dit de me mettre en selle le premier. Pour vous obéir, dis-je en m'inclinant, et j'enfourche Rosine. L'Hazage est à cheval, un page le précède portant sur l'épaule sa grande épée dans un fourreau de satin cramoisi ; un écuyer le suit, portant son fusil (un magnifique mousqueton Winchester) et son bouclier, à l'ambon duquel pend une crinière de lion.

1 Le vêtement des Ethiopiens est une toge de coton, dans laquelle ils se drappent à la mode antique, l'usage a consacré certaines manières de se drapper dans des circonstances déterminées ; c'est ainsi qu'il est digne, lorsque l'on reçoit des inférieurs, de se cacher le bas du visage par la toge dont on ramène un pli à la hauteur du nez ; on doit au contraire devant des supérieurs se fixer la toge autour des reins, comme un jupon : c'est ce que l'on nomme porter l'habit à la ceinture.

2 Ce mot a en Amarigna la double signification de domicile et de mariage.

3 Le harnachement des chevaux en Ethiopie, comme tant d'autres choses, est byzantin ; il se compose d'une selle dont l'arçon est en bois et formée de deux semelles réunies à un troussequin et à un pommeau au moyen d'un fort parchemin cousu sur le tout ; une housse en cuir rouge recouvre le tout, et comme tapis la selle a une peau de mouton avec son poil qui repose sur le dos du cheval, une sangle en cuir tressé, une croupière plus large que les nôtres et qui emboîte l'arrière-train du cheval orné de tresses en cuir ; un poitrail en tout semblable à celui de la selle à la française fixe la selle sur le cheval ; l'étrier est un simple anneau dans lequel on passe l'orteil ; on dirige le cheval au moyen d'un licol à muserole et d'une bride sans sous-gorge et auquel sont fixées des rênes en cuir tressé à la chevalier ; le mors est l'ancien mors byzantin ; au poitrail et à la bride, sur les montants, à la muzerolle et à la têtière sont cousus, comme ornements, des disques en métal, cuivre, argent, vermeil ou or qui miroitent au soleil. On ne peut porter les ornements de selle en argent que si l'on est dejatzmache ou si l'on a reçu une de ces selles en cadeau d'un roi ou d'un ras.

A 3 h., nous descendons de l'amba de l'Hazage pour nous rendre sur la butte où est construite Angolala.

A 3 h. 15′, nous arrivons au pied de l'amba de l'Hazage, où nous trouvons une eau courante très pure et très fraîche; elle provient de la fontaine du roi, construite par Sahala Sélassié.

A 3 h. 20′, nous arrivons à l'emplacement de cette fontaine.

Un renseignement qui me fut donné en langue amarigna, à un moment où je ne comprenais que quelques mots de cette langue, et l'aspect imposant des ruines d'Angolala, firent que la première fois que j'aperçus ces ruines, j'en attribuai la construction aux Portugais; je l'ai écrit et je me suis trompé; cette ville a été fondée et construite par le roi Sahala Sélassié dans les premières années de ce siècle.

La fontaine du roi se compose d'un enclos maçonné, en partie en ruine, carré, d'une vingtaine de mètres de côté, planté de beaux arbres; elle est formée d'un bassin en maçonnerie, ruiné en partie; cet enclos, du temps de Sahala Sélassié, me dit l'Hazage Ould-Guiorguis, qui a été l'un des pages de ce roi, était clos par une porte fermant à clef et avait un gardien particulier; cette fontaine suffisait à tous les besoins de la résidence royale. Je goûte de son eau dans le creux de ma main ; elle me paraît pure et légère, elle est très agréable au goût et très fraîche; je remonte sur ma mule et nous continuons notre route.

A 3 h. 26′, nous arrivons au premier mur d'enceinte d'Angolala; il est en pierres sèches, tout en ruine, et entoure complètement la butte sur laquelle est placée la résidence; sur la gauche, à deux cents mètres environ, sous de grands et beaux arbres, se trouve une église, le seul bâtiment qui ait été restauré; nous traversons un champ de blé aux épis mûrs et dorés poussant au milieu des ruines.

A 3 h. 28′, nous pénétrons dans la deuxième enceinte par une brèche au milieu du mur en pierres sèches écroulé; à côté du mur, à droite, une tombe; plus loin, les ruines du *tedje bit* (maison de l'hydromel), du *tella bit* (maison de la bière); sur la gauche, les ruines de la maison de *Demétrious*, Arménien, architecte du roi Sahala Sélassié; c'est lui qui construisit cette résidence. Il avait avec lui cinq ouvriers arméniens. L'Hazage ne se souvient que du nom d'un de ces ouvriers, Gorgûos. En face, l'addarache, ruine vraiment imposante. Les murs avaient une vingtain de mètres de hauteur; sa forme était celle d'un parallélogramme; dans un enfoncement des murs se trouvait une piècecirculaire où se plaçait

l'alga royal. La largeur de l'addarache devait être de trente à trente-cinq mètres, et sa longueur quarante à quarante-cinq; à côté de l'addarache se trouvaient les elfines du roi; il n'en reste que les caves. Le roi actuel les a fait fouiller. Elles forment un boyau de six à huit mètres de largeur sur vingt à vingt-cinq de long; elles ont été construites en pisé, les voûtes en sont très régulières. Au nord, se trouvent les ruines des maisons qui avaient servi de logements à nos compatriotes Rochet d'Héricourt, Combes et Tamisier, au capitaine anglais Harris. L'Hazage me parle de ces Européens qu'il a tous connus, surtout Rochet, qui est, du reste, très populaire au Choa, où il fit deux voyages et dirigea la construction de deux moulins hydrauliques, l'un pour la poudre, l'autre pour la farine.

Les prêtres excommunièrent les moulins, disant que c'était le diable qui les faisait marcher; ils firent détruire, par des fanatiques, le moulin à farine, mais ils n'osèrent s'attaquer à l'autre, le roi y tenait trop.

A son second voyage, Rochet d'Héricourt fit passer entre Louis-Philippe, roi des Français, et Sahala Sélassié, roi de Choa, un traité de paix, de commerce et d'amitié [1]. — Un voyageur français ne saurait, sans ingratitude, oublier que les Français doivent à Rochet d'Héricourt la popularité

[1] TRAITÉ POLITIQUE ET COMMERCIAL. — Traité politique et commercial entre le grand Louis-Philippe, roi de France, et Sahala-Sélassié, roi de Choa, et ses successeurs;

« Vu les rapports de bienveillance qui existent entre S. M. Louis-Philippe, roi de France, et Sahala-Sélassié, roi de Choa; vu les échanges de cadeaux qui ont eu lieu entre ces souverains, par l'entremise de M. Rochet d'Héricourt, chevalier de la Légion d'honneur et décoré des insignes de grand du royaume de Choa, le roi de Choa désire alliance et commerce avec la France.

» Vu la conformité de religion qui existe enfre les deux nations, le roi de Choa ose espérer que, en cas de guerre avec les musulmans ou autres étrangers, la France considérera ses ennemis comme les siens propres.

» S. M. Louis-Philippe, roi de France, protecteur de Jérusalem, s'engage à faire respecter comme les sujets français tous les habitants du Choa qui iront au pèlerinage, et à les défendre, à l'aide de ses représentants, sur toute la route, contre les avanies des infidèles.

» Tous les Français résidant au Choa seront considérés comme les sujets les plus favorisés, et, à ce titre, outre leurs droits, ils jouiront de tous les privilèges qui pourraient être accordés aux autres étrangers.

» Toutes les marchandises françaises introduites dans le Choa seront soumises à un droit de trois pour cent une fois payé, et ce droit sera prélevé en nature, afin d'éviter toute discussion d'arbitrage sur la valeur des dites marchandises.

» Tous les Français pourront commercer dans tout le royaume de Choa.

» Tous les Français résidant au Choa pourront acheter des maisons et des terres

dont ils jouissent au Choa. C'est aux frères d'Abbadie, déjà légendaires en Ethiopie, aussi bien dans les pays qu'ils ont visités que dans ceux où ils ne sont connus que de nom, que les Ethiopiens, pieux conservateurs de leur souvenir, ont surtout appris à aimer, estimer, respecter la France.

L'Hazage me parle aussi de Combes, de Tamisier et du capitaine Harris.

Angolala a été détruite par les Abichou, qui se révoltèrent lors de l'invasion du Choa par l'empereur Théodoros.

A 3 h. 55′, je prends congé de l'Hazage à la première enceinte; nous descendons une pente raide où se trouvent quelques maisons.

A 3 h. 58′, nous franchissons la deuxième enceinte et sommes dans la campagne qui est magnifique : eau courante, bois, pâturages, moissons; à 5 000 mètres sur notre droite, et par 90° se trouve, sur une éminence, une église dédiée à saint Cyr, *Circosis;* c'est un lieu de pèlerinage très fréquenté; plus loin le pays d'Hamman ; le ras possède d'immenses cavernes et qui ont joué un rôle dans toutes les guerres du pays.

A 4 h. 35′, nous traversons la rivière *Fathio;* sur la gauche se trouve un rocher gris, auquel sont attenants les pans d'un mur en ruine qui avait été construit du temps de Sahala Sélassié pour se défendre des tribus Gallas ; sur la croupe du rocher, il y a quelques maisons à côté desquelles nous passons.

A 4 h. 48′, nous traversons le torrent de Galla Tcha-tchia ; nous sommes dans une vaste plaine de forme élipsoïde entourée d'éminences.

A 4 h. 55′, nous traversons la rivière de Tcha-tchia, dont le torrent Galla-Tcha-tchia est un affluent ; elle coule ici parallèlement à notre gauche.

A 5 h. 5′, nous arrivons à la Tcha-tchia qui fait un coude ; nous la passons en cet endroit ; son lit peut avoir de vingt-cinq à trente mètres de largeur ; l'eau coule sur des galets.

Cette rivière a été une des limites du Choa ; on la regarde encore aujourd'hui comme la séparation des pays Amara et des pays Gallas[1]. Une fois la Tcha-tchia traversée, nous entrons sur le territoire de la tribu des Abichou.

dont l'acquisition sera garantie par le roi de Choa : les Français pourront revendre ou disposer de ces mêmes propriétés. »

[1] Ménélik II, reprenant la grande idée de son grand-père Sahala Sélassié, étend chaque année, par de nouvelles conquêtes dans le Sud, ses États ; on peut prévoir le jour où il portera aux lacs équatoriaux les limites du Choa.

A 5 h. 10′, nous traversons le torrent de Gimbici qui coule ici au milieu des rochers et va se jeter dans la Tcha-tchia; nous nous arrêtons cinq à six minutes pour faire boire nos montures.

A 5 h. 50′, pour arriver sur l'éminence où se trouve la résidence du ras, nous avons à monter un rocher à pente raide sur lequel croassent des légions de corbeaux; ce rocher nous donne accès sur le plateau pierreux de Gimbici où nous prenons la route.

A 6 h., le soleil va disparaître à l'horizon, nous mettons pied à terre devant le mur d'enceinte de la résidence de Gimbici.

Ras Gobanna est parti depuis lundi; en son absence, sa dame nous fait splendidement recevoir.

*Mercredi* 15 *novembre.* — A 6 h., en attendant le départ, je fais le tour de la résidence du ras. Elle domine une vaste et plantureuse plaine; au N.-E. se trouvent des buttes en forme de ballon et un rocher gris, qui paraît, de loin, un monolithe, une porte; ce serait un lieu sacré du pays.

Un vieil Amara, du nom d'Altman, au service du ras depuis sa jeunesse, qui m'a été donné hier, comme balderaba [1], par Mme Gobanna, vient, à huit heures et demie, me demander mes ordres pour le départ; j'exprime le désir de me mettre en route le plus tôt possible.

A 9 h. 25′, nous nous mettons en route, descendant une pente très raide.

A 9 h. 35′, nous sommes sur un plateau à grandes ondulations; nous avons devant nous l'horizon borné par les montagnes de Salalé. On me fait voir, sur la droite, celle au pied de laquelle se trouve le fameux monastère de Libra-Libanos.

A 9 h. 43′, nous sommes arrivés au fond du plateau qui est concave; là sont de magnifiques pâturages, au milieu desquels paissent d'innombrables troupeaux de bœufs et un certain nombre de chevaux et de mulets.

A 10 h. 2′, nous traversons une ligne d'eau bordée de quelques arbres; sur notre droite, le village de Tajoulet, forêt sur les hauteurs et dans le fond à notre droite; le sommet des coteaux est boisé, les vallons sont mi-partie labourés, mi-partie en pâturages.

A 10 h. 24′, nous nous arrêtons pour attendre les animaux de charge

[1] Balderaba (patron intercesseur); on nomme ainsi un homme de confiance qui vous est donné chez les grands pour vous accompagner, vous introduire, et vous procurer tout ce dont vous avez besoin.

restés en arrière: nous sommes au milieu des pays du ras, dans sa propre tribu, celle des Abichou; au nord, sont les Galanes-Saoua, et à l'ouest les Obori; ces tribus qui étaient, il y a quelques années à peine, la terreur du Choa, en sont aujourd'hui la force : elles représentent plus de trente mille cavaliers qui servent actuellement Ménélik II.

A 11 h. 10', nous nous remettons en route.

A 11 h. 20', la plaine où nous sommes, Yevollo-Villet, est le lieu où le roi a coutume de donner rendez-vous à ses contingents gallas lorsqu'il va en expédition dans le Sud.

A midi, nous entrons dans une nouvelle plaine, celle de Miguira. Ce nom de Miguira est celui que l'on donne en langue oromone à une petite graminée ici très abondante et qui forme un remarquable fourrage pour les chevaux et les mulets. Il y a beaucoup de cultures et des habitations disséminées.

A midi 6', au milieu de la plaine, j'aperçois de gros corbeaux qui ont le sommet de la tête couvert de plumes blanches, qui forment une sorte de calotte: c'est le *bôha*, oiseau caractéristique des hauts plateaux du Choa.

A midi 15', arrêt auprès d'une flaque d'eau pour faire boire nos mules et déjeuner; l'horizon est limité sur notre gauche par la chaîne de montagnes de *Dalauta*.

A 1 h. 5', départ; nous sommes sur un plateau ondulé.

A 2 h., nous passons entre deux buttes distantes l'une de l'autre de 200 mètres; nous entrons ensuite dans une vaste plaine du nom de Kousso, où il y a de belles cultures et de grands pâturages où paissent de beaux troupeaux de bœufs et de chevaux. Une belle fille galla, à califourchon sur un vigoureux bidet, trottine en poussant devant elle un âne chargé de grains.

A 2 h. 25', nous quittons la route pour aller à la recherche d'un logement.

A 2 h. 45', nous nous arrêtons devant un vert vieillard, à figure franche et ouverte, ornée d'une barbe et de cheveux d'une blancheur éclatante; il est adossé à un pan de muraille, s'appuie sur un long bâton et abrite sa tête avec une petite ombrelle en jonc trsssé. Altmann, en se servant d'Aiellé pour traduire ses paroles d'amarigna en oromon, lui fait un long discours pour lui demander de nous loger, lui disant que je suis l'hôte du ras.

Le vieillard répond crânement : je ne suis pas un fonctionnaire (schoum) obligé d'obéir et de loger les étrangers; je ne suis obligé à rien,

je suis un libre propriétaire cultivant l'héritage paternel; mais à Dieu ne plaise que ce ne soit pas pour moi un honneur et un plaisir de recevoir un étranger du ras. Venez avec moi et tout ce que j'ai est à votre disposition.

Suivant notre nouvel hôte, nous descendons une vallée pierreuse, bien cultivée: la plupart des cultures sont épierrées, et l'on voit de distance en distance de grands tas de pierres formant de ces tumulus que nous nommons en provençal *clapas*.

A 3 h. 15', nous arrivons au manoir de notre hôte, nommé Anda-Djaké; il appartient à la tribu des Galanes-Saoua et son domaine a nom *Daoue*, où nous sommes très cordialement reçus.

*Jeudi* 16 *novembre*. — A 6 h., nous prenons congé de nos hôtes; maîtres et serviteurs ont été polis et prévenants; je fais distribuer quelques perles aux femmes de la maison et tout le monde est content.

A 7 h. 30', nous nous mettons en route; nous descendons dans une plaine cultivée, dont le sol est en partie rocheux.

A 7 h. 45', nous atteignons la plaine qui est actuellement terreuse, entourée de coteaux boisés; nous avons à traverser la grande rivière de Fano-Robi et nous entrons sur le territoire de la tribu des Djda.

A 8 h. 6', par une pente rocheuse, nous nous dirigeons vers un nouveau plateau où nous arrivons à 8 h. 16'; ce plateau est entouré de coteaux boisés où se trouvent de nombreuses habitations. Dans le lointain, et en face de nous, nous avons les monts Gara-Gafou, et je relève au N.-O. les montagnes de Salalé.

A 8 h. 40', nous longeons des affleurements de roches, ensuite une rivière coulant au milieu des rochers : c'est Ellelhé; après avoir traversé cette rivière et remonté quelques instants, nous trouvons des roches.

A 9 h. 5', nouveau plateau, bouquet d'arbres et habitations sur notre gauche.

A 9 h. 15', nous trouvons le village d'un Abba-Doula (père de la guerre); on voit sa tombe formée d'une banquette en pierre sèche soutenant de la terre dans laquelle sont cultivés des arbres et des plantes; le nom de l'Abba-Doula ici enterré est Ouba-Choumbi; ce fut un grand chef dont le souvenir est toujours vivant dans la contrée.

A 10 h., nous traversons la rivière de Alel-Tou, au milieu de laquelle on remarque des roches.

A 10 h. 15', nous sommes dans une vaste plaine couverte de beaux

pâturages et où se trouvent une quantité considérable de bœufs et de chevaux. Nous nous croisons avec un vieux chef galla vêtu de peaux, qui chevauche fièrement sur un magnifique cheval gris pommelé aux harnais d'argent; il tient une longue gaule à la main, il est suivi d'une vingtaine de cavaliers portant lance et bouclier; nous nous arrêtons pour laisser manger un moment nos animaux et nous nous remettons en route à 10 h. 53′, toujours dans la même plaine.

A 11 h. 15′, nous arrivons au village de Adjé, situé au milieu de buttes couvertes d'arbres.

A midi 6′, nous traversons la rivière d'Aussabry.

A midi 15′, nous profitons de l'abondance de l'herbe et de sa bonne qualité pour faire manger nos mules; depuis que nous avons traversé l'Aussabry, nous sommes sur le territoire de la tribu des Galli.

A midi 55′, nous passons à côté du village de Gallie qui est une propriété particulière du ras Gobanna.

A 1 h. 35′, nous entrons dans une vallée qui s'ouvre sur notre gauche; il y a de beaux arbres, des cultures et des pâturages; en face de nous est le village de Gorfa; le site est riant, nous le traversons au galop.

A 1 h. 50′, nous entrons dans la belle vallée de Da-Kaboura; elle est bien cultivée; les hauteurs qui l'entourent sont couvertes d'arbres.

A 2 h. 20′, nous arrivons à la rivière et à la vallée de Saho; nous traversons la vallée dans le sens de la longueur, elle est entourée de coteaux verts; arbres et maisons, tout est vert, car les toits de chaume des habitations sont couverts de végétation; le village de Saho est à mi-côte disséminé des deux côtés.

A 2 h. 35′, nous sommes sur le sommet du coteau, à droite la vallée de Gorfo; elle est très belle, ornée d'arbres, de cultures, de pâturages et de très nombreux bestiaux.

A 3 h. 21′, nous traversons la rivière de Gorfo.

A 3 h. 55′, nous arrivons devant une enceinte en pierres sèches surmontée de palissades en bois; nous sommes arrivés à Tanné, résidence d'un schoum du ras, qui se nomme *Toufo;* il vient de partir pour accompagner M^me^ Gobanna, qui, partie de Gimbici quelques heures avant nous, a couché hier ici; en l'absence du schoum ses gens ne veulent pas nous laisser dépasser la première cour; on menace même de la lance Altman, qui veut de gré ou de force pénétrer dans l'intérieur; pendant que les uns parlementent et les que autres se fâchent, je m'assieds par terre ; une jeune

femme, coquettement vêtue, traverse la cour; elle s'incline gracieusement en passant devant moi, je me lève et la salue; un écuyer et un page la suivent, menant une mule richement caparaçonnée et au col orné d'un large collier de perles bleues.

Des ordres ont été très certainement donnés, car on vient nous chercher et l'on nous installe, bêtes et gens, dans l'addarache.

Le soir, on ne veut point nous apporter de la paille pour nos mules; nos gens, le fusil en bandoulière, vont en prendre d'autorité dans les aires; cet acte de vigueur donne à réfléchir aux gens du schoum; ils pensent que le ras se fâcherait certainement s'il apprenait la réception qui nous est faite, on nous doit l'hospitalité; une heure après, on nous apporte tout ce qui nous est nécessaire pour le souper : du bois, de la volaille, un mouton, des pains, de la bière, de l'hydromel et des torches de cire pour nous éclairer.

*Vendredi 17 novembre.* — On voit d'ici les montagnes du Godjam; sur notre droite, se trouvent les Kollah de Koké où se cultivent les mils, cotons, bananes et autres cultures de terres chaudes.

A 7 h. 25′, départ. Nous avons d'abord à dévaler une pente très raide et pierreuse qui nous donne accès, à 7 h. 35′, dans une vallée très cultivée où se trouvent de nombreuses maisons.

A 8 h., nous arrivons sur un plateau à grandes ondulations.

A 8 h. 15′, nous traversons la rivière d'Edjeré; l'eau coule en cascatelles au milieu des rochers, les bords sont gazonnés; de nombreuses pierres, paraissant être un minerai, s'offrent à notre vue. Lorsque nous nous remettons en route, il est 8 h. 27′.

A 9 h., nous traversons une nouvelle rivière.

A 9 h. 12′, en remontant quelque peu, nous laissons à notre gauche un groupe de maisons, et nous venons sous de beaux sycomores, où se reposent des bœufs et des chevaux; nous y prenons nous-mêmes quelques instants de repos; nous admirons ce site, qui est des plus riants; les Gallas ont ici des bosquets sacrés; il y pousse sous les sycomores, dans un pittoresque mélange, des rosiers sauvages, des jasmins et des arbustes verts, le tout pour les délices de la vue et de l'odorat.

Un beau champ de fèves mûres est auprès de l'endroit où pâturent nos mules; de loin, je vois nos bergers qui le dépouillent; je m'y rends, et saisissant Circossy, je lui administre une paternelle correction. Après

cela je fais réunir les hommes et leur signifie que je n'autoriserai aucun acte de maraude, que Circossy doit à son jeune âge et à ce qu'il est déjà depuis longtemps à mon service, la faveur d'en être quitte pour une correction de ma main, mais que le premier qui sera surpris maraudant sera immédiatement chassé.

A 10 h. 15', nous découvrons une vallée qui a la forme d'une étoile et rayonne en tous sens; on y remarque des rochers et des cultures.

A 10 h, 30', nous traversons la rivière de Sibillou, qui coule dans un lit d'une trentaine de mètres de largeur.

A 10 h. 45', nous distinguons, sur notre droite, les montagnes du Godjam qui se profilent nettement sur l'horizon.

A 10 h. 50', nous arrivons sur un grand plateau cultivé, terre noire, de beaux arbres. Nous sommes depuis la Sibillou sur le territoire de la tribu des Gombitchou.

A 11 h. 15', nons nous arrêtons au milieu d'un beau pâturage pour faire paître et reposer nos montures, car il faut en route ne point oublier le proverbe : « *Si tu veux aller loin, ménage ta monture.* »

A midi, nous nous remettons en route, nous rencontrons des habitations au milieu de bouquets d'oliviers, des cultures au milieu de terres rouges qui paraissent contenir du fer.

A midi 18', nous commençons à descendre dans une plaine ondulée; devant nous des coteaux verts avec des arbres par bouquets, un horizon des plus riants.

A midi 30', nous découvrons, en face de nous, le village de Goubbé; c'est aussi le nom de la tribu qui l'habite.

A midi 50', à côté du village, nous prenons un ravin tout à fait à pic; la descente est très abrupte et encombrée de monde, c'est la suite de Mme Gobanna. Les rochers forment murailles; c'est dans les anfractuosités de ces rocs qu'un étroit lacet a été ménagé; tout ici est décoré d'une végétation luxuriante, arbres et plantes à fleurs de toutes couleurs et de tous parfums; épines, palmiers, plantes grasses, cyprès et autres conifères forment un fouillis admirable où toutes les gammes du vert végétal s'irisent sur le gris des roches.

Devans nous, et dans les profondeurs vertigineuses du ravin chemine Mme Gobanna avec son cortège, pittoresque enchevêtrement de suivantes, d'écuyers, de prêtres, de moines, de soldats et de valets; tout le monde a mis

pied à terre et les animaux aux harnais éclatants sont tenus en main par des palfreniers.

A 1 h. 10′, enfin, nous avons fini de dévaler notre descente et nous voici sur les bords de la rivière Baulé; son lit a une vingtaine de mètres de largeur, ses eaux coulent sur des galets; après avoir traversé la rivière, nous remontons par une petite prairie où poussent de beaux arbres : une fois que l'on a traversé Baulé on entre dans le pays et sur le territoire de la tribu de Moulo.

Nous laissons sur notre droite levillage de Gouyoo.

A 2 h. 10′, nous arrivons à la rivière de Gouyoo qui coule au fond du ravin ; il peut avoir une quarantaine de mètres de largeur, et est taillé dans le roc vif d'un côté; de l'autre côté de la rivière sont de beaux arbres et de la verdure au milieu des rochers; Mme Gobanna et sa fille sont vis-à-vis de nous, assises à l'ombre de grands arbres, sur des blocs de rochers. Je vais, accompagné de mon interprète, présenter mes respectueux hommages à ces dames,

Je ne savais qu'imparfaitement, ne l'ayant vu que dans des livres, ce que pouvait être une grande dame au moyen âge; maintenant je le vois, car ici nous sommes dans un milieu identique à celui de l'Europe du VIIe au VIIIe siècle.

Mme Gobanna est grande et forte, entièrement recouverte du col aux pieds dans une ample mante de drap noir; elle a la tête serrée dans un fichu en mousseline blanche, un vieil écuyer lui tient ouvert au-dessus de la tête un vaste parasol en soie, blanc doublé de vert ; sa fille, belle personne de vingt à vingt-cinq ans, est assise à ses côtés; elle est drapée dans une fine toge de coton blanc à linteaux pourpres, le tout recouvert par un camail bleu de ciel; elle a, comme sa mère, la tête serrée dans un fichu de mousseline blanche d'où sortent deux magnifiques tresses de cheveux noirs; un vieil écuyer tient également un parasol ouvert au-dessus de cette dame. Un ecclésiastique à barbe blanche, l'aumônier, s'entretient familièrement avec ces dames; lorsque je m'approche, Mme Gobanna, en véritable grande dame, se montre polie et gracieuse et s'informe minutieusement si nous n'avons manqué de rien en chemin, si la route ne m'a point fatigué. Je la remercie, m'incline et me retire.

La gorge est remplie d'une foule des plus pittoresques, où les mendiants et les moines dominent; ces derniers sont vêtus de peaux et ont la tête recouverte de calottes. Les hommes, aussi bien que les femmes, tiennent

à la main une béquille et un chasse-mouches; ce sont des objets presque à l'usage exclusif des ecclésiastiques; parmi les moines, je remarque avec étonnement des hommes vêtus, comme eux, de peaux, la tête nue et les cheveux longs : ce sont des Nazaréens [1].

Nous remarquons aussi le nain et le bouffon de ces dames; de jeunes pages mènent en laisse, non point des chiens, mais de beaux chats rouges et blancs. Le chat est ici le véritable animal familier et il suit partout les équipages de ses maîtres, se laisse conduire en laisse et s'attache aux personnes au lieu de s'attacher aux maisons comme en Europe.

A 2 h. 20′, nous nous remettons en route; devançant cette fois Mme Gobanna ; nous remontons par une gorge étroite et boisée le cours de la rivière.

A 2 h. 25′, nous laissons la rivière sur notre gauche et remontons en plein bois par un sentier abrupte; nous rencontrons des moines chantant des psaumes et des soudards lutinant des filles qui portent des amphores de bière ou d'hydromel.

A 2 h. 55′, nous traversons un torrent qui se rend à la Gauyoo et continuons à gravir au milieu des arbres une pente raide et boisée.

A 3 h., nous arrivons enfin sur un grand plateau de terre dure, sur lequel sont répandues des pierres en rognons; il y a des arbres disséminés et des graminées sauvages. Les gens de Mme Gobanna, à mesure qu'ils arrivent, s'étendent par groupes sous les arbres, car c'est ici que le cortège se formera, lorsque Mme Gobanna sera arrivée, pour faire une entrée convenable dans Fallé, ville du ras, qui n'est qu'à quelques minutes d'ici. Nous, qui ne faisons partie d'aucun cortège, nous continuons notre route.

A 3 h. 15′, nous arrivons en vue de cette ville, où nous devons rencontrer le ras et où se rend également Mme Gobanna. Nous nous arrêtons sous de beaux arbres, à côté de la résidence du ras.

[1] On sait que les Ethiopiens professaient le culte juif. Ils furent des premiers à accepter le christianisme et appartinrent à l'église hébraïsante ou des Nazaréens; il est parlé dans les actes des apôtres, chapitre VIII, versets 26 à 39, d'un eunuque de la reine Candace d'Ethiopie qui fut, par l'apôtre Philippe, converti au christianisme; d'un autre côté saint Mathieu aurait évangélisé l'Ethiopie; il résulte de ces deux témoignages que le christianisme a été, dès les premiers temps, professé en Ethiopie, et qu'il l'a été tout d'abord par des chrétiens hébraïsant ou des Nazaréens; les Nazaréens actuels sont des moines giravogues qui s'abstiennent de toutes boissons fermentées et de tout ce qui a vie; ces ascètes sont surtout nombreux au Godjam. Ils ne peuvent se couper ni la barbe ni les cheveux.

Des serviteurs et des clients des deux sexes formant un foule compacte stationnent devant le château pour saluer leurs dames et maîtresses, un eunuque, richement vêtu d'une cotte d'arme en damas, et montant sans grâce un magnifique cheval gris au harnais d'argent, cherche à maintenir un passage libre au milieu de la foule en faisant carracoler son cheval et en distribuant des coups de fouet à droite et à gauche; les cris de joie et les acclamations de la foule nous annoncent que l'on a aperçu le cortège; une fois que ces dames sont rentrées, nous nous présentons chez le ras; il est à son tribunal occupé à rendre la justice. Il me fait appeler, et après un échange de compliments, il donne l'ordre de me faire accompagner à une habitation qu'il nous a fait préparer dans le bas de la ville. Cette habitation, qui est toute neuve, est composée de deux chaumières de forme ronde, au milieu d'un enclos, dans un coin duquel se trouve un magnifique sycomore.

*Samedi* 18 *novembre*. — Séjour à Fallé. — J'envoie de grand matin Gabri Mariem saluer le ras, qui lui dit que je suis fortuné, que tout se présente très bien pour mon voyage, et qu'il pense que je pourrai en toute sécurité voyager et séjourner jusqu'au Kaffa, compris ce royaume; car il va, d'une part, me confier aux envoyés de Djema qui sont auprès de lui, et, d'autre part, il me fera partir avec le Fittorari [1] Garado, qui est auprès de lui.

Le Fittorari Garado commande l'avant-garde de l'armée du ras et administre les pays les plus récemment conquis, justement ceux que je me propose de visiter.

Je monte l'après-midi chez le ras, je le trouve assis à son tribunal à rendre la justice [2]. Le tribunal est dans une tour carrée à un étage, ayant à

[1] Fittorari, commandant de l'avant-garde. En Ethiopie, l'organisation militaire a pour base l'unité de commandement. Une armée est entre les mains, soit de l'empereur (Attié), d'un roi (Négous), d'un ras, d'un dedjaz-matche (porte des gens en campagne). Cette armée sera toujours divisée en cinq parties, le centre qui est commandé par le chef, l'aile droite qui est commandée par le cagnas-matche, l'aile gauche par la gueras-matche, l'arrière-garde par l'ôbô, l'avant-garde par le Fittorari.

[2] Toutes les affaires civiles en Ethiopie sont d'abord portées devant des arbitres; après ce premier jugement, si les parties ne sont pas d'accord, elles en appellent d'abord devant leur malcagnat (*a*), ensuite devant leur chef dedjaz-matche, ras, négous, et autrefois en dernier ressort devant l'attié. Les jugements doivent toujours avoir lieu en public, et tous les assistants peuvent donner leur avis et prendre la parole; on plaide

la hauteur du premier un balcon recouvert par un auvent qui fait saillie sur la façade à quatre ou cinq mètres au-dessus du sol; au-dessous du balcon, sur une petite estrade en terre battue se tiennent debout cinq vieillards; ce sont les juges. Le ras préside de son balcon où il est assis sur une pile de coussins. Devant cette tour le public, maintenu par des huissiers, forme cercle; au milieu du cercle se trouvent les parties et les avocats, plus les interprètes, les uns chargés de répéter en langue oromone toute parole prononcé en amarigna, les autres devant traduire en langue amarigna tout ce qui est dit en langue oromone; tout le monde ayant le droit de parler en faveur d'une des parties, tous ceux qui assistent à un jugement doivent pouvoir comprendre ce qui s'y dit.

Le ras m'envoie chercher par un de ses écuyers, et je suis introduit, avec mon interprète, dans la chambre de la tour précédant le balcon, où se tient le ras qui, tout en dirigeant les débats, nous donne audience. La conversation est naturellement amenée sur les pays que je vais aller visiter. Le ras parle avec un sentiment d'orgueil bien légitime des pays qu'il a soumis au tribut du roi du Choa. L'année dernière, dit-il, je fus à Kaffa; il vint de partout des gens pour me saluer; je leur dis : il faut payer un tribut; il nous en vient maintenant de pays dont je ne connais pas le nom.

Il me présente ensuite au Fittorari Garado; c'est un homme de belle taille avec une tête où le lion domine; il m'est, dès le premier abord, sympathique; Garado, avec le temps, est devenu mon ami; c'est un gentilhomme dans la vraie et bonne acception du mot.

*Dimanche* 19 *novembre*. — Le matin je vais, accompagné d'un de mes plus jeunes domestiques, portant un fusil sur l'épaule, faire une promenade dans les environs. Je constate un sol d'une très grande fertilité, de beaux pâturages, naturellement arrosés par de nombreux ruisseaux. Il y a dans ces pâturages de grands troupeaux de bœufs, de chevaux, d'ânes; ce

par le ministère d'avocats, les règles de la procédure et les lois sont contenues dans le Fenta-Ngueste qui est un recueil des Institutes de Justinien traduit en ghèze.

Pour les affaires criminelles, elles sont toujours jugées par le roi ou ses juges; le roi seul peut connaître une affaire pouvant entraîner une condamnation capitale.

(*a*) *Malcagnat* est l'unité territoriale correspondant à notre commune, le chef du malcagnat, que l'on nomme aussi malcagnat, est en même temps administrateur, juge et chef de guerre; les malcagnats sont ou héréditaires, goult, ou à la nomination du pouvoir central.

pays a une richesse en bétail vraiment surprenante, et l'on voit des animaux véritablement beaux.

Une autre richesse de la région, ce sont de beaux oliviers; il ne faudrait que les greffer pour avoir dans quelques années des quantités considérables d'huile d'olives.

Rentré chez moi, on m'y raconte que cette région appartenait, sous le règne de Sahala Sélassié, à un chef galla qui n'était que tributaire du Choa; ce chef se nommait *Djara-Gada;* son fils aîné, Djillo, a été nommé par le roi gouverneur de l'*Adha-Mougueur*, province située dans le Kollah. En 1870, Djillo était occupé dans son gouvernement à faire lever les impôts lorsqu'il fut assassiné. Le ras tira une vengeance exemplaire de la mort de Djillo, et le père de Djillo, le vieux Djara-Gada, reconnaissant envers le ras de la manière dont il avait vengé la mort de son fils, lui donna le pays de Sallalé.

On me parle aussi d'un mont-fort qui se trouve dans les environs, et que le ras fait mettre en état avec le plus grand soin; je fais demander au ras les autorisations nécessaires pour le visiter demain; ces autorisations me sont immédiatement et gracieusement accordées.

*Lundi* 20 *novembre*. — A 6 h. du matin, par un temps serein, nous nous mettons en route pour visiter le mont-fort dont on m'a parlé hier. Sachant qu'il est bon de ne point se laisser trop dans la main de son interprète, je laisse le mien à la maison et décide que le jeune Dannié, l'ancien camérier du marquis Antinori, qui comprend et parle un peu l'italien, m'accompagnera et m'en servira si besoin est; le ras a en plus envoyé deux hommes qui doivent m'accompagner. Le nom du mont-fort est Ouizero, *noble* [1].

A 7 h. 48′, nous sommes sur uu monticule où se trouvent de nombreuses habitations; nous apercevons maintenant distinctement le mont Ouizero : il forme une pyramide quadrangulaire tronquée.

A 7 h. 6′, nous traversons le torrent d'Eléma, qui coule sur des quartiers de roche; tout le pays est bien cultivé. Ce torrent sépare le pays de Sallalé de ceux de Mougueur, que nous avons au nord-nord-est, de

1 *Ouizero* ne devrait être donné qu'aux hommes ou aux femmes descendant de Salomon par Ménélik. Tous les *Ouizero*, et les *Ouizero* seuls, ont le droit de porter à la cheville des pieds des petites perles en or passées dans un cordonnet. L'usage a prévalu aujourd'hui de donner le titre de *Ouizero* à la femme de tout grand dignitaire.

Yaya au nord-est, de Ould-Oumo au nord ; à notre gauche, nous avons la rivière de Lémen qui coule dans le fond d'un ravin d'une hauteur vertigineuse, et dont les deux côtés sont distants de 1 000 à 1 200 mètres.

A 8 h. 35', nous nous trouvons sur un plateau de terre blanchâtre, en face de la forteresse; nous sommes montés par un contre-fort en forme d'éperon, que l'on a séparé de la forteresse par un fossé large et profond; le sol du plateau sur lequel nous nous trouvons a été jonché d'épines qui rendent la marche impossible pour des hommes nu-pieds, et cachent des chausse-trappes en bois dur qui empêcheraient les chevaux d'avancer; un sentier sinueux a été ménagé au milieu des épines; en cas de guerre, il serait couvert d'épines et garni de chausse-trappes.

A 8 h. 40', nous traversons le fossé sur un pont volant et nous nous trouvons devant le mur; il a été construit à même le roc. Presque partout le roc est à pic ; dans les quelques endroits où il ne l'était pas naturellement, a été taillé ; le mur est en maçonnerie, très régulièrement construit, il est couronné de bâtons fourchus en bois dur, percé de meurtrières; on nous fait parlementer à la porte; enfin, on se décide à nous ouvrir et nous sommes introduits dans une sorte de cour où l'on nous fait attendre en nombreuse compagnie. Il y a là, attendant comme nous, non pour entrer, mais pour sortir, diverses personnes parmi lesquelles se font remarquer deux moines en guenilles jaunes qui psalmodient des prières.

A 8 h. 50', on me fait pénétrer dans la deuxième enceinte, et il nous faut ici faire une nouvelle station ; elle est de plus de cinq minutes, car ce n'est qu'à 9 h. 20' que l'on vient nous apprendre la fin de toutes les formalités nécessaires pour que nous puissions librement circuler dans le mont-fort. Des types les plus divers nous croisent; ce sont des soldats chargés de la défense de la citadelle, des laboureurs, des ecclésiastiques, car il y a dans le mont-fort non-seulement une forteresse, mais aussi des champs cultivés et des églises.

Le sentier que nous suivons serpente gracieusement au milieu de verts bosquets où dominent les oliviers et les cyprès ; des arbustes couverts de fleurs odorantes, les climatis et les chèvrefeuilles qui entourent les arbres et courent de l'un à l'autre égaient l'œil et charment l'odorat; l'eau qui sourd et les oiseaux chanteurs qui jettent leur note joyeuse ou mélancolique au milieu de ces verts bocages, et ajoutent un charme de plus aux beautés idylliques de ce gracieux paysage.

Arrivés au haut du bosquet, nous avons, à droite, une église et, à

gauche, la demeure de l'*alaca* (chef), Ould Guiorguis qui en est l'administrateur; c'est un vert et affable vieillard, qui vient au-devant de nous et nous invite à entrer chez lui; il nous fait traverser une cour où se trouvent des enfants qui, sous la surveillance d'un *deuftcra* (clerc), s'exercent à la lecture, et nous fait reposer dans un petit aldarache très propre et convenablement meublé d'algas et de peaux de bœufs; dès que nous sommes assis, il me fait offrir de la bière et des galettes de froment.

A 10 h., après la collation, l'alaca nous mène voir son église; comme toutes les églises de l'Ethiopie, elle est située au milieu d'un enclos circulaire planté d'arbres, où se trouve de l'eau, et dans lequel est le cimetière; on y pénètre par un bâtiment carré, situé au couchant, et qui porte le nom de *Dje-Salam* (porte du salut), et à côté duquel se trouvent les cloches ou les morceaux de bois ou de pierres sonores qui les remplacent.

L'église elle-même est située à l'extrémité orientale de l'enclos. Elle se compose de trois enceintes circulaires, d'abord le *Keniet-Mallet* (endroit du chant), on y parvient par trois portes; celle de l'Orient est réservée aux ecclésiastiques; celle du Sud aux hommes, et celle du Nord aux femmes; vient ensuite le *Kedeust* (saint), qui est percé de portes au nord et au sud pour le service du culte; au couchant se trouve la porte où les diacres viennent lire les épîtres et les évangiles; à côté de cette porte sont ménagées deux autres portes pour l'entrée des communiants, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes; la quatrième enceinte, le *mekedeust* (le très saint), est de forme carrée, percée de portes au nord, au sud et au couchant, portes cachées par des voiles qui ne se lèvent jamais pour le profane. Au centre du mekedeust se trouve le *menneuber* (autel), composée d'une table carrée en bois, recouverte de soie et divisée dans la hauteur en trois compartiments; dans le premier, on place les pains de la communion; dans le second, le *tabot* (pierre sacrée), qui est souvent en bois ou en albâtre, même en plâtre; dans le troisième, la croix; un lutrin est placé à gauche de l'autel.

Sauf pour le sacrifice de la messe, toutes les cérémonies religieuses se passent dans le Kenié-Mallet, elles consistent en chants des psaumes que psalmodient les prêtres en s'accompagnant de tambours à mains et de sistres; ils dansent aussi, comme David devant l'arche, en agitant des béquilles et des mouchoirs.

A l'orient de l'église se trouve un petit bâtiment carré, nommé Bethléhem, sorte de sacristie qui contient les moulins et les fours pour la

préparation des pains du sacrifice. La préparation de ces pains est confiée à des diaconesses.

En sortant de l'église, nous trouvons Atto *Négousié* (mon roi), schoum du mont-fort de Ouizero, qui est venu au-devant de nous. Il a les cheveux blancs, la moustache en croc, la barbe en pointe, et les yeux à fleur de tête : c'est ce que l'on est convenu d'appeler une belle tête de soldat. Il est suivi d'un écuyer qui lui porte son bouclier et son fusil. Atto Négousié me salue avec politesse et s'informe avec bienveillance de l'état de ma santé; je l'en remercie, et nous continuons notre visite en examinant en détail le cimetière. Il me fait arrêter devant quatre pierres tumulaires cachées dans les herbes et me dit que ce sont les tombeaux d'anciens *abounes* [1], évêques.

Je remarque des oliviers porteurs de plantes parasites. J'en coupe une branche fourchue sur laquelle poussent des mousses, un petit palmier et un conifère.

La pyramide rocheuse qui forme le mont-fort a été taillée par les eaux des rivières Amaute, Lémen, Tabol et Elema. L'Amaute, en faisant un coude, a ménagé au rocher un éperon sur lequel est construit le village de Ouizero-Amba.

Une belle source d'eau vive coule au milieu du cimetière; les sépultures des abounes que l'on m'a fait voir sont celles d'évêqus qui se réfugièrent ici au moment de l'invasion de Gragne. C'est à cette époque que l'on a construit l'église qui est dédiée à *Médani Allem* (le sauveur du monde). Elle n'a jamais été ornée de ces fresques naïves qui couvrent généralement les murs des églises éthiopiennes.

A 10 h. 35′, nous nous rendons, par une pente raide, à des champs de blé qui viennent d'être moissonnés, puis à la roche surplombante d'*Abba-Corrat*, à la source de Berou, d'où nous voyons dans le Kollas, qui est à nos pieds, des cultures de mil, de cannes à sucre, de coton et de bananes.

A 11 h. 15′, Atto Négousié me mène à sa maison, où le déjeuner est servi. On apporte de l'orge à mon mulet César qui refuse de manger. Ce mulet est *choà* [2] (*comme il faut*), et ne veut pas manger seul, dit Atto

[1] On a à tort répété en Europe qu'il n'y avait qu'un aboune (évêque) pour toute l'Ethiopie : le nombre en a toujours été indéterminé; souvent il n'y en a eu qu'un; actuellement il y en a quatre et, à certaine époque, il y en a eu soixante-dix.

[2] Le mot *choà*, très employé en Ethiopie, équivaut à peu près à l'*honnête homme* du XVIIe siècle.

Négousié. Le mulet d'Atto Négousié est amené et attaché à côté de César; ce dernier le flaire et se met à manger gaiement en remuant les oreilles.

A midi 40′, nous prenons congé d'Atto Négousié. En face de sa demeure, sur une butte, se trouve la résidence du ras.

Une belle fille galla nous ouvre la porte de la première enceinte ; nous traversons ensuite la seconde enceinte, puis le fossé où nous nous arrêtons pour tirer des singes à crinière, et vers deux heures je rentre chez moi pour préparer mon départ fixé à demain.

*Mardi* 21 *novembre*. — Dans la matinée, je vais faire une visite au ras, qui me remet des lettres pour le roi de Djema, le roi et le premier ministre du Kaffa. Fittorari Garado, qui demain doit quitter le ras, charge un de ses officiers de nous accompagner.

A dix heures, après un léger repas, je me mets en route. Des montagnes ferment l'horizon à droite et à gauche; les terres sont prêtes à recevoir des semences.

La route est animée : ce sont des animaux au pâturage et des petites troupes de cavaliers qui traversent le plateau en maintenant leurs montures au galop de chasse, qui est, sur les plateaux, l'allure habituelle des chevaux montés. Une méchante bique, escortée par une dizaine de valets, porte, fièrement campé et couvert de peaux de bête, un vieillard dont le chef est orné de longues tresses blanches et tout l'avant-bras droit de bracelets d'argent.

Peu après passe un beau guerrier monté sur un magnifique cheval aux harnais garnis de plaques d'argent, suivi d'une mule de selle et escorté d'une vingtaine de cavaliers.

A 10 h. 20′, après avoir traversé un petit vallon boisé, nous passons près du grand village de *Goumbitchô-Moulo*, qui est situé sur les confins des tribus de ces noms.

Jusque vers onze heures, nous traversons une contrée accidentée, bien cultivée, dont les hauteurs sont couvertes d'habitations.

Nous passons alors le torrent de Moulo, qui coule au milieu de roches et forme de nombreuses cascatelles.

Vers midi, après avoir traversé un pays riche, nous nous arrêtons dans un beau pâturage pour faire manger nos montures.

Par une route à flanc de coteau, coupée de petites rivières, bordée de champs couverts de riches moissons et de beaux pâturages, nous passons à

1 h. 20′ devant un olivier réellement gigantesque. Dix minutes après, nous nous arrêtons un instant; nous avons la ville de Finfini à 10 kilomètres plus loin, faisant route au sud. Nous nous croisons avec une procession de jeunes filles qui, sous la conduite d'une matrone revêtue du *tchachou consacré à l'Athetheu*[1], chantent des hymnes à la bonne déesse et conduisent une jeune vierge à son époux.

A 3 heures un quart, nous arrivons au village de Sillo, où nous recevons l'hospitalité d'un vénérable vieillard, Abba Ouakaio, que nous trouvons assis dans une grande chaire en bois grossièrement sculptée. Il fume une grande pipe, et porte au poignet du bras droit seize anneaux en cuivre. Cela signifie qu'à la guerre le bonhomme a tué seize ennemis. Il porte, en outre, à la saignée du bras droit, un gros anneau en ivoire[2].

Hommes et femmes sont ici vêtus de peaux tannées et portent des bijoux en cuivre : bracelets, colliers, anneaux d'oreilles, bagues de doigts de main et de doigts de pied.

*Mercredi* 22 *novembre*. — Un nombre vraiment considérable de troupeaux de bœufs et de moutons sont sous la garde de leurs bergers et remplissent le village de mugissements et de bêlements; il y a aussi une vingtaine de juments suivies de leurs poulains.

Partis à 7 heures, nous arrivons, à 7 h. 37′, au village de Guindessa-Kilou, qui est entouré de beaux arbres et de belles cultures. Nous avons, sur notre droite, le mont Fouetta.

Nous sommes alors sur le territoire de la tribu des Badi.

A 8 h. 6, nous avons, sur notre gauche, le grand village de Souboulta, et au sud le mont Errer, au pied duquel se trouvait la capitale de l'Attié (empereur), lorsque l'Ethiopie fut envahie par le Çomali Mohamed Gragne venant du Harrar; également au pied de l'Errer se trouvent le grand marché

[1] Voyez le Bulletin de la *Société normande de Géographie*, 1884, pp. 389 à 406, PAUL SOLEILLET, *Notes sur les Gallas de Galane*.

[2] M. Henri Duveyrier, dans les *Touareg du Nord*, parle, comme d'un usage particulier aux Touareg, du port d'un bracelet de pierre à la saignée du bras droit. Cet usage, au contraire, est commun à un grand nombre de populations de l'Afrique, ainsi que j'ai eu l'occasion de l'observer lors de mon passage à Ségou. Dans l'Afrique Orientale, les anneaux en ivoire que l'on porte à la seignée du bras droit peuvent être comparés à ceux des Touareg. Souvent ils ont la même forme et servent également à donner de la force au coup de sabre et dans une lutte corps à corps à broyer la tête de l'adversaire.

du Rogué et le malcagnat d'Arebsa Galane [1]. C'est derrière le mont Errer que se trouve la plaine des Adda où l'on remarque, dans des cratères, six lacs de natron.

A 9 heures, nous nous arrêtons dans une vaste plaine bordée de monts boisés. Nous avons, au sud-ouest, la montagne de Metta, et au sud, à dix ou quinze kilomètres, un sommet où se trouvent les sources du fleuve l'Aouache. Sur notre droite s'étendent les monts Ada-Barga, sur notre gauche se trouve la tribu des Batchiou. Cette plaine a un aspect désertique; au sommet de toutes les éminences croissent des bouquets d'arbres.

En descendant de cette plaine, nous rencontrons des acacias, des euphorbes arborescents, des oliviers, des arbustes, des fleurs, du gazon, des cultures, un pays riant qui forme un heureux contraste avec la plaine triste et morne que nous venons de quitter.

Marchant au sud-ouest, nous arrivons, vers dix heures, au village de Ould-Mara, couvert de belles cultures, où des gens, qui font la cueillette, nous offrent des fèves; les coteaux d'alentour sont riants et boisés, la plaine, où pâturent des bestiaux, a de grandes ondulations.

A 10 h. 20′, nous traversons un cours d'eau. Le passage en est très difficile, car sur les deux rives le sol est mouvant.

Marchant à l'ouest, nous traversons, quelques minutes après, la grande rivière de Kallota qui donne son nom au pays. Elle est large de vingt mètres et coule de droite à gauche sur un lit de galets.

A 10 h. 42′, nous traversons encore un petit torrent et nous entrons dans la plaine Attaballa. Sur notre droite se trouve, sur un plateau isolé, le village de Ouassa; sur notre gauche, dans une dépression, le village de Malscia.

Après une heure de repos pour le déjeuner, nous nous remettons en route et nous arrivons dans un village dont les habitants refusent de nous dire le nom.

A vingt minutes de ce village, nous entrons dans une belle forêt, au milieu de laquelle nous trouvons le manoir du chef des Tiadgari. Un des serviteurs de ce chef vient me saluer, reconnaît le mulet César, que je monte, et me dit que c'est son maître qui l'a donné au roi.

Presque au sortir de la forêt, nous entrons dans le pays des Batcho et nous arrivons au village de Saye que fait construire le fittorari Garado.

[1] Fief auquel S. M. Ménélik II a bien voulu me nommer en juillet 1883.

Nous sommes on ne peut mieux reçus et très bien installés dans des maisons toute neuves.

*Jeudi 23 novembre.* — Nous nous mettons en route à 6 heures à travers d'immenses champs de nougue, plante oléagineuse d'un très riche rapport qui peut, dans un avenir prochain, devenir l'objet d'un trafic important, car nous sommes dans le bassin de l'Aouache.

A 6 h. 25′, nous traversons la rivière de Berga. Elle coule de droite à gauche. Son lit a une largeur de 15 mètres, ses berges sont à pic et creusées dans une terre d'alluvions.

Ici les cultures de nougue sont remplacées par des champs de tèfe (*poa abyssinica*), céréale préférée dans toute l'Ethiopie pour la panification. Cette culture couvre la plaine à perte de vue.

A 7 h. 2′, nous traversons un grand village. Nous en demandons le nom aux habitants qui nous regardent passer. Ils nous répètent : *Ganda Gobanna! Ganda Gobanna!* Gouvernement de Gobanna ! Gouvernement de Gobanna ! avant de vouloir nous en dire le nom, qui est Ifnatou.

Une demi-heure après, nous traversons le village de Raré, et à 7 h. 45′, nous dirigeant au S.-S.-O. la rivière de Kalla qui coule de droite à gauche dans un lit large de 20 mètres, creusé dans une terre d'alluvions.

Un quart d'heure plus tard, nous touchons à l'Aouache. Ce fleuve coule de droite à gauche, dans un lit de 25 à 35 mètres de largeur, très sinueux ; toute l'immense plaine que nous avons sous les yeux est formée par les alluvions de l'Aouache ; les eaux coulent sur un sable fin ou de la boue. Au gué, il n'y a que 0$^{m}$ 40 d'eau, mais nous sommes dans la saison des plus basses eaux.

A 8 h. 46′, nous quittons le bord du fleuve pour nous diriger sur le grand village de Katta, où nous nous arrêtons, à 8 h. 55′, pour déjeuner. On vient de couper les récoltes et nous nous installons auprès de grandes meules de blé et d'orge. Près de nous sont des aires sur lesquelles on dépique le grain au moyen de bœufs que l'on fait marcher sur la paille. Aussi loin que la vue peut s'étendre on ne voit que des meules de blé ou d'orge que l'on vient de couper.

Tout en déjeunant, je pense à la révolution économique que l'on produira en Afrique le jour où, reprenant la grande idée des Portugais, on jettera l'Abaï dans l'Aouache et où l'on fera ainsi un grand fleuve dont l'embouchure serait placée dans la baie, aujourd'hui française, de Tad-

jourah. Pour arriver à ce résultat, il n'y aurait peut-être pas de grands travaux à faire. Il me semble qu'il suffirait de jeter dans l'Aouache les eaux de l'Abaï. Cela fait, les eaux s'ouvriraient d'elles-mêmes très probablement, dans une saison des pluies, un chemin jusqu'à la mer. Ce résultat est d'autant moins douteux que l'on trouve les traces de l'ancien lit de l'Aouache jusqu'au lac Assal, et que les lacs Aoussa, où se perdent actuellement les eaux de l'Aouache, ont un niveau sensiblement plus élevé que celui de la mer.

Nous marchons à l'ouest et nous atteignons, à 9 h. 45', à peu près le centre de la plaine.

Nous appuyons au sud-sud-ouest et nous entrons dans un pays qui était en état de révolte il y a deux ans à peine. Il n'a été soumis qu'après une série de combats meurtriers, et les indigènes, qui ont perdu des parents ou des amis dans ces combats, cherchent à apaiser leurs mânes, en leur sacrifiant un Amara; aussi nous avons à craindre, dans une forêt que nous devons traverser, de mauvaises rencontres. Il y a quelques jours à peine, des hommes de Ras Gobanna ont été percés de javelines lancées d'un bras sûr par des hommes cachés derrière des arbres. Il est aussi nécessaire de marcher en ordre et nous nous arrêtons pour attendre ceux de nos gens qui sont disséminés à droite et à gauche, ou qui se trouvent en arrière. Notre petite troupe formée en bon ordre, nous nous remettons en marche à l'ouest. Sur notre gauche est le village Gaubon ; à droite et à un millier de mètres, l'entrée de la forêt dans laquelle nous allons nous engager.

Le fittorari Garado fait défricher la forêt pour soumettre complètement le pays.

Vers une heure, nous atteignons un petit plateau sur lequel les gens du fittorari viennent de construire un village.

Plus loin, sur un plateau aiguisé en coin par deux cours d'eau qui se réunissent, le fittorari construit sa ville de Dindi, le pays a nom Tchaubô.

A 1 h. 55', nous arrivons à la première porte de Dindi; elle est ménagée dans une tour carrée sise à l'angle du mur. Une fois la porte passée, nous nous trouvons dans une rue à pente raide, bordée à droite et à gauche de cabanes rondes à toitures de chaume et à murs en pisé.

Après avoir passé une deuxième porte, nous pénétrons, par une troisième, dans la résidence particulière du fittorari Garado.

Le fittorari, qui nous a reçus on ne peut mieux, m'a installé au pre-

mier d'une maison à un étage, dans une chambre confortablement meublée de divans recouverts de tapis turcs et persans. Dans un brasero brûle un clair feu d'olivier. Le fittorari m'envoie d'abord deux de ses cuisinières avec des plats du pays. Lorsque j'ai suffisamment mangé, je laisse un ragoût, d'ailleurs très appétissant, de viande découpée et préparée avec sauce au piment. Alors, méthodiquement, la cuisinière qui m'a regardé manger, agenouillée auprès du *massob* (panier) qui contient mon repas, prépare délicatement une ou deux boulettes de viande, les enveloppe dans les crèpes qui servent ici de pain, et gracieusement me les présente en disant : *Monseigneur, par amour pour moi.*

Quand les femmes eurent disparu avec leur panier, le fittorari arriva, suivi de son écuyer qui portait ses armes et d'un page qui portait une pièce de viande. Il prit place à mes côtés. L'écuyer déposa le fusil, le bouclier et l'épée de son maître, drapa sa toge à la ceinture et, aidé du page, se mit à nous faire des grillades, tandis qu'un échanson nous servait de l'hydromel dans des flacons de Venise.

*Vendredi* 24 *novembre.* — La ville a la forme d'un trapèze dont le petit côté a 270 pas; sa longueur doit être du triple, soit 810 pas. Sauf une petite promenade autour de la ville, je passe ma journée à lire les *Lectiones grammaticales pro missionari qui addiscere volunt linguam amaricam et oromonticam*, de Mgr Massaja. Le bon évêque a répandu dans tout ce rudiment une philosophie apostolique qui en rend la lecture attrayante.

J'extrais de ce livre des mots usuels de la langue oromon (galla), tel que bon, *gâri;* mauvais, *hâma;* grand, *goudda;* petit, *tinna*, etc., etc., car l'expérience m'a appris que lorsqu'on sait cent mots d'une langue, ses pronoms, ses prépositions et le verbe être au présent, au passé et à l'infinitif, on peut exprimer dans cette langue tous les besoins réels d'un voyageur en route, et cela peut s'apprendre en vingt jours au plus, alors même que l'on a, comme moi, une mauvaise mémoire.

Dans l'après-midi, le fittorari Garado, qui m'a déjà fait plusieurs visites, veut bien m'admettre à l'honneur d'aller présenter mes hommages à Mme Garado. Un écuyer vient me chercher et m'introduit avec mon interprète et Aiellé, dans l'effine du fittorari, jolie maison de forme ronde dont la toiture en chaume est surmontée d'un pignon en poterie dans lequel est encastrée une croix de bois. L'effine est éclairé par une large baie faisant face à la porte. Le sol en est jonché d'herbe fraîche et odorante

Dans une alcôve, dont la baie est garnie d'une draperie en toile de Surate teintée en rouge, se tiennent assis, sur un divan recouvert de tapis de Perse, M. et Mme Garado. En face d'eux, et de l'autre côté de l'effine, se trouvent, attachés dans une alcôve, un destrier et une mule de selle. Une grande chaire en bois sculpté et recouverte d'un lampas de Lyon m'a été préparée. La conversation est aussi vive qu'elle peut l'être par interprète. Je demande des nouvelles des enfants et, sur un signe de Madame, l'écuyer sort et rentre quelques instants après, suivi d'un jeune ecclésiastique, précepteur des enfants : un beau garçon de dix ans et une gracieuse fillette de sept à huit ans. Ces enfants, un peu émus et un peu effrayés, viennent me tendre leur front à baiser.

*Samedi* 25 *novembre*. — Je me dispose à aller en promenade et je donne l'ordre à trois des enfants qui sont venus avec moi de m'accompagner.

A 7 h. 30', en quittant la ville, je me dirige vers le couchant. On a d'abord à traverser une zone de terrains vagues dont la pelouse est court tondue par des mulets qui errent avec des ânes et des chevaux tout autour des murs.

Au milieu de cultures et de bouquets d'arbres, il y a des habitations et de belles plantations d'*inset* (Musa ensete), sorte de bananier, dont le fruit ne se mange pas, mais dont la racine et le bas des tiges, après fermentation, servent à faire du pain.

Des groupes de gens qui se chauffent au soleil me regardent passer avec une bienveillante curiosité; nous échangeons des saluts. Je remarque quelques beaux types d'hommes taillés en hercules; de gracieuses jeunes filles qui tremblottent dans la peau de bœuf tannée qui leur sert de vêtement me font penser à Peau d'Ane.

Nous entrons dans une forêt de conifères dont le sous-bois est formé de petits arbustes se rapprochant du myrthe et portant des roses. Des indigènes passent marchant à la file indienne. Ils portent la lance sur l'épaule droite et, au flanc gauche [1], une dague retenue par une ceinture de cuir rouge. Chacun porte sur la tête un fagot de bois et tous, l'un après l'autre, nous saluent. Le sol est formé d'une terre rouge. Il y a des affleurements

[1] Les Amara, comme presque tous les peuples qui ont conservé l'usage du bouclier, portent l'épée, la dague ou le sabre, à droite; les Oromons (Gallas), par exception, portent, comme nous, la dague à gauche.

et des blocs de roches grisâtres, avec des plaques de mousse verte et des moisissures blanchâtres.

A la hauteur où nous sommes arrivés, la végétation n'est plus représentée que par des bruyères arborescentes à fleurs blanches, des chrysanthèmes dont les corolles sont argentées et l'intérieur or; il y a aussi des massifs de feuillages d'un vert glauque au milieu desquels fleurissent des plantes à fleurs bleues qui répandent une suave odeur.

En arrivant sur la croupe de la montagne, nous sommes joints par deux Gallas et par l'officier du fittorari qui nous guide de Farré ici, Atto Kerabatchiou, qui, accompagné de ses gens au nombre d'une vingtaine, se rend dans son manoir.

De l'autre côté de la croupe de la montagne, je me trouve sur la margelle d'un cratère dont le fond est occupé par deux petits lacs ellipsoïdes communiquant par un chenal et entourés de cultures. D'après les Gallas qui sont avec nous, le pays s'appelle Dembelli. Nous avons en face une pointe de rocher nommée Kakalli. A droite se trouve le mont Tchaubô, qui a donné son nom à toute la région.

Au sud, nous avons un mamelon qui domine la chaîne où nous nous trouvons. Je veux en faire l'ascension. A son sommet, la végétation n'est plus représentée que par du gazon et des chrysanthèmes. Je trouve quelques pierres rougeâtres et des affleurements de roches grises avec des moisissures blanches, mais pas de mousses vertes.

Je suis monté jusqu'ici sans descendre de mon mulet; mais, pour retourner, je mets pied à terre. Nous dévalons une pente raide, presque à pic, et en partie gazonnée; nous retrouvons les bruyères, et nous remontons à mulet.

A 9 h. 40', nous sommes en vue de la ville et Atto Karabatchiou qui, par politesse, s'est détourné pour me faire la conduite, me fait ses adieux.

En pays chrétien, aussi bien en Europe qu'en Ethiopie, le samedi est souvent jour de marché, c'est aussi aujourd'hui qu'a lieu le marché hebdomadaire établi par le fittorari, et qui se tient devant les portes de la ville. Ce marché n'est presque fréquenté que par des femmes, car on n'y vend que des objets de consommation usuels, grains, légumes, volailles, etc., etc. Après avoir jeté un coup d'œil sur le marché, je rentre.

Le fittorari vient assister à mon déjeuner, et nous fixons mon départ à demain. Mon interprète, Gabri Mariem, est atteint de deux maladies : l'une ne se nomme point, et l'autre pourrait bien avoir le vilain nom de

peur. Je ne veux point d'un impotent à mes côtés et je prie le fittorari de vouloir bien garder Gabri Mariem pour quelque temps. Aiellé parlant couramment la langue arabe me servira d'interprète; je n'ai pas eu à me repentir de cette décision, comme on le verra par la suite.

*Dimanche* 26 *novembre*. — Dès le matin, Garado vient me trouver et nous arrêtons ainsi l'itinéraire du voyage que je vais entreprendre : Djema, Kaffa, Guerra, Limoux, Goma. A mon retour, on me fera visiter, dans le pays même de Tchabô, un lac au milieu duquel il y a des îles et des monastères qui se nomment Ountchi.

Outre les deux hommes de Djema qui doivent m'accompagner, le fittorari veut bien attacher à ma personne un de ses hommes de confiance qui me suivra partout où j'irai; il est chargé de me protéger, de me guider, et devra au retour faire un rapport à Garado.

Nous quittons notre maison à pied, accompagnés par le fittorari.

A la porte de la ville, nous nous arrêtons pour les adieux, qui sont cordiaux. J'ai trouvé chez le fittorari Garado une grande maison, habitée par de vrais grands seigneurs, ce qui est rare dans notre Europe d'aujourd'hui. Mme Garado, qui est aussi une grande dame, m'envoie par un page quelques provisions de route qu'elle a fait préparer sous ses yeux par ses filles de service. En même temps, elle me fait dire gracieusement que c'est aux femmes de mes amis à se rappeler que je n'ai auprès de moi ni épouse ni mère.

A 9 h., nous nous mettons en route dans la direction du sud, ayant au sud-est le pic dont nous avons fait hier l'ascension.

Quelques minutes après, nous traversons le ruisseau qui fournit l'eau à la ville. Des groupes de femmes caquettent en puisant de l'eau.

A 9 h. 45', nous atteignons une rivière qui se nomme, ainsi que le pays, Boddâ. Cette rivière coule dans une vallée profondément ravinée.

A 11 heures, nous descendons, par un sentier sinueux, dans un ravin où nous nous croisons avec une nombreuse caravane richement chargée; ce sont les gens de Limoux qui vont remettre au fittorari le tribut qu'ils paient annuellement au Choa.

Nous arrivons au village de Ouala, situé dans un fond où il y a de belles cultures. Nous nous croisons encore avec des gens de Limoux appartenant à la caravane que nous avons déjà rencontrée; ils ont avec eux des bœufs et des mules chargés d'ivoire.

A midi 25′, après un repos de quelques minutes, nous nous remettons en route. Nous sommes alors dans le pays de Kakallé où il y a des bois, des habitations et une petite rivière, affluent du Ballo, qui coule au milieu d'une plaine que nous traversons.

On se sert ici pour fouiller la terre d'un instrument particulier : long levier de bois dans lequel sont emmanchées une ou deux pointes de fer en forme de soc de charrue. On obtient avec cet instrument des labours de $0^m$ 30 à $0^m$ 40 centimètres de profondeur; quelquefois deux hommes se réunissent pour manœuvrer un même levier. Je remarque, dans les environs, de très beaux oliviers.

A 2 heures, nous traversons de belles plantations d'inset, de nombreux bouquets d'oliviers, d'acacias, de conifères ; des liserons, des jasmins, des chèvrefeuilles et des églantiers, mêlent leurs fleurs à la verdure sévère des arbres et embaument l'air de leurs douces senteurs. Ce coin de terre, où se trouve le village de Doullalé, a un aspect ravissant.

Nous nous y arrêtons avec délices.

Après 40 minutes de repos, nous nous remettons en route, et à 3 h. 40′, nous traversons la rivière de Doullalé.

Un peu après, nous touchons Koullalé, village situé au milieu de belles cultures, de bouquets d'arbres, de champs de coton et de cannes à sucre.

A 5 heures, nous traversons la rivière Azeur, large de 25 mètres, dont les rives sont peuplées de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux et d'ânes.

Plus loin, une belle rivière fait des méandres au milieu de vertes prairies; c'est la Metti, qui est large d'une vingtaine de mètres, et coule de droite à gauche.

A 6 heures, nous traversons un petit vallon qui donne sur une autre vallée dans laquelle nous sommes rejoints par des gens que l'on a envoyés à notre rencontre; guidés par eux, nous gravissons un coteau sur la croupe duquel est construit le village d'*Agabdja*, où nous arrivons à 6 h. 25′.

Le schoum de ce village, qui dépend du gouvernement du fittorari, vient au-devant de moi avec son escorte et me conduit chez lui, où l'on m'a préparé un logement confortable.

Je remarque la construction de la maison ronde où l'on me reçoit. Le toit de chaume en est soutenu par un piquet central avec des arcs-boutants latéraux, ce qui ressemble tout à fait à un parapluie ouvert.

*Lundi* 27 *novembre.* — Le schoum, avec une escorte de cinquante hommes, nous accompagne.

A 8 heures, moins d'une demi-heure après notre départ, les hommes de l'escorte se prennent de dispute. Le schoum rétablit le bon ordre sans descendre de sa mule en distribuant paternellement des calottes à droite et à gauche.

Nous nous engageons dans un ravin de terre rougeâtre et nous entrons dans une vaste plaine bien cultivée, ornée de beaux arbres et très habitée. Kour-Koura est le nom de cette plaine, et de l'un de ses villages. La plaine, de forme ellipsoïde, est entourée de montagnes; je relève, au sud, le mont Koullou-Biddo. J'estime que nous devons en être à une distance de 15 kilomètres. Il me paraît être un ancien cratère. A l'ouest, je relève le pic Amaya, qui est probablement à 12 ou 13 kilomètres de nous.

A 8 h. 10′, nous traversons le village de Kour-Koura. Des gens viennent nous saluer et nous escortent pendant quelques instants. Nos hommes fouillent le sol avec leurs sabres et leurs couteaux et en tirent un tubercule de forme allongée auquel ils donnent le nom amarigna de denitche, nom qu'ils donnent également à la pomme de terre, qui ressemble beaucoup à ce tubercule.

A 9 h. un quart, nous abandonnons la direction sud-ouest pour la direction ouest. Nous traversons sur un pont, branlant il est vrai, mais enfin sur un pont, la rivière de Dellana qui coule de droite à gauche. Son lit est très sinueux, et, à l'endroit où nous le passons, il a une quinzaine de mètres de largeur.

Depuis que je suis en Ethiopie, c'est le premier que je rencontre. Les peuples de race oromone et les Gouragués sont les seuls Ethiopiens qui se servent de ponts : les autres traversent les rivières non guéables en s'aidant d'outres en peau ou de radeaux en jonc.

Nous traversons de nouveau la Dellana, qui coule maintenant sur des quartiers de roc, au milieu d'une riche végétation de belles plantations de cannes à sucre, de champs de mil, desquels émergent de magnifiques sycomores.

A 10 heures, marchant à l'ouest, nous nous trouvons sur les rives d'une nouvelle rivière, l'Amaya dont le lit de 30 mètres de largeur. Son cours est de droite à gauche, nous la passons et nous arrivons à une route parfaitement tracée, entre deux haies vives distantes l'une de l'autre de 15 à 20 mètres. Des deux côtés la route est bordée de grands sycomores, dont le

feuillage se rejoint en arc au-dessus de nos têtes. Ce feuillage est peuplé d'oiseaux à l'éclatant plumage qui gazouillent et voltigent. La région est très cultivée en cannes à sucre, mil et coton.

A 11 h. 30′, marchant au nord-ouest, je relève au sud, à 35 ou 40 kil. de distance, les montagnes du Géraugoué.

Nous tournons alors au sud pour entrer, vers midi, dans le pays de de Tchillalô. Nous demandons à un vieillard et à deux jeunes filles qui passent le village du Soullo; ils retournent sur leurs pas et nous guident.

Au village de Soullo, les hommes s'empressent de prendre nos mules et les femmes nous apportent des escabeaux ronds en bois, pour nous asseoir sous les arbres.

Les femmes et les filles ont pour vêtement un jupon en peau orné de broderie et de coquillages. Elles ont le buste nu. Les bras et les épaules sont magnifiques. Les seins, admirables chez les jeunes filles, sont déprimés chez les femmes. Les deux sexes portent les cheveux flottants sur les épaules et coupés carrément au-dessus des sourcils. Le vêtement des hommes consiste en une toge en coton.

Les propriétés particulières sont séparées par des haies.

Le chef du village vient me saluer. Il a à l'oreille droite un long pendant en cuivre.

Le soir, une grande quantité de bœufs, de vaches, de chevaux rentrent au village.

*Mardi* 28 *novembre.* — Nous nous mettons en route à 6 heures. Les hommes de l'escorte poussent des cris de sauvages tout en dansant et brandissant leurs armes. Les habitants, réveillés et avertis de notre passage, se mettent sur le pas des portes de leur enclos pour nous voir. Les femmes et les jeunes filles, qui ont le buste nu, croisent dans des attitudes gracieuses leurs bras sur leurs seins nus pour conserver un peu de chaleur.

Nous nous dirigeons droit au sud, vers la Natcha. On fait ici un abatis d'acacias. Avec les arbres, systématiquement rangés, couchés sur le sol les uns au-dessus des autres, la tête en avant, avec toutes leurs branches épineuses, on a formé une ligne de défense à peu près infranchissable, et que l'on ne saurait détruire que par le feu.

De l'autre côté de cette haie, se trouve la Natcha, jungle remplie de bêtes sauvages et repaire de brigands plus sauvages encore, dont le métier est de voler des femmes et des enfants pour les vendre aux marchands

d'esclaves dont ils sont les pourvoyeurs. C'est à cause de la traversée de cette zone dangereuse que le fittorari a fait donner l'ordre à Atto Lama, le schoum d'Agabdja, de nous escorter avec cinquante soldats.

Nos gens s'appellent les uns les autres; les cavaliers galopent sur nos flancs, et l'on fait le plus de bruit possible pour intimider les fauves, bêtes et gens. La végétation se compose d'acacias, d'herbes et de sycomores géants.

A 7 h. 40', nous sommes au milieu de grandes herbes lancéolées au milieu desquelles nous disparaissons complètement, bêtes et cavaliers. La marche est très pénible. Nous faisons de tous côtés partir des compagnies de pintades qui s'envolent en poussant des cris aigus.

Nous traversons ensuite une région dont les herbes ont été récemment brûlées et notre marche est beaucoup plus aisée. Sur notre droite, dans un fourré vert, coule parallèlement à notre route, la rivière de Koullit. Nous ne la voyons pas, mais nous entendons le bruit argentin de ses eaux qui forment cascatelle sur des roches et fouettent les herbes du rivage.

A 8 heures, nous voyons l'eau du Koullit. Une famille d'hippopotames y prend ses ébats; les arbres du rivage sont de toute beauté. Nous sommes toujours dans des herbes brûlées, et nos gens courent de tous côtés en criant.

Aux herbes brûlées succèdent, hélas! de grandes herbes qui nous fouettent le visage et menacent de nous éborgner. Atto Lama n'a qu'un œil : un coup de lance reçu dans une bataille, l'a privé de l'autre; mais il a bon cœur, et, afin de m'éviter son malheur, il me passe un long bâton pour me garantir de ces dangereux herbages.

A 8 h. 40', nous entendons un bruit de galop, d'herbes froissées; tout le monde se regarde et prépare ses armes. Atto Lama descend de sa mule et enfourche son destrier qu'un écuyer lui mène en main.

Beaucoup de bruit pour rien. Il s'agit d'un ménage d'éléphants qui fuit avec sa progéniture, effrayé probablement par tout le bruit que nous avons fait.

Dix minutes après, marchant à l'ouest, nous traversons la rivière de Koullit, qui coule de droite à gauche dans un lit d'une trentaine de mètres de largeur. La hauteur de ses eaux au point où nous les passons, qui est un gué, dépasse cinquante centimètres; nous sommes cependant dans la saison des plus basses eaux.

Au sortir de la rivière, nous nous dirigeons au sud. La région est

certainement un paradis pour les éléphants et les hippopotames, les bufles et les rhinocéros ; mais quel purgatoire pour le pauvre voyageur lacéré par les herbes et les plantes tranchantes et piquantes de la jungle! Et après le coucher du soleil, que de moustiques de tous cris et de toutes piqûres, doivent se jeter sur le malheureux !

La jungle passée, on trouve, au sud-ouest, de hautes herbes lancéolées, des arbres divers et plusieurs à feuilles caduques; des lianes fleuries qui poussent au milieu des herbes et sont, comme coup d'œil, d'un effet ravissant, augmentent encore les difficultés de la marche; nos animaux sont pris par ces lianes, attachées aux herbes, comme dans les mailles d'un filet.

Nous retraversons le Koullit; son courant est ici, pour nous, de gauche à droite. Son lit, d'une vingtaine de mètres de largeur, est en partie encombré par des roches ; la hauteur de ses eaux au point où nous le traversons est de plus de soixante centimètres; nous nous arrêtons sur l'autre rive, sous de beaux arbres, et nous mettons à déjeuner.

Nous nous remettons en marche à midi et demi. Le plateau sur lequel nous nous trouvons est brusquement terminé par une muraille rocheuse surplombant une vallée au milieu de laquelle passe l'Olga, grande rivière qui coule de droite à gauche, dans un lit de cent mètres de largeur, au milieu de gorges boisées. Nous la traversons sur un banc rocheux. Nous trouvons à ce gué, comme hauteur d'eau, 70 centimètres. Le courant est très rapide. Les gouffres creusés des deux côtés du banc rocheux, et où d'innombrables caïmans prennent leurs ébats, rendraient très dangereuse la traversée de l'Olga, si l'on en était réduit à ses propres forces. Heureusement, un certain nombre de nageurs, appartenant au village où nous avons passé la dernière nuit, se sont joints à notre escorte. Arrivés au bord de l'eau avant nous, les nageurs ont déposé sur la berge leurs vêtements consistant en braies larges et courtes, en étoffe de coton blanc et en manteaux de peaux de veau ou de léopard ; ils jettent sur leurs manteaux leurs boucliers ronds en fer, attachent leur poignard à un ceinturon de cuir et conservent à la main leurs lances pour sonder le sol quand ils seront engagés dans la rivière. Ces hommes, dont plusieurs sont d'une élégance de forme et d'une beauté de ligne toute féminine, sont parés de colliers en cuivre ayant la forme du *torques* des anciens Gaulois, d'anneaux, de pendants d'oreille en cuivre ou en étain et portent, aux doigts des mains et des pieds, des bagues de même métal.

Un détail de toilette de nos passeurs mérite une mention spéciale. Ils

portent autour des reins une ficelle en coton tressé dont les deux bouts de fil sert à lier la peau du prépuce et à tenir la verge droite; l'autre est passé sous le sacrum pour soutenir les testicules.

J'ai traversé la rivière, ma mule tenue à la bride par deux hommes. Arrivé sur l'autre bord, je m'assieds sur un quartier de roche pour regarder passer ma petite caravane. L'Olga est la limite du Natcha.

A 1 h. 30′, nous quittons les rives de cette rivière et nous nous engageons, à l'ouest, dans une montée au milieu des roches.

Quelques minutes après, nous entrons dans le pays Adâllé. Il n'y a plus d'herbes marécageuses, mais des acacias et des agaves. Le sol est formé d'une terre noirâtre qui paraît riche en humus. Des troupeaux d'ânes et de bœufs sont gardés par de beaux gars bien découplés, armés de lances, qui nous saluent en nous disant : *Nor djené.*

Nous arrivons à une ligne de défense formée par un abattis d'acacias épineux; nous ne pouvons la franchir qu'en mettant pied à terre; derrière, nous trouvons des plantations et des habitations. Nous nous croisons avec une caravane de porteurs chargés d'étoffes de coton.

Nous appuyons au sud et nous trouvons, au milieu de cultures et de plantations d'acacias, sur un monticule, une habitation où nous sommes très bien accueillis. Devant nous l'horizon est borné par une ligne de montagnes, d'où émergent deux pitons auprès desquels passe la route que nous suivrons demain. On vient s'excuser de ne pouvoir nous offrir ni bœuf ni lait : l'année dernière une terrible épizootie a détruit presque toutes les bêtes à cornes de la région. Nous avons rencontré, en effet, un très grand nombre de squelettes de ces animaux.

Le soir, les vieillards se réunissent, ils s'asseoient en cercle. Les autres habitants passent une partie de la nuit à chanter et à crier.

*Mercredi* 29 *novembre.* — Les gens de notre escorte retournent chez eux. Abba Gourache, seul, reste avec nous.

Nous nous mettons en route au sud, et, guidés par des gens du village où nous avons couché, nous descendons dans un ravin.

A 7 h. 40′, nous sommes dans une belle vallée qui est parallèle à la chaîne des monts Karsa que nous avons sur notre droite.

Vers 8 heures, marchant au sud-sud-ouest, nous nous croisons avec une caravane de captifs, composée surtout de femmes. Leurs cheveux tressés avec soin ont la forme d'un turban. Presque toutes s'abritent la

tête sous des ombrelles en jonc tressé. Leurs vêtements consistent en jupes et camisoles en peau tannée. Ces peaux, préparées avec du beurre, restent très souples.

Un des hommes de notre escorte reconnaît une jeune captive; il la prend par la main, l'embrasse tendrement et va s'asseoir avec elle sous un arbre. Après un instant de douce causerie, ils se quittent humbles et résignés et la femme hâte le pas pour rejoindre le troupeau dont elle fait partie.

A 8 heures, nous arrivons au bord du Tamsa, grande rivière dont nous remontons le cours, sur une plage de galet, ombragée de beaux arbres.

Le Tamsa est ici formé de trois rivières ayant toutes le nom de Guebé [1]. La première a ses sources à Djema, la deuxième à Limoux, la troisième à Léka. Le Tamsa serait le même fleuve que l'Ouma-Omo qui se jette dans l'Océan Indien, sur la côte de Zanzibar, par Ouest de latitude. Peut-être est-il navigable d'ici au Zanzibar? Nous nous arrêtons après avoir fait, au sud, sur les bords du fleuve, 150 à 200 mètres, et nous mettons pied à terre.

Nos guides déposent leurs vêtements, se ficellent, comme il est dit plus haut, et, prenant sur leur tête la charge de nos mulets, se mettent bravement à l'eau. Ils passent ensuite nos mulets et nos gens.

Maintenant, à mon tour, j'ai quitté bottes et culotte, et c'est en caleçon que j'enfourche ma mule. Deux grands gaillards bien découplés, aux longs cheveux, prennent ma mule par la bride et nous nous mettons en route. Le courant est très rapide, et à peine avons-nous fait quelques mètres en avant qu'hommes et bêtes perdent pied et se mettent à nager. Il nous faut dix minutes pour traverser la rivière. Nous prenons pied en un point où les berges sont à pic et élevées. Là, nous prenons congé de nos guides. Nous inclinons, au sud-sud-est, sur les terres du Motti [2], roi de Djema.

[1] J'ai écrit tous ces noms comme ils m'ont été prononcés par les indigènes qui m'accompagnaient; il est certain que si j'avais eu des gens appartenant à d'autres régions, ils m'auraient prononcé les noms d'une manière différente.

[2] Voici le nom des dignités chez les Oromons musulmans, qui, en abandonnant leur culte naturaliste, ont abandonné leur gouvernement républicain ?

1° *Motti*, sultan, roi. Les Oromons connaissent le titre, mais l'appliquent peu, se bornant, pour la plupart, à donner à leur souverain l'appellation de *Goftâ* (titre analogue à notre Monseigneur, et que l'on donne à tout supérieur), et à lui parler à la troisième personne. Ils disent à leur souveraine *Gifti* (Madame);

A 9 heures, faisant route presqu'au sud, nous arrivons dans le Chacham.

A 9 h. 30', étant dans une vallée où poussent des acacias géants, je relève, au sud-sud-est, l'un des deux pitons que j'ai signalés hier au soir.

Nous inclinons alors au sud, puis au sud-sud-est, et nous arrivons au torrent de Madallé, qui donne son nom au pays.

Sa largeur est de 100 à 150 mètres et au milieu coulent de minces filets d'eau.

A droite, nous avons une montagne boisée, à gauche une plaine couverte d'une magnifique futaie. Nous remarquons de nombreuses traces d'éléphants. Une grande quantité de singes gambadent sur les arbres, et à tout instant nous faisons lever des compagnies de pintades.

En quittant le lit du torrent, nous marchons au sud-sud-ouest, puis à l'ouest, puis au sud-sud-ouest, d'abord dans une forêt, puis à travers une plantation de coton entourée de montagnes boisées, ensuite au milieu de roches où poussent des arbres gigantesques, enfin au milieu d'un paysage imposant et sauvage.

Un couloir a été creusé de main d'homme dans le roc vif; il est fermé par une porte. Nous la franchissons et nous sommes dans l'Abalti. Nous avons, sur notre droite, la coutinuation du rocher dans lequel le couloir a été creusé et, à gauche, une vallée, ou mieux, une courbe resserrée entre deux murailles de roches à pic. Le piton remarquable sur lequel nous nous sommes guidés jusqu'à présent, se trouve dans une deuxième vallée sur notre gauche.

Nous trouvons une deuxième porte fermée d'une herse en épines et soutenue par une fourche en bois. La défense est formée par un fossé et une *zariba* (haie d'épines sèches). Des moissonneurs, surveillés par un homme qui s'abrite sous un grand parasol en jonc tressé, font la récolte d'un champ de maïs. Nous avons, sur notre gauche, des coteaux et des vallons couverts de cultures et d'habitations.

2° *Abbâ doula* (père de la guerre), commandant en chef les armées. L'abba doula est un dictateur dans les républiques et un connétable dans les États monarchiques;

3° *Abba Korô*, gouverneur de province, préfet;

4° *Abba Genda*, sous-gouverneur, sous-préfet;

5° *Abba Fougno* (père des mesures), maire;

6° *Abba Kella* (père des portes), gardien des cités royales et des places frontières;

7° *Abba Mirzan* (père des balances), sorte de ministre du commerce et des affaires extérieures.

L'homme au parasol vient nous reconnaître. C'est un magnifique jeune homme au teint légèrement bistré, de haute taille, svelte, à tête intelligente, ornée d'une belle barbe noire et de beaux cheveux qui lui tombent sur les épaules. Son vêtement se compose d'un pagne de coton bleu serré autour des reins ; il a le buste recouvert d'une toge blanche. C'est l'abba Kella d'Abalti.

Sur notre droite, s'étend une belle prairie où poussent de superbes sycomores.

A 11 h. 30′, nous appuyons au sud et nous avons, à gauche, une combe profonde et boisée ; à droite et devant une belle plaine vallonneuse cultivée principalement en mil. Il y a beaucoup d'habitations, beaucoup de vie et d'animation. La population est très belle, de race oromone. La plus grande partie des habitants de Djema étant musulmane, le terme de galla ne saurait leur convenir,

Nous nous arrêtons, à 11 h. 30′, dans un petit vallon, pour déjeuner à l'ombre des sycomores. Notre repas se compose de *kollo* (grains grillés) et de l'eau d'un ruisseau qui coule à notre gauche. On éprouve un vif plaisir à se sentir vivre au milieu d'une aussi belle nature. Les gens qui travaillent viennent nous saluer et nous demander des nouvelles.

En nous remettant en marche, à 1 h. 35′, nous prenons, au sud-sud-ouest, par un pays dont les nombreux ruisseaux, bien aménagés, donnent naissance à de beaux pâturages.

A 2 h. 20′, nous traversons la rivière de Karkari, qui donne son nom à la région où nous allons entrer. Cette rivière coule de gauche à droite sur un lit de galet. Sa largeur peut être de 20 mètres ; la hauteur de ses eaux, au gué, est de $0^m$ 20 à $0^m$ 25.

Un quart d'heure après, nous franchissons la porte d'une zariba, et nous pénétrons dans une cour carrée gazonnée, plantée de beaux arbres, sous lesquels nous nous étendons pendant que les gens de Djema, qui nous accompagnent, vont prévenir de notre arrivée le maître de céans.

Nous sommes chez Djané Abba Kétô, l'abba Koro, préfet de la province. Bientôt, la porte du fond de la cour qui fait face à l'entrée, s'ouvre et livre passage à une sorte de géant entouré de plusieurs hommes. Ils s'arrêtent d'abord à causer avec nos gens, puis se dirigent vers l'arbre sous lequel je me trouve. C'est l'abba Koro. Je m'aperçois que sa taille gigantesque est due en partie à des patins en bois appelés *dadi*[1], hauts de

[1] Le dadi n'est porté que par les musulmans, lorsqu'après avoir fait leurs ablutions, ils se rendent à la prière.

20 centimètres. Du reste, c'est un beau jeune homme. A peine une légère moustache estompe sa lèvre supérieure. Il a le regard dur et la lèvre dédaigneuse. Il est drapé dans une toge très ample (*toga fusa des Romains*). Il a les oreilles percées et porte dans chacune un anneau d'argent, insigne de sa dignité. L'abba Koro se fait apporter une peau de bœuf tannée et s'y couche à moitié. Un soldat, le buste nu, allongé sur la peau de bœuf, lui sert de coussin.

L'abba Karo parle lentement. Il paraît s'écouter avec plaisir, et joue négligemment de la main droite avec la chevelure du soldat sur lequel il est appuyé. Pendant quelques instants nous échangeons des compliments. L'abba Koro se lève et un de ses serviteurs nous accompagne dans le logement qui nous a été préparé. Ce logement est situé dans la deuxième enceinte formée par un clayonnage en roseau. On y pénètre par une porte en bois, encastrée dans des linteaux en bois ouvrés et surmontés de sphères également en bois.

Notre logement consiste en une grande chaumière de forme ronde, recouverte d'un toit cylindrique en chaume. A peine sommes-nous installés que des servantes viennent avec des amphores de *dadi* (hydromel).

L'abba Koro vient me faire plusieurs visites dans la journée. Il se montre insolent et mendiant, et veut au moins un de mes fusils en cadeau. Avant de me quitter, il me recommande de ne pas partir demain sans le voir et me fait envoyer un bœuf, de la volaille et des pains.

Le service est fait par des femmes vêtues de peaux tannées : un jupon retenu autour des reins par un lac en verroterie et une camisole sans manches. Comme il faut que sous toutes les latitudes la coquetterie des femmes puisse s'exercer, les vêtements de ces dames sont enrichis de broderies artistement faites. Mais, ce qui est une véritable œuvre d'art, c'est leur coiffure. Elles sont de deux sortes : l'une forme une espèce de turban, l'autre une corbeille évasée, vide à l'intérieur, haute de $0^{m}25$ à $0^{m}30$, formée de tous les cheveux tressés et soutenus par des fragments de roseaux.

On me dit qu'à Djema, chez le Motti, j'en verrai de bien plus élevées encore. Il est vrai que, passé certaine dimension, ces coiffures sont des perruques faites de fibres de l'ensete teints en noir, qui imitent très bien les cheveux naturels.

*Jeudi* 30 *novembre*. — L'abba Koro vient me voir une ou deux fois

pour renouveler ses demandes de cadeaux. Il cherche à me faire parler plus qu'il ne convient. Je suis en tous points le conseil que me donne Aiellé de répondre à toute demande et à toute question indiscrète en renvoyant le questionneur au roi Ménélik et au ras Gobana.

*Vendredi 1er décembre.* — Ne voulant pas avoir l'ennui de refuser un cadeau, et profitant de ce que l'abba Koro a manqué à toutes les convenances, hier, en ne nous envoyant pas le repas du soir, nous partons sans prendre congé de personne, et, nous étant fait ouvrir les portes d'autorité, nous sommes en route avant le jour. A 4 h. 48', nous franchissons l'enceinte extérieure du peu aimable abba Koro.

Nous nous dirigeons au sud-sud-est, et une heure après au sud.

Il fait alors assez de jour pour lire le baromètre.

Tournant tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, à travers des vallons cultivés et boisés, nous arrivons à 6 h. 50' à la petite rivière Geittay, large d'une dizaine de mètres, dont les eaux limpides coulent sur un lit de sable et de gravier.

Sur les deux rives de beaux champs de mil et de teèfe (*Poa abyssinica*).

Un quart d'heure après l'avoir traversée, nous atteignons un petit plateau, appelé Katcha, sur lequel se tient un marché.

A 7 h. 30', marchant au sud-sud-ouest, nous sortons du gouvernement de Djamé abba Kété; abba Gourache, l'officier du fittorari Garado qui nous accompagne, tout joyeux du bon tour que nous avons joué à l'abba Koro, joue en jetant sa lance en l'air et improvise un chant dans lequel il blasonne amèrement notre peu aimable hôte.

A 8 h. 30', dans une direction ouest, nous traversons une série de petits plateaux sur lesquels nous nous croisons avec des marchands musulmans conduisant un convoi d'esclaves, de belles jeunes filles presque blanches, de jolis garçons, et des hommes; ces derniers ont les mains passées dans des menottes en fer et portent des fardeaux sur la tête.

A 8 h. 40', nous sommes sur le bord du Guebé de Djema (l'un des affluents du Tamsa, l'Omo des Arabes) qui coule au milieu de gorges boisées. Nous trouvons ici un très grand nombre de voyageurs. La rivière se passe sur un pont de bois composé de sept arches, ayant des garde-fous en épines assez hauts pour que les animaux ne voient pas l'eau. Le cours en est très rapide et l'eau couleur garance. Les rives sont resserrées dans des gorges étroites et boisées. Le pont du Guébé a deux pas de largeur et

quatre-vingt-quinze de longueur; le tablier en est en ce moment à trois mètres au-dessus de l'eau : nous sommes à l'époque des basses eaux.

En avant du pont nous rencontrons des gens du pays qui transportent un malade sur une civière. Tout ce monde nous salue et nous regarde avec curiosité et émerveillement.

En quittant les bords du Guder la route s'engage dans une petite brousse.

À [illegible] h. [illegible], nous descendons au sud-sud-ouest par un chemin pierreux et pente douce. Nous voyons de tous côtés de vertes montagnes boisées où l'eau sourd par mille points. Il y a beaucoup de gens sur la route.

À [illegible] h. [illegible], nous traversons la rivière de [illegible]. Elle coule de droite à gauche au milieu de blocs de roc. Son lit a une vingtaine de mètres de largeur. L'eau est claire et limpide. Nous avons à droite et à gauche des vallons, des cultures et des habitations.

Nous nous arrêtons à [illegible] h. [illegible], sous de beaux sycomores, à côté d'une grande habitation. Nous sommes sur un plateau en pleine montagne. Les environs des habitations sont cultivés et boisés. Je m'étends sous un sycomore au milieu d'un champ de blé. La curiosité de ma barbe amène vers moi une vieille femme et des enfants qui viennent voir qui nous sommes.

Trois heures, nous arrivons à la tête de la vallée; nous nous arrêtons au milieu d'une belle prairie pour faire manger nos montures. Il y a de belles cultures, des habitations. Des gens se portent d'un côté à l'autre. Les champs sont pleins de vie. Nous déjeunons avec du grain grillé et des morceaux de cannes à sucre que les gens du pays nous ont apportés pour avoir un prétexte poli de venir causer avec nous.

À midi [illegible], par un large col au sud, nous passons dans une autre vallée dont l'aspect est des plus gracieux, des plus riants : tout est vert, parsemé de grands arbres, cultures élevées en lots, cannes à sucre, mil, maïs. Au centre de la vallée s'élève une butte verte dont la croupe est couronnée par une belle habitation entourée de cultures et de beaux arbres. La route dans laquelle nous nous engageons est bordée, à droite et à gauche, de hautes touffes d'arbustes fleuris qui servent de support à des clématites, des chèvrefeuilles, et à des jasmins.

Au delà de cette butte, que nous laissons sur notre gauche, la vallée s'élargit en plateau à grandes ondulations couvertes de cultures; le nom du pays serait Bari.

À [illegible] h. [illegible], nous traversons la Fala, rivière [illegible], courant de

droite à gauche au milieu des rocs ; sa largeur est de vingt mètres environ. Ses eaux sont claires et limpides. Le pays devient ensuite rocheux et prend le nom d'*Obbo*. Beaucoup d'arbres et de beaux pâturages, au milieu desquels paissent de grands troupeaux de bœufs et de chèvres, dont les poils atteignent une très grande longueur. Aiellé me fait remarquer un massif montagneux, que je relève au sud-sud-est, c'est le royaume de Zindjero qu'il a visité, et il me rapporte des détails sur les mœurs et coutumes de ses habitants qui lui donnent certainement raison lorsqu'il affirme que, dans ce malheureux pays, les fauves et les hommes sont de la même race [1]. Tous les gens du pays, à l'exception du sultan et de sa famille, sont esclaves, et comme marque de cette servitude tout Zindjero mâle qui n'est pas de race royale, doit se couper les deux mamelles et le testicule droit. Chaque fois que le roi ou un membre de sa famille est malade, que l'on désire obtenir une grâce ou éviter un malheur, on fait des sacrifices humains. Les armes des Zindjero consistent en un coutelas, un bouclier rond, et quatre lances. Leur vêtement est une courte braie, une toge en coton et un bonnet cylindrique en peau de veau. Ils tissent les étoffes, préparent les peaux et travaillent le fer avec beaucoup d'habileté; les ouvriers forment une caste à part très méprisée à laquelle on interdit de manger de la viande de bœuf; on ne peut ni les vendre ni les donner comme les laboureurs, mais on prend indistinctement dans les deux classes les victimes destinées aux sacrifices humains. La religion des Zindjero consiste en une adoration des forces de la nature personnifiées surtout par le Soleil et la Lune, qui seraient le père et la mère de la famille royale. Les Zindjero s'entretuent avec fureur. Le pays serait cependant sûr pour les étrangers, le roi cher-

1 Le royaume de Zindjero (*Zinjiro*), appelé encore *Zanjiro (a)*, est montagneux et très élevé. La tribu barbare qui l'habite a des lois et des traditions qui n'ont rien de commun avec celles des Oromo et des Amara. Ils sacrifient aux démons des victimes humaines; les mâles se privent d'un testicule et se coupent les mamelles ; les femmes mangent le lait, les hommes le petit lait ; les volailles, les moutons et les chèvres ne sont mangés que par les tanneurs. Les vrais *Zinjiro* mangent seulement la viande de vache; selon eux, le soleil est leur père et la lune leur mère. (Le père Léon des Avanchers, lettre à M. Antoine d'Abbadie, *Bulletin de la Société de Géographie de France*, août 1866, p. 164).

*(a)* Le Père Léon des Avanchers s'est conformé, pour la transcription des mots éthiopiens, à une orthographe convenue entre le Père Juste d'Urbin et M. Antoine d'Abbadie. Selon les règles de cette orthographe, le *J* a le son que les Anglais donnent à cette lettre ; *I* est le *i* anglais *pin*, *infant*, etc.

chant à attirer les marchands dans ses Etats. Lorsque Aiellé visita le pays de Zindjero, le sultan voulait le garder auprès de lui parce qu'il avait un fusil, et qu'il trouvait qu'ainsi il pourrait faire tuer sûrement et rapidement beaucoup de monde. Il offrit à Aiellé, comme appointements, deux, trois et quatre esclaves par jour. Aiellé répondit : *Je suis chrétien, et ne veux point d'esclaves*. Le roi des Zindjero qui n'est visité que par des musulmans, heureux d'être en relations avec un chrétien, fit un beau cadeau d'étoffe de son pays à Aiellé et le laissa partir.

Nous avons à droite le torrent de Fintcha, large d'une dizaine de mètres, coulant au milieu de rochers, puis, une vallée boisée, et à gauche des montagnes gazonnées. Les roches sont grises et le sol est formé d'une terre rouge.

A 2 heures, inclinant au sud-sud-ouest, puis au sud-ouest nous arrivons à Kâbar, résidence d'un Abba Koro, nommé Abba Dima. Des serviteurs viennent au-devant de nous, nous font traverser deux grandes cours gazonnées, complantées d'arbres et nous conduisent à son *addarache* (maison de réception) qui est immense et entourée d'une galerie extérieure très bien tenue; sur la gauche, cette galerie est fermée et forme un véritable salon de réception avec des siéges en bois de ouenza, sorte d'acajou, qui ont reçu, par de nombreuses onctions de beurre, un poli éclatant. L'Abba Koro est assis sur un alga tout au fond de la galerie. Il a une tête socratique, chauve, rasée. Son teint est chocolat. Un cordon en cuir tressé retient, autour de sa tête, des amulettes cousues dans des sacs de peaux rouges. Il vient à moi avec franchise et m'accueille cordialement. Il fait immédiatement apporter de l'hydromel, puis du café, et se met à fumer religieusement son *gaya* (narguilé). Je sors ma pipe et je l'imite, nous nous mettons à causer. Il paraît intelligent et bon et s'intéresse à tout. Il me demande à examiner ma pipe, mes allumettes, ma boîte à tabac, se fait expliquer l'usage de mon baromètre que je porte en bandoulière.

Lorsque nous eûmes causé plus d'une heure, il donna l'ordre à un serviteur de m'accompagner à mon logement. Ce qui m'a frappé dès cette première visite, c'est la propreté toute hollandaise des habitations et des cours.

Notre logement est une vaste maison, très propre et bien aménagée. A peine suis-je assis que des femmes, au nombre d'une douzaine, m'apportent différents mets, des amphores d'hydromel, du café; elles sont suivies de captifs qui nous amènent un magnifique bœuf que mes gens s'empressent d'abattre.

A 8 heures, je relisais mes notes du jour, quand on m'annonça la visite d'un envoyé du Motti de Djema. Le Motti, prévenu de ma visite, a chargé son messager de savoir qui je suis en disant selon la traduction littérale du discours de son envoyé :

« Mon seigneur, Abba Djiffard Motti de Djema vous salue.

» Il désire savoir :

« Si vous vous asseyez sur un siége élevé, ce qui est bien selon nos usages, ou si vous vous accroupissez par terre, ce qui est mal selon nos usages;

» Si vous portez un chapeau, ce qui est bien selon nos usages, ou si vous vous entourez la tête d'un turban, ce qui est mal suivant nos usages;

» Si vous buvez de l'hydromel, des boissons qui énivrent, du tabac (fumez), ce qui est bien suivant nos usages, ou si vous vous abstenez de ces choses ce qui est mal suivant nos usages;

» Si, pour ces choses vous suivez les mêmes coutumes que nous, mon seigneur sera heureux de vous recevoir; mais si vous aviez des habitudes différentes, mon Seigneur vous fait dire de vous reposer ici, et de retourner ensuite dans votre pays sans chercher à le voir. »

*Samedi 2 décembre.* — Sur les onze heures, l'Abba Koro me fait demander. Je me rends de suite auprès de lui et je le trouve entouré d'un cercle nombreux de clients et d'amis, parmi lesquels je distingue un certain nombre de marabouts reconnaissables à leur tête rasée et à la calotte en soie ou en indienne de couleur éclatante qu'ils portent au sommet de la tête. D'un geste, Abba Dima fait sortir tous ses gens et les miens à l'exception d'Aiellé qui me sert d'interprète, et une fois que nous sommes seuls il me dit :

« Jusqu'à présent, nous avons empêché tout homme de votre race d'entrer sur notre territoire[1], craignant toujours que ce soit un Egyptien ou un de leurs émissaires, c'est pour savoir si vous n'apparteniez point à ces maudits qu'hier mon seigneur vous a fait demander si vous avez les usages qui distinguent, nous le savons, les *Frangui* (Européens) aussi bien que les Oromons des hommes de l'Egypte.

» Maintenant que nous savons qui vous êtes, nous vous traiterons en frère; prouvez moi que vous acceptez notre amitié en me disant bien

[1] Je ne connais le nom d'aucun voyageur européen ayant visité Djema avant l'époque où je m'y trouvais; s'il y en eut, leur passage n'a laissé aucun souvenir chez les indigènes.

franchement (j'ai fait retirer tout le monde, sauf celui de vos enfants qui est votre bouche, aussi, soyez sans honte, parlez-moi comme à votre père), ce qu'il vous manque, ce que vous désirez et je m'empresserai de vous le donner. Soyez sans crainte, ne me refusez pas le plaisir de vous obliger. »

Au geste et à la physionomie, je reconnaissais que ce n'était point une comédie; je sentais que je me trouvais devant un grand seigneur bienveillant qui, par bonté, et peut-être aussi un peu par orgueil, les Africains sont des hommes comme les Européens, aurait été heureux d'obliger un étranger.

Je me bornai naturellement à remercier et à témoigner ma reconnaissance, et demandai ensuite l'honneur d'être admis à offrir en témoignage de respect quelques objets de mon pays, puis, je présentais mon cadeau : un parapluie noir, vingt perles dorées, une bouteille d'extrait d'odeur et un couteau de Nontron.

Abba Dima se montra très satisfait et me remercia en termes polis. Après celà, sur un signe de l'Abba Koro, tout le monde rentra et, tout en causant, on se mit à fumer et à boire des cornes de bière et d'hydromel entremêlées de tasses de café.

Le soir, Abba Dima m'envoie en présent des *ouancha* (gobelets) en corne de buffle.

J'apprends en causant que le prix du bœuf que nous avons tué hier au soir est de trois *amoulés* (pierres de sel); le change actuel est de six amoulés et demi à sept pour un thaler : un bœuf gras peut donc s'acheter ici à raison de deux francs trente à deux francs cinquante centimes.

*Dimanche* 3 *décembre*. — Le matin, je vais voir Abba Dima, à qui nous faisons de cordiaux adieux, et des remerciements pour sa plantureuse hospitalité. L'hydromel a été versé et bu en abondance; mes gens me paraissent avoir trop largement profité de l'hospitalité, car ils causent et gesticulent avec une exubérance inaccoutumée.

Nous nous mettons en route à 8 heures 20', au sud-sud-ouest, et descendons dans une vallée très bien cultivée; le sol est formé d'une terre rouge. La route est bordée d'arbres et d'arbustes fleuris; un grand nombre de gens, qui montent et descendent, s'abritent la tête avec de grands parasols en jonc tressé.

A 9 heures, nous traversons un ruisseau et nous entrons dans le pays de Kadjello. Ici, les terres cessent d'être rouges; elles sont grises. Il y a beaucoup d'herbages, d'arbres et d'arbustes en bouquets.

Vingt minutes après, nous traversons le rivière de Bamijou qui est large d'une quinzaine de mètres et coule de droite à gauche.

A 9 h. 30', nous traversons une petite rivière, et à 9 heures 45', la Naddé qui coule de droite à gauche sur un lit de gravier, large d'une trentaine de mètres. Ces torrents, ruisseaux ou rivières ont des ponts en bois, comme tous les cours d'eau de l'état de Djema.

A 10 h. 10', marchant au sud-ouest, nous passons le Kabal, rivière qui coule de droite à gauche sur un lit de gravier. Le Kabal sert de limite au pays de Bouillé où nous entrons.

Nous nous arrêtons sous de beaux arbres. A l'exception d'Aiellé, tous les gens qui m'accompagnent sont gris. L'hydromel est mauvais conseiller. Profitant de ce qu'ils sont armés de fusils et de ce que je suis en avant avec des gens d'Abba Dima, ils ne trouvent rien de mieux à faire que de dépouiller de leurs ombrelles des passants inoffensifs.

Je me fâche sérieusement et Aiellé allonge des coups de courbache bien appliqués et qui, eux, ne sont pas volés. Nous nous remettons en route au sud-ouest-sud, et à une heure nous traversons, toujours sur un pont, un petit torrent. La route est bordée d'acacias, de sycomores, d'arbustes à fleurs et de cultures.

A 10 h. 10', nous traversons le torrent de Gangéro, et nous montons au plateau sur lequel est construit la résidence royale d'Affata où nous nous rendons. Nous avons, à l'ouest et au nord, des montagnes très boisées, au sud et à l'est, des plaines cultivées.

A 1 h. 30', nous mettons pied à terre dans la deuxième enceinte de la résidence royale où une habitation m'a été préparée par ordre du Motti qui me fait prévenir de son arrivée pour demain.

Je fais remettre aux hommes d'Abba Dima qui m'ont accompagné toutes les ombrelles volées par mes gens, et je recommande de les rendre à leurs légitimes propriétaires.

*Lundi 4 décembre.* — Dès le matin, ma maison est envahie par un grand nombre d'Amara qui sont ici en qualité de fusiliers au service du Motti. Plusieurs se sont faits musulmans, mais le plus grand nombre a conservé la religion chrétienne. Des cris de joie, et le son des hautbois nous préviennent de l'arrivée du Motti. De derrière une palissade je le vois entrer. Il est monté sur un petit mulet. On porte au-dessus de sa tête un

grand parasol en étoffe blanche avec une draperie rouge. Il est accompagné d'une nombreuse suite de gens à mulet, à cheval et à pied.

Il me fait appeler. Il est dans un petit pavillon, entouré de son conseil composé de vieillards à la figure rébarbative pour la plupart et assis sur des escabeaux devant le lit sur lequel il siège.

Abba Djiffar, Moti de Djema, est un tout jeune homme au teint chaud et pâle d'un cavalier; le visage est gracieusement encadré par une belle chevelure arrangée avec soin, et éclairé par des yeux châtains de la plus grande beauté. Des anneaux d'or aux oreilles, à l'auriculaire et au poignet de la main droite, une gance en or à son bonnet conique de peau de chèvre: tels sont les insignes que le Moti porte comme marque du rang suprême.

Il me fait asseoir auprès de lui et me pose quelques questions; il paraît très embarrassé. On dirait que je l'effraie. Il est bienveillant, mais craintif. Les vieillards qui l'entourent me lancent des regards franchement menaçants. On nous fait retirer sans nous avoir offert le café, ce qui est un mauvais signe.

Rentré chez nous, Aiellé, qui est très inquiet, va aux informations et apprend la cause de la crainte du Moti et du mauvais vouloir de son conseil. Comme tous les Européens, je passe pour avoir la puissance de frapper du regard et de jeter des sorts; de plus il y a une prophétie, ici très répandue, annonçant que la couronne doit passer dans la main des *Frangui* (Européens)[1]. On m'attribue la puissance de pouvoir, d'un regard, foudroyer le monarque et de n'avoir qu'à vouloir pour m'emparer du trône. Tel serait la cause de la crainte que j'inspire; tels sont les motifs qui ont

[1] J'ai trouvé les mêmes prédictions chez les Bambaras du Niger. Elles sont répandues dans un très grand nombre de peuplades africaines. Dernièrement, 1877-1878, vint au Choa un aventurier européen avec de longs cheveux et une immense barbe blonde; il se faisait appeler Théodoros et s'annonçait comme devant régner sur toute l'Éthiopie. Il était seul, et s'installa dans une grotte sur une montagne des gallas. Il parlait avec facilité l'amarigna et l'oromon. Les populations des environs ne tardèrent pas à aller le voir en pèlerinage et à lui porter des présents disant : *voilà un homme qui n'est point fait comme les autres, et c'est ainsi que devrait être fait un roi*. Ras Gobana eut vent de la chose, fit enlever Théodoros et l'envoya au roi Ménélik qui était alors à Bourroumeda; là on fit interroger Théodoros par des européens au service du Choa. Il causa avec eux en français et italien, en anglais, en allemand, et ne voulut dire à personne qui il était ni d'où il venait. L'opinion la plus générale fut que ce Théodoros devait être un russe. Le roi Ménélik signifia à Théodoros d'avoir à quitter le Choa et après lui avoir donné une monture, des provisions de route et de l'argent, il le fit partir avec une caravane de marchands du Gondar.

fait jusqu'à présent refuser l'entrée de l'Etat de Djema à tout homme de race européenne.

Un homme averti en vaut deux, dit le proverbe, et maintenant que je sais qu'il ne s'agit plus que d'apprivoiser mes hôtes et de leur donner une notion exacte de ce que je suis, j'envisage l'avenir sans crainte, car je ne me trouve que devant des difficultés faciles à surmonter avec du tact.

*Mardi* 5 *décembre.* — Le Motti s'est mis en route au milieu de la nuit et dès trois heures du matin ceux de ses hommes qui doivent m'accompagner, viennent me dire de partir. Il me fait de la peine de me mettre en route pendant la nuit dans une contrée inexplorée ; je désirerais laisser sur mon carnet la trace de tous les torrents que je traverse et des moindres plis de terrain que je puis remarquer, pour donner ainsi plus tard, à mon excellent ami, Gabriel Gravier, tous les éléments d'une carte de mon voyage, ainsi qu'il a bien voulu le faire en 1875 pour mon itinéraire d'El-Golea à In-Çalah.

A 4 h. 20', marchant au sud nous descendons dans une vallée dont la traversée dure une heure et demie. Elle est coupée par quatre rivières qui fournissent les eaux nécessaires à l'irrigation de cultures de mil et de coton.

De cette vallée, nous passons dans une forêt de haute futaie. L'eau sourd d'un rocher, près d'un feu de bivouac autour duquel se presse une foule bigarrée dans un désordre pittoresque. La route est large et bien tracée, au milieu du bois. Une foule de retardataires, qui veulent rejoindre le Motti, se hâtent, nous bousculent et nous empêchent de savourer le charme de la forêt, rempli de la senteur des fleurs sauvages et du ramage d'oiseaux.

A 6 heures, nous atteignons la lisière de la forêt. Au haut d'une montée, un long ruban de route en pente douce se déroule devant nous, au sud-sud-ouest, à travers une clairière de plantations d'incete et aboutit à la vallée de Ouantchò, remplie de cultures et d'habitations ; la longueur de la vallée est de droite à gauche. La route la traverse. Le sol est couleur de brique, très poussiéreux, et les nuages de poussière soulevés par les pieds des hommes et des animaux, qui encombrent la route, rendent notre marche très fatiguante.

A 7 heures, nous traversons le torrent d'Aré qui coule de droite à gauche, dans un ravin de terre rouge. Les gens qui sont sur les bords nous importunent.

A 7 heures 20', nous arrivons à La Malaketta, rivière qui coule de gauche à droite sur un lit de gravier de vingt-cinq à trente mètres de largeur; après l'avoir traversée, nous voyons sur une côte, en face de nous, le Motti et son cortége qui marchent aux sons des hautbois.

La région devient accidentée. A gauche, sur une butte nous apercevons Goussaé, résidence d'un Abba Koro.

Sur notre droite, s'étend une vallée et, derrière, une montagne qui porte le nom de Bonijetto.

A 9 heures, inclinant au sud, nous traversons la rivière de Logâ et nous entrons dans le pays de Karsa. La rivière coule de droite à gauche au milieu de prairies.

A 9 heures 50', dans un pli de terrain, nous trouvons une flaque d'eau au milieu d'un champ gazonné, entouré d'arbres de toute beauté sur lesquels joue une espèce de petits singes gris et blancs que je n'avais pas encore eu l'occasion de remarquer.

A 10 heures, faisant route à l'ouest-sud-ouest, nous entrons dans le pays de Mhoroutchâ; la route est bien tracée et bordée de grands arbres, d'arbustes fleuris, d'habitations. Le pays serait charmant sans une maudite poussière rouge qui vous prend à la gorge et vous salit tout le corps; aussi une mare qui se trouve à côté de la route est-elle remplie de baigneurs.

A 11 heures, nous appuyons à l'ouest. Nous sommes sur une éminence, et en face de nous, sur une autre éminence, se trouve Djiré, résidence principale du Motti de Djema. Sur la gauche du point où nous sommes et à deux kilomètres environ se trouve l'habitation du frère cadet du Motti.

Dix minutes après, marchant au nord-nord-ouest, nous rencontrons le jeune frère du Motti. Il est monté sur un petit mulet et suivi de gens à pied dont l'un porte un parasol qu'il maintient au-dessus de la tête du jeune prince. Je remarque sur notre droite, un peu en dessous de la butte où se trouvent les maisons du Motti, un joli enclos, ombragé de sycomores géants et d'incete, dans lequel il y a quelques chaumières rondes : c'est là que nous devons loger. Au moment où je vais mettre pied à terre je suis étonné de voir mon étrier hors montoir saisi par un petit homme aux longs cheveux qui me salue en langue italienne, et qui, se mettant à côté de moi dès que je suis entré dans la maison où je dois loger, me raconte, en langue arabe (car tout ce qui sait d'italien se borne à quelques mots), qu'il est arabe de nation, se nomme Hadj Salaa effendi, a été au service de l'Egypte et est venu de Kartoum ici, où il est fusilier du Motti. Tout en causant, je

remarque les tatouages du bras de mon interlocuteur et je découvre qu'il a sur le bras des marques chrétiennes tatouées, telles que le poisson. Hadj Salaa est probablement quelque cophte, et je crois qu'il faudrait peu le pousser pour le lui faire avouer. Quoi qu'il en soit, il prétend que nous sommes frères et veut m'apporter un repas ce soir.

A quatre heures, le Motti me fait demander. Je me rends chez lui. Sa résidence est immense, composée de cinq enceintes concentriques dont les murs sont formés de clayonnage bouzillé; les habitations consistent en maisons rondes; quelques unes, comme l'addarache, ont de grandes dimensions, de quarante à cinquante mètres de hauteur sur vingt à trente de rayon.

Le Motti est dans un petit pavillon, son trône est un lit en bois sculpté et incrusté d'argent. Il a auprès de lui une grande chaire à bras du même travail; cela me paraît si parfait comme ouvrage que je juge que ce doit être un travail indien. C'est bien cependant un travail du pays, car ici les ouvriers sont très habiles. Deux Abba Korro seulement sont avec lui, l'un, homme d'une trentaine d'années, a une figure franche et ouverte, l'autre est un vieillard à mine rebarbative.

Après les compliments, nous nous mettons à causer et cette fois assez cordialement. Il me fait voir du café en cerise et des corriandres fraîches qu'il envoie couper dans son jardin. Le café a tout à fait l'aspect d'une cerise comme forme et couleur, et la chair qui entoure les deux graines juxtaposées, a un goût aigre doux. On apporte du café et de l'hydromel. Je présente un cadeau au Motti : ombrelle et chemise de soie, plus quelques bibelots, perles, ciseaux et couteaux fermant. En prenant congé de lui sur les cinq heures, je suis heureux de constater que la mauvaise impression du premier jour est tout à fait dissipée. En traversant les cours, un assez grand nombre de marchands musulmans, que l'empereur Jean a chassés dernièrement de ses états, viennent me saluer; ce sont presque tous des vieillards; les uns parlent arabe et d'autres m'interpellent en turc et en grec.

Le soir Hadj Salaa vient me voir. Il raconte des histoires plus effrayantes les unes que les autres sur le Kaffa, et parle surtout de l'usage où l'on serait, quand on veut se débarrasser des étrangers, d'empoisonner les eaux. Il fait son possible pour nous effrayer et nous dissuader de continuer notre voyage. Il me demande aussi à rentrer au Choa avec moi.

*Mercredi 6 décembre.* — De grand matin, quatre hommes ayant les

premières phalanges de chaque doigt, les lèvres et le nez coupés viennent me voir. Ils s'efforcent de m'apitoyer sur leur sort en me racontant qu'ils ont été ainsi mutilés dans le Kaffa, parce qu'on a voulu s'emparer de leurs biens. Je pense que j'ai affaire à des malfaiteurs et je les renvoie.

Sur les dix heures je me rends au palais pour être admis à présenter mes hommages à la mère du Motti. On m'introduit dans la cinquième enceinte de la résidence royale et je trouve dans une galerie le Motti et sa mère assis sur deux hautes chaires en bois sculpté et incrusté d'argent. La mère du Motti est une femme de trente-cinq ans au plus, à la physionomie expressive et gracieuse, au teint légèrement bistre, un peu forte. Elle est vêtue de blanc et se drape dans une toge. La tête est découverte, ses cheveux sont roulés et frisés en forme de turban. Tout en parlant, elle accentue son discours par de petits gestes de la main droite qu'elle à mignonne et potelée.

*Jeudi 7 décembre.* — Dans la journée je monte saluer le Motti et sa mère. Un courrier partant aujourd'hui pour le Choa, j'en profite pour écrire à mes amis d'Ankobèr, MM. Labatut et Pino.

*Vendredi 8 décembre.* — Pendant la nuit, nous avons une forte pluie d'orage; le tonnerre gronde sur les cinq heures de l'après-midi. D'après les renseignements qui me sont donnés, il y aurait maintenant quatre mois que l'hivernage est terminé. Il dure quatre mois et demi; mais il pleut en toute saison, de temps en temps.

Dans la matinée j'ai la visite de marchands arabes et soudaniens. L'après-midi je vais au marché d'Hermatta pour acheter du tabac et je vois en vente, sur ce marché, une quantité considérable d'esclaves. Des courtiers viennent me demander si je ne veux point acheter de l'ivoire, du café, du musc.

En entrant chez moi, je trouve un enfant du Godjam, très gentil, un petit violon pendu au col qui vient jouer, chanter et danser pour me distraire.

Le Motti m'envoie son cadeau, un bouclier rond, des lances, un bonnet en peau de chèvre, un toge avec une large bande orné de grecques. J'ai donné tous ces objets au musée d'etnographie du Trocadéro. La mère du Motti m'envoie un gobelet avec couvercle en corne de buffle, et des cornes pleines d'un musc, qui passe chez les oromons pour un remède souverain contre les fièvres.

*Samedi 9 décembre.* — Je reviens du palais où j'ai été prendre congé du Motti et de sa mère et je me mets en route. Nous nous dirigeons au nord-ouest, vers le marché d'Hermatta où nous sommes allés hier. Nous traversons un plateau gazonné; ensuite le chemin est bordé de cultures séparées de la route par des haies vives.

Le marché d'Hermatta consiste en une plaine gazonnée avec quelques arbres et des maisons de marchands. Je veux acheter un mulet de charge et nous allons à droite et à gauche quémander une bête. Je trouve une petite mule gris souris qui paraît jeune, forte et alerte ; on me la cède pour 12 thalari, 54 francs. Une grande animation règne sur le marché, mais hélas ! en dehors de quelques paysans qui vendent du grain, du coton et du tabac, toutes les autres personnes ne vendent où n'achètent que des esclaves.

A 10 h. 40', nous nous mettons définitivement en route, au sud-sud-ouest. Nous avons d'abord à franchir une colline de terre rouge après laquelle nous trouvons la rivière Aïhétou, dont le pont est rompu. Les eaux coulent de droite à gauche dans un lit d'une quinzaine de mètres de largeur; nous rencontrons au gué une très grande quantité de gens qui se rendent au marché. Nous traversons ensuite une plaine marécageuse et nous devons franchir sur des ponts deux marais remplis d'eau, d'où nous accédons à une belle plaine couverte de pâturages et de cultures et entourée de plateaux également cultivés où se trouvent, au milieu d'arbres, de nombreuses habitations.

Tournant à l'ouest-nord-ouest, nous traversons un pays accidenté, peuplé de troupeaux, et nous arrivons au pays d'Irmata.

Après un peu de repos, nous nous remettons en marche au sud-ouest, puis à l'ouest-sud-ouest à travers un pays profondément raviné dont le sol est couleur sang de bœuf. La végétation y est représentée par des graminées sauvages.

A 1 h, 45', nous arrivons à la Katchamà, rivière très rapide qui coule de droite à gauche. Nous la traversons sur un pont d'une quinzaine de mètres de longueur. Sur les rives poussent en quantité des arbustes fleuris qui embaument l'air et dont la senteur est d'autant plus pénétrante que le temps est à l'orage. En quittant la rivière nous nous engageons dans des ravines de terre rouge qui donnerait un minerai de fer très riche. Les indigènes le traitent dans des fourneaux à la catalane en tout semblable à ceux que j'ai observés dans la vallée du Niger. Nous avons, devant nous,

sur un monticule, la résidence royale de Tchiallé où nous nous arrêtons.

Au coucher du soleil, arrive Abba Gârrò, homme de confiance que le Motti m'envoie pour m'accompagner jusqu'au Kaffa. Abba Gârrò a une belle prestance et une singulière ressemblance avec mon ami le sculpteur Amy ; aussi m'est-il de suite sympathique et je cause avec lui une partie de la soirée. Voici les renseignements qui me sont fournis sur Djema.

Il y a cent cinquante ans environ que des arabes sont venus se fixer à Djema, y ont introduit l'Islam et fait connaître la fabrication des fusils à mèche et de la poudre; fabrications auxquelles on se livre encore aujourd'hui avec succès.

C'est le grand-père du sultan actuel, Abba Djiffar, qui, au commencement du siècle, s'étant fait musulman, prit le premier le titre de Motti. Abba Djiffar était l'allié et l'ami du roi du Choa Sahalla Sélassié. Il eut pour successeur son fils Abba Gômô auquel a succédé le Motti actuel, fils d'Abba Gômo et petit-fils d'Abba Djiffar dont il porte le nom.

La famille d'Abba Djiffar est actuellement composée de sa mère, de son oncle paternel, Abba Ouadji, d'un frère germain, Abba Ouadji et d'un frère cousanguin, Abba Djouber.

*Dimanche 10 décembre.* — Nous nous mettons en route à 8 heures, au sud-sud-ouest. Nous traversons un petit plateau et descendons par un sol raviné dans des gorges au fond desquelles coule le Guébé. Je remarque sur le bord de cette rivière de beaux malvacés arborescents. Le Guébé sert ici de limite au pays de Badi où nous entrons.

Notre route tourne à l'ouest-sud-ouest à travers un plateau gazonné et planté de quelques beaux sycomores.

A 8 h. 40', nous traversons l'emplacement du marché de Goudda où quelques marchands arrivent et étalent leurs marchandises.

A 10 heures, après un repos dans une prairie, nous nous remettons en route. Nous traversons d'abord un clair ruisseau qui coule de droite à gauche; la route longe la lisière du plateau. Nous avons sur notre gauche une belle vallée cultivée, sur les côteaux des habitations dont nous voyons la fumée au milieu des arbres. Beaucoup de gens à pied ou montés sur des mulets et des chevaux vont et viennent au milieu de la brume qui nous environne et sont d'un effet fantastique. Le chemin est bordé d'arbres et d'arbustes et ce n'est que par intervalle, à travers une baie du feuillage, que nous avons vue sur la vallée.

Après avoir passé la rivière de Metti, large d'une vingtaine de mètres et coulant de droite à gauche, nous entrons dans une plaine marécageuse où la rivière de Tchié-Korsà fait de nombreux méandres. Cette rivière donne son nom à la région. Nous la traversons deux fois marchant au sud-ouest, et nous nous arrêtons au milieu d'une prairie. Un nombre considérable de gens se rendent au marché de Goudda. Les voyageurs marchent par groupe. Tantôt ce sont des chefs ou des propriétaires ruraux montés sur des mules, monture de luxe ici comme dans toute l'Ethiopie, et entourés de leurs clients et serviteurs à pied et à cheval; tantôt, ce sont des troupes de paysans ou des caravanes de marchands.

Pendant une demi-heure nous marchons à l'ouest, puis, reprenant notre direction ouest-sud-ouest, nous traversons une troisième fois la rivière Tchié-Korsa.

Après avoir franchi des plaines bordées de riants côteaux, des vallées couvertes de verdures et de troupeaux, nous arrivons à midi un quart au manoir d'Abba Ketté, l'Abba Doula de Djema chez qui nous devons nous arrêter pour la nuit.

Abba Ketté est un beau et gracieux jeune homme qui nous reçoit très cordialement. Nous échangeons des cadeaux en signe d'amitié.

Abba Ketté me prévient qu'il va envoyer un émissaire au Kaffa pour annoncer mon arrivée et il me conseille de rester chez lui en attendant une réponse. Je le remercie de sa bonne intention; et lui fais observer que, désirant voir le Kaffa, je ne veux point attendre chez lui de réponse; il est probable, en effet, que l'on me ferait dire du Kaffa de ne point venir; d'un autre côté, voyageant au nom du roi Ménélik, je n'ai d'autorisation à demander ni à recevoir de personne.

*Lundi 11 décembre.* — A sept heures et demie, je vais prendre congé de l'Abba Boula; il est poli et même affectueux.

Nous partons à 8 h. 30', dans une direction sud-sud-est.

Bientôt nous traversons le ruisseau de Bouboutâ, qui coule au milieu des fleurs. La route traverse des forêts coupées par des cultures et des habitations. Il y a beaucoup de caféiers sauvages. Nous appuyons à l'ouest-sud-ouest et nous entrons, à 9 h. 15', dans le pays de Saka.

Cinq minutes après, nous arrivons à la source de la rivière Belleta. La forêt est remplie de cris d'animaux de toutes espèces; une caravane de porteurs

traverse, en chantant, la forêt, par une route parallèle à celle que nous suivons.

Des Goureza [1] se jouent au sommet des grands arbres qui bordent la route; ils sont tellement agiles dans leurs mouvements qu'ils paraissent voler. Aiellé voulant montrer son habileté de tireur en ajuste un et lui envoie une balle dans la tête; il tombe foudroyé. Je descends de mulet pour l'examiner, il a, de taille, 1m 30; et a un aspect humain qui impressionne péniblement et fait comprendre les idées superstitieuses des habitants de ces régions, qui regardent le goureza comme un être à part.

A 10 heures, nous franchissons un torrent dont on ne peut me dire le nom et dont les eaux argentées coulent sur des galets. Après, nous nous engageons dans une gorge boisée. Sur la droite, à l'entrée, se trouve un vallon couvert de cultures; sur notre gauche, nous avons une montagne boisée. En sortant de la gorge nous sommes sur un plateau couvert de futaies. La route est bien tracée au milieu du bois et paraît très fréquentée. Nous nous croisons avec plusieurs caravanes de porteurs.

A midi, en sortant de la forêt, nous marchons à l'ouest, et nous nous trouvons dans une plaine couverte de cultures, de pâturages et de plusieurs groupes d'habitations. Dix minutes après, nous arrivons à Kankati, grande habitation appartenant à Abba Ketté, où nous devons coucher. L'habitation est entourée de cultures; il y a notamment, dans un enclos, une petite plantation de café.

Dans l'après-midi et le soir, on fait de nombreuses tentatives pour que j'attende ici une réponse du Kaffa. On cherche également à démoraliser mes gens en leur racontant, sur le pays de Kaffa, les histoires les plus effrayantes.

*Mardi 12 décembre.* — A 7 heures, nous nous mettons en route dans une direction nord-ouest. De beaux arbres bordent la route à droite et à gauche ; sur la cime d'un énorme sycomore, nous comptons plus de vingt ruches d'abeilles renfermées dans des paniers cylindriques.

[1] *Colobe goureza* (simnopithèque.)

Les *simnopithèques* ou *entelles* sont adorés par les habitants de l'Inde, qui n'osent pas s'opposer à leurs larcins.

Le *simnopithèque* d'Afrique est le *colobe*, un des plus jolis singes que l'on connaisse. Il a le dos couvert d'une sorte de manteau de poils dont la longueur augmente avec l'âge.

E.-D. Labesse et H. Pierret.

L'usage commun dans toute l'Éthiopie, où l'apiculture est très développée, est de placer les ruches au sommet des arbres.

A 7 h. 40', nous sommes arrivés à l'une des enceintes de Djema et à l'une des six portes ou sorties du royaume; nous devons attendre en compagnie d'une vingtaine de voyageurs l'arrivée des gardiens; nous nous asseyons dans un kiosque en chaume au milieu duquel on a fait du feu.

Les gardiens arrivent et après avoir pris les noms des gens qui veulent sortir ils nous font franchir la première enceinte. Une deuxième ligne de défense est formée de trois rangées de pieux épineux au milieu desquels est bâti un corps de garde; viennent ensuite une porte et un fossé que nous franchissons sur un pont-levis.

Après avoir franchi la dernière ligne de défense de Djema, nous nous dirigeons au sud par le désert de Kankati qui dépend de Djema. Les montagnes sont gazonnées, le sol est noir, il n'y a pas un arbre; l'aspect du pays est désolé. Sur notre gauche, nous apercevons une crête boisée.

A 8 h. 34', nous traversons la petite rivière de Gourguésa, qui coule de droite à gauche et forme, à gauche, une gorge terreuse. En quittant la rivière, nous pénétrons dans un marécage asséché et couvert d'herbes lancéolées au milieu desquelles nous disparaissons, nous et nos montures. La marche devient très pénible, car les feuilles de ces grandes herbes sont très coupantes et nous balafrent à chaque instant.

A 9 heures, nous trouvons la rivière Anza qui s'est tracée un lit de sept à huit mètres de largeur au milieu du marécage.

Nous arrivons ensuite à un monticule où les herbes sont moins épaisses et moins hautes; nous nous y croisons avec une caravane de porteurs [1] chargés de café et avec des marchands qui conduisent un convoi d'esclaves. Un petit esclave qui m'aperçoit à l'improviste jette sa charge en criant et va en pleurant se réfugier auprès des négriers.

Nous avons à traverser de l'eau stagnante, plutôt une boue noire et liquide; nous n'y parvenons qu'avec la plus grande peine et en jetant, comme des fascines, des joncs du marécage. Je retrouve ici cette odeur caractéristique de marais du Soudan, indice infaillible des pays fiévreux. Le nom de ce marais est Sosotchiou.

A 9 h. 30', nous sortons enfin de cette boue noire, puante, gluante et

[1] Ces porteurs sont des gens libres; ils sont engagés pour le voyage à raison de deux amoulés. Leur charge moyenne est de 35 à 40 livres.

nous entrons dans une petite plaine, couverte d'herbage dont la hauteur ne dépasse pas le ventre de nos mules. Sur la gauche, nous avons une dépression dans laquelle poussent de grands arbres.

A 10 heures, alors que nous prenons une direction sud-ouest, une panthère part dans les jambes du cheval d'Abba Gourache et répand l'effroi parmi les mulets et les chevaux de notre convoi.

Un quart d'heure après, nous nous engageons dans une sente d'éléphants large d'une quinzaine de mètres. Des gens qui passent près de nous et dont nous n'apercevons que le fer des lances au-dessus de l'herbe, nous saluent en criant *achama! achama!* Puis, jusqu'à 11 h. 15', nous traversons une plaine où croissent quelques petits arbres.

A droite, nous avons une forte dépression couverte d'arbres, c'est le fleuve Gaudjeb des Oromons et Godefo des Kafitcho.

Le Gaudjeb est une grande rivière dont les sources sont situées dans une montagne qui sépare le royaume de Kaffa, de Seka, et d'Ilougabba. Le Gaudjeb se réunit ensuite aux trois Guébé et forme le fleuve Omo. Le cours de l'Omo, disent les marchands, est très paisible, ses eaux semblent dormir, sa largeur est le double de celle du Nil.

A 11 h. 30', marchant à l'ouest-nord-ouest, nous arrivons sur les bords du Gaudjeb. On le franchit au moyen de quatre arbres dont on a réuni les cimes et entre lesquels on a suspendu un large filet de liane qui forme une sorte de pont aérien sur lequel passent nos porteurs. Je préfère traverser le fleuve sur le dos de ma mule. Les eaux sont tranquilles mais profondes; leur couleur pour le moment est rougeâtre.

J'arrive sur l'autre rive du Gaudjeb et suis dans le *royaume de Kaffa*.

---

## ROYAUME DE KAFFA

Cet Etat de Kaffa, où nous entrons le mardi 12 décembre 1883, est l'un des plus anciens royaumes de l'Ethiopie; ses souverains ont la prétention d'appartenir à la lignée de Salomon. Ce pays, presque complètement fermé depuis l'invasion musulmane, se conserve, grâce à une véritable profusion de barrières et de réglements, à l'abri de toute contamination du dehors.

Les populations du Kaffa se disent de race sidama et parlent un idiome particulier se rattachant au ghez, comme toutes les autres langues parlées dans l'empire des Attiés.

Le pays dans lequel nous venons d'entrer a nom Aminya : il est inhabité, traversé par le Gaudjeb, et couvert de forêts et de marécages. Les unes sont le repaire de lions, de panthères noires, de civettes, d'orictéropes; dans les autres pullulent l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le buffle, le crocodile. Des légions d'oiseaux de tout plumage, de tout chant ou cri, se partagent, avec d'innombrables singes, la cime des forêts et le domaine des airs.

Il est d'usage dans toute l'Ethiopie de donner, comme frontières aux différents états, une bande de terrain désert, plus ou moins large, qui sert de territoire de chasse et forme, en cas de guerre, une première ligne de défense.

Nous nous remettons en route à midi 40′. A l'ouest, le fleuve passe sur notre gauche, à travers des gorges de montagnes; nous sommes sur un plateau à grandes ondulations, couvert d'herbes lancéolées, mais sans arbres. En face de nous, il y a une ligne de montagnes noires et boisées.

A 1 h. 55′, nous voyons venir au devant de nous deux hommes à pied précédant un cavalier; ce dernier, dès qu'il nous aperçoit, met pied à terre et, confiant à ses compagnons sa monture, sa lance et son bouclier, arrive, casquette à la main, s'inclinant jusqu'à terre et nous disant : : *Chô acha bâ! chô acha bâ! chô acha bâ!* ce qui peut se traduire par : « je me cache sous terre, je me terre ». Telle est l'étrange salutation usitée en pays sidama.

Ces hommes sont envoyés au devant de nous de Kaffa pour me saluer et donner ainsi une preuve d'entière soumission aux volontés de leur suzerain, S. M. Ménélik II, roi du Choa.

Le costume des envoyés vaut une description. Il se compose d'un large caleçon en toile de coton bleu et blanc, qui ne descend qu'à mi-cuisse et est retenu aux hanches par un ceinturon en cuir dans lequel est passé un coutelas; le haut du corps est couvert d'une demi-toge en coton retenue au col par des cordons. Sur la tête une petite casquette conique en peau de singe goureza noir et blanc, avec laquelle on salue à l'européenne. Précédés des *Kafitchio* nous continuons notre route, à deux heures, au sud.

Nous sommes au milieu d'un fourré d'arbustes fleuris dont les fleurs dominantes sont blanches ou jaunes.

Vingt minutes après, nous sommes devant la première enceinte du Kaffa. Le roc est taillé à pic, une solide porte en bois et une herse en épines sont tout ouvertes pour nous recevoir. Le gardien, un Goliath noir, agite sa casquette en nous saluant par des *Ouat chaka* (comment allez-vous?) qu'il prononce d'une voix creuse et d'un accent lugubre. Il nous fait franchir l'enceinte et referme soigneusement sur nous les issues.

Nous prenons notre route par un plateau terreux, couvert d'herbes jaunâtres; en face, nous avons des montagnes très boisées et, sur la gauche, une gorge profonde également boisée.

A 2 h. 30', une dizaine de personnes à cheval viennent à notre rencontre. Parmi elles se trouve un jeune homme du nom de Jacob, ancien élève de Mgr Massaja, parlant l'amarigna et disant quelques mots de latin; il m'est envoyé comme interprète.

Cinq minutes après, nous sommes au bord d'une rivière nommée *Potiyo*. Elle coule de gauche à droite, sur un lit de galets, et vient de la gorge que j'ai signalée quelques lignes plus haut. Tout le monde a soif, mais les histoires de rivières empoisonnées, que l'on nous a racontées à Djema, ont tellement impressionné mes hommes que personne n'ose s'aventurer à goûter l'eau du Potiyo. Je me fais apporter un gobelet et je bois, engageant mes hommes à suivre mon exemple.

A 2 h. 41', nous arrivons devant une esplanade gazonnée sur laquelle stationnent une vingtaine de gens armés; le chef est couvert de la petite casquette conique en peau de goureza. Sur notre droite se trouvent des cultures cachées par des haies impénétrables au regard et formées de plantes diverses; plusieurs sont couvertes de fleurs, fleurant de suaves parfums; à

gauche, une haie de cactus épineux sépare la campagne du chemin qui est, en outre, bordé à droite et à gauche d'une ligne d'arbres.

A 3 heures, marchant à l'ouest, nous ne voyons personne dans les champs; la campagne paraît déserte; nous avons cependant sur notre gauche de nombreuses habitations et des cultures. J'ai appris depuis que, dans la crainte du mauvais œil, on se cachait partout où je devais passer. A notre droite, s'ouvre une vallée cultivée, limitée par des monts nus et pelés auxquels succèdent des montagnes boisées.

A 3 h. 5′, nous traversons la rivière Mânno, qui coule de droite à gauche sur un lit n'ayant ici qu'une dizaine de mètres de largeur. Nous continuons à monter pendant une centaine de mètres et nous descendons à une nouvelle rivière qui coule au milieu de plaines ondulées, coupées de nombreuses rigoles et dont le sol, très riche en humus, est couvert d'herbes sauvages.

Marchant alors au sud-sud-ouest, nous arrivons, à 4 h. 20, devant une double haie de cactus impénétrable. Ces haies, distantes l'une de l'autre d'une trentaine de mètres, sont percées de portes en bois très épais et soigneusement gardées. Il n'y a que dix minutes que nous avons dû franchir une pareille enceinte. Au milieu des gardes et des curieux se trouve un bel enfant; c'est le fils du cavalier qui est venu nous recevoir. En voyant le père embrasser avec effusion son marmot, je me dis intérieurement : « un homme qui sait ainsi embrasser un enfant ne saurait être méchant ». Un peu plus loin c'est un vieillard que notre guide va embrasser : son père, dit-on.

A 4 h. 40′, nous arrivons au marché de Baka, plateau gazonné, orné de grands arbres sous lesquels sont construites, pour les marchands, de petites échoppes de paille. A la cime du plus haut de ces arbres, on construit une sorte de hune dans laquelle veillent deux hommes. Des pièces de bois creuses et sonores sont placées près des vigies qui doivent frapper dessus dès qu'ils aperçoivent quelque chose d'insolite. Des lieux de guet sont disséminés dans l'Etat de Kaffa, de manière à pouvoir se correspondre l'un l'autre, et forment ainsi un véritable réseau télégraphique.

Deux *racho* (chefs) viennent me souhaiter la bienvenue. L'un est un vert vieillard, du nom de Tcha-Racho; l'autre, Oude-Racho, est un jeune homme déjà chauve. Ils me conduisent à la maison qui m'a été préparée et où nous arrivons à 5 h. 3′.

Cette maison est située au milieu de jardins entourés de plantations

d'incetes et de caféiers et close par de hautes haies feuillues. Nous sommes bien ici dans le pays du café, mais nous sommes surtout dans le pays de l'incete.

Cette plante, le *Musa ensete* des botanistes, rend ici des services encore plus nombreux que le dattier dans le Sahara. Les racines et le bas des tiges fermentées servent à faire le pain, qui est la base de la nourriture du Kaffa. Avec ses feuilles, qui ont des dimensions gigantesques, de un mètre cinquante à deux mètres de longueur sur cinquante à quatre-vingts centimètres de largeur, on couvre les maisons ; on s'en sert comme de nattes et de tapis. Teillées, elles donnent une belle filasse qui sert à tresser des cordes, à confectionner des filets, à tisser des étoffes, même à faire des vêtements : témoin un petit captif vêtu d'une feuille autour des reins et d'une autre sur les épaules, qui est là, les yeux béants, à me regarder prendre mes notes pendant que les rachos font étendre devant ma demeure des feuilles d'incete en guise de siège.

Les rachos se retirent après m'avoir fait amener un magnifique bœuf, et apporter des pains, de la bière, de l'hydromel, des volailles. Un serviteur, n'ayant d'autre mission que de faire du café, a été placé devant ma porte par les rachos.

*Mercredi*, 13 *décembre*. — Le kattama-racho, sorte de grand-vizir ou de maire du palais, qui détient, au nom du Tatino, roi, le pouvoir, m'envoie deux hommes chargés de m'accompagner et de me guider auprès de lui.

En attendant le moment du départ, je note sur mon carnet le nom de treize Etats indépendants, situés au nord-est et à l'est du Kaffa, qui seraient également peuplés par la race sidama, et dont les rois, comme celui de Kaffa, porteraient le titre de Tatino. Ce sont : 1° le Koulla ; 2° le Konta ; 3° le Kotcha ; 4° le Malto ; 5° le Koffà ; 6° l'Alfa ; 7° l'Ouba ; 8° le Zalla ; 9° le Baltchio ; 10° le Bouké ; 11° le Zassé ; 12° le Sargoulla ; 13° le Brodagéda ; ce qui fait, en comptant Kaffa, quatorze Etats de race et de langue Sidama.

A 8 h. 30′, nous nous mettons en route. Le chemin, qui est argileux et glissant, est dans un état tel que nos montures ne peuvent avancer ; nous le quittons et nous prenons à travers champs. Là, nos bêtes marchent avec peine, mais marchent ; sur le chemin, elles ne faisaient que glisser.

A 8 h. 50′, nous dirigeant au sud-sud-ouest, nous traversons le mar-

ché de Baka, qui est plongé dans un épais brouillard au milieu duquel s'agitent des formes indécises; aux salutations qu'elles nous envoient, nous reconnaissons que ce sont des humains.

A 9 heures, nous tournons à l'ouest-nord-ouest et nous suivons une des grandes routes du Kaffa. Elle est très régulièrement tracée, d'une quinzaine de mètres de largeur, bordée des deux côtés de murailles de verdure impénétrables au regard et fleurant les enivrantes senteurs des jasmins sauvages, des chèvrefeuilles, des clématites, qui relient entre elles les arbustes à feuillages divers et les bambous qui forment la haie. Au-dessus émergent de grands arbres dont les têtes forment berceau au-dessus de la route. Le sol est formé d'un argile rouge et glissant, l'air est embaumé, l'atmosphère lourde, chargée de senteurs comme celle d'une serre ou du boudoir d'une courtisane. La route est déserte, cependant pleine de bruit. Les habitations sont nombreuses. Derrière les haies on entend les murmures des habitants dont quelques-uns nous saluent de bruyants *ouacha-kâ!*

A 9 h. 5′ une double haie, des portes, des arbres avec des guetteurs, barrent la route et forment limite entre le pays de Baka, que nous quittons, et celui de Baka-guera-Beké, où nous entrons.

En sortant de l'enceinte, au sud-sud-ouest, nous trouvons un plateau découvert, entouré de coteaux bas et couverts de cultures. La route, à quelques mètres de l'enceinte, est de nouveau indiquée par deux rangées d'arbres. Nous nous croisons dans le chemin avec des musulmans qui poussent devant eux des troupes de femmes et de filles captives. Le plus grand nombre de ces malheureuses n'a pour vêtement qu'un court jupon en cordelette d'incete. Presque toutes ont la tête couverte d'un petit cône en forme d'éteignoir fait avec de la moelle de palmier.

Le pays dans lequel nous nous trouvons, à dix heures, se nomme Agâmo. La route est bordée d'arbres. Voici les espèces que je note : palmier doum, euphorbes arborescents, bambous. Tous ces arbres réunis entre eux par des lianes et des plantes grimpantes, parmi lesquelles le jasmin domine, forment des murailles odorantes impénétrables à l'œil. De nombreux singes et beaucoup d'oiseaux se trouvent à la cime des arbres qui bordent la route.

A 10 h. 22′, nous traversons la petite rivière de Goguem, dont les berges sont rocheuses et escarpées. Une pluie fine commence à tomber.

A 10 h. 30′, inclinant un peu vers le sud, nous franchissons une

double enceinte avec portes et vigies, et nous quittons le pays d'Agâmo pour entrer dans celui d'Oumakila.

A 10 h. 50′, nous traversons la rivière Adjetche. Elle coule de droite à gauche. Nous avons beaucoup de peine à faire escalader par nos animaux ses rives effondrées par les eaux. Une fois sur l'autre rive de l'Adjetche, nous retrouvons un terrain plan avec une route bordée d'arbres et d'arbustes formant muraille. Du milieu des fourrés qui bordent la route, sort, en rampant, quelque chose qui a vie et paraît un fagot de feuilles d'incete; cela se met droit sur deux pieds et fuit devant nous. Mon chien lui donne la chasse. La frayeur fait tomber le tout et nous le relevons en tâchant de le reconforter : c'est un pauvre vieux couvert de feuilles d'incete attachées aux reins et au col en guise de vêtement.

A 11 h. 10′, nous arrivons au marché de Kaya qui se tient sur une grande place complantée d'arbres. Le plateau se prolonge sur notre gauche; à droite, il donne naissance à une grande vallée en partie occupée par des bois et des cultures. Une des vendeuses du marché, voyant Abba Gourache s'approcher d'elle, s'empresse de s'enfuir avec ses marchandises.

A 11 h. 30′, nous traversons une double enceinte, avec portes, vigies, etc., etc., et nous nous trouvons sur le marché de Kari. En face de nous, sur une côte, se trouvent le marché et la ville de Bongâ.

A 11 h. 50′, nous traversons la rivière qui occupe le thalweg de la vallée de Bongâ. Elle a une trentaine de mètres de largeur au point où nous la passons. La hauteur des eaux est de $0^{m}60$, leur couleur d'un rouge très foncé, leur cours rapide, sur un lit de galet.

A 11 h. 58′, nous nous arrêtons à côté de la ville de Bongâ. Une foule compacte de femmes, d'enfants, d'hommes, viennent nous regarder. Les femmes et les enfants sont tous des captifs, et les hommes des marchands musulmans du Tigré, du Godjam, etc., etc. Plusieurs ont le chef rasé et orné de petites calottes maraboutiques en soie ou en drap de couleur : ce sont les fervents. Nous distinguons, au milieu de cette foule, à peine deux ou trois Kaféchio, reconnaissables à leurs casquettes en peau de goureza.

Les gens, pour me voir, se jettent sur moi à m'étouffer. Abba Gourache fait des moulinets avec sa lance et les met en fuite. Je le prie de rester tranquille. La curiosité de ces gens-là est trop naturelle. Ne voyons-nous pas, chaque jour, la foule s'écraser en France pour voir passer des Chinois ou des Siamois, dont nous avons cependant partout des représentations en gravure, photographie, etc., etc. Ces gens-là ne connaissent guère les

Européens que par ouï-dire. Ils ont vu les frères d'Abbadie en 1843, Mgr Massaja en 1855, et c'est tout.

A midi 6', nous nous remettons en route au sud-sud-est.

A midi 45', nous tournons à l'est et nous passons devant l'une des résidences du Tatino (roi), à côté de laquelle se trouve un bloc erratique dont la position a été déterminée, en 1843, par M. Antoine d'Abbadie, et qui serait de 7° 4' 40" latitude, 34° 0' longitude orientale (méridien de Paris), et l'altitude + 1850 mètres.

Cette résidence royale est formée d'un vaste enclos entouré de haies vives. Dans l'intérieur s'élèvent des chaumières de formes diverses et en assez grand nombre.

On nous fait brusquement tourner à gauche à l'est-nord-est, pour entrer, par une brèche que l'on vient de faire dans une haie, dans un jardin complanté d'incete et de bambous.

A midi 48', après de nombreux tours et détours, toujours au milieu des jardins, nous arrivons devant une maison qui nous a été préparée et où je suis reçu par le racho de Bongâ, Guinségue-racho, et un vieux musulman dont le chef est rasé et l'occiput recouvert d'une barrette en flanelle rouge.

On nous amène des moutons, un bœuf; on nous apporte de la volaille, des pains, de la bière, de l'hydromel, et l'on installe sous le porche de ma maison le serviteur chargé de faire le café, que l'on prend ici à tout instant.

Mes compagnons ont grand peur d'être empoisonnés, et ils font tout goûter aux gens qui nous servent avant d'en user. Cela me fait observer une curieuse coutume des Sidama, celle de boire à deux en même temps dans le même gobelet, ce qu'ils font en s'asseyant l'un à côté de l'autre en se passant un bras autour du col et en soutenant l'un de la main droite et l'autre de la gauche le vase où ils trempent en même temps les lèvres : ils boivent même ainsi le café dans leurs petites tasses en corne.

*Jeudi, 14 décembre.* — Dès six heures du matin, le vieux musulman, signalé au milieu des gens qui sont venus nous recevoir, est auprès de moi. Il a déjà passé hier une partie de la journée à mes côtés. C'est un petit vieux de soixante-dix ans environ. Il est né à Gondar et se nomme Hadj Mohamed Salé; il appartient à une famille de marchands musulmans de Gondar. Son frère aîné est à Gondar et un autre de ses frères, son aîné

aussi, est au Kaire. Il y aurait trente-deux ans qu'Hadj Mohamed habite le royaume de Kaffa, et il est père d'une dizaine d'enfants qu'il a eus ici de femmes Sidama, ses épouses.

Hadj Mohamed me donne divers renseignements qui méritent d'être consignés par écrit.

Voici tout d'abord, suivant lui, l'origine du mot Kaffa : Mohamed Gragne, lorsqu'il envahit les Etats chrétiens de l'Ethiopie, serait venu jusqu'au Gaudjeb ; c'était le moment des hautes eaux ; le courant du fleuve était impétueux ; il dit : *ne Kaffi* (j'ai peur) et retourna sur ses pas, et ses soldats donnèrent à tout le pays au-delà du Gaudjeb le nom de Kaffa. Bien que le récit de l'Hadj Mohamed manque par sa base, puisque le nom de Kaffa est antérieur à l'invasion de Gragne, il est important en ce sens qu'il fixe, d'après la tradition musulmane elle-même, le point extrême atteint par le conquérant musulman.

Toujours d'après l'Hadj Mohamed, le souverain du Kaffa est *ouizerro* (descendant de Salomon) ; son titre est Tatino.

A Kaffa, tout se fait au nom du Tatino ; on le croirait partout ; cependant personne ne le voit, sauf ses eunuques et ses femmes.

Cette Majesté éthiopienne est gardée par lesdits eunuques comme un véritable prisonnier. Les ministres, ou grands du royaume, ne pénètrent dans la maison où elle demeure que les épaules couvertes d'une peau de bœuf, et à reculons. C'est dans cette attitude qu'ils s'approchent du rideau derrière lequel se trouve, leur dit-on, le Tatino, auquel ils ne parlent que par l'intermédiaire des eunuques.

Hadj Mohamed a dû se soumettre à ce cérémonial chaque fois qu'il a été reçu par le Tatino. Peut-être Mgr Massaja a-t-il vu le Tatino?

Le Tatino ne mangerait même pas lui-même : ce seraient encore ses eunuques qui lui donneraient, pour ainsi dire, la becquée et qui le feraient boire.

Quand il sort des chaumières qui lui servent de palais, c'est couvert d'un sac, qui le cache complètement de la tête aux pieds, et hissé sur un vieux cheval dont le harnais doit être sale et déchiré; une troupe d'eunuques armés de fouets entourent le monarque dont la monture est tenue en main par les quatre plus grands dignitaires du royaume, qui ont les épaules couvertes d'une peau de bœuf.

Tout individu qui essayerait de voir la figure du souverain serait puni de mort.

Son nom même est un mystère. Pour savoir le nom du Tatino actuel — lequel est *Gallito* — l'Hadj Mohamet n'ayant jamais voulu nous le dire, nous dûmes corrompre l'un des eunuques du palais par le don d'un collier de perles dorées de Paris — une grande nouveauté, par parenthèses, et qui a beaucoup plu en Éthiopie.

Un tel souverain ne pouvant guère, on le comprend, gouverner effectivement, c'est une sorte de grand-vizir ou maire du palais, le Katama-racho [1], qui administre le royaume avec les gouverneurs de province, dont chacun est, du reste, à peu près indépendant dans son gouvernement.

Les rachos de Bongâ, qui sont venus me voir dans la matinée, reviennent sur les cinq heures avec une nombreuse escorte. Ils me disent que le Katama-racho est malade et me demandent de lui envoyer les lettres que j'ai pour lui et pour le Tatino. Pressentant un piège, je réponds que je suis prêt à aller trouver le Katama-racho s'il ne peut venir, mais que je ne remettrai très certainement les lettres qu'à lui-même. Après beaucoup de compliments et de salutations, les rachos se retirent et me font envoyer deux bœufs, de la volaille, des pains, de la bière, de l'hydromel, etc., etc.

J'ai l'occasion d'observer qu'ils sont soumis à une minutieuse étiquette. C'est ainsi que chaque homme est suivi d'un enfant esclave qui lui porte, sur le bras, un cuir de bœuf découpé en manteau. Dans toute réunion, une seule personne peut porter la toge librement drapée, les autres, en signe de respect, l'ont attachée avec des ficelles, de la même manière que l'on agrafe un manteau autour du col. Enfin, lorsque l'on se présente devant son supérieur immédiat, ou devant une personne que l'on veut honorer d'une manière toute particulière, on quitte la toge et l'on se couvre de la peau de bœuf que porte le suivant, auquel on remet sa lance.

*Vendredi, 15 décembre.* — Nous restons toute la journée à attendre vainement le Katama-racho. Nous avons la visite des rachos qui nous font amener un bœuf et des victuailles de toutes sortes en abondance.

Dans l'après-midi, Abba-Koro, l'homme du motti de Djema qui est venu avec nous, nous raconte que l'islam a été introduit dans cet Etat, il y a 300 ans, par un Arabe, Ali-Oli, qui vint de Gondar à Djema, et qui attira dans le pays des ouvriers arabes. Lui-même, Abba-Koro, prétend descendre de l'un de ces Arabes.

[1] *Katama* est un mot commun à la plupart des langues éthiopiennes et qui a la signification de « ville principale, capitale ».

*Samedi, 16 décembre.* — Enfin, sur les huit heures, on vient m'annoncer la prochaine visite du Katama-racho. Je passe une longue redingote en drap noir, une chemise et un gilet blanc, je chausse mes pantoufles de maroquin rouge et j'attends avec impatience le moment de l'entrevue.

A neuf heures, Katama-racho est arrivé. Il vous attend, vient-on me dire. Je me lève, je suis sans armes, ainsi qu'Aiellé, qui doit me servir d'interprète; mais mes autres domestiques, même celui qui porte mon parasol, sont armés jusqu'aux dents.

On nous fait traverser des jardins et l'on nous mène dans une prairie où sont assis, auprès d'une haie d'incete, sur des feuilles d'incete, abrités par des feuilles d'incete, le Katama-racho et deux vieillards. En face, on a étendu à terre quelques feuilles d'incete pour moi-même. Une foule nombreuse forme la haie à droite et à gauche; le Katama-racho se lève et me fait signe de m'asseoir.

Le Katama-racho est encore jeune. Il a la peau noire et les cheveux crépus, mais la forme du visage ainsi que l'expression n'a rien de chamitique. Sa physionomie rappelle le type si populaire des méphistophélès. A sa droite est assis un beau vieillard à la figure franche et ouverte, au teint pâle, à barbe et cheveux d'une blancheur de neige. L'autre vieillard, celui qui est à la gauche du Katama-racho, a la barbe grise et la figure rébarbative.

Après un moment de silence, on me demande de mes nouvelles. Nous échangeons des compliments. Je présente alors mes lettres. Le Katama-racho me fait dire qu'il n'y a dans tout le royaume que deux personnes lettrées, les prêtres catholiques; qu'on les attend, qu'ils vont venir et qu'avant leur arrivée il ne veut pas toucher les lettres : on pourrait l'accuser de les avoir changées, dit-il en terminant.

Je dépose alors les lettres à terre devant le Katama-racho et nous restons tous les yeux fixés dessus sans ouvrir la bouche. Cette position ridicule dure bien une grande demi-heure; de temps en temps un officier, les épaules couvertes du cuir de bœuf d'ordonnance, la casquette à la main, et suivi de son petit servant d'armes portant sa toge, sa lance et sa rondache, s'approche du Katama-racho, lui dit mystérieusement quelques mots à l'oreille et va ensuite grossir le nombre des hommes armés qui nous entourent : plus de mille assurément.

*Drin, drin, drin,* tout le monde est debout; deux mulets trottinant en faisant tinter leurs sonnettes arrivent : ce sont les prêtres. Katama-racho et

tous les assistants se précipitent pour leur tenir l'étrier, leur baiser la main, et être aspergés d'eau bénite qu'ils ont dans un goupillon en cuivre qui a la forme d'une poire à poudre.

Après que j'ai serré la main à ces prêtres, le Katama-racho remet, à celui qui est le supérieur, abba Fessas, un grand maigre, les lettres pour qu'il les traduise, ce qu'on lui fait recommencer par trois fois. Ensuite il a un long entretien avec ses accolytes, pendant lequel le vieillard à barbe blanche ne cesse de me regarder en souriant, haussant les épaules et en me mimant très clairement : *Mon Dieu ! que ces gens sont bêtes !*

Katama-racho me faisant adresser la parole me dit : que l'usage est que les étrangers ne dépassent pas le marché de Bongâ sur lequel on trouve à acheter et à vendre tout ce qui s'achète et se vend dans le pays; qu'il ne peut, avant d'en avoir référé au Tatino, me donner l'autorisation d'aller dans le pays. Je lui demande alors à aller tout d'abord visiter le marché de Bongâ.

— C'est impossible, me dit-il, en vous voyant, tout le monde prendra la fuite.

Me sentant envahi par la colère, je me lève avec dignité, et, suivi de mes domestiques, je rentre chez moi, laissant Aiellé négocier avec le Katama-racho.

A onze heures et demie. Aiellé revient avec Hadj Mohamed et Guimzègue-racho. Je suis autorisé à visiter le marché de Bongâ. A midi, nous nous mettons en route et à deux heures nous sommes rentrés chez nous.

Bongâ, la seule agglomération du royaume ressemblant un peu à une ville, est située, comme nous l'avons déjà vu, en amphithéâtre sur un coteau dont une rivière assez large baigne le pied, et se compose de quatre quartiers distincts, habités par les marchands de Gondar, Djema, Godjam et Guerra, qui se gouvernent dans leurs quartiers respectifs comme le faisaient autrefois les Européens dans leurs fondoucks des échelles du Levant. Entre ces quatre quartiers se trouve le marché proprement dit, qui est quotidien.

J'ai surtout en vue d'ouvrir une route commerciale qui, partant d'Obock, possession française, aboutisse par le Choa au Kaffa, route qui pourra être prolongée jusqu'aux grands lacs de l'Afrique équatoriale. Il est donc naturel que j'étudie Bongâ et le commerce du Kaffa sur lequel je vais donner ici tous les renseignements que j'ai pu me procurer.

Le principal commerce, après la traite des esclaves, est celui du café; viennent ensuite le musc, la coriandre et l'ivoire.

La troque est inconnue à Bongâ. Toutes les transactions s'y font au moyen de l'*amoulé*, monnaie de sel d'un usage commun dans toute l'Ethiopie. Les *amoulés* sont des pierres de sel gemme, venant des mines sises dans le Tigré; elles sont taillées en forme de pierre à aiguiser les faux. Au Choa, l'amoulé a un poids moyen de 500 grammes; ici, un poids maximum de 300 grammes; les amoulés diminuent au fur et à mesure du voyage, les marchands les grattant tout le long de leur route pour payer avec les parcelles de sel ainsi détachées le grain, la viande, etc., dont ils ont besoin pour leur nourriture; les subdivisions de l'*amoulé* sont représentées par des grains de verre de forme irrégulière, de dimensions minuscules et de couleurs variées, rouge, bleue, verte, blanche, jaune, etc.

Les thalari de Marie-Thérèse ont également cours au Kaffa; leur change varie de un thaler pour cinq à sept amoulés.

A Bongâ, un captif se paierait, suivant l'âge, de 10 à 20 amoulés; un bœuf gras de 3 à 5; un mouton vaut de 30 à 50 grains de verre.

Mais la production la plus importante du Kaffa, c'est le *café*. Ici, le café s'appelle *boune*, et à Moka *boun* [1]; partout ailleurs il porte un nom rappelant le Kaffa, qui est peut-être son pays d'origine, probablement le pays où l'usage de sa culture est depuis le plus longtemps répandue, certainement un des pays du globe produisant les meilleures sortes, les plus exquises au goût.

A partir du *Guebé*, affluent de l'Omo, point où disparaissent les oliviers, les caféiers constituent le sous-bois de presque toutes les forêts, et croissent, du reste, en quantités tellement considérables partout, même sur les grands chemins, qu'on ne se donne pas la peine d'en faire une récolte régulière. C'est ce café sauvage, très noir et d'un arôme très fort, qui se vend à Massâouah et est connu dans le commerce sous le nom de café d'Abyssinie.

Il ne se vend sur le marché de Bongâ que du café cultivé, au grain régulier, d'un beau vert et dont l'arôme est d'une délicatesse exquise. Le café ne se vend pas au poids, mais à la mesure, au *ouancha*, gobelet en corne, d'une capacité d'environ trois quarts de litre; quant au prix, on paie

[1] M. Antoine d'Abbadie écrit *buna* et *bun*; mais, d'après l'orthographe qu'il a adoptée pour la transcription en caractère latin des mots éthiopiens, l'*u* doit se prononcer *ou*, et l'*a* est un *a* très bref, qui a un son très voisin de notre *e* muet.

un *amoulé* pour 15 à 25 gobelets, suivant la saison; le prix du café en cerise est moitié moindre. La production du café, au Kaffa, peut être estimée de 50 000 à 60 000 kilogrammes par an, et elle pourrait être très certainement centuplée.

Presque tout le café du Kaffa est actuellement monopolisé par les gondarais musulmans, qui font le commerce des esclaves, et le vendent dans les harems de l'Orient dont ils sont les fournisseurs.

Les autres produits indigènes du Kaffa sont : le musc, qui provient du chat musqué, ou civette d'Afrique réduite à l'état domestique. Le musc vaut, à Bongâ, de 3 à 5 amoulés l'okiet, du poids d'un thalari = 333 gr.

Le corrarîma, fausse corriandre, très recherchée comme condiment par tous les Orientaux, et qui se vend à raison de 1 000 à 1 200 têtes pour un *amoulé*. L'ivoire, enfin, assez abondant sur le marché de Bongâ, vaut de 25 à 30 thalari l'*okiet*, du poids de 13 kilogr. 500 gr.

Le coton, le miel et la cire existent également au Kaffa, mais ils ne paraissent pas sur le marché de Bongâ, où ne se vendent non plus ni étoffes ni articles manufacturés, si ce n'est des boucliers ronds en cuir de buffle, fabriqués dans le pays, qui jouissent d'une grande réputation dans toute l'Ethiopie.

En plus des quatre quartiers que j'ai signalés, se trouvent des groupes de maisons isolées pour les gens de Gouma, Goma, Limoux, et même du Zanguebar, me dit-on, dont quelques marchands arabes viendraient jusqu'ici acheter des esclaves.

Hadj Mohamed me mène visiter le quartier des gondarais, et Abba Koro celui de Djema, dont les habitants m'accueillent avec des démonstrations d'amitié, parce que je viens de leur pays.

Les maisons des marchands qui occupent cette ville de Bongâ sont mal aménagées. Ce sont des demeures provisoires. Partout errent des captifs de tout sexe, âge et provenance, les uns libres, les autres les fers aux pieds. Des courtiers vont et viennent et plusieurs me font leurs offres de services. Il y a ici un trafic relativement important; cependant, si on voulait l'apprécier, on trouverait probablement un chiffre très minime de 1 000 000 à 1 500 000 francs d'affaires par année, moins que celui d'un rayon d'une boutique de Paris ou de Londres. Et dans ce chiffre, le commerce des esclaves doit être évalué à 50 %, celui de l'ivoire à 20 %, celui du musc à 15 %, celui du coriandre à 10 %, celui des boucliers et objets divers à 5 %.

Les importations consistent en verroterie, quelques métaux : cuivre,

étain, et surtout amoulés; cette pierre de sel, qui constitue une véritable monnaie, est en même temps un objet de grande consommation et de première nécessité.

Les étoffes qui servent à vêtir la population du Kaffa, ainsi que leurs armes offensives, lances et coutelas, sont fabriquées par les Zingero.

A deux heures après midi, nous quittons Bongâ et nous rentrons chez nous.

*Dimanche, 17 décembre.* — Je passe la journée chez moi à attendre la décision du Tatino. Hadj Mohamed vient me voir le matin, l'après-midi et dans la soirée. Tout en cherchant à me faire causer, il me donne des renseignements sur le Kaffa.

Le climat y serait tempéré; il n'y aurait pas d'hiver au Kaffa, du moins dans les vallées, et les chaleurs excessives y seraient également inconnues. Seulement, il y pleuvrait légèrement, mais assez régulièrement chaque jour.

Un tel climat est, paraît-il, sain, car, toujours d'après l'Hadj Mohamed, la longévité serait remarquable au Kaffa, où l'on trouve un assez grand nombre de gens âgés de 100, 110, 140 et même 150 ans.

*Lundi, 18 décembre.* — Vers une heure après midi, Katama-racho me fait appeler. Il est dans la prairie où a eu lieu notre entrevue de samedi, avec les deux prêtres, Hadj Mohamed et cinq autres personnes seulement. Après un échange de compliments mutuels, il m'offre le cadeau du Tatino, consistant en un jeune esclave de six à sept ans, une mule de selle, deux cornes de musc, deux toges fines pour moi et dix ordinaires pour mes gens. Le Tatino fait, en plus, cadeau à Aiellé d'une toge fine et d'une corne de musc.

Je remercie et j'envoie chercher le cadeau que je destine au Tatino : une chemise et un parasol en soie, des perles dorées et quelques autres bibelots.

J'offre aussi mon présent au Katama-racho qui dit de tout rapporter chez moi et qu'on prendra les cadeaux la nuit pour que personne ne puisse savoir ce que je donne au roi et à lui. Du reste, il me remercie très courtoisement, tant en son nom personnel qu'en celui du roi.

Le Katama-racho me dit ensuite que je suis autorisé à visiter l'ancienne mission de Mgr Massaja, et à aller à une journée au sud de ma rési-

dence. Mais, ajoute-t-il, le Tatino préférerait me donner tout ce que je voudrais et que je consentisse à sortir de suite du Kaffa.

Je remercie des autorisations qui me sont accordées, et sans m'arrêter aux dernières réflexions de Katama-racho, je rentre chez moi suivi du négrillon que l'on vient de me donner. Cet enfant est très effrayé d'appartenir à un homme fait comme moi; il a une peur terrible et se désole. Rentré à la maison, je fais interroger cet enfant. Il ne connaît pas son pays, *il ne sait s'il a eu une mère (sic)*, et se nomme Gabitto. Il a pour vêtement un morceau de filasse d'incete autour du corps, la tête rasée à l'exception d'un long toupet au-dessus du front. Il est très maigre avec un ventre énorme. J'ordonne qu'on lui fasse immédiatement une chemise et des culottes, ce qui est fait séance tenante. On habille Gabitto, on lui coupe son toupet et je lui donne le nom de Noël, en souvenir de ce qu'il m'a été donné dans l'octave de cette fête.

*Mardi, 19 décembre.* — A 10 h. 58′, nous nous mettons en route au nord-nord-est, accompagnés, ou, mieux, gardés à vue par Hadj Mohamed et un racho; une dizaine d'hommes armés nous escortent. Notre route est étroite, bordée de haies touffues dont les branches encombrent parfois la voie. Un homme de notre escorte, un vieillard, marche en tête de mon mulet, coupant avec son coutelas toute branche qui pourrait me gêner.

Á 11 h. 20′, nous tournons au sud-sud-ouest. Dix minutes après, nous traversons la rivière Adoh qui coule de droite à gauche, dans un lit terreux d'une trentaine de mètres de largeur; la hauteur des eaux, au gué, est de $0^m$ 80 centimètres ; les rives sont couvertes de beaux arbres.

A midi 10′, sur un plateau, nous passons par un petit marché où sont étalés en vente quelques femmes captives, des piments, des ognons et autres menues denrées.

A midi 25′, nous sommes à Sâpa, mission fondée en 1855 par Mgr Massaja, qui pendant une année a évangélisé le Kaffa. Cette mission est actuellement tenue par deux prêtres catholiques indigènes, l'un et l'autre disciples de Mgr Massaja. Celui qui est le supérieur est origiginaire de Gondar et appartient à une famille d'ecclésiastiques ; son nom est *Abba Fessas;* il est long et maigre avec une tête ascétique. L'autre est tout rond, très noir; il fut acheté comme esclave par Mgr Massaja qui le fit élever et entrer dans les ordres; il a nom *Abba Loquace.*

Les deux prêtres vinrent au-devant de moi, au seuil de leur domaine;

ils me conduisirent chez eux et me firent asseoir dans une grande chaire en bois sculpté que le père des Avanchers avait faite pour Mgr Massaja. Ils m'offrirent du café dans un bol en faïence orné de fleurs jaunes et rouges; c'est le bol de Monseigneur, une vraie relique précieusement conservée par ces bons pères. Ils me font visiter en détail leur maison et leur chapelle; leur domaine est important et leur produit abondamment le boire et le manger pour eux et pour une colonie de captifs libérés et rachetés par Mgr Massaja. Le vêtement est leur grande préoccupation; on ne peut se procurer des étoffes qu'en les payant avec des amoulés ou des thalari, et ils n'ont ni l'un ni l'autre; aussi presque tous leurs colons en sont réduits à se couvrir avec des peaux de bêtes.

Ces pauvres prêtres veulent m'offrir un bœuf; je les remercie et les prie de me le laisser refuser. Je les quitte à 2 h. 50′, et à 3 h. 30′ après midi je suis rentré à la maison.

Le soir, Abba Orké, natif d'Aliamba (Choa), que nous avons trouvé à Djema, et qui est venu jusqu'ici avec nous, me parle de ses voyages. Il a visité Alamba, Zeïlah, Aden, puis Massâouah, Kartoum, d'où il est venu à Djema où il a femmes et enfants.

Dernièrement, Abba Orké est allé acheter des esclaves chez les Sourro. *Ce pays*, me dit-il, *est traversé par un fleuve comme le Nil; il s'appelle Omâ et va à Zanzibar. Ce fleuve passe à trois journées d'ici; on peut y mettre de grands bateaux à vapeur comme sur le Nil.*

*Mercredi, 20 décembre.* — Nous devions partir dès le matin, mais personne ne vient chez nous avant dix heures; il peut être 10 h. 15′ quand arrivent l'Hadj Mohamed et le racho qui doit m'accompagner dans mon excursion. Ils s'excusent de venir en retard, disant que le froid les a empêchés de venir le matin, et qu'il est peut-être trop tard pour nous mettre en route. Ils sont tout penauds lorsque je leur dis que nous allons partir. Ils font contre mauvaise fortune bon cœur, disent qu'ils vont chercher leurs chevaux et revenir immédiatement.

J'ai grand' peur que ce soit une fugue, car par deux fois on est venu, pendant la nuit, prier Aiellé d'essayer de me persuader de renoncer à ma promenade, et lui promettre, s'il réussissait, de lui donner tout ce qu'il voudrait. En même temps, on le chargeait de me dire que le Tatino était prêt à m'accorder tout ce que je désirerais, *son propre fils même pour esclave*, si je renonçais à voir le pays.

Cette crainte que nous inspirons a trois causes :

1° Nos armes à feu nous rendent terribles, et l'on a peur que nous profitions de notre force pour piller et commettre des méfaits;

2° On craint que je ne renseigne S. M. Ménélik II ou Ras Gobana sur la situation du pays;

3° Bien que le plus absurde et le plus ridicule, le motif que je vais donner est le principal pour les habitants : on craint les sortilèges que je puis faire, les sorts qu'il m'est loisible de jeter; je suis regardé comme un être très dangereux et très puissant.

J'ai fait un jugement téméraire : nos gens reviennent avec leurs chevaux et nous nous mettons en route.

A 11 h. 25′, nous quittons la maison, nous dirigeant au nord-nord-est, pour revenir au nord-nord-ouest. On me fait passer, à 11 h. 40′, à travers champs, de peur que je ne connaisse le chemin.

A 11 h. 45′, tournant au sud-est, nous traversons la rivière de Také, qui coule ici de droite à gauche, sur des quartiers de roches, dans un lit d'une vingtaine de mètres de largeur.

Nous tournons au sud-ouest, au sud-sud-ouest, au nord-nord-est, et à midi 35′ au nord-est, sur un plateau gazonné à grandes ondulations qui s'étend sur la gauche; à droite, une vallée étroite avec bois et cultures.

A 1 heure, marchant à l'est, nous arrivons à l'extrémité du plateau, qui est couvert d'arbres, et forme une vallée que nous allons traverser.

De l'autre côté de la vallée, nous avons, sur notre gauche, Sâda, où se trouvait l'église, aujourd'hui en ruines, de Saint-Michel, érigée par Mgr Massaja.

A 1 h. 20′, nous inclinons au nord-est. Sur notre droite, nous avons une vallée et des coteaux, de nombreuses habitations et des cultures; le plus grand nombre des habitations est caché par des plantations d'incete. En haut de la butte se trouve un vaste enclos qui contient de sept à dix maisons : c'est l'une des résidences du Tatino. On voulait me la cacher, et lorsqu'il s'agit d'en savoir le nom, les uns me disent Borada, les autres Anderatcha ; quel est le vrai?

A 1 h. 30′, nous tournons au nord, puis au sud, et on me fait voir une montagne que je relève par 220° et sur laquelle se trouverait le pays de Kaballa. Nous passons dans une autre vallée dans laquelle coule une rivière dont on ne veut pas me dire le nom. Elle roule dans un lit d'une vingtaine de mètres de largeur. Nous la traversons.

A 2 h. 15′, nous dirigeant au sud-est, nous avons des affleurements de roches grises qui s'effritent à l'air. Les pentes sont gazonnées. Sur notre droite s'ouvre une belle vallée cultivée et boisée.

A 2 h. 50′, nous sommes sur un sommet, d'où nous dominons le pays, qui est entouré d'une ceinture de montagnes, dont la côte où nous sommes fait partie. Il forme une cuvette d'un ovale très allongé qui demanderait, d'après les indigènes, quinze jours pour être traversée dans le sens de la longueur, et trois à cinq dans celui de la largeur, ce qui me paraît très exagéré, car j'estime, à l'œil, de 50 à 60 kilomètres la longueur, et de 20 à 30 la largeur.

Au milieu de cette cuvette se trouve une région mamelonnée et formant des vallées qui rayonnent, se croisent et s'enchevêtrent comme les mailles d'un filet. Le *thalweg* de chacune de ces vallées sert de lit à un ruisseau, et de la réunion de ces innombrables ruisseaux résultent les deux ou trois grandes rivières affluentes de l'Omo qui arrosent le Kaffa.

Les pentes des vallées, très douces, sont recouvertes d'un sol rougeâtre ou noirâtre qui paraît fort riche en humus. Le climat y est tempéré ; le rempart de roches qui l'entoure de toutes parts l'abrite contre tous les vents, et, d'autre part, les sommets des mamelons sont couverts d'épais bouquets d'arbres qui brisent la force des courants atmosphériques, tandis que leurs racines filtrent, pour ainsi dire, les eaux pluviales qui sont ainsi utilement distribuées. Tout semble réuni pour faire ici des cultures intertropicales, dans des conditions exceptionnellement favorables.

Je relève à 140° un pic derrière lequel se trouverait le pays des Changalla. Les Ethiopiens donnent ce nom de Changalla aux populations de race nègre qu'ils distinguent soigneusement des populations de couleur noire auxquelles ils appartiennent pour la plupart.

Hadj Mohamed raconte que ces Changalla, quand ils veulent traiter avec les gens du Kaffa, viennent au pied de la montagne qu'il m'a fait remarquer, et, se tenant de l'autre côté d'une rivière qui baigne les pieds de la montagne, ils font par signes leurs échanges. Ces Changalla seraient très sauvages, iraient nus, le corps orné de lacs de verroterie et d'anneaux de cuivre. Ils seraient très riches en bestiaux et habiles à chasser l'éléphant, le rhinocéros, la panthère et autres fauves dont ils échangent l'ivoire, les cornes et les dépouilles aux marchands du Kaffa, contre du sel, de la verroterie, du cuivre et quelques objets en fer, lances et coutelas.

Nous nous remettons en route à l'ouest-nord-ouest. A 4 h. 20′, après

avoir traversé un jardin embaumé des parfums des hietassars, jasmins, et même violettes, nous arrivons dans une maison qui a été préparée pour nous recevoir, et où l'on ne tarde pas à nous amener des victuailles en abondance, entre autres un bœuf sur pied.

Pendant toute la nuit des ombres mystérieuses ne cessent de circuler autour de la haie de notre demeure; nous sommes surveillés de près.

*Jeudi, 21 décembre.* — Le temps est couvert, le thermomètre marque + 6°, *nous sommes cependant sous la zone torride !!*

Je demande le nom du pays. Hadj Mohamed me dit : Oppé. Nous apprenons d'autre part que le véritable nom du lieu où nous avons passé la nuit est Cheratta et celui de la province Kafano.

Nous reprenons la route de Bongâ, au sud-est. A 9 h. 30', nous tournons à l'ouest et franchissons une double enceinte, puis nous sortons de la province de Kafano pour entrer dans celle de Bongâ.

Nous venons d'arriver à notre maison, où nous avons été précédés par des gens chargés de tout ce qui se boit ou se mange dans le pays.

L'effort fait pour une aussi courte promenade paraîtra peut-être peu en rapport avec le but atteint; j'ai cependant eu la preuve que j'avais obtenu un résultat réel et important, lorsque j'ai vu les Kaféchio nous dire naïvement, et avec les plus grandes marques d'étonnement :

« Quoi! vous êtes allé au milieu du pays? vous n'avez tué personne? rien volé? fait du mal à personne? »

Aiellé se fâche avec Hadj Mohamed parce que ce dernier change le sens de tout ce qu'il nous traduit.

Le soir, le sacristain des Pères vient m'apporter des lettres que je suis chargé de faire parvenir à Mgr Massaja [1], aujourd'hui cardinal à Rome.

1 Son Eminence le cardinal Massaja m'a écrit la lettre ci-dessous pour m'accuser réception desdites lettres et de mes notes sur les *Gallas de Galane.*

✝ Rome, ce 29 mars 1885.

PAX Bien cher Monsieur,

Les lettres dont vous aviez bien voulu vous charger me sont parvenues en leur temps. Je vous en remercie, cher Monsieur, et plus encore de celle qui vient de vous directement.

Si vous réalisez votre quasi-projet de pèlerinage à Rome en vous y faisant accompagner par le brave Aiellé, j'en aurai une double joie.

Et maintenant que vous dire, très cher Monsieur, de l'aimable attention que vous avez eue pour moi en m'envoyant vos excellentes « Notes sur les Gallas de Galane. » Je

Le Katama-racho m'envoie aussi son cadeau consistant en armes et vêtements du Kaffa et en un magnifique bœuf blanc.

*Vendredi, 22 décembre.* — Nous passons la journée à recevoir des visites de gens qui viennent nous dire adieu. La promenade d'hier et d'avant-hier, pendant laquelle nous avons circulé à peu près librement avec des armes à feu, sans *voler* ni *tuer*, a produit le meilleur effet.

On voit que nous sommes des hommes traitables, et les mendiants notamment, qui n'avaient osé pénétrer jusqu'à nous, envahissent notre enclos. Ils se jettent à terre, la baisent, et demandent l'aumône à genoux en se frappant la poitrine. On leur jette des pièces de bœuf, qu'ils dévorent toutes crues et sur place.

Tous les Ethiopiens, on le sait, mangent crus certains morceaux de viande ; c'est ce que l'on nomme le *brondo.* Mais ce qui est au Choa un simple raffinement, est, au Kaffa, une passion. Cet usage de la viande crue a pour conséquence de donner le tænia. Les Ethiopiens ne le considèrent pas comme une maladie, mais comme une simple incommodité qui les oblige à prendre un vermifuge toutes les deux lunes : *Kousso, Ankoko,* ou *Kachamô.* Au Kaffa, non-seulement on ne regarde pas comme un inconvénient d'avoir le tænia, mais bien comme une honte de ne l'avoir pas, et une grave insulte, c'est de dire à quelqu'un : *toi, tu n'as pas besoin de remède pour ton tænia,* c'est-à-dire, tu es si pauvre, si dénué de tout, que tu ne peux pas même manger la viande qu'il faut pour nourrir un tænia.

*Samedi, 23 décembre.* — En nous levant, nous trouvons un assez grand nombre de personnes qui, connaissant notre départ, sont venues pour nous saluer, ce que l'on fait en inclinant le haut du corps et en tendant les bras vers la personne que l'on veut honorer, la paume des mains tournée en l'air, la casquette en peau de goureza pliée en quatre et tenue dans la main gauche.

A 6 h. 25′, nous nous mettons en route, à l'ouest, par un épais brouillard. Nous nous arrêtons un moment au marché de Bongâ ; nos hommes

dois à cette délicatesse d'avoir *revécu* en quelque sorte au milieu de ces chères tribus qui ont eu le meilleur de ma vie et qui ont encore, par le travail dont je m'occupe, le reste de force de ma vieillesse.

Merci donc, cher Monsieur, et laissez-moi vous dire : à bientôt.

Croyez à mes sentiments de haute estime et d'entier dévouement.

Fr. G. Card. MASSAJA.

veulent acheter des boucliers en peau de buffle du Kaffa qui sont très renommés dans toute l'Ethiopie.

A 7 h. 30′, marchant au nord-nord-ouest, nous traversons la rivière de Bongâ et nous arrivons, à 10 h. 59′, dans la maison où nous avons déjà reçu l'hospitalité le 12. Nous sommes très bien accueillis, et l'on nous apporte des vivres avec la prodigalité accoutumée.

*Dimanche, 24 décembre.* — A 6 h. 9′, nous prenons au nord par une route bordée de grands arbres formant berceau. Le brouillard est épais, tous les objets prennent des formes fantastiques, et la triste scène à laquelle nous assistons en traversant un petit marché (le départ d'une caravane d'esclaves) prend tout à fait les aspects lugubres d'un chant de l'enfer du Dante. Partout, ce n'est que bruit de ferraille; on retire aux hommes les entraves des pieds et on leur rive, à coups de caillou, des menottes; on les charge aussi de paquets divers, entre autres des enfants malades ou trop jeunes pour marcher. Les marchands poussent devant eux, comme un troupeau, les femmes, les jeunes filles et le reste des enfants.

A 6 h. 20′, marchant au nord-nord-est, nous avons à franchir quatre portes ouvertes dans quatre haies parallèles, distantes l'une de l'autre de quelques mètres.

A 6 h. 45′, inclinant à l'est-nord-est, nous traversons une petite rivière qui coule de droite à gauche sur de grosses pierres.

Cinq minutes après, nous avons encore à franchir une double enceinte.

A 7 h. 5′, nous passons une rivière dont le lit, d'une vingtaine de mètres de largeur, est formé de gros galets. La hauteur des eaux est de 66 centimètres. En aval, on a barré la rivière, et au moyen de rigoles on en distribue les eaux dans des cultures.

A 7 h. 10′, sur un plateau couvert d'herbes, on remarque quelques habitations au milieu de plantations d'incete et de caféiers.

A 7 h. 40′, nous avons de nouveau à franchir une double enceinte ; le sol a une couleur rouge très prononcée ; à gauche de notre route se trouve une haie formée d'arbres divers ; sur notre droite, une vallée couverte par le brouillard, que nous surplombons.

A 7 h. 55′, nous dirigeant à l'est, nous avons à traverser successivement trois portes défendues par des fossés et des corps-de-garde, et nous sommes en dehors du Kaffa. Par une pente raide, pierreuse, bordée de rocs

à pic, de buissons et de lianes, nous atteignons une plaine nommée Ouago, mi-partie forêt, mi-partie marécage, qui est traversée par un grand cours d'eau sur lequel je ne puis obtenir que ce renseignement : il sert de limite aux royaumes de Kaffa et de Guerra. Ce fleuve a des rives hautes de 300 à 400 mètres, garnies de beaux arbres; des ponts suspendus sont formés par la réunion de quatre arbres attachés à leurs cimes et réunis par un filet de lianes fixé à leurs troncs.

---

Pendant mon court séjour dans le Kaffa, j'ai recueilli quelques mots des idiomes Sidama et du Kounta-Koullo; je les donne ci-dessous :

SIDAMA

| | | | |
|---|---|---|---|
| Un | ekô. | Sœur | mané. |
| Deux | goutto. | Père | men. |
| Trois | tedja. | Mère | enné. |
| Quatre | aouda. | Esclave M. | gouno. |
| Cinq | outcha. | Esclave F. | matché. |
| Six | cherita. | | |
| Sept | chebato. | | |
| Huit | chemito. | Tête | kello. |
| Neuf | jettio. | Œil | affo. |
| Dix | achero. | Oreille | ouamo. |
| Onze | achera ikô. | Nez | moudô. |
| Vingt | iyo. | Lèvre | nouno. |
| Trente | chacho. | Dents | gacho. |
| Quarante | abô. | Langue | menacho. |
| Cinquante | atcho. | Barbe | ichano. |
| Soixante | tchicho. | Cheveux | etto. |
| Soixante-dix | chabo. | Col | quetto. |
| Quatre-vingts | chino. | Sein | tano. |
| Quatre-vingt-dix | djiteno. | Haut de la poitrine | guetto. |
| Cent | bello. | Bas de la poitrine | nebo. |
| Mille | ouma. | Bras | illo. |
| | | Epaule | gogo. |
| Dieu | hiéro. | Main | quitcho. |
| Homme | anàmo. | Doigt | ibero. |
| Femme | matché. | Ongle | gommo. |
| Enfant | bouchô. | Ventre | matcho. |
| Fils | nio bouchô. | Nombril | iundo. |
| Fille | bouchè. | Jambe | doncho. |
| Frère | manô. | Pied | batto. |

| | |
|---|---|
| Parties sexuelles de l'homme | cherô. |
| Parties sexuelles de la femme | chittô. |
| Ane | couro. |
| Bœuf | mimo. |
| Taureau | gatto. |
| Chèvre | emicho, matchè. |
| Bouc | bâdo. |
| Chien | kounnano. |
| Cheval | meutcho. |
| Mulet | bitchero. |
| Poule | bako. |
| Soleil | abôh. |
| Lune | agano. |
| Etoile | anatçhi. |
| Jour | detchâra. |
| Nuit | vouima. |
| Pluie | amio. |
| Vent | yongo. |
| Chaud | yoio. |
| Froid | cavo. |
| Montagne | goûdo. |
| Pierre | angacho. |
| Terre | chobo. |
| Fleuve | atchô. |
| Eau | adchio. |
| Feu | robé. |
| Arbre | mitto. |
| Maison | ketto. |
| Route | botcho. |
| Herbe | moutcho. |
| Lait | edjo. |
| Hydromel | héyo. |
| Bière | dotchiô. |
| Café | bouno. |
| Pain | kocho. |
| Viande | mèno. |
| Citron | troungo. |
| Coiffure | houko. |
| Idem Kaffa | èllo. |

| | |
|---|---|
| Toge | corredo. |
| Pantalon | senafilo. |
| Chemise | camùcho. |
| Ceinture | bourro. |
| Cravache | arrengo. |
| Selle | tanibé. |
| Bride | kapibé. |
| Etriers | matcho-kei |
| Lance | guino. |
| Bouclier | gaço. |
| Couteau | chiko. |
| Oiseaux | meurchoutchô. |
| Rasoir | metcheramô. |
| Fusil | nafto. |
| Luminaire | guepo. |
| Bon | gava. |
| Mauvais | gondo. |
| Blanc | netcho. |
| Noir | haô. |
| Grand | hogô. |
| Petit | guicho. |
| Ma maison | ta-keto. |
| Ta maison | bi-keto. |
| Sa maison | bo-keto. |
| Notre maison | nou-keto. |
| Votre maison | boné-keto. |
| Leur maison | bonech-keto. |
| J'ai | tevouan. |
| Tu as | nevouan. |
| Il a | bivouan. |
| Nous avons | tavouan. |
| Vous avez | nevouan. |
| Ils ont | bivouan. |
| Je suis | beket. |
| Tu es | nebekité. |
| Il est | beketoné. |
| Nous sommes | tabekité. |
| Vous êtes | etochin-beket. |
| Ils sont | itochin bekité. |
| Je sais | ario. |

| | | | |
|---|---|---|---|
| Je ne sais pas | aréatch. | Bois | ouï |
| Viens | obbé. | Il mange | mahayé. |
| Va-t-en | ambé. | Parle | iba tevoté. |
| Apporte | debb | Es-tu bien ? | oua-chaka. |
| Il boit | biouia | Comment vas-tu ? | oua-bâda. |

KOUNTA KOULLO

| | | | |
|---|---|---|---|
| Un | esta. | Herbe | matta. |
| Deux | naha. | Route | oggué. |
| Trois | esza. | Blanc | bossa. |
| Quatre | Oida. | Noir | karetta. |
| Cinq | Eitchacha. | Rouge | zôho. |
| Six | ousopouné. | Bon | bô. |
| Sept | lapouné. | Mauvais | itta. |
| Huit | ospouné. | Abeille | sarro. |
| Neuf | depouné. | Ane | arésa. |
| Dix | tama. | Cheval | farra. |
| Onze | tama nessou. | Mule | bacoulo. |
| | | Chèvre | décha. |
| Dieu | tossa. | Chien | kana. |
| Homme | assei. | Mouton | dorsa. |
| Femme | matcha. | Poule | kouto. |
| Enfant | nâ. | Tête | ouppé. |
| Père | aouâ. | Pied | toó. |
| Mère | ayé. | | |
| Jour | ouenta. | Moi | tana. |
| Nuit | omersa. | Toi | né. |
| Soleil | aoua. | Lui | mouni. |
| Lune | agéna. | Nous | nouna. |
| Eau | assa. | Vous | ingero. |
| Arbre | messa. | Eux | anti. |

# ITINÉRAIRE DU KAFFA A ANKOBÈR

*Le dimanche*, 24 *décembre* 1882, nous entrons dans le royaume de Guerra, et après un court repos sur les bords du fleuve qui sépare le Kaffa du Guerra, nous nous remettons en marche à 9 h. 42′. Bientôt nous sommes au milieu de hautes herbes, le sol est dur et nous avons, sur notre droite, une butte gazonnée au sommet de laquelle poussent des arbres.

A 10 heures, marchant au nord-nord-ouest, toujours au milieu de hautes herbes, nous entrons dans une vallée que nous remontons; au milieu de cette vallée se trouve un certain nombre de buttes boisées, et en face de nous des montagnes boisées vers lesquelles nous nous dirigeons.

A 10 h. 10′, inclinant au nord-ouest, nous trouvons, au milieu des herbes, un très grand nombre d'ossements humains, que les hyènes ont charriés dans toutes les directions. Nous sommes sur l'emplacement d'un champ de bataille, où les gens de Guerra et ceux de Djema se sont livré, il y a une année, un sanglant combat. Les gens qui nous escortent sont partis en avant avec deux hommes de Guerra que nous venons de rencontrer. Je suis seul à l'arrière avec mes gens, je mets pied à terre et je ramasse deux crânes; aucun de mes gens ne voulant s'en charger, je les mets entre ma chemise et ma poitrine et suis obligé d'arrêter là ma récolte; je remonte à mulet au milieu de mes gens qui, ne comprenant rien à mes recherches anthropologiques, ne se gênent pas pour me témoigner leur horreur de ce qui leur paraît une profanation.

Après avoir traversé un marais de quelques mètres seulement, nous trouvons une région pierreuse, puis des futaies au milieu desquelles nous sommes rejoints par des cavaliers de Guerra qui viennent à notre rencontre pour me saluer de la part du roi et de la reine-mère de Guerra.

A 10 h. 50′, après avoir franchi un ruisseau au nord-nord-ouest, et une double palissade formée par des herses en épines qui servent de porte, nous sommes dans le Guerra, habité par des Oromons musulmans.

J'attends dans un corps-de-garde mes bagages qui sont restés en arrière.

A 11 h. 30′, nous nous remettons en route, et à midi 7′, nous arrivons à une habitation de mauvaise apparence où l'on nous fait arrêter. Nous

sommes à l'origine de la vallée que nous remontons depuis dix heures du matin. La région se nomme Kankati et l'habitation, qui est une des résidences du motti de Guerra, Djiren.

Je reste jusqu'au soir assis sur une pelouse à regarder mes gens et ceux du pays qui jouent à la paume. Nous sommes très mal logés et ce n'est que très tard que l'on nous apporte un repas insuffisant.

Pendant la nuit, les gens du pays profitent de la pleine lune pour se livrer à toutes sortes de jeux guerriers, fantasias et joutes à cheval (les lances sont remplacées par des cannes en bambou), danses exécutées par des troupes d'hommes armés rangés en ligne de bataille. Ils s'avancent les uns contre les autres en poussant des cris sauvages et en choquant en cadence leurs lances contre leurs boucliers. Je vois tout cela de mon lit, notre cabane n'étant fermée que par une simple claie.

*Lundi*, *25 décembre*. — A 7 h. 20', départ au nord-nord-ouest. A droite, nous avons une gorge profonde et à gauche des plantations d'incete. Nous entrons ensuite dans une vallée boisée et nous nous engageons dans une magnifique forêt pleine d'enchantements pour l'œil : arbres majestueux reliés entre eux par des lianes de toutes formes et de tout feuillage, fleurs aux suaves parfums, oiseaux chanteurs. Tout est ici réuni pour représenter la vie dans ce qu'elle a de plus riant.

A 8 h. 3', marchant au nord, nous sommes sur un plateau sans arbres, ayant, des deux côtés de notre route, des gorges profondes et remplies de verdure.

Nous ne tardons pas à descendre et à 8 h. 20' nous traversons la rivière Datchio, large de cinquante mètres et coulant de droite à gauche sur un lit de grosses pierres. La hauteur des eaux est, au gué, de soixante centimètres.

De l'autre côté de la rivière qui sépare le pays de Kankati de celui de Datchio, où nous entrons, se trouve une double palissade, percée de deux entrées fermées par des herses en épines. De nombreuses cultures se trouvent mêlées aux futaies de la forêt; le sol est formé d'une terre rouge qui paraît contenir du fer. La route est marquée, à droite et à gauche, par une ligne d'euphorbes arborescents régulièrement plantés; le sous-bois de la forêt est presque exclusivement composé de caféiers sauvages, dont quelques pieds seulement sont cultivés auprès des habitations, assez nombreuses, mais disséminées dans des cultures isolées les unes des autres par des futaies.

A 8 h. 46′, nous dirigeant au nord, nous quittons la forêt, et par une pente rocheuse, nous arrivons dans une vallée rayonnante. Sur notre droite nous avons des forêts et sur notre gauche un plateau cultivé, au centre duquel s'élève une butte couronnée par une vaste habitation.

A 8 h. 55′, nous sommes à l'ouest-ouest-nord et nous entrons dans de nouvelles vallées parsemées de huttes. Celles situées sur notre gauche sont en partie boisées et cultivées pour les deux tiers environ. Je remarque un oiseau-mouche dont le corps de couleur sombre a des reflets métalliques.

A 10 heures, nous reprenons route en pleine forêt, et à 10 h. 35′, tournant au nord-nord-ouest, nous traversons, sur un pont de bois, la rivière de Nasso dont les eaux courent impétueusement de gauche à droite, sur un lit de quartiers de rocs, large de soixante mètres environ. De l'autre côté de la rivière nous retrouvons la forêt, qui a toujours pour sous bois des caféiers sauvages.

Nous continuons notre route à travers la forêt. De temps à autre nous rencontrons, au milieu des bois, des champs cultivés et des habitations. Les routes sont larges, bien tracées et très fréquentées.

A 11 h. 45′, nous appuyons au nord et nous arrivons au torrent de Bitché. Ce torrent a un cours impétueux, de droite à gauche, sur roc. Les eaux me paraissant très froides; j'en prends la température, qui est de + 11.3, tandis que celle de l'air ambiant est de + 22.9. De l'autre côté du torrent se trouve une prairie au milieu d'une clairière entourée de beaux arbres. Nous nous y arrêtons pour déjeuner. Nous sommes alors au centre d'une vallée et en pleine forêt. Dans cette forêt, comme dans toutes celles de l'intérieur des royaumes de Djema, Kaffa, Guerra, etc., il ne se trouve ni éléphants ni rhinocéros : les grands fauves aussi en ont été chassés. Les zones désertiques qui entourent ces différents Etats forment leurs réserves de chasses.

A midi 33′, nous partons au nord-est au milieu de la forêt. Nous avons sur notre droite le Bitché. Notre route est presque parallèle à son cours, que nous remontons. Un homme qui souffle dans une corne produit une musique sauvage en harmonie avec le site.

La route incline à l'est-est-nord, suit le prolongement d'une crête en forme de cap qui est une ligne de faîte. A droite et à gauche se trouvent des vallées cultivées et boisées. Il est à remarquer cependant que les bois dominent dans la vallée de droite et qu'au contraire celle de gauche est plus

cultivée que boisée. Cette dernière a la pente qui se trouve de notre côté abrupte et presque à pic, gazonnée et sans arbres. Celle qui lui fait face, au contraire, forme un riant coteau à pente douce, couvert de cultures et d'habitations, dans de belles futaies. Une rivière coule au milieu de la vallée.

A 1 h. 30′, nous appuyons au sud-ouest et nous arrivons au bord de la rivière Nasso, qui coule de droite à gauche, sur des gallets, dans un lit d'une vingtaine de mètres. Nous la traversons sur un pont à l'est-est-nord.

A 2 h. 10′, route à l'est, nous sommes sur un sommet. Nous avons à droite et à gauche un plateau cultivé.

A 2 h. 27′, nous dirigeant au nord-ouest, nous retraversons le Nasso, qui coule en formant des cascatelles entre les roches. Son cours est ici de gauche à droite et son lit a de quinze à vingt mètres de largeur. Nous dévallons une pente terreuse, abrupte et de couleur franchement rouge.

A 3 heures, nous avons à traverser, sur un pont, la rivière de Kouma. Bien que ce pont n'ait qu'une dizaine de mètres de long, nous éprouvons beaucoup de difficultés à le faire franchir par nos mulets, car les planches du tablier sont disjointes.

Ce maudit pont franchi, nous continuons notre route au nord, par un plateau ondulé où se trouvent des cultures et des habitations, puis nous tournons au nord-nord-est et à 4 h. 15′, presque au nord pour traverser la rivière de Beida, qui coule de gauche à droite, sur un lit de roches et peut avoir vingt mètres de largeur. En quittant la rivière, nous montons sur un plateau et nous avons, à l'est-est-sud, une des résidences du Motti où nous nous arrêtons.

On nous laisse près de trois quarts d'heure devant la porte. Les gens du Motti viennent nous regarder à travers les interstices de la palissade qui clôt la résidence royale de Gallah. Les gens qui regardent à travers la palissade disent en me désignant : « Celui-là est comme *Abba Gourache* (le père du noir) : c'est le nom qu'ils avaient donné au voyageur Secchi, parce qu'il avait un cheval noir.

*Mardi, 26 décembre.* — Les gens du Motti viennent enfin nous chercher et nous conduisent dans un enclos délabré où se trouvent deux mauvaises cabanes qui tombent en ruines. Nous refusons ce logement. Nos guides vont consulter le Motti qui fait répondre : « Vous êtes chrétiens et » je ne puis vous loger avec des musulmans. Je vous donnerais bien l'ha-

» bitation de Secchi, mais il y est mort trop de gens. Je n'ai pas d'autre » endroit pour loger des *Amaras* ».

Nous nous installons dans la moins mauvaise des deux maisons. Il est nuit lorsque l'on nous amène, de la part du Motti, un bœuf étique, et que l'on nous apporte cinq pains et une jarre de bière aigre. La réception est mauvaise, très mauvaise même. Nous nous servons, pour faire notre cuisine et nous éclairer, du bois de la cabane que nous n'habitons pas.

Je ne veux point entamer le café que j'apporte de Kaffa, et j'envoie un de mes serviteurs chez les marchands pour en acheter; ils refusent de lui en vendre sous la fallacieuse raison que nous sommes chrétiens et que le café est réservé aux seuls musulmans [1].

A 10 h. 30', le Motti me fait appeler. Je me hâte de terminer mon déjeuner pendant que l'on selle ma mule. Arrivé chez le Motti, on me fait rester cinquante minutes exposé à la curioisté grossière d'une valetaille qui me voit mal accueilli par ses maîtres. Aiellé veut partir; moi-même je me lève et demande ma mule. Enfin, on nous appelle et l'on nous introduit dans la troisième enceinte du palais où le Motti trône au milieu de sa cour, sous la verenda d'un *addarache* (maison de réception).

*Abba Rago* (le père de celui qui a une étoile au milieu du front), Motti de Guerra, est couché sur un lit élevé, coiffé d'un bonnet conique en peau de chèvre, drapé dans une immense toge en linteau orné. Il est tout jeune, a le teint brun sale, les cheveux laineux, la bouche lippue et les dents de la mâchoire supérieure proéminentes. Il est d'une taille et d'un embonpoint monstrueux; il a des anneaux d'or aux lobes des oreilles, au poignet et à l'auriculaire de la main droite; ce sont les insignes de son rang.

Un vieux, au bonnet pointu, au menton de galoche orné d'une royale, qui répond au nom d'Abba Koppé, parlant au nom du Motti, me demande ce que je veux.

— Partir, dis-je d'un air courroucé.

— Mais pourquoi ?

— Je suis reçu comme un chien.

— Votre frère Abba Gourache (Secchi) a voulu rester un an et demi au milieu de nous. Ne l'avons-nous pas traité comme notre enfant ?

[1] Il n'y a que quelques années que les chrétiens boivent du café au Choa; autrefois, un chrétien qui y aurait bu du café aurait été considéré comme un renégat. Il paraît que c'est Mgr Massaja qui a introduit au Choa l'usage chez les chrétiens de boire du café : il en offrait à tous ses visiteurs.

En entendant une pareille énormité (Secchi, on le sait, eut à subir une véritable captivité), je pense qu'il est de ma dignité de protester, et sans saluer personne je remets mon chapeau sur ma tête, me lève et m'en vais, bousculant ceux qui veulent me retenir. Je rentre chez moi suivi de mes gens; nous sommes tous très préoccupés.

A deux heures je reçois un parlementaire de la reine-mère : elle se plaint de ce que je ne suis pas allé droit chez elle. Secchi, me fait-elle dire, a été mon second fils; je vous recevrai comme lui, ne faites pas attention aux malentendus d'aujourd'hui; c'est moi qui veillerai à tous vos besoins. En même temps elle m'envoie de la volaille, du beurre, du fromage, des pains, de la bière, de l'hydromel, du café; le soir elle m'envoie encore des provisions : un bœuf gras, du grain et du fourrage pour mes bêtes, du bois, de l'eau, tout ce qu'il faut en un mot, et comme quantité quatre fois plus qu'il ne faudrait.

*Mercredi, 27 décembre.* — A dix heures, la reine-mère envoie un de ses hommes pour me saluer et me prévenir qu'elle va congédier le monde qui est chez elle et tout préparer pour me recevoir. Sur les onze heures, l'homme de la reine-mère revient. Nous montons au palais et nous sommes immédiatement introduits dans la quatrième enceinte qui sert de gynécée.

La reine-mère, à qui l'on donne ici le nom Sidama de *Guéné* est à peu près seule avec son fils sous la véranda d'un petit pavillon. Ils sont l'un et l'autre assis sur de grandes chaires en bois sculpté. La Guéné peut avoir cinquante ans, a le masque en forme d'oiseau de proie, est très maigre, mais élégante et non sans majesté. Drapée dans une toge blanche, elle a la tête recouverte d'un voile en satin écarlate. Elle porte aux lobes des oreilles, au poignet et à l'auriculaire de la main droite, les anneaux d'or, insignes, chez les Oromons, de la souveraine puissance.

La lance et le bouclier du Motti sont tenus par un homme dont les cheveux, artistement arrangés, forment cinq chignons. Une fille de douze à treize ans, vêtue d'une chemise en peau tannée et brodée, joue sur les nattes étendues sur le sol.

Je présente à la Guéné et au Motti le cadeau d'usage. Il est accueilli avec beaucoup de remerciements par la Guéné, qui se met ensuite, pendant une demi-heure, à parler d'Abba-Gourache (Secchi). Elle l'a aimé comme son fils; il a voulu rester dix-huit mois auprès d'elle; elle en a été bien heureuse; mais le jour où il a voulu rentrer dans son pays, elle s'est em-

pressée d'acquiescer à son désir. Elle parle aussi longtemps d'Abba Léon et de Cherini, morts tous les deux à Guerra, qu'elle a soignés en mère et pleurés comme elle le ferait du Motti, son fils premier-né. Enfin elle termine en me demandant de rester quelques mois auprès d'elle.

Je la remercie de son offre, lui dis que le roi Ménélik m'attend et que je désire quitter le Guerra lorsque j'aurai été prier sur les tombes d'Abba Léon et de Chérini. Je lui demande en conséquence de me faire accompagner demain à la mission, ce qu'elle veut bien me promettre.

Des femmes vêtues de peaux brodées, ornées de lacs de perles au col et à la ceinture, coiffées de hautes perruques en incete, entrent portant le café et l'hydromel.

On se met à causer. Le Motti désire tirer un coup de fusil, c'est du moins ce qu'il doit chuchoter à l'oreille de sa maman, qui le demande pour lui. On apporte un de mes fusils. Le Motti le considère avec une curiosité enfantine, fait quelques pas avec peine et, s'asseyant essoufflé, tire sur des gypettes barbues qui passent au-dessus de nous. Il les manque, naturellement.

*Jeudi, 28 décembre.* — A 6 h. 30′ arrive l'homme qui doit nous accompagner à la mission. Nous nous mettons en route au nord ; nous passons devant l'habitation de Secchi, sise au milieu de belles plantations, entourée de clairs ruisseaux ; tout auprès, sur la gauche, l'eau qui bondit sur des roches forme une gracieuse cascade. Le plateau, dont le sol est composé de terre rouge, se prolonge sur la droite ; il est couvert de belles cultures et de nombreuses habitations.

Nous nous dirigeons au sud-ouest, nous rencontrons des troupeaux de bœufs remarquablement beaux, et à 9 heures nous traversons la rivière de Manéà, qui coule de droite à gauche, sur pierres. Un petit marécage la sépare d'un ruisseau parallèle avec lequel elle doit confondre ses eaux pendant la saison des pluies. Les rives du ruisseau sont garnies d'un rideau de beaux arbres ; un plateau couvert de pâturages, où paissent de nombreux troupeaux, s'étend à notre droite. Un quart d'heure après nous passons devant une des résidences du Motti : elle a nom Doura ; elle est sise sur un plateau ondulé couvert de cultures et de pâturages coupés par de belles futaies.

A 9 h. 40′ nous arrivons à la Mission d'Affalo. Tout, cultures et habitations est très bien tenu. Un prêtre indigène, élève de Mgr Massaja, *Abba*

*Mathéas* (père Mathieu), vient nous recevoir. Malgré une couleur de peau franchement noire, il a une physionomie des plus intelligentes et des plus distinguées; de taille moyenne, svelte, élancé, il a le visage très régulier; sa barbe rare forme au menton un bouquet de poils grisonnants. Il est très simplement vêtu, mais très proprement; ses vêtements et son turban de mousseline sont d'une blancheur éblouissante.

Abba Mathéas, après avoir prié les musulmans qui nous accompagnent d'attendre chez lui, nous mène tout d'abord à son église, dédiée à saint Michel. Nous allons ensuite voir la tombe du Père Léon et celle du voyageur Cherini, situées dans de petites cabanes rondes surmontées d'une croix; au milieu on a simulé, avec de petits cailloux blancs et noirs, une pierre tombale. Une croix noire repose sur un champ de pierres blanches.

C'est avec attendrissement que je suis le bon Père qui récite sur ces tombes, d'une voix grave et émue, le *De profundis*.

Nous rentrons chez Abba Mathéas. Il me fait asseoir dans sa chambre, ou mieux, sa cellule. Tout y est d'une propreté parfaite. Dans un coin, un petit rayon couvert de livres latins. Abba Mathéas ne connaît, en fait de langues, que le latin et l'oromon. On nous sert à déjeuner, et tout en mangeant je m'informe de la Mission. Il y a une cinquantaine de personnes. Ce sont des enfants rachetés jadis de l'esclavage par Mgr Massaja; ils ont grandi et plusieurs sont mariés et pères de famille; ils vivent tous en communauté, sous l'autorité paternelle d'Abba Mathéas.

Abba Mathéas me parle beaucoup de Mgr Massaja. Je lui demande s'il veut lui envoyer une lettre : « Non, répond-il, Monseigneur est notre » père, il sait ce qu'il nous faut et connaît nos sentiments pour lui ».

Il est midi. Je dis au bon Père que je désire rentrer. A ces mots, il ne peut retenir ses larmes : il espérait que nous passerions quelques jours avec lui; il est si isolé au milieu des musulmans!

Je fais part à Abba Mathéas des craintes que j'ai d'être indéfiniment retenu comme le fut Secchi, et il m'approuve lorsque je lui dis que pour ne laisser le temps de prendre aucune décision contre moi, j'ai résolu de quitter le pays dès demain.

Abba Mathéas m'a été tellement sympathique que moi, qui suis peu prodigue de témoignages d'amitié, je lui donne de tout cœur la fraternelle accolade.

A midi 20' nous nous remettons en route, et comme nous n'avons

qu'à descendre et que nous marchons aux grandes allures, à 2 h. 30' nous sommes rentrés au logis.

Je trouve chez moi un hadj musulman qui, sous prétexte qu'il a vu des Européens en Egypte et en Arabie, vient me rendre visite et me traite presque de compatriote.

La reine-mère, en m'envoyant des provisions pour le soir, me fait demander si je n'aurais pas un mouchoir de soie rouge; j'ai le regret de ne pouvoir la satisfaire.

*Vendredi, 29 décembre.* — A 7 h. 50' nous quittons nos cabanes et à 8 h. 10' nous arrivons au palais, où nous sommes immédiatement reçus par le Motti et la Guéné. Cette dernière seule prend la parole.

Prolixement elle me parle de Secchi, de Cherini, du Père Léon; elle tient à ce que l'on sache dans notre pays qu'elle les a chéris et aimés comme ses propres enfants. Elle se plaint de ce que Guindeau, le porteur qu'elle a donné à Secchi, ne soit pas venu la voir; elle l'a cependant fait demander. Ensuite elle me présente son cadeau, un jeune esclave né dans sa maison (je lui ai donné le nom de *Jean-Léon*) et 15 thalari.

Je la remercie de l'enfant et la prie de lire ce qui est écrit sur les thalari.

— Je ne le saurais, dit-elle, l'écriture est de votre pays.

— Vous comprendrez, puisqu'ils viennent de mon pays, qu'ils ne doivent pas y retourner; veuillez me permettre de les refuser.

— Je tiens à vous donner quelque chose, cependant. Que voulez-vous ?

— Ce qui vous plaira, pourvu que ce soit un objet sans valeur.

La Guéné donne un ordre à son majordome, qui apporte deux hanaps en corne de buffle, deux manteaux de guerre en peau de léopard, et elle me les fait offrir.

Je remercie et demande l'autorisation de me retirer; elle m'est accordée avec de nombreuses protestations d'amitié. Je suis chargé de faire des compliments à Secchi et de faire agréer par S. M. Ménélik II les hommages respectueux de la Guéné et du Motti qui ne se départ pas de son mutisme.

En sortant du palais nous trouvons Abba Mathéas qui est venu nous faire ses adieux.

A 9 h. 45' nous nous mettons en route à l'est, au milieu de belles cultures. Un quart d'heure après, nous pataugeons dans une plaine maréca-

geuse, couverte de roseaux de toutes les dimensions, qui poussent dans la boue.

A 1 h. 35′, après être sorti, non sans peine, du marécage, nous nous dirigeons au sud-est. Nous avons eu à remonter une vallée dans laquelle se trouvent des cultures, des habitations, des pâturages.

A midi 51′, nous entrons dans une forêt, et à peine avons-nous fait quelques mètres que nous trouvons une palissade et une porte ouverte que nous franchissons. Je suis à pied et la cravache à la main. Je marche, avec Aiellé, à la tête de mon convoi. A peine ai-je franchi la première porte que je vois des hommes se précipiter sur les fourches qui maintiennent élevée la herse d'une seconde enceinte, dans l'intention de la fermer. Je bondis sur ces hommes la cravache haute. Ils ont peur et s'enfuient. Bien m'en a pris. Un peu plus tard nous étions dans la souricière et nous avions une deuxième édition de la captivité de Secchi. Nous restons, avec Aiellé, à garder la porte, jusqu'à ce que toutes nos bêtes et tous nos gens soient passés, ce qui n'est terminé qu'à 1 h. 36′, nos gens voyageant débandés.

En sortant de Guerra nous prenons au nord-est. Nous avons à traverser un petit marécage où nos montures s'enfoncent jusqu'au poitrail. Après ces marais viennent des prairies où des bestiaux en grand nombre sont au pâturage.

A 2 heures nous inclinons à l'est et nous traversons un petit marais. Nous entrons ensuite dans une belle forêt, où de nombreux singes jouent à la cime des arbres. Ce sont des goureza et un petit singe gris, comme je n'en avais pas encore vu. J'en fais tuer un par Aiellé. D'après les hommes qui m'accompagnent, ce serait une espèce de singe particulière à la région. Une large route, que nous suivons et qui paraît très fréquentée, a été tracée au milieu de la forêt. Des lianes de toute taille, s'entremêlant aux arbres, forment, des deux côtés, une muraille de verdure.

Nous avons appuyé à l'est, et à 3 heures nous voyons, au milieu de la forêt, deux pavillons que l'on construit en face l'un de l'autre. Ils marquent la frontière entre le Guerra et le Goûmma. L'un de ces pavillons est au Motti de Guerra, l'autre à celui de Goûmma. Ils servent aux entrevues des deux souverains ou de leurs mandataires. Le nom du pays où se trouvent ces pavillons est Badei.

A 3 h. 30′, tournant au nord-nord-est, nous trouvons la forêt moins serrée. Nous apercevons une habitation et des vaches au pâturage. Des enfants, pendus en grappes aux arbres qui bordent la route, nous saluent, en

joyeux gavroches, de leurs lazzi, et rient bruyamment en nous montrant leurs belles dents.

A 3 h. 38′, nous franchissons une double enceinte et nous sommes à Goûmma. On nous fait asseoir dans un corps-de-garde et l'on s'empresse de nous offrir du café.

Pour l'enceinte de Goûmma, on a utilisé les arbres de la forêt, et l'on a planté entre eux des épines et des lianes qui forment une muraille impénétrable.

Le pays s'ouvre ensuite devant nous, forme un plateau accidenté, avec des vallées cultivées et des gorges boisées ; nous suivons un val coupé par deux ou trois ruisseaux où une eau fraîche et limpide court sur des cailloux, et à 5 h. 20′, nous sommes sur un petit plateau cultivé où se trouve la résidence des Ouanno, où nous nous rendons.

A 5 h. 40′, nous traversons un petit cours d'eau, large d'une dizaine de mètres, qui coule de droite à gauche.

A 8 h. 55′, marchant au sud-sud-est, nous arrivons chez le Motti, à Ouanno. Un logement confortable m'a été préparé dans l'enceinte même de la résidence royale. Je suis à peine débotté que l'on vient m'appeler, et je dois, dans l'obscurité la plus complète (sous ces latitudes il est nuit à six heures), présenter mes hommages au Motti et à sa mère, qui me font offrir du café et de l'hydromel.

En rentrant chez moi, je vois dans une cour un âne. Je n'en avais pas vu depuis Djema. Il n'y en a pas à Kaffa ni à Guerra. Il paraît même qu'on ne peut les élever dans ces Etats.

Nous trouvons chez nous les gens du Motti qui nous ont précédé avec des provisions : un bœuf, de la volaille, des pains, du beurre, du sel, du lait, du café, de l'hydromel, de la bière, de l'eau, du bois, des torches en cire, de la paille et du grain pour nos montures; rien n'a été oublié et tout est en abondance.

*Samedi, 30 décembre.* — Le matin, Abba Baucca, Motti de Goûmma, me fait appeler. C'est un tout jeune homme au teint ambré, aux yeux pleins de feu; ses traits sont d'une pureté de lignes et d'une finesse remarquables. Une belle chevelure noire, artistement peignée, encadre gracieusement son visage de jolie fille. Il est coiffé d'un bonnet pointu en peau de chèvre et vêtu d'une toge en coton blanc; il a des anneaux d'or aux oreilles, au poi-

gnet et à l'auriculaire de la main droite. Il est assis sur un alga élevé et a auprès de lui deux vieillards aux longs cheveux blancs tressés.

L'entrevue est courte : le temps d'échanger des compliments, de boire deux tasses de café et de vider un hanap d'hydromel en fumant une pipe.

A trois heures, on vient me chercher de la part du Motti et de sa mère. Je fais prendre à Aiellé les cadeaux que je dois présenter et nous suivons les officiers qui sont venus nous demander.

Nous trouvons la reine-mère, femme encore jeune et très gracieuse, assise à côté de son fils, l'un et l'autre sur de grandes chaires en bois sculpté; un des vieillards de ce matin est auprès d'eux. J'offre mes cadeaux, bien que modestes; ils sont examinés avec soin et l'on m'en remercie courtoisement.

Le vieillard prend ensuite la parole au nom du Motti et de sa mère, ce qu'il ne fait qu'après s'être fait apporter, suivant l'usage galla, une pipe dont il tire quelques bouffées avant de prendre la parole. Voici en peu de mots ce qu'il me dit en beaucoup :

« Nous sommes de race noble, mais pauvre. Notre pays est petit, nous » n'avons pas de forêts et nous ne pouvons chasser. Nous n'avons pas » d'ivoire : il faut bien le dire à Ras Gobanna et à notre roi Ménélik II. » Nous sommes peu nombreux. Notre Motti n'est encore qu'un enfant. » Tout le monde convoite notre pays et le peu que nous nous procurons en » travaillant nos champs. »

Je promets de faire la commission. On apporte du café et de l'hydromel et la conversation roule sur le Choa et la France. A quatre heures, je me retire, charmé de la réception qui m'a été faite.

Abba Garo Hatchin, l'homme du Motti de Djema, qui m'a accompagné jusqu'à Kaffa, vient prendre congé de moi ; il rentre à Djema. Je le vois s'éloigner à regret, car j'ai pu apprécier les qualités de cet excellent homme. Je le charge de mes hommages pour le Motti de Guerra et sa mère de qui j'ai reçu un si bon accueil.

*Dimanche, 31 décembre.* — A 7 heures, nous sommes reçus en audience de congé par le Motti et sa mère. Ils m'offrent un cadeau consistant en un manteau de guerre en peau de léopard, une toge en coton, une corne de musc. Je remercie et me retire, après avoir toutefois bu le café et l'hydromel accoutumés.

A 8 h. 3', nous nous mettons en route au nord-nord-est, accompagnés

de trois hommes du Motti, dont un vieillard à cheval qui doit venir avec nous jusqu'à Limou. La route est bordée à droite et à gauche par des cultures au milieu desquelles se trouvent des habitations.

A 8 h. 51′, nous passons sur un pont la rivière de Dokotcha. Elle peut avoir quinze mètres de largeur et coule de droite à gauche au milieu de quartiers de roche. Le pays est également cultivé ; la route est bordée des deux côtés par des haies soigneusement entretenues.

Les cultures consistent en plantations d'incete, de mil, de tèfe; le café n'est pas cultivé, mais il pousse à l'état sauvage, dans toutes les forêts, en quantité considérable.

A 9 h. 06′, nous passons, sur un ponceau en pierre, un petit cours d'eau et nous entrons dans le pays de Dallétchio, où nous remarquons des sycomores de toute beauté.

A 2 heures, marchant presqu'au nord, nous sommes sur un plateau cultivé. Nous avons en vue une grande habitation : c'est l'une des résidences du Motti; elle se nomme Agâro. Nous faisons halte tout auprès, dans une belle prairie où paissent des bœufs et des chevaux.

A 11 h. 35′, nous traversons la rivière de Djaoué qui coule de droite à ganche, sur des quartiers de roche. Le cours en est impétueux, la largeur du lit est de vingt mètres environ, et la hauteur des eaux, au gué, ne dépasse pas vingt-cinq centimètres.

A midi 12′, nous sommes sur un plateau très cultivé et nous allons entrer dans une forêt. Goûmma est ceint intérieurement et extérieurement de futaies.

A 1 h. 25′, nous trouvons une double enceinte, deux portes que nous franchissons, et nous sommes en pleine forêt, encore sur le territoire de Goûmma, mais *extra muros*.

A 1 h. 40′, nous traversons, sur un pont branlant, la rivière d'Aétou, qui sert de frontière entre le Goûmma et le Limoux-Ennerea. L'aspect du pont nous oblige à décharger nos animaux, ce qui nous fait perdre une vingtaine de minutes.

La même forêt se continue de l'autre côté de la rivière. La route est bordée des deux côtés par des arbres, qui forment une épaisse muraille terminée en berceau. Quelques rochers émergent çà et là et sont, pour la plupart, couverts d'arbres.

A 3 h. 05, route Est. Nous passons deux portes, une double enceinte et nous entrons dans Limoux-Ennerea. On me fait arrêter dans le pavillon

des gardes et un vieillard vient me parler des explorateurs Secchi et Cherini, qu'il a connus lorsqu'ils ont passé ici, allant du Gouragué à Guerra.

A 3 h. 30', route au nord-est. La forêt ne tarde pas à faire place à des terrains cultivés où se trouvent des habitations disséminées dans les champs. Nous remarquons de beaux sycomores au milieu des plantations. On rencontre un assez grand nombre de petits bois où poussent des quantités importantes de caféiers sauvages. Le pays est arrosé par d'innombrables ruisseaux, dont les eaux sont en partie utilisées pour l'irrigation des champs de coton et de mil. Les plantations de canne à sucre sont ici très belles. On cultive aussi le gingembre.

A 5 h. 23', nous sommes dans le pays d'Ibdou et nous allons entrer dans une grande habitation, que l'on reconnaît pour appartenir au Motti, l'aldarache étant surmontée d'un globe en bois. Cette résidence se nomme Cocho.

Les gens du Motti s'empressent de nous hospitaliser. Ils le font confortablement et de bonne grâce.

*Lundi*, 1er *janvier* 1883. — A 6 h. 50', départ dans une direction nord. La route est tracée au milieu d'une riante et fertile région.

A 7 h. 50' nous rencontrons la rivière de Metté, qui coule de droite à gauche sur un lit de gravier. Elle peut avoir une vingtaine de mètres de largeur. Au gué, la hauteur des eaux ne dépasse pas trente centimètres.

Nous montons sur un plateau. A notre droite se trouve une vaste forêt, à notre gauche s'étend une vallée au milieu de laquelle coule une grande rivière, l'Idessa, qui draine une partie des eaux du Limoux-Ennerea, est tributaire de l'Abaï et fait en conséquence partie du bassin méditerranéen. D'autres rivières, au contraire de celles du Limoux-Ennerea, coulent à l'Omo et font partie du bassin indien.

A 8 h. 15', nous nous arrêtons dans une prairie entourée de bocages où se trouvent des massifs de caféiers sauvages en partie non récoltés. Je suis surpris de me trouver en face de traces d'éléphant qui me paraissent fraîches et non douteuses. Cependant il me semble si extraordinaire qu'un de ces pachydermes puisse franchir les lignes de défense de Limoux-Ennerea que j'appelle mes hommes. Le fait n'est pas douteux. On chargerait un tombereau de pièces à conviction. On me raconte que quelquefois deux éléphants adultes se livrent des combats terribles, que le vaincu file droit devant lui et se fait partout passage, que le vainqueur généreux ne poursuit

pas son ennemi dans sa retraite; qu'il en rentre quelquefois un dans le Limoux-Ennerea, jamais deux à la fois ; le fait est cependant très rare.

A 9 h. 15′, nous repartons au nord-nord-est. En sortant de la prairie où nous avons fait notre halte, nous traversons une petite rivière d'une dizaine de mètres de largeur qui coule au milieu des rochers.

Après avoir appuyé un peu au nord, ayant à notre droite des montagnes boisées, nous inclinons à l'est et nous trouvons, à 9 h. 40, une nouvelle ligne de défense, formée d'une double haie avec des herses, et, à côté des herses, des pavillons qui servent de corps-de-garde.

A 9 h. 50′, au nord-est, nous trouvons deux nouvelles enceintes, formées de haies de Qôlqual *(Euphorbia abyssinica* Richard), défendues par des fossés et des corps-de-garde. Dans ces enceintes sont des ouvertures avec des herses en bois épineux. Nous franchissons cette enceinte et nous entrons dans la région nommée Obbô.

La route est, à l'est, bordée d'arbres et d'arbustes, parmi lesquels je remarque de beaux malvacées arborescents. Il y a des habitations. Le pays est très animé. Beaucoup de gens sur la route et dans les cultures et de troupeaux au pâturage.

A 10 h. 45′, nous traversons la rivière Outtal, qui a une quinzaine de mètres de largeur; elle coule de gauche à droite sur des blocs de pierre. Nous faisons halte sur les bords de l'Outtal pour déjeuner.

A 11 h. 36′, départ au nord-nord-est. En quittant la rivière nous gravissons d'abord une petite côte abrupte et nous redescendons après dans une vallée boisée où nous trouvons une roche blanchâtre et friable auprès de laquelle se trouvent des mollusques dont je prends des échantillons.

A midi, nous atteignons la rivière de Gallé. Elle a une dizaine de mètres de largeur et coule de droite à gauche; on la franchit sur un pont. On continue d'avancer au milieu de pâturages entremêlés de bosquets. Nous trouvons sur la route un grand nombre d'allants et de venants.

A midi 40′, nous traversons une rivière d'une quinzaine de mètres de largeur qui coule sur des quartiers de roche. Un seul indigène se trouve sur les bords. Je lui fais demander le nom de cette eau ; en s'entendant interpeller, il s'enfuit et va se cacher dans les herbes. Tenant la rivière sur notre droite, nous la remontons, toujours au milieu de cultures et de pâturages entremêlés de bois.

A 1 h. 55′, nous sommes sur un plateau recouvert de gras pâturages et nous faisons halte.

Ici se trouve une ligne de faîte importante pour le partage des eaux, non-seulement du Limoux-Ennerea, mais pour l'hydrographie si importante et si peu connue de l'Afrique équatoriale. En effet, les eaux du versant d'où nous venons se rendent à l'Abaï; celles du versant où nous allons sont draînées par le Guebbé du Limoux-Ennerea qui forme avec les Guébé de Djema et de Leka le Tamsa, rivière que nous avons traversée le 29 novembre dernier et qui est l'un des principaux affluents de l'Omo.

A 2 h. 05′, nous nous remettons en route à l'est-nord-est.

A 2 h. 20′, nous nous dirigeons au sud et nous traversons une rivière dont les eaux coulent de gauche à droite sur des roches et dont les deux rives sont ornées de beaux arbres. Le pays s'ouvre sur notre droite et forme une vallée entourée de coteaux cultivés où paissent des troupeaux de bœufs et nous rencontrons aussi un marécage qu'un pli de terrain sépare de la rivière Guebbé, que nous traversons à 3 h. 44′. La largeur de son lit est ici de trente mètres environ; ses eaux s'écoulent de droite à gauche sur un lit terreux.

A 4 h., prenant à l'est, nous trouvons à droite un petit bras du fleuve. Le sol est d'une couleur rouge sang de bœuf, couvert d'arbustes et de graminées sauvages.

4 h. 15′, nous arrivons devant la résidence de Tounto, où se trouve le Motti et dans laquelle on nous loge.

Avant même que nous soyons entrés dans nos cabanes, le Motti me fait demander et veut me voir. Je m'y rends botté, le fouet à la main et le révolver à la ceinture. Abba Bauguibô, le Motti de Limoux-Ennerea, peut avoir de vingt-cinq à trente ans; il a la peau couleur café au lait, porte les cheveux courts et a des anneaux d'or aux oreilles, au poignet et à l'auriculaire de dextre, qui sont les insignes de son rang; il nous reçoit dans une cour, assis sur une chaire élevée, sur le dossier de laquelle un soleil a été grossièrement sculpté.

Le Motti est entouré d'une vingtaine de personnes, toutes assises sur des escabeaux, parmi lesquelles un énorme Abba Kora à tête rasée, qui prend la parole pour demander si le roi Ménélik a l'assentiment de l'empereur Jean, lorsqu'il envoie ici des étrangers dans leur pays.

Mes gens, en entendant parler de l'empereur, se fâchent, car, au Choa, en dehors du roi, personne ne veut reconnaître la suzeraineté de l'empereur sur le Choa.

Un moment, la discussion s'animant, je crains qu'elle ne tourne en

dispute; heureusement, mes bottes et mon revolver font diversion et tout se termine convenablement.

En rentrant nous trouvons un bœuf et les autres provisions, tant pour les hommes que pour les animaux, et cela en abondance.

*Mardi, 2 janvier.*— Le matin, un homme qui vient nous saluer de la part du Motti dit en causant : « Ras Ménélik », au lieu de : « Negous Ménélik. » Aiellé se fâche et flanque à la porte ce salueur mal appris.

A deux heures après midi je vais saluer le Motti et lui offrir le cadeau d'usage; il est entouré d'une nombreuse cour; plusieurs hommes auprès de lui ont le bouquet d'herbes au sommet de la tête, au front un demi-cercle fait de graisse et de sang de bœuf (voir sur la signification de ces usages : *Notes sur les Gallas de Galane*, dans le présent volume).

Tantôt le Motti cause avec son entourage, parlant de moi avec dédain, tantôt il me pose une question avec arrogance. Voyant cela je me lève et nous nous retirons sans saluer personne.

Le soir, le Motti envoie, et en abondance, les vivres accoutumés : bœuf, etc., etc.

*Mercredi, 3 janvier.* — Je passe la journée à colliger mes notes et à prendre des renseignements, et cela sans quitter la cour où se trouve mon habitation.

*Jeudi, 4 janvier.* — Je désire aller voir le marché qui se tient auprès de Saka, le jeudi de toutes les semaines, et qui est très renommé dans toute l'Ethiopie. Le Motti, informé de mon projet, tâche de m'en empêcher, et m'envoie l'un de ses officiers me dire en son nom :

« Qu'il ne convient pas qu'un homme considérable comme moi aille sur un marché se faire coudoyer par toutes sortes de gens; si j'ai besoin des choses qui se vendent sur le marché, je n'ai qu'à lui dire ce que je veux et il me l'enverra tout de suite ».

Je fais remercier le Motti du souci qu'il prend de ma dignité et lui dis que, souhaitant voir le marché, je ne puis satisfaire mon désir qu'en y allant moi-même.

Je pars à 10 h. 14', dans une direction nord-nord-ouest et bientôt nord, en compagnie de deux officiers du Motti, chargés officiellement de m'escorter, mais en réalité de m'espionner. Après avoir traversé les terrains vagues qui entourent la résidence du Motti, nous prenons notre route dans

un chemin couvert, tracé au milieu d'un bois, où se trouve un grand nombre de caféiers sauvages. Dans les clairières du bois se trouvent des plantations de coton et d'incete.

A 10 h. 50′, nous arrivons sur les bords du Guébé. Il roule ici des eaux très rouges sur de grosses pierres. Son cours, par rapport à nous, est de droite à gauche. Nous traversons la rivière sur un pont de bois très bien fait, de 39 pas de longueur, et muni de garde-fous en vannerie d'un peu plus que de hauteur d'homme. A l'entrée et à la sortie du pont, on a construit des pavillons pour les percepteurs des droits qui se paient sur les marchandises qui viennent du marché de Saka.

Ici, le Guébé est partagé en deux bras séparés par un îlot pierreux, après lequel se trouve l'autre branche de la rivière, que l'on traverse également sur un pont en tout semblable au premier, et où il se trouve des percepteurs pour l'impôt de douane, dans des pavillons, devant lesquels stationnent un certain nombre de marchands dont on vérifie les marchandises.

Au milieu des roches, nous avons un petit cours d'eau, et sur notre droite, à 500 mètres, la résidence de Saka.

A 11 h. 40′, nous arrivons sur l'emplacement du marché, qui se tient au milieu d'une vaste plaine, toute ravinée par les eaux. Il peut y avoir sur le marché un millier de marchands. Tous les vendeurs paraissent du pays. Les principales transactions porteraient sur le musc et le café, que l'on peut acheter sur le marché; l'ivoire et l'or ne se portent pas sur le marché et les transactions sur ces articles se traitent par courtiers.

Je fais un tour de marché, je suis entouré de curieux; mais, quoiqu'incommode, cette curiosité étant bienveillante, il n'y a pas lieu de s'en plaindre.

Après avoir parcouru en tous sens le marché, sans rien voir à cause des curieux qui m'entourent, je reprends le chemin de mon habitation, où je suis rentré à une heure et demie après midi.

On m'annonce que Joseph-Léon, l'enfant que le Tatino de Kaffa m'a donné vient de tomber sa première dent de lait : il a donc sept ans.

*Vendredi, 5 janvier.*— Le matin, je vais voir le Motti. Je trouve chez lui un homme de grande taille, au teint pâle et à la barbe châtain; il est coiffé d'un turban blanc; je le prends tout d'abord pour un Européen déguisé. Il affecte de me regarder comme une bête curieuse et parle en se

dandinant sur sa chaise comme un ours dans sa cage. Les questions du Motti sont tellement indiscrètes, mes réponses amènent tant de chuchottements et de ricanements entre le Motti et son compagnon que, ne voulant point prolonger cette situation ridicule, je me lève et m'en vais. Le Motti me fait redemander sur les deux heures. Je crois de ma dignité de refuser d'y aller.

A deux heures arrive Abba Mallé, hercule au service du Fittorari Garado. Abba Mallé a au poignet du bras droit vingt-un anneaux en fil de laiton indiquant qu'il a tué vingt-un ennemis à la guerre, et porte, comme de droit, les cheveux longs et tressés.

Abba Mallé vient ici demander justice au Motti d'un de ses hommes qui lui a lancé un javelot et l'a, malgré son bouclier, blessé d'une éraflure à la lèvre inférieure.

Aiellé veut profiter de son séjour à Limoux-Ennerea pour acheter du musc, qui est ici très abondant. Pour 25 thalari il est acquéreur d'un poids de musc égal au poids de 35 thalari; car, ici, comme dans toute l'Ethiopie, le thaler est non-seulement une monnaie de compte, mais aussi un étalon de poids, tous les poids pesant un nombre déterminé de thalari. A Aden, le poids de deux thalari de musc est vendu, en moyenne, trois thalari.

Ce musc provient du chat musqué ou civette d'Afrique que l'on élève dans la plupart des maisons de Limoux-Ennerea, du Djema et du Kaffa. Les civettes sont tenues dans des cages allongées en bois dur, nourries avec de la viande, tenues au chaud et à l'obscurité; elles sont, plusieurs fois par jour, excitées avec une baguette pointue, ce qui augmente leur secrétion musquée.

*Samedi, 6 janvier.* — Le Motti m'ayant envoyé, en retour de mes cadeaux, un mulet et des toges, je ne puis me dispenser d'aller le voir dans la matinée. Il se montre plus poli et s'excuse du mieux qu'il peut de sa sotte réception d'hier.

En sortant de chez le Motti nous trouvons une tourbe de gens qui traînent, à travers les cours de la résidence, comme une charogne que l'on mènerait à l'écorchoir, un homme lié par la jambe droite à une corde.

J'apprends que c'est l'homme qui a jeté une lance à Alba Mallé et que, d'après un jugement du Motti, on va le livrer à Abba Mallé. Abba Mallé et le Fittorari Garado sont ici très redoutés; c'est probablement à l'arrivée du premier que je dois de voir enfin le Motti convenable à mon égard.

*Dimanche, 7 janvier.* — C'est aujourd'hui le *génna* (Noël) des Éthiopiens. C'est même par respect pour cette fête, qui est l'une des plus solennellement fériées de l'Église d'Éthiopie, que nous ne nous sommes pas remis en route dès avant-hier.

Mes gens passent l'après-midi à jouer au génna, comme il est de tradition de le faire pour cette fête. Le génna, jeu très populaire parmi les chrétiens de l'Éthiopie et auquel toutes les classes de la société prennent part en se confondant complètement, consiste à pousser avec un bâton recourbé un morceau de bois de forme ronde. On se divise en deux camps et la victoire est à celui des camps qui parvient à lancer le génna dans le camp adverse.

Le soir, Aiellé et Abba Orké, marchand de Djema, parlent de la peuplade des Maraco qu'ils connaissent tous les deux. Les Maraco habitent des plaines couvertes de pâturages sises au sud du pays Gouragué ; ce sont des pasteurs qui se nourrissent exclusivement de laitage et de viande ; ils se vêtent et se logent comme les Danakil d'Obock. Ils se font, au moyen d'un fer chaud, des marques et des dessins sur tout le corps, prétendant se rendre ainsi plus beaux et plus forts. Ils parlent un idiome particulier qui aurait des affinités avec l'afar (langue des Danakil) et l'oromon (langue des Gallas). Ils auraient l'usage très particulier de tuer tous leurs vieillards, hommes et femmes, pour épargner aux familles le souci de bouches inutiles. Chacun tue les pères et mères de ses amis.

*Lundi, 8 janvier.* — Nous partons à 8 h. 20′, au nord. Nous avons pour compagnon un homme du Motti qui est porteur d'une lance à double fer. Cette lance et cet homme sont les preuves que nous quittons le pays avec l'assentiment du souverain, assentiment sans lequel les gardiens des portes ne nous laisseraient point passer.

A la hauteur du marché nous reprenons la route suivie jeudi dernier pour aller au marché de Saka.

A 10 h. 05′, au nord-nord-est, nous traversons un ruisseau de cinq à six mètres de largeur, qui coule au milieu de blocs de roches grises. De là nous passons sur un plateau ondulé, sans arbres, couvert de graminées sauvages, où l'on voit de nombreux affleurements de roches grises toute fendillées.

A 10 h. 20′, nous passons un nouveau ruisseau au gué duquel nous sommes rejoints par Abba Mallé. La végétation est plus active et la route

est en partie bordée de kaulkal et de malviacés arborescents. Sur notre gauche se trouve un plateau cultivé et quelques habitations.

A 10 h. 34′ nous nous arrêtons sous des sycomores ; à la cime de l'un d'eux se trouve une *gottet* (sorte de chat-huant) : Aiellé l'abat d'un coup de fusil ; cet oiseau a les ongles des serres d'une longueur extraordinaire ; je les fais couper. Les gens qui m'accompagnent s'imaginent que ce doit être un talisman puissant, et à un moment où j'ai la tête tournée on m'en vole deux. C'est, du reste, le seul objet qui m'aura été volé dans le cours de ce voyage.

A 11 h. 40′ nous nous remettons en route. Le pays est accidenté et couvert de cultures et d'habitations.

A 11 h. 54′, marchant au nord-est, nous traversons un torrent qui coule de gauche à droite, sur des roches, et forme des cascatelles ; sur notre droite et devant nous se trouve une forêt ; sur la gauche, des monts dénudés et grisâtres.

A midi 50′ nous nous arrêtons. Pour venir ici nous avons marché au milieu des bois et nous avons dû, depuis 11 h. 54′, traverser deux nouveaux torrents. La région où nous nous trouvons se nomme Odéssa.

A 1 h. 25′ nous nous remettons en route, toujours à travers bois.

A 2 heures, nous appuyons au nord-nord-est; après avoir traversé un torrent qui limite ici la forêt, nous passons sur un plateau ondulé, sans arbres, où se trouvent des cultures et des habitations.

A 2 h. 55′ nous traversons un nouveau torrent et nous entrons dans un bois.

A 3 h. 15′ nous prenons à l'est-est-sud. Le bois est traversé, nous nous trouvons au haut d'une côte et avons devant nous une plaine grise entourée de montagnes.

A 3 h. 25′ nous sommes au nord-ouest et nous arrivons à Merkouse, résidence du Motti, où nous devons passer la nuit. Nous y sommes assez mal reçus.

*Mardi, 9 janvier.* — Nous partons à 6 h. 41′, à l'est-est-sud, par une pente douce et gazonnée.

A 7 h. 11′ nous traversons un torrent qui coule de gauche à droite, sur rocher. Ses rives sont bordées d'arbres et aussi de cultures qui sont bientôt remplacées par des herbages au milieu desquels poussent quelques bouquets d'arbres. Devant nous, l'horizon est borné par des montagnes

Celles de droite sont sensiblement plus hautes que celles de gauche.

A 7 h. 45′, nous prenons au sud. Un talus, un fossé et une herse qu'on lève pour nous, forment ici l'enceinte du Limoux-Ennerea. Nous les franchissons et nous entrons dans le Kella-Seki, région inhabitée et appartenant au Limoux-Ennerea. Tournant au nord-est, nous nous trouvons dans une plaine marécageuse où des flaques d'eau et des bourbiers entravent notre marche à chaque instant.

A 9 heures, nous traversons la rivière de Moussa, qui sert de limite entre le royaume musulman de Limoux-Ennerea et la république Galla de Nonnò, qui est tributaire du royaume du Choa.

Ces deux États sont de race oromon ; mais un seul a conservé l'antique forme sociale et religieuse des Oromons et peut être aujourd'hui qualifié de Gallas (voir la note sur les Gallas de Galane).

La rivière de Moussa roule de gauche à droite, dans un lit terreux ; elle est très encaissée et a une dizaine de mètres de largeur au point où nous la passons. Nous traversons ensuite une plaine en partie cultivée. La route, bordée d'arbustes, aboutit aux premiers contre-forts des montagnes vers lesquelles nous nous dirigeons.

A 10 h. 4′, nous trouvons un torrent desséché, large de plus de soixante mètres, au milieu duquel coule un mince filet d'eau.

A 10 h. 15′, nous nous arrêtons pour la nuit chez le grand Ayo (chef) de Nonnó ; il est absent. Nous sommes reçus par sa femme et ses filles, qui nous logent dans des pavillons très propres et s'empressent de nous donner tout ce qui peut nous être nécessaire : un bœuf, de l'hydromel, des pains, etc., etc.

Pendant la nuit il y a des cris stridents mêlés à des rugissements formidables ; c'est un lion qui est venu prendre un bœuf dans le parc de nos hôtes et l'emporte.

*Mercredi, 10 janvier.* — A 6 heures, la plaine qui est à nos pieds est couverte d'un épais brouillard.

A 6 h. 45′ nous traversons tout d'abord un ruisseau dont le cours est de gauche à droite et nous sommes ensuite sur un plateau ondulé où je remarque des cultures très soignées de mil et de cannes à sucre ; quelques arbres, des sycomores, sont disséminés au milieu des cultures.

A 7 heures, inclinant au nord-est, nous entrons dans un bois. Nous avons sur notre droite un plateau avec des pâturages coupés par des futaies

en îlots; sur notre gauche, des montagnes. Des passages boueux rendent notre marche très pénible.

A 7 h. 30′ nous traversons un premier bras de la rivière Fiddò. Son lit est d'une trentaine de mètres et très encaissé. Elle coule de gauche à droite et a ses rives bordées d'arbres et d'arbustes. Toute la région environnante est fortement ravinée par les eaux.

A 7 h. 45′, nous nous arrêtons dans le deuxième bras de la rivière de Fiddò, celui nommé *Fiddò goudà* (grand Fiddò). Le lit a de quarante à cinquante mètres de largeur; les eaux coulent de gauche à droite sur de grosses pierres. On a barré une portion du lit de la rivière et construit pour les troupeaux des abreuvoirs.

Les eaux du Fiddò goudà passent pour très salutaires aux animaux. Elles contiennent des sels, de soude probablement, qui ont la vertu de les purger. Nous trouvons un grand nombre de bœufs et de chevaux à l'abreuvoir, et nous y faisons boire nos montures. J'ai goûté l'eau; elle m'a purgé; son goût peut être comparé à celui d'une eau légère de savon un peu salée.

A 8 h. 05′, nous nous remettons en route, toujours au milieu du bois. Le sol est très raviné. Il y a dans la forêt des cultures et des habitations. Les gens qui nous croisent sur la route marchent tous en chantant gaiement, la lance à la main et le bouclier au bras.

A 8 h. 25′, nous dirigeant au nord, nous traversons la rivière de Ya-Allah. Elle coule de droite à gauche et a un lit de vingt-cinq mètres de largeur, bordé d'arbres. Sur notre gauche, et à un kilomètre environ, nous avons une ligne de collines rocheuses; à droite, à deux kilomètres à peu près, trois lignes de hauteurs se surplombent. La rivière de Ya-Allah limite le pays de Founadji où nous entrons. Nous devons ici changer de guide, et nous en prenons un dans une habitation sise au milieu d'un défrichement en plein bois.

A 9 h. 15′, nous traversons une grande clairière. Sur une butte, à droite, se trouve le marché de Gourifati. Nous le traversons. Il y a peut-être deux cents personnes, mais on y arrive de tous côtés. Les marchandises exposées en vente consistent en peaux, miel en rayons, grains et denrées, poteries, un peu de verroterie et quelques objets en fer, socs de charrue, hachettes, bêches, fers de lance et couteaux.

Presque tout le monde est vêtu de peaux tannées, les hommes aussi bien que les femmes. Les élégantes, parmi ces dernières, ont les cheveux

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] nous trouvons un plateau avec des cultures et des habitations où nous changeons encore de guide. Nous [illegible] Nous trouvons des oliviers sauvages. Ainsi que [illegible] des oliviers sauvages [illegible]

[illegible] mètres de largeur. Elle

coule de droite à gauche, sur des rochers, et forme des cascatelles auprès desquelles nous nous arrêtons.

A 2 h. 45′, nous nous remettons en route et nous traversons un pays montueux, boisé, mais où l'on rencontre des habitations et des cultures.

A 3 h. 40, marchant au nord-est, nous venons de traverser un torrent et nous entrons dans une région couverte d'habitations et de cultures. La route est régulièrement tracée et en partie bordée d'arbres à droite et à gauche.

A 4 h. 55′, la route étant nord-nord-est, nous avons en face de nous, et au sommet d'une butte, un village amara en construction. Tout autour paissent de superbes chevaux et de belles mules. Nous sommes arrivés au village de Dourémi, dont le chef vient nous recevoir et où nous sommes hospitalisés avec la plus grande cordialité.

Le roi Menelik II, suivant l'exemple donné par son grand-père, le roi Sahala Selassié, accomplit dans l'Afrique centrale une œuvre de colonisation des plus remarquables.

Ce village est actuellement un nouveau centre que l'on crée, et l'on va ainsi en construire jusqu'au Guebbé, défrichant et peuplant toutes les régions désertes et inoccupées. Il y a ici des révoltes de Gallas, comme nous avons en Algérie des révoltes d'Arabes ; on les réprime par les mêmes mesures : razzias, confiscations de territoire. Ici la guerre est aussi sauvage, mais pas plus sauvage qu'ailleurs.

*Jeudi, 11 janvier.* — A 7 h. 15′, nous partons dans la direction du nord-nord-est, accompagné de nos hôtes qui viennent nous escorter jusqu'au bas de la butte.

A 7 h. 35′, nous tournons à l'est et nous entrons dans une forêt dont les arbres sont très élevés mais clairsemés. Nous voyons des traces nombreuses d'éléphants. Avec la forêt commence le pays de Damò.

A 8 h. 13′, nous traversons la rivière de Damé. Les eaux coulent de gauche à droite, sur des quartiers de rocs ; le lit a de vingt à trente mètres de largeur. Après quelques minutes de route au milieu d'un bois, où nous remarquons des traces nombreuses d'éléphants, nous rencontrons un nouveau bras du Damé, mais de petite dimension, cinq à six mètres au plus de largeur. La forêt devient de plus en plus épaisse et les traces d'éléphants de plus en plus nombreuses.

A 9 h. 20′, nous traversons une clairière, dans un vallon rempli de

flaques d'eau et d'herbes marécageuses, au milieu desquelles paissent des bœufs sous la garde de plusieurs pâtres vêtus de peaux, armés de lances et de boucliers. Nous traversons ensuite une petite prairie qui vient d'être incendiée et nous arrivons à la petite rivière Arkisò, que nous traversons, et sur l'autre rive de laquelle nous retrouvons la forêt touffue.

A 9 h. 45', nous traversons un ruisseau nommé Kéttiyo ; il coule de gauche à droite sur des quartiers de roches.

A 10 heures, nous inclinons au sud-est. La forêt est remplie de traces d'éléphants. Il paraît que c'est un indice certain que nous sommes sur la lisière ; ces animaux aimant à aller en troupeau pâturer hors des bois, se tiendraient surtout sur les bords des forêts.

A 10 h. 04', nous sommes sur le plateau de Marrou, qui est cultivé et habité, couvert de beaux pâturages, dans lesquels paissent des bœufs et des chevaux.

A 10 h. 46', nous nous arrêtons devant une habitation. Une belle et puissante femme, de race oromon, à longs cheveux oints de pommade verte, vêtue d'un jupon de peau brodé, retenu par des lacs de perles, et d'une écharpe de coton à couleurs voyantes qu'elle porte drapée comme un plaid écossais, vient, accompagnée d'une négresse, sa suivante, m'apporter un siège et une calebasse pleine de lait. L'habitation est entourée de beaux arbres, ainsi que les tombeaux de famille qui sont à côté.

A 11 heures nous nous remettons en route. Nous voyons un village amara en construction sur une butte, devant nous : c'est le village de Marrou où nous arrivons à 11 h. 20' et où nous sommes cordialement reçus par le schoum et ses gens.

*Vendredi, 12 janvier.* — A 2 h. 15', nous nous mettons en route au nord-est ; nous descendons la butte sur laquelle se construit le village de Marrou et nous avançons au milieu de défrichements et de pâturages.

A 7 h. 45', nous tournons à l'est. Une haie en arbres épineux et un fossé que nous franchissons sur un pont nous avertissent que nous entrons dans le pays de Toutou. La région est formée par un plateau mamelonné, où croissent des graminées sauvages et quelques arbres en bouquet. Sur les croupes il y a quelques habitations. J'estime que la culture s'étend à peu près sur un septième du terrain.

A 8 h. 04', nous faisons route à l'est-est-sud. Nous traversons la rivière de Karsa, large de cinq mètres et coulant de gauche à droite, sur pierres.

Nous entrons dans le bois de Mougnio ; notre route passe sur une ligne de faîte, entre deux vallées. Dans les fonds, la forêt a comme essence dominante des bambous gigantesques; à mi-côte, des acacias, et, sur les sommets, divers espèces d'arbres, notamment des koussos et des oliviers.

A 9 h. 25′, notre route étant sud-est, nous atteignons la rivière de Kakakté, qui coule de gauche à droite sur un lit de gravier de vingt mètres de largeur ; nous la passons et nous allons boire du lait dans des habitations qui se trouvent au sommet de côtes qui la surplombent et auprès desquelles se trouvent des cultures, de beaux arbres et de gras pâturages, dans lesquels pâturent de beaux troupeaux de bœufs.

A 10 heures, nous tournons au nord-nord-est et nous traversons la rivière Ousarbi, qui coule de gauche à droite, dans un fond. Bien que son lit n'ait en ce moment qu'une largeur de cinq mètres, il paraît qu'il passe ici, pendant la saison des pluies, des quantités d'eau considérables.

Après la rivière, nous entrons dans l'Abagy, région nue et désolée, couverte de chardons.

A 10 h. 35′, nous tournons à l'est-est-nord et nous franchissons sur une passerelle formée de bambous, l'un servant de pont et l'autre de garde-fou, la rivière de Kotié, large de cinq mètres, coulant de droite à gauche, sur fond de vase. Nous entrons alors dans le pays de *Toukour-meder* (terre noire), nom bien mérité par la couleur du sol, qui serait excellent pour la culture des céréales, ce qui justifierait notre proverbe provençal : *terre noire porte bon blé.* Nous nous arrêtons pour déjeûner.

Un schoum du Fittorari Garado passe avec une nombreuse escorte et vient me saluer pendant que je déjeûne ; il est superbement vêtu d'une cote d'armes en lampas et d'une toge blanche en tissus de coton extra-fin, avec un large linteau broché en soie de couleur, mais ridiculement coiffé d'un casque anglo-indien en moelle de sureau.

A 11 h. 07′, nous nous remettons en route à l'est, à travers un plateau ondulé, sur lequel nous trouvons un second bras de la rivière Kotié. Le plateau est nu, sans arbres, couvert de stippées qui rappellent l'alfa des plateaux du Sahara algérien. Les hauteurs environnantes sont boisées.

A midi 10′, inclinant à l'est-est-sud, on trouve sur le plateau des bouquets d'arbres, des cyprès et autres conifères; sur les croupes des ondulations; dans les fonds, des oliviers et des bambous. Nous nous croisons avec toute une troupe de gens qui marchent à la file indienne en chantant. Ils sont au moins cinq cents. Une jeune fille à cheval les précède et paraît les guider.

A 1 h. 25′, nous traversons un plateau couvert de mimosas. Un très grand nombre de travailleurs sont occupés à les décortiquer, car l'écorce du mimosa sert à faire les liens qui attachent entre eux les piquets et le clayonnage des murs en torchis des habitations éthiopiennes.

D'autres travailleurs abattent des arbres; d'autres font des transports. Ces gens composent une corvée qui a remplacé celle qui était formée des gens que nous avons croisés il y a une heure.

A h. 1 40′, marchant au nord-nord-est, nous rencontrons la rivière d'Intchini qui coule de droite à gauche, dans un lit terreux de sept mètres de largeur. Nous la traversons sur une passerelle formée de deux perches de bambous.

Nous avons devant nous un village amara en construction. On lui a donné le nom de la rivière Intchini.

A 2 heures, nous arrivons au village. Le schoum Atto Dargué vient au-devant de nous et nous reçoit avec une grande urbanité.

*Samedi, 13 janvier.* — Atto Dargué me presse de passer la journée chez lui. J'accepte d'autant plus volontiers que nous trouvons ici Chilpéric, l'un des écuyers du Fittorari Garado, qui partira demain avec nous.

Dans l'après-midi, Atto Dargué me parle des moyens employés par les Amaras pour coloniser les pays gallas. Ces moyens sont simples, pratiques, intelligents. Un schoum, comme Atto Dargué, reçoit la mission de fonder un village; il part avec toute sa famille, ses clients et tâche d'attirer auprès de lui le plus grand nombre possible de colons. N'ayant pas d'autre traitement que la part d'impôt qu'il peut prélever sur les colons, sa prospérité est liée au développement même de la colonie. Les vexations sont rares; les colons venant librement et s'en allant de même, ils ont vite fait d'abandonner un administrateur qui veut les pressurer.

*Dimanche, 14 janvier.* — Nous partons à 8 heures, dans la direction du nord-est. Atto Dargué veut me faire la conduite et marche pendant plus de vingt minutes à pied, à côté de ma mule. Il est suivi de ses gens portant ses armes et menant par le licol son destrier, magnifique animal au poil gris de fer, qui piaffe en faisant tinter les plaques d'argent dont son harnais est garni.

Après les compliments d'usage, Atto Dargué monte sur son cheval et le met au galop dans la direction de son manoir, séparé de nous par une pente douce et gazonnée. Les hommes d'armes qui forment l'escorte du

schoum, au nombre d'une trentaine environ, se lancent derrière lui, et, luttant de vitesse entre eux, tout en s'interpellant, forment une troupe des plus pittoresques.

A 8 h. 20′, au moment où Atto Dargué nous quitte, nous prenons au nord. Nous nous trouvons alors devant un petit marécage boueux que nous traversons.

A 9 heures, nous inclinons au nord-est. Devant nous la rivière de Nanoftou coule sinueusement dans un lit terreux. Nous la suivons en la remontant. Elle coule au milieu d'une vallée, où se trouve un grand nombre de ballons gazonnés. Devant nous s'élèvent des montagnes boisées.

A 10 heures, nous prenons à l'est-est-nord par un plateau mamelonné, couvert de stippées et d'épines. Sur notre droite se trouve la montagne de Tchobô.

A 10 h. 15′, nous entrons dans le pays de Ouallâ, par un plateau identique au précédent, dont les hauteurs sont couvertes d'habitations, de cultures, de cyprès, d'oliviers et de myrthes.

A 11 h. 10′, tournant à l'est-est-nord, nous traversons la petite rivière de Bitté, qui coule de droite à gauche, sur des rochers, et nous entrons dans le pays de Dogomma.

A 11 h. 20′, nous avons à gauche la rivière de Bitté, qui coule dans un lit très encaissé; ses rives sont couvertes de fourrés de verdure. Sur la droite s'étend un plateau limité par des montagnes.

A midi, nous nous arrêtons au milieu d'une plaine tout à fait ronde, entourée d'un cercle de montagnes. Je suis assis sous un arbre, fumant ma pipe après déjeuner. Un vieillard passe, conduisant, avec l'aide d'une jeune fille, trois ânes chargés. Il s'arrête auprès de moi, se met à plaisanter, à rire, à chanter, même à danser une gigue. Ce n'est point un mendiant, mais un paysan facétieux.

A midi 35′, nous nous remettons en route au nord.

A 1 h. 05′, nous prenons au nord-est et nous traversons la rivière d'Indris. Elle coule de gauche à droite, au milieu de quartiers de roche; la largeur de son lit est ici à peu près de seize mètres et la hauteur de ses eaux de cinquante centimètres.

A 1 h. 20′, marchant à l'est, nous atteignons la rivière de *Tollé (c'est bien*, en langue Oromon); nous la passons; elle coule de gauche à droite, sur pierres; la hauteur de ses eaux est de quarante centimètres. La rivière traversée, nous gravissons une pente rocheuse donnant accès à un plateau.

A 1 h. 25′, nous sommes sur un plateau dont le sol dur résonne sous le sabot de nos montures; il est entouré de hauteurs en partie cultivées; il y pousse des mimosas, qui se rapprochent de plus en plus et forment un véritable bois à l'extrémité du plateau.

A 1 h. 50′, nous traversons un ruisseau dont les rives sont garnies de beaux arbres, desquels, à notre approche, des vols de pigeons s'enfuient dans la direction des montagnes.

A 2 h., nous avons en face de nous des buttes sur lesquelles des Amaras construisent des habitations.

A 2 h. 25′, notre route est à l'est. Nous passons au milieu de buttes sur lesquelles on construit et nous entrons dans le pays de Koullou-Dimptou.

A 2 h. 36′, marchant à l'est-est-nord, nous traversons la rivière de Baudjé, dont le lit a dix mètres de largeur. La hauteur des eaux est de quelques centimètres seulement. Le courant est de droite à gauche. Le fond est de galets. Les rives sont garnies de quelques arbres et arbustes. Une fois dépassée, on se trouve sur un plateau aride de terre noire et dure et l'on n'aperçoit que des herbes sèches et des épines sans feuilles.

A 3 h. 15′, nous passons la rivière de Tentallé. Son cours est de droite à gauche. Le lit, sur roc, a quinze mètres de largeur. La hauteur des eaux est de quarante centimètres. La Tentallé forme, sur notre gauche, des cascatelles.

Après avoir traversé la rivière, nous montons une pente rocheuse au milieu de beaux oliviers et autres arbres.

A 3 h. 20′, nous arrivons au plateau de Gaussô et nous nous arrêtons devant une belle habitation galla.

Bien que ces gens ne soient que de simples propriétaires, nous sommes généreusement et gracieusement hospitalisés.

*Lundi, 15 Janvier.* — Nous partons à 7 h. 7′, à l'est-est-sud et à 7 h. 50′ nous traversons la rivière de Koullouk, qui coule de droite à gauche, au milieu de quartiers de roches, dans un lit très encaissé, d'une dizaine de mètres de largeur. Nous entrons dans le pays d'Asuarôh, bassin dont le sol est formé de terre noire couverte de petits cailloux. Il y a du gazon par places et des bouquets de mimosas. Ce bassin, de forme elliptique très régulière, est entouré de hauteurs cultivées et habitées. Ce doit être un ancien lac. Dans la saison des pluies, il forme un marécage. Nous passons auprès

des maisons. On fait fouler le blé aux bœufs sur des aires; les gens qui ne sont point occupés à ce travail se tiennent pelotonnés, exposés au soleil, devant leurs maisons, car il souffle un vent violent du nord-ouest et l'on éprouve une vive sensation de froid.

A 9 heures, nous passons du bassin sur un plateau nommé Matti où se trouvent des graminées sauvages, des cultures et des habitations. Le sol est formé d'un humus noir mélangé de petits cailloux.

A 11 heures, route est; le pays prend un aspect d'herbage alpestre, plateau gazonné à grandes ondulations, ballons gazonnés disséminés à gauche et à droite, avec quelques habitations sur les sommets. Des cultivateurs sont occupés, dans les guérets, à brûler des herbes et de la terre; c'est à peu près le seul engrais connu en Ethiopie, mais il est universellement employé. Les Gouragués sont, je crois, les seuls Ethiopiens qui emploient le fumier dans leurs cultures.

A 11 h. 37′, nous arrivons à la Kéranse, rivière qui coule de droite à gauche sur un lit de pierres, et large d'une dizaine de mètres. Nous la traversons et nous nous arrêtons à côté, dans un petit vallon, pour déjeûner.

A midi 35′, départ. Nous reprenons notre route à l'est-est-sud, par un plateau gazonné, à grandes ondulations, où se rencontrent des affleurements de roches noires; ce plateau se nomme Abéby.

A 1 h. 35′, nous traversons la rivière Abéby. Elle coule de droite à gauche sur pierres, dans un lit de vingt mètres de largeur.

A 2 heures, nous tournons au sud et à 2 h. 15′ nous arrivons à Ouadisso, la ville du Fittorari Garado, que nous avions quitté le 26 novembre dernier. Nous sommes reçus à bras ouverts, et après quatre jours de repos chez ces hospitaliers et chers amis, je reprenais la route d'Ankobèr, où j'arrivais le 31 janvier, à deux heures après midi.

---

# NOTES SUR LES OROMONS

*Origine.* — Les Oromons sont indo-européens, famille semitique, rameau Ethiopien, groupe dit hamitique. D'après leurs traditions, ils descendent d'Oromo (voir ci-après *Notes sur les Gallas de Galane*).

On rencontre aujourd'hui des populations de race oromon, plus ou moins métissées, sur les bords de la mer Rouge et de l'Océan Indien, et, dans l'intérieur, jusqu'aux grands lacs.

*Chiffre de la population.* — Je ne hasarde aucun chiffre sur le nombre des Oromons ; je me borne à constater que, chez ces populations, les familles sont nombreuses et les cas de longévité (90, 100, 110 ans) fréquents.

Je ne vois pas sur quelle base on pourrait actuellement établir un chiffre, même approximatif, de cette population. En pays Oromon, on ne compte rien ; les chefs ignorent le nombre de leurs soldats et les pasteurs celui des têtes de bétail de leurs troupeaux. Cette population ne vit point concentrée dans des villes ou des villages, mais chacun construit sa maison au milieu du fond qu'il cultive et cela souvent dans l'intérieur d'une forêt.

*Caractères ethniques.* — Ce qui frappe tout d'abord le voyageur qui se trouve au milieu de peuples Oromons, même non métissés, ce qui est rare, c'est la diversité des types, qui proviennent aussi bien de la dissemblance des traits du visage que de la stature ou des nuances de la peau. Je vais néanmoins m'efforcer de faire ressortir un type Oromon en examinant tour à tour les divers caractères ethniques de ces populations.

*Caractère anatomique.* — Je n'ai fait aucune mensuration d'Oromon, mais, le 24 décembre 1882, traversant un lieu entre Kaffa et Guerra, où, il y avait deux ans environ, les Oromons de Djema avaient livré bataille à ceux de Guerra, j'ai, malgré les protestations des gens qui m'accompagnaient, ramassé deux crânes ; ils sont déposés au Muséum et peuvent servir en partie à combler cette lacune.

*Caractère physique.* — De stature élevée (1 m. 70 à 1 m. 80), élancé, bien proportionné, l'Oromon est musculeux et a cependant une certaine tendance à l'obésité ; le nombre des gras y est assez considérable, presque tous les chefs.

La peau, comme couleur, varie chez l'Oromon du blanc mat du Maure mogrebin au noir bronzé de l'Indien; le tissu en est fin, lisse et sec; elle est sans odeur caractéristique. Un certain nombre d'Oromons, surtout des femmes, ont le visage et le corps parsemé de rousseurs (grains de son).

La couleur des yeux la plus répandue chez les Oromons est le brun de toutes nuances; un certain nombre, 10 pour 100, a les yeux bleu foncé; j'y ai même vu des yeux bleu clair.

Les cheveux des Oromons sont noirs et fins. L'usage de se raser la tête altère, chez un certain nombre de musulmans, ce caractère. Les cheveux sont longs (même chez ceux qui, à la suite d'un mélange de sang noir, les ont crépus), généralement bouclés et frisés; certains les ont simplement ondés et même lisses, mais toujours fins, souples et soyeux. L'usage de se couvrir les cheveux d'un corps gras, graisse ou beurre, est général. Ils sont obliquement plantés, se détachent en cinq pointes gracieuses au sommet de la tête et aux tempes et forment une nappe régulière, laissant le col bien dégagé.

La calvitie chez les hommes est fréquente, précoce et affecte généralement la forme de dénudation médiane. La couleur des cheveux ne s'altère que très tard; on y voit des chevelures grises, argentées, mais pas de blanches, sauf chez les mulâtres.

La barbe est noire, frisée, fine et soyeuse, rare, surtout aux favoris; elle ne pousse que tard et blanchit très vite. Cependant, un certain nombre d'hommes, un vingtième peut-être, l'ont épaisse, bouclée et même lisse.

Les villosités du corps sont à peu près ce qu'elles sont chez la moyenne des Européens; du reste, les Oromons s'épilent celles des aisselles, de la poitrine et du pubis.

Le visage des Oromons est généralement ovale, souvent en forme d'œuf, le gros bout tourné en haut; il est bombé, droit (type orthognate), les traits en sont réguliers et symétriques, les contours arrondis.

Le front est large et ample, droit, précocement ridé.

L'occiput développé.

Les arcades sourcillières un peu proéminentes.

Les sourcils arqués, bien dessinés, peu séparés vers la racine du nez.

Disposition des yeux : généralement la forme dite en amande.

Les cils très longs et très fournis.

Le regard expressif, vif, animé, passionné.

Les pommettes des joues peu saillantes.

Le nez. J'en ai constaté de toutes les formes. Les plus répandues sont : l'aquilin, le busqué en bec d'aigle et affilé en lame de couteau ; un certain nombre l'a retroussé ; cette dernière forme se rencontre surtout chez les femmes. L'échancrure du nez est bien marquée, les narines sont ovales, parallèles, ouvertes, les ailes en sont fines et très mobiles.

La bouche un peu grande.

Les lèvres bien colorées, assez épaisses pour être sensuelles, mais nullement lippues.

Les dents sont généralement plantées verticalement ; chez un certain nombre cependant, de un dixième à un septième, celles de la mâchoire supérieure se dirigent en avant. Elles sont régulières, larges, espacées, recouvertes d'un émail très blanc et peu sujettes à la carie.

Le menton est arrondi et régulièrement développé.

Les oreilles petites, gracieuses de forme, détachées de la tête sans en être écartées ; l'usage de se les percer est général chez les deux sexes ; mais comme ils n'y suspendent que des objets légers, les lobes n'en sont point déformés.

Le cou, de moyenne longueur, est plutôt mince que gros.

Les épaules larges et bien horizontales.

La poitrine large, bombée. Les femmes ont la gorge belle, ornée de seins hémisphériques et fermes.

Les bras ronds et musculeux, marqués chez les femmes d'une fossette au coude.

Les mains étroites, allongées, rattachées aux bras par des poignets fins et délicats ; les doigts minces, effilés en fuseaux ; les ongles ovales et bombés.

La taille (sauf chez les obèses, bien entendu) élancée, fine, légèrement cambrée.

L'abdomen, les organes génitaux externes, les régions fessières ne présentent aucune différence avec ceux de la moyenne des Européens.

Les jambes sont droites, la cuisse forte et ronde, le mollet bien dessiné, musculeux, mais un peu haut.

Les pieds moyens, petits même, cambrés pour des gens marchant toujours nu-pieds ; les chevilles fines ; le talon ne fait pas saillie en arrière ; les doigts en sont réguliers, l'orteil détaché et dépassant les autres doigts.

*Caractères physiologiques.* — Le tempérament dit nervoso-sanguin est celui de la grande majorité des Oromons, hommes et femmes.

Le sang des Oromons, autant que j'ai pu le constater, est de couleur rouge foncé, épais, se coagulant très vite et formant sur le linge des taches franchement rouges et sans auréole séreuse.

La respiration. J'ai fréquemment vu des Oromons courir pendant une heure et plus, même à la montée, et ne pas être essoufflés.

La force musculaire des Oromons doit être faible : tous leurs outils et armes sont très légers.

La sensibilité générale est trés développée; la force de résistance chez l'Oromon est très considérable; très impressionnable au froid, au chaud, à la faim, il est cependant capable de les surmonter.

La voix de l'Oromon est bien timbrée (baryton); les chefs, en se la forçant, émettent de sons de basses-chantantes.

La vue est moyenne chez ce peuple. Le nombre des myopes est relativement élevé, 1 pour 190 au moins. Les Oromons, comme la plupart des Ethiopiens [1], bien qu'ayant des noms pour les principales couleurs, n'en distinguent bien nettement en réalité que trois : *gourraca* (le noir), avec lequel ils confondent le vert, le bleu, l'indigo; *hadi* (le blanc), avec lequel ils confondent le jaune ; *dâma* (le rouge), avec lequel ils confondent le violet, l'orange.

L'odorat doit être en partie oblitéré chez des populations se servant comme pommade et cosmétique de beurre et de graisse; ils recherchent cependant certains parfums, tels que le myrthe, le musc, le girofle.

Le goût est développé. Je les ai vus dégustant de l'hydromel, en discuter en gourmets le bouquet, reconnaître les plantes dont se nourrissent les abeilles qui en avaient fourni le miel.

La gestation chez la femme Oromon présente la particularité d'un très faible développement de l'abdomen. Au premier abord, on est frappé, en pays Oromon, du nombre des enfants d'une part et de l'absence de femmes grosses d'autre part, car ce n'est qu'en examinant attentivement qu'on reconnaît celles qui sont enceintes.

[1] Cette difficulté de se rendre compte de la valeur des couleurs fut, il y a quelque temps, l'occasion d'un quiproquo comique entre le roi Victor-Emmanuel d'Italie et le roi Ménélik du Choa. Ce dernier avait envoyé en Italie un agent du nom d'Abba Mikaël qui, confondant la couleur isabelle avec la couleur verte, déclara au roi *galant homme* que, dans son pays, on avait des chevaux verts. Victor-Emmanuel demanda au roi du Choa des chevaux verts, ce qui surprit le roi Ménélik, qui eut l'explication du fait à la rentrée de son agent.

L'allaitement est prolongé. Des bambins de deux à quatre ans courent après leurs mères, criant et pleurant pour prendre le sein.

Les menstruations paraîtraient, autant que j'ai pu le savoir, chez les filles Oromons, de treize à quinze ans.

La puberté, chez les garçons, de quatorze à seize ans. La barbe n'apparaît que plus tard, et ce n'est que vers les vingt-cinq ans qu'on l'aperçoit.

Le terme de la croissance. Je n'ai ni observations ni renseignements à ce sujet.

La ménopause est tardive et je n'ai point constaté, chez les hommes, de cas de décrépitude.

La longévité est remarquable. Aussi, chez les Oromons comme chez les Touareg et tous les peuples macrobiques, les droits politiques ne sont-ils accordés que dans un âge avancé.

*Caractères pathologiques.* — Je n'ai vu, chez les Oromons, ni goîtres ni écrouelles, ni aucun indice de ce que l'on appelle vulgairement les humeurs froides.

L'albinisme total y est inconnu, mais une dépigmentation de la peau en forme de plaques blanches et se présentant sur toutes les parties du corps y est commune; n'est-ce point là un albinisme partiel ?

L'éléphantiasis existe chez les Oromons, mais les cas en sont peu nombreux.

La lèpre, si commune chez les Amaras, est inconnue chez les Oromons ; ces derniers ont très peu d'affections syphilitiques; elles sont au contraire très répandues chez les Amaras. Y a-t-il entre ces faits une simple coïncidence ou une certaine corrélation ?

Les affections cutanées sont très rares chez les Oromons ; l'usage de se oindre la peau avec un corps gras, graisse ou beurre, les prévient peut-être ?

Les ophtalmies sont très rares; je n'y ai vu que peu d'aveugles et l'on ne connaîtrait chez les Oromons, m'a-t-on dit, ni aveugles-nés ni sourds-muets.

Je n'ai vu, chez les Oromons, ni idiots ni aliénés, mais une dizaine de bossus.

La phthisie est, je crois, inconnue.

La variole et le typhus se présentent sous forme épidémique; chez les Oromons, un quart au moins de la population adulte est marquée de la petite vérole.

L'épilepsie et l'hystérie seraient communes chez les Oromons, s'il faut classer parmi ces maladies, comme je le crois, toutes les affections qui passent, en pays Oromon, pour des possessions d'esprit ou qui sont attribuées à des sorts jetés par les sorciers.

Les Oromons, mangeant le *broundo* (viande crue), ont presque tous le ténia; ce ver les oblige à se purger toutes les deux lunes, mais ne paraît pas les incommoder autrement.

*Caractères physionomiques.* — La manière de se vêtir, de se loger, de se nourrir, les accessoires que l'on porte avec soi, la façon de se coiffer, de porter la barbe, aussi bien que les gestes et les expressions du visage, contribuent à donner à une nation ou à un individu sa physionomie propre, son cachet. (L'Espagnol et son manteau, l'Arabe et sa tente, le Chinois et l'éventail, l'Indien et le riz.) C'est pour cela que je réunis ici des remarques qui, au premier abord, peuvent paraître disparates.

Cheveux. — Les Oromons des deux sexes se coupent les cheveux carrément au-dessus du front et par derrière à la hauteur de la nuque, cachant presque complètement les oreilles et laissant le col bien dégagé. C'est la coiffure nationale. Quelques hommes portent les cheveux rejetés en arrière et découvrant le front; d'autres se les tressent, comme les Amaras; enfin, quelques musulmans se les rasent. Dans les royaumes musulmans, les femmes ont les coiffures excentriques décrites plus haut. On rase les cheveux aux enfants, sauf, au sommet de la tête, quelques mèches que l'on tresse et dans lesquelles on mêle des coquillages ou des grains de verroterie.

Barbe. — Presque tous les vieillards au-dessus de soixante ans se rasent la barbe ou la coupent ras avec des ciseaux; quelques-uns seulement ont une royale plus ou moins longue ou large; les hommes moins âgés, de soixante à quarante-cinq ans, se laissent généralement un collier de barbe; enfin, ceux qui sont plus jeunes portent toute leur barbe : c'est la nouvelle mode.

Ongles. — Les Oromons se les coupent courts, mais non ras, comme les Amaras; les Motti et quelques chefs petits-maîtres se laissent pousser les ongles des petits doigts.

Vêtements. — Les Oromons, les hommes seulement, portent des chapeaux en paille tressée ou des bonnets coniques en poil de chèvre[1].

[1] J'ai déposé au Musée d'ethnographie du Trocadéro une collection à peu près complète de vêtements, armes, harnais, outils, etc., etc., des Oromons, ainsi que des Sidama du Kaffa, des Amaras du Choa, des Donkali d'Obock.

Le vêtement national des deux sexes chez les Oromons est en peaux de bœuf mégissées, préparées avec du beurre et très souples. Ce vêtement consiste :

Pour les hommes, en un court jupon, retenu à la ceinture par le ceinturon du poignard, et en un manteau jeté sur l'épaule gauche. A la guerre, ils portent comme manteau une peau de léopard, de lion ou de panthère noire.

Les femmes se vêtent aussi avec des peaux de bœuf mégissées. Elles ont d'abord un long jupon plus ou moins orné de broderies, retenu à la taille par des lacs de perles, et dont un pan, rejeté en arrière, peut se relever sur les épaules. Elles ont aussi des camisoles à manches courtes et des pélerines en peaux.

Filles ou garçons, les jeunes enfants, lorsqu'ils ne vont pas nus, ce qui est le plus habituel, ont de longues soutanelles en peaux.

Dans les royaumes musulmans, l'usage des vêtements en toile de coton est assez répandu chez les hommes riches. Les femmes, sauf les reines, sont partout vêtues de peaux.

L'usage de se chausser est inconnu des Oromons. Tous, sans exception, vont nu-pieds. Quelques chefs musulmans portent, dans leurs maisons, des sandales formées d'une épaisse semelle de bois.

Armes. — Un bouclier rond, très bombé, ayant la forme d'un sein ; une longue lance dont ils se servent d'estoc et de taille ; une javeline, un couteau recourbé porté sur la hanche gauche : telles sont les armes des Oromons.

Un Oromon a toujours à la main sa lance ou un bâton de même longueur ; en marche ou à cheval il le tient de la main droite ; mais lorsqu'il cause debout il s'y appuie en l'enlaçant du bras gauche ; alors il gesticule de la main droite, qui est armée d'un fouet dont les claquements servent à ponctuer son discours.

Le cheval fait partie de l'armement des Oromons ; ils en ont de très beaux et sont dans l'habitude de leur brûler l'œil droit pour qu'ils ne s'effarouchent pas au maniement de la lance. Le harnais de leurs chevaux est élégant, bien compris et consiste : en une selle très légère, composée d'un arçon en bois, formé de deux semelles, un pommeau et un troussequin, le tout cousu avec des lanières de peau de bœuf et recouvert de parchemin ; une peau de mouton garnie de sa laine sert de coussinet et empêche la selle de blesser le cheval. Cette selle est fixée sur le dos du cheval

au moyen d'une sangle, d'un poitrail et d'une croupière, le tout en cuir tressé ; les quartiers de la selle sont remplacés par une peau en basane rouge ou une peau de mouton avec sa laine. Les étriers sont de simples anneaux dans lesquels on passe l'orteil. (C'est l'étrier byzantin, seul en usage en Ethiopie ; c'est aussi celui dont se servent les Touaregs du Sahara.) Le cheval a un licol à muserole et une bride sans sous-gorge qui soutient un mors semblable à celui des Arabes ; les rênes sont en cuir tressé et raide, elles décrivent un demi-cercle autour du col du cheval et se terminent par une ganse formée d'une seule courroie dans laquelle le cavalier passe le doigt medium de la main gauche.

L'Oromon a les étriers très longs et monte à cheval droit sur sa selle, ainsi qu'on le faisait dans l'ancienne école française ; il ignore l'usage de l'éperon et se sert, pour exciter sa monture, du talon et d'un fouet dont le manche en bois, ivoire, fer, peau d'hippopotame, est garni aux deux bouts de mèches en cuir de bœuf ; tous les chevaux ont au col, ce qui contribue à les exciter, une sonnette attachée à une chaînette en fer, cuivre, argent ou or, plus des testicules de bouc ou de bélier destinés à les préserver du mauvais œil Ils ont aussi des colliers en peau d'hippopotame, garnis de crinières d'ânes sauvages et faisant une sorte d'auréole autour de la tête du cheval.

L'allure habituelle du cavalier oromon est le petit galop. Les Oromons ne restent en selle que sur les terrains plans et descendent dès qu'ils deviennent accidentés. Pour monter et descendre de cheval, ce qu'ils font en fauconniers, du pied droit, à cause du bouclier qu'ils portent passé au bras gauche, ile s'aident de la lance ou du bâton, ainsi que l'indique Xénophon. Les chefs réservent leurs chevaux pour la guerre et le tournoi et ont, comme les autres Ethiopiens, des mules pour le voyage et la promenade.

Insignes. — Ils doivent être divisés en deux classes : ceux que l'on porte soi-même et ceux que l'on fait porter par les mulets ou chevaux.

Les premiers consistent en un ou trois anneaux que l'on porte à la première phalange du petit doigt de la main droite, et qui indiquent, par leur métal, le rang des personnes. Les métaux employés sont le fer, le cuivre, l'étain, l'argent, l'or ; ce dernier est réservé aux souverains ; et en boucles d'oreilles qui sont, soit de simples anneaux, soit des pendeloques, dont le métal indique également le rang de la personne qui les porte. Les souverains ont de plus, comme insignes, de un à trois anneaux d'or au poignet droit et un parasol garni d'étoffe de coton ou de soie blanche ou rouge.

Les seconds insignes, que l'on fait porter aux chevaux et aux mulets, consistent en plaques de cuivre, d'argent ou d'or, de forme ronde, que l'on attache à la bride et au poitrail.

*Décorations.* — Chaque guerrier qui tue à la guerre un ennemi porte pendant quelque temps une plume ou un bouquet d'herbe dans les cheveux; il reçoit plus tard, suivant son rang, un anneau de cuivre ou d'argent qui se place au poignet de la main droite. J'ai vu des Oromons ayant de vingt à trente de ces anneaux.

Les souverains et les chefs donnent aux guerriers qui se distinguent des boucliers garnis de cuivre, d'argent ou de vermeil.

*Bijoux.* — Ce qui est insignes ou décorations pour les hommes est porté comme bijoux par les femmes; il y a de plus des bijoux communs aux deux sexes, tels sont : les colliers et les chapelets en grain de verre, les carcans en cuivre et les anneaux d'ivoire que l'on porte au gras des bras. Ces bijoux ne sont pas de simples ornements, mais, avant tout, des talismans.

*Accessoires.* — Les Oromons de tout âge et de tout sexe fument; la pipe dans laquelle ils brûlent leur tabac est un narguilé dont le récipient est une courge-bouteille, le chalumeau un jonc garni à l'une de ses extrémités d'une virole en corne ou en bois dur, et à l'autre d'une téteuse de même matière; le fourneau est en terre, entouré d'une virole en fer; ils y suspendent, au moyen de chaînettes en lanières de cuir, de quatre à six instruments en fer; une pince, un débourroir, un refouloir, etc., etc. Le tabac qu'ils brûlent dans leur pipe a été réduit en tablettes par la fermentation et le liquide dont ils garnissent le récipient de leurs narguilés est de la bière qui est d'autant plus estimée qu'elle est plus ancienne dans le narguilé, où ils la conservent de cinq à six ans. Chez eux, l'acte de fumer est souvent revêtu d'une certaine solennité; dans les assemblées, il y a toujours une ou deux pipes en circulation; les orateurs en tirent quelques bouffées avant de prendre la parole.

Les Oromons ont de grands parasols de forme ronde, en bambou tressé; hommes et femmes les portent toujours en voyage. Souvent aussi ils ont à la main une queue de bœuf ou de singe qui leur sert à chasser les mouches.

*Logements.* — Les habitations des Oromons ont, suivant les contrées, des murs en pierre, en bousillage, en clayage, en vannerie; elles sont de forme ronde ou carrée; la toiture en est toujours en chaume. Leurs dimensions sont très diverses. Elles sont divisées en compartiments. Dans toutes

il y a un réduit dans lequel se trouve le foyer, composé de trois pierres. Comme chez les anciens Romains, le foyer est l'objet d'un culte particulier. Les autres compartiments servent à abriter les bêtes et les gens.

De petites huttes de forme ronde, de 1 m. 50 à 2 m. de diamètre et de même hauteur, moins le toît, en poterie grossière, élevées au-dessus du sol et recouvertes d'un toît mobile en chaume, servent de greniers pour les grains. Elles sont rangées en demi-cercle autour des maisons et le tout est entouré, suivant le pays, de haies ou de murs.

Les Oromons n'ont point de lieux d'aisances, mais ils font ou ils font faire des trous dans lesquels ils enfouissent les excréments.

Ameublement. — Outre les armes et les harnais des chevaux qui, suspendus aux murs, servent à les décorer, les Oromons ont de véritables meubles : des lits dont les bois sont plus ou moins artistement travaillés, des escabeaux, des chaises, des fauteuils, des tables, le tout d'une seule pièce et sculpté dans du bois dur.

Nourriture. — Elle consiste principalement en laitage, viande de bœuf crue ou grillée ; grains grillés ou bouillis ; galettes trempées dans des sauces à la moutarde ou fortement pimentées.

Boissons. — Les Oromons connaissent trois sortes de boissons fermentées : la bière, l'hydromel et l'eau-de-vie de grain.

Gestes. — Attitude. — Comme toutes les races où le sang et les nerfs dominent, l'Oromon accompagne ses discours de gestes destinés à mimer les sentiments exprimés par ses paroles, son visage a une telle expression et il sait si bien coordonner tous ses gestes, que l'on prend un véritable plaisir à l'écouter parler, même lorsque l'on ne comprend point sa langue.

Les chefs, pour ne point trahir leurs impressions, parlent immobiles et la toge relevée jusqu'aux yeux.

Ils se tiennent généralement assis sur des sièges élevés. La hauteur du siège et l'ampleur du vêtement indiquent chez eux sûrement le rang du personnage.

Lorsqu'ils mangent, ils placent leurs mets sur des tables rondes. Ils aiment les longs repas où les coupes circulent et où les chants résonnent. Ils aiment à conter et à écouter des nouvelles.

*Caractères intellectuels.* — La langue d'un peuple est le plus fidèle miroir de l'intelligence commune et le premier des caractères intellectuels d'une population. Il est à remarquer que lorsqu'une langue étrangère est

... forme ou la

... Éthiopien, et

... morphologie.

... somali, etc.

... particularité que

... prononcées à

... fait des

... évêque Tor-

... Révérend

... amarignas.

... ement la

... verbe :

... temps

... ce-

... dans

Une particularité de la langue oromon est d'avoirdes verbes exprimant une phrase complète :

*Cāa,* il traverse un fleuve.
*Tiksa,* il garde les troupeaux.

Cette langue a des mots particuliers pour exprimer des idées abstraites de :

*Ouaka,* Dieu ; *Ouakouma,* divinité.
*Nama,* homme ; *Namouma,* humanité.

L'idée de possession est, en Oromon, tantôt exprimée par une périphrase :

*Kan koti,* il est mien.
*Gara isati,* avec lui, il lui appartient.

tantôt par un affixe :

*Farda,* cheval.
*Farda kegna,* notre cheval.

Les Oromons ont un pronom démonstratif pour le présent et un affixe démonstratif pour le passé :

*Kouni garida,* cela est bon.
*Djarsisoumi tou godè,* ce vieillard fit cela.

Les genres s'expriment au moyen d'articles affixes :

*Garbi,* domestique ; *garbica,* le domestique ; *garbitti,* la domestique.

Les nombres s'expriment sans aucun changement radical :

Un cheval : *toko farda.*
Cent chevaux : *dibba farda.*

La phrase oromon a une construction simple et logique : le nom ou le sujet, l'adjectif ou le régime, le verbe est toujours rejeté à la fin.

*Nama gari doué,* homme bon est mort.

Les remarques ci-dessus sur les Oromons sont complétées par la *Note sur les Gallas de Galane* ci-après :

# NOTES SUR LES GALLAS DE GALANE

Pourquoi employer ici le mot Galla au lieu de celui d'Oromon, qui sonne avec une bonne grâce scientifique toute particulière? c'est que cette appellation ne saurait convenir aux populations de Galane, dont il va être parlé ici; ce sont tous des Gallas, parmi lesquels se trouve un certain nombre d'Oromons. Le premier de ces noms est donné, en Ethiopie, à toutes les populations qui ont conservé le culte naturaliste, et, le second, est réservé à un peuple particulier.

Je vais ici donner quelques détails sur les Gallas de Galane, tels que j'ai pu les connaître, après avoir été chargé, en qualité de Malkagnat, d'administrer ceux d'Arebsa.

1° Traditions. — Le premier homme eut trois fils; l'un, l'aîné, est le père des Musulmans; l'autre, le père des Chrétiens; le troisième est notre père, le père des Gallas.

En devenant vieux, le premier homme perdit la vue et il voulut donner sa bénédiction à son fils aîné; ce dernier était en voyage, et le père des chrétiens, prévenu par sa mère, chercha par ruse à obtenir la bénédiction paternelle; le père des musulmans était couvert de poils, le père des chrétiens était glabre; aussi, avant de se présenter à son père, se couvrit-il les mains, les bras et la poitrine de peaux de chevreaux. Lorsqu'il fut près du père il dit :

— Père, me voici.

— Qui es-tu ?

— Votre fils aîné.

— Approche-toi !

Le père des chrétiens s'approcha et fut palpé par le père des hommes. qui dit : « J'entends mon fils et je ne le reconnais point, je le touche et je le reconnais. »

Alors, le père des hommes donna au père des chrétiens la bénédiction paternelle, à laquelle était attachée la puissance et la prospérité.

Le lendemain, le père des musulmans rentra; il fut trouver son père,

qui, ayant découvert la ruse de son fils cadet, l'envoya chercher; mais ce dernier s'était enfui en apprenant l'arrivée de son frère, dont il redoutait le courroux; le premier homme dit alors au père des musulmans : « Va chercher ton frère, mais ne le poursuis que jusqu'à la rivière; si tu l'atteins avant qu'il ait passé la rivière, ramène-le, sinon, laisse-le. » Le père des musulmans arriva à la rivière au moment où le père des chrétiens venait de la traverser; il s'arrêta, fatigué et affamé, et demanda en criant à son frère s'il n'avait rien à lui donner à manger? Le père des chrétiens avait du pain et de la viande dans sa ceinture; il en jeta à son frère; le père des musulmans prit le pain et rejeta la viande, disant : « Je mange le pain et non la viande de mon frère »; c'est pour cela que les musulmans et les chrétiens ne mangent point les mêmes viandes; nous autres, nous pouvons manger la viande des chrétiens et des musulmans; notre père n'a rien dit.

Avant de mourir, le premier homme appela ses trois fils et prophétisa sur eux.

Au père des musulmans il dit :

« Tu devais avoir le pouvoir, mais ton frère a été béni pour toi; tu seras riche, bien vêtu, tu auras des navires et des chameaux, tu vendras et achèteras. »

Au père des chrétiens il dit :

« Tu règneras, tu auras des fusils, de beaux habits, tu feras la guerre. »

A notre père il dit :

« Garde tes troupeaux et sois libre. »

2° Origine. — Notre père est *Oromo* et notre mère *Ada*, disent les Oromons; voici la généalogie d'Oromo la plus accréditée en Ethiopie :

Abraham engendra Isaac; Isaac, Esaü, qui eut d'une de ses femmes, nommé Ada, entre autres enfants, un fils appelé Alifouse, qui fut père d'Omar, et Omar d'Orma, dit Oromo, de qui descendent tous les Oromons.

3° Histoire. — L'année même de l'hégire, les Oromons quittèrent Goalaade et vinrent se fixer au Zanguebar, d'où ils pénétrèrent dans l'intérieur du continent et fondèrent, sous un chef nommé Lao, l'Etat de Ouallabo. Lao eut trois fils : Miécha, Toloma, Harayou.

Les Oromons apprirent par des esclaves de leur nation la défaite de l'empereur d'Ethiopie, Alexandre, par le Çomali Mohammed-Gragne, de

[illegible] trois fils de [illegible]

[illegible] dans la [illegible]

[illegible] 

[illegible] faire la [illegible] gens, s'installa [illegible] se fixa au pied [illegible] les empereurs [illegible] ses descen- [illegible] tribus Gallas [illegible]

[illegible] moins, sont [illegible]

[illegible] chef [illegible] descendants directs [illegible]

[illegible] dans [illegible]

[illegible] sur la caste [illegible] force, qui est [illegible]

[illegible] point à la [illegible] de cette coutume au [illegible]

6° *Ouatta*, mendiants et chasseurs d'hippopotames et autres amphibies, dont ils mangent la chair; en temps de guerre ils restent neutres et sont inviolables.

De même qu'en Europe les Gittanos, Gittanes, Bohémiens, les Ouatta, en Amarigna Ouitto, sont répandus dans toute l'Éthiopie, formant partout une caste à part, redoutée et méprisée;

7° *Kallou*, sorciers très redoutés;

8° *Toumtou*, forgerons et autres ouvriers qui font du bruit en travaillant; caste mépr sée;

9° *Faki*, corroyeurs et potiers, caste encore plus méprisée que celle des Toumtou.

Quel que soit la caste à laquelle ils appartiennent, les Gallas passent successivement par six rangs; à chacun de ces rangs sont attachés des privilèges, des droits, des devoirs particuliers; ces rangs, dans chacun desquels il faut passer huit années avant de pouvoir être admis dans les rang supérieurs, ont les noms de :

1° *Deballé*, destiné à représenter la première période de vie; ce rang n'a ni droit ni devoir;

2° *Foullé*, ce rang figuratif de l'adolescence n'impose aucun devoir et ne donne droit qu'à une indulgence souvent exagérée pour les fautes commises par ses membres;

3° *Kondalla*, premier rang auquel soit accordé quelques droits civils, car en certaines circonstances les Kondallas sont appelés à suppléer les membres du rang suivant;

4° *Guedôma*, les membres de ce rang ont le droit de gouverner leur maison particulière et sont chargés de faire exécuter les lois et jugements;

5° *Loubá*, n'ont que les droits du quatrième rang; seulement, au bout de quatre ans, les Loubas sont circoncis et initiés aux fonctions sacerdotales;

6° *Youba*. Le Youba est le chef de toute sa famille; il en est également le pontife; après huit années, le Youba cesse toute fonction active, fait partie du conseil des vieillards, dans lequel se recrutent les juges, et qui dirige la nation; les fils des Youba qui ont été huit ans dans ce rang, entrent, quel que soit leur âge, dans celui de Déballé.

Tous les huit ans, à époque fixe, ont lieu, chez les Gallas, des assemblées générales de la nation; ces assemblées et le lieu où elles se tiennent, vaste plaine avec quelques bouquets d'arbres, portent le nom de *Tchaffé*; elles durent toute une semaine; toutes les castes, à l'exception de celle de

Kallou, qui a des sabbats secrets, et celle des Djilla, qui, aux mêmes époques, mais en particulier, tient sa réunion, *Bokattá* (repos), assistent au Tchaffé.

Le jour de l'ouverture du Tchaffé, le grand Ayou se rend au lieu des séances, au milieu des membres de la nation ayant rang de Kondella, Guedomâ, Loub, Youba, des vieillards, chacun occupant la place qui lui appartient suivant son rang et sa caste, les membres de la caste Yabatha se distinguant des autres en ce qu'ils sont assis sur des pierres au lieu de l'être à plate terre.

Une fois la réunion formée et tout le monde assis, le grand Ayou prend trois pierres plates, les place l'une sur l'autre et dit en s'y asseyant :

*Voilà la loi;* et après une pause : *Gardez-vous;* il se lève ensuite et renverse les pierres en disant : *Il n'y a plus de loi,* et va se placer parmi les membres de sa caste, appartenant aux vieillards, dont il fait partie dorénavant.

Le grand Ayou dit, avant de renverer les pierres : *Gardez-vous,* car, d'après la loi Oromon, un crime commis pendant que les pierres restent renversées n'est point punissable, et ce moment est souvent choisi pour accomplir impunément les vengeances personnelles.

A ce moment, l'aîné de la famille aînée des Ayous, qui prend le rang de Youba, s'avance, et, remettant les pierres, dit en s'y asseyant :

*Je replace la loi.*

La première séance du Tchaffé est ainsi terminée; chaque Galla non Youba montant d'un rang, on se livre aux réjouissances.

Les Deballé, quel que soit leur âge, sautent, dansent et chantent comme des petits enfants.

Les Foullé, ridiculement accoutrés de peaux de singes, la tête et la figure barbouillées de terre, se livrent à toutes sortes de folies; on ne peut, d'après la loi, pendant les huit jours que durent le Tchaffé, punir un Foullé ni porter plainte contre lui, qu'il s'agisse même de crimes comme le vol ou le viol.

C'est le même jour que les Guedôma prennent le fouet de justice, emblême de leur fonction.

La deuxième séance du Tchaffé est remplie par la déclaration suivante du grand Ayou :

*On doit adorer Ouaka, honorer le ciel et la terre, son père et sa mère, le Kalatcheu, le Bouckou, le Tchachon, les montagnes, le lit des*

*torrents, les bosquets, le Borenticha, l'Atthetheu et les sources, les Ayanâ et les Djari.*

Après avoir entendu cette déclaration, chaque famille se réunit en particulier, et, entourant ses pontifes, se livre à des cérémonies religieuses, consistant en sacrifices et libations offerts à Ouaka (Dieu), Borenticha (démon), Atthetheu (génie de la terre), Ayanâ (bon génie), Djari (mauvais génie).

Avec la graisse et le sang des victimes offertes à Ouaka, les Youbâs officiants font une sorte d'onguent, et ceux qui ont assisté au sacrifice, c'est-à-dire les Kondalla, Guedôma, Loma, Youba et vieillards, se tracent avec cet onguent un demi-cercle sur le front entre les deux sourcils; de plus, ceux qui ont au moins le titre de Guedôma se mettent dans les cheveux, au sommet de la tête, un bouquet d'herbe verte; cette cérémonie, nommée *Gédôma,* est un signe de joie et de paix; on la renouvelle après chaque sacrifice, lorsqu'on se réconcilie avec un ennemi pour un événement heureux.

A la troisième séance du Tchaffé, le grand Ayou dit :

*Chacun est maître dans son enclos.*

Après cette déclaration, les vieillards font les réconciliations entre gens fâchés et règlent les affaires d'intérêts pendantes dans les familles.

A la quatrième séance du Tchaffé le grand Ayou dit :

*On doit le prix du sang au serpent et au chat*[1].
*Pour le meurtre d'un Ayou, il faut cent bœufs, un cheval, un esclave.*
*Pour le meurtre d'un Ildimô, il faut cent bœufs.*
*Pour le meurtre d'un Yabatah, il faut cent bœufs.*
*Pour le meurtre d'un Mallimah, il faut quatre-vingt bœufs.*
*Pour le meurtre d'un Djillah, il faut quatre-vingt bœufs.*
*Pour le meurtre d'un Ouatta, il faut soixante-dix bœufs.*
*Pour le meurtre d'un Kallou, il faut cent bœufs.*
*Pour le meurtre d'un Toumtou, il faut soixante bœufs.*
*Pour le meurtre d'un Faki, il faut soixante bœufs.*
*Pour le meurtre d'une femme ou d'un esclave, il faut cinquante bœufs.*

[1] Aucun des Oromons, par moi interrogés, n'a pu donner aucune explication relative à cette étrange déclaration; est-ce un emprunt fait aux croyances de l'ancienne Egypte ? Ces animaux sont-ils pris comme emblèmes de la perfidie et de la trahison? Figurent-ils les mauvais génies qui, d'après les croyances des Oromons, font commettre les mauvaises actions ? Je n'ai pu le savoir jusqu'à présent.

[illegible] les quatre jours que dure encore le [illegible], le grand Awou [illegible] [illegible]. l'une après l'autre, toutes les [illegible] des [illegible].

Les [illegible] n'ont que deux sortes de [illegible] [illegible] de leurs vêtements, nous [illegible] de la marque du [illegible] [illegible] pas d'[illegible] [illegible] l'étranger qui [illegible] dans l'[illegible] [illegible] d'un certain nombre de coups de fusil, s'il veut être [illegible] [illegible] être [illegible] s'il sort de la maison, car il ne pourrait peut-être [illegible].

Le [illegible] terminé, le grand Awou [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible] famille [illegible] la guerre à ses voisins. Le grand Awou se tient au milieu de la cour, sur la première [illegible] par trois fois :

Je veux la paix. Je veux la paix. Je veux la paix.

[illegible] les hommes valides, les guerriers, se réunissent. Ils élisent [illegible] (père de la guerre), sorte de [illegible] qui commandera le [illegible] que dureront les hostilités.

Divinités religieuses. — Les [illegible] rendent leur culte à une sorte de trinité, aux forces de la nature, aux bons et aux mauvais génies.

La trinité des [illegible] est composée :

A. — [illegible], Dieu, le Dieu des [illegible], le créateur et souverain Seigneur de toutes choses visibles et invisibles, le père qui demeure dans le ciel bleu.

B. — *[illegible]*, le démon, le diable, le génie du mal, mais aussi de la force, de la puissance, des combats.

C. — *[illegible]*, déesse, qui est le génie de la terre, de la fécondité, la femme déesse.

A cette trinité correspondent trois objets également sacrés : le *[illegible]*, le *[illegible]*, le *[illegible]*.

[illegible] les [illegible] a donné des [illegible] aux musulmans et aux chrétiens à nous [illegible] la graisse de vache et le [illegible] nous le [illegible] au moins nous ne nous disputons pas sur la foi. Le [illegible] se compose de petites [illegible] et [illegible] les

[illegible] au musée d'ethnographie du [illegible].

Ayous seuls ayant le rang de Youba peuvent l'avoir; ils le portent au col, et, revêtus de cet insigne, ils sont inviolables, même en pays ennemis.

*Borenticha* donne le Boukou à ceux qui sont revêtus du pouvoir; le Boukou est, suivant les tribus, en fer, cuivre, bois, ivoire, long de 15 à 30 centimètres; il a la grosseur du bras et la forme d'un priape; tout Ayou ayant été grand Ayou ou ayant un ancêtre grand Ayou a un Boukou chez lui et reçoit le nom de Abba Boukou. Le Boukou reste toujours enfermé dans l'intérieur des maisons; on l'invoque, on lui fait des onctions de beurre et d'hydromel; on l'orne de grains de métal et de verre.

Le Tchaffou a la forme et les dimensions de l'étole en usage dans les cérémonies du culte catholique; il est orné avec des coquillages et des grains de verre, gardé par l'*Abba Bourka* (père des sources), grand prêtre de l'Atthetheu : les femmes s'en revêtent lorsqu'elles remplissent quelques fonctions particulièrement protégées par la déesse, telle que d'aller traiter de la paix, chercher les enfants que l'on doit adopter ou la vierge qui doit être légitimement épousée.

Voici les principales cérémonies du culte patriarcal des Oromons :

A Ouaka, on immole, le jour, au sommet des montagnes et sur des autels formés de pierres non taillées, des victimes dont on mange ensuite la chair, et avec le sang et la graisse desquelles on se fait des marques, principalement sur le front; il faut être Youba pour pouvoir immoler les victimes offertes à Ouaka, à qui l'on adresse aussi des prières et que l'on invoque surtout en l'appelant le Père du Ciel bleu.

A Borenticha, la nuit, auprès des habitations, en dehors de l'enceinte, il suffit d'être Guedôma pour offrir des sacrifices à Borenticha. Les victimes sont surtout des boucs, dont on ne mange pas la chair. L'officiant a toujours, pendant la cérémonie, une épée nue à la main, parce que le diable, dont les attaques sont toujours à redouter, craint les armes blanches; telle était aussi l'opinion des adorateurs du diable en Europe au moyen-âge.

Ce sont surtout des femmes qui rendent le culte de l'Atthetheu ; elles font principalement en son honneur le *Marka*, cérémonie qui consiste à faire bouillir, en récitant des prières, de la farine mélangée avec du beurre; elles y trempent les verroteries qu'elles portent au col en honneur de la déesse; elles mangent ensuite la Marka[1]. Elles font aussi, en

[1] La Marka est en usage, même chez les chrétiens et musulmans Ethiopiens. Dernièrement, on a ressenti les secousses d'un tremblement de terre à Lit-Marafia et dans les environs; dans un grand nombre de maisons de paysans chrétiens ou musulmans, on a

l'honneur de l'Atthetheu, des libations dans les sources et au pied des arbres consacrés.

L'abba Bourka, déjà mentionné, et qui est toujours l'un des plus grands propriétaires terriens ayant rang de Youba de la nation, sacrifie chaque année une génisse blanche à l'Atthetheu ; il mange ensuite, avec les prêtresses de la déesse, la chair de la victime; c'est le seul sacrifice sanglant qui soit offert à l'Atthetheu.

Les Oromons rendent honneur aux forces de la nature en conservant, auprès de leurs habitations, des bosquets sacrés nommés *fatini;* là on laisse sans jamais y toucher, pousser en liberté tous les végétaux, en faisant des libations de bière, de lait, d'hydromel, au pied de certains arbres et dans les sources, en plaçant sur leurs bords, avant de passer les rivières, de l'herbe, et en en baisant l'eau, qu'ils prennent dans le creux de la main avant d'y mettre les pieds.

En l'honneur des Ayanâ (bons génies), les hommes portent autour des reins une chaîne en cuir nommée *gourda* (gardien du corps); ils portent également, ainsi que les femmes, des colliers en cuivre en l'honneur des Ayanâ.

Pour se préserver des Djari (mauvais génies), et des personnes qui, possédées par eux, ont le mauvais œil, on porte surtout aux parties malades des coquillages et des grains de verre. Du reste, tout ce que nous appelons ornements ou bijoux est, chez les Gallas, décorations, amulettes ou remèdes; c'est ainsi qu'un anneau de cuivre suspendu au col guérit les affections cutanées; une bague en écaille de tortue, passée à la deuxième phalange de l'index de la main droite, sera un remède réputé infaillible pour les maladies des voies urinaires, etc., etc.

Toutes ces croyances et superstitions sont maintenues intactes chez les Gallas par les Djila et les Mallima, dont un certain nombre se rendent chaque année en pèlerinage dans le Ouallabô, auprès de l'*Abba-Moudâ* (père de l'onction), qui les initie à tout, même à la pédérastie.

Avant son départ, le pèlerin réunit quelques objets en fer travaillé : aiguilles, faucilles, couteaux, qu'il doit offrir en cadeau à l'Alba-Mouda; il prend comme provision de la farine et du grain; tant que durera son voyage, il ne devra se nourrir que de galettes cuites sous la cendre; il quitte

fait la Marka; plusieurs, dénoncés pour ce fait, ont été punis par les autorités du Choa, qui, avec un zèle louable, s'efforcent de mettre un terme à ces ridicules superstitions.

ses pantalons, qu'il ne peut plus revêtir et portera sa toge, comme les femmes, nouée à mi-part à la ceinture et l'autre rejetée sur le dos, les pans tombant sur la poitrine ; le voyage dure un an, car, chaque fois qu'ils rencontrent une rivière, les pèlerins doivent coucher et passer la nuit sur la rive avant de la traverser; ils ont l'obligation de ne se coucher que sur le côté gauche, etc., etc.

Les pèlerins de Galane, qui se rendent au Ouellabô, traversent d'abord le pays nommé *Guagourthou* (riche en or); après une région peuplée par des Changalla (nègres), qui ont leurs habitations sur les arbres; ils ont ensuite à traverser un désert de trois à quatre jours de marche et arrivent au Ouallabô, dont les habitants, de pure race Oromon, sont tous pasteurs.

Ils restent plusieurs mois auprès de l'Abbâ-Moudâ, qui leur enseigne de vive voix, ainsi que faisaient les druides, tout ce qui a rapport aux origines, traditions, législation, culte des Oromons ; les Oromons appartenant aux castes qui ne font point le pèlerinage prétendent que, cette instruction terminée, le Djillah ou Mallimah est saisi et jeté par dessus une haie dans un enclos où se trouvent des esclaves changalla, pour ce nourris et entretenus; et tandis qu'il crie, d'un côté de la haie : *Où suis-je ? On entre dans mon corps ! on me fend, on me déchire !* de l'autre côté l'Abba-Mouda le bénit, disant : *Tu seras rassasié de jours, de prospérité, de grains, de troupeaux*[1]

Avant de quitter l'Abba-Moudâ, les pèlerins en reçoivent de la myrrhe, des grains nommés abaô et un bâton dans lequel est emmanchée la corne d'une antilope, de la *vache brune*, je crois.

Une fois rentrés chez eux, les pèlerins portent des vêtements de peaux, ne se coupent plus les cheveux, gardent les troupeaux, et reçoivent l'aumône ; bien qu'en butte, à cause de la cérémonie terminale de leur initiation, à de mordants quolibets de la part de leurs compatriotes, ils n'en sont pas moins généralement respectés et surtout redoutés.

Les pratiques des Kallou sont trop intimement liées aux croyances religieuses des Gallas pour ne point trouver place ici. Les Kallou ont, comme fonctions publiques, celles de battre le tambour à la guerre et les jours d'assemblée; ils prétendent, par des pratiques mystérieuses, se soumettre les

[1] Par une honorable exception pour des peuples guerriers et pasteurs, les Oromons et autres Ethiopiens non musulmans ont en horreur cette cérémonie.

esprits qui dirigent les éléments et pouvoir, à volonté, produire les orages, le vent, la pluie, le beau temps, jeter des sorts aux gens, les rendre malades, et les faire mourir, connaître les choses secrètes et prédire l'avenir. Pour la guérison des malades, qu'ils prétendent généralement possédés, ils ont le procédé très simple de rouer de coups le patient pour forcer l'esprit, qui doit se trouver gêné dans un corps aussi maltraité, à partir avec la maladie. Ils prétendent aussi avoir le secret de philtres et connaître des breuvages qui font découvrir les voleurs et les choses cachées.

Les Oromons de Galane ont reçu des femmes et enfants Amaras trouvés dans le pays, au moment de la conquête, la tradition de quelques fêtes chrétiennes, telles que Noël, l'Épiphanie, l'Ascension, l'Assomption, l'Invention de la Croix, etc., etc., et les noms de quelques saints : Marie, Abo, Michel, et ils font de tous des Ayanas.

5° Organisation familiale. — Les Gallas ont, sans la dépasser, atteint la phase de l'humanité où la famille est déjà tout, mais où la société n'est encore rien, ou presque rien ; ils sont encore pasteurs, et ce n'est que depuis quelques années seulement qu'ils commencent à cultiver le sol, cherchant ainsi à se donner un droit de propriété qui leur est contesté par les légistes éthiopiens[2].

Les hommes paraissent passer par quatre états successifs : 1° chasseur, 2° pasteur, 3° agriculteur, 4° industriel.

Le chasseur, n'ayant besoin de personne, trouvant tout à lui, l'individu est tout pour lui-même ; dans les autres, il ne voit que des concurrents ou des ennemis.

Le pasteur, lui, ne saurait vivre seul ; il ne peut garder et soigner seul ses troupeaux. Il lui faut le concours des siens ; rien ne l'attache au sol ; [illegible] il place toute sa sollicitude et son affection dans sa famille, composée aussi bien de ses femmes et de leurs enfants que de celles de ses serviteurs.

L'agriculteur, lui, au contraire, attaché [illegible] au sol, a besoin, pour sa propre sécurité, de l'assistance des voisins ; [illegible] de résistance se forme, ayant pour centre une région, et l'idée de patrie naît ainsi naturellement.

L'industriel, lui, n'a pas seulement besoin des siens, parents ou concitoyens, appelés à mettre en œuvre les produits du monde entier ; il se trouve solidaire de tous les hommes. C'est à ce moment seulement qu'apparaît l'idée de l'humanité en dehors de l'idée religieuse. — Il a fallu le XVIIIe siècle pour qu'en France un Fénelon pût dire :

« J'aime mieux ma famille que ma personne, ma patrie que ma famille, les hommes que ma patrie. »

Et un Molière :

« [illegible] »

D'après les légistes éthiopiens, la propriété s'acquiert par le défrichement du sol

Le mariage, incontestablement base et pierre angulaire de la famille, est fortement organisé chez les Gallas; ils peuvent bien avoir un nombre plus ou moins grand de concubines, mais ils ne sauraient avoir qu'une seule épouse légitime, qu'ils ne remplacent pas si elle meurt, car les Gallas ne peuvent se marier légitimement qu'à une femme, et une seule fois. Ils doivent épouser une vierge; chez ces peuples primitifs où le concubinage est accepté, il est très rare qu'une fille non vierge se présente comme telle. Généralement le mariage se fait du consentement des deux familles et des deux époux, mais il n'est point requis, le rapt étant admis.

Lorsque le mariage se fait avec le consentement des deux familles, des matrones, dont l'une est revêtue du Tchachou consacré à l'Atthetheu, vont chercher l'épouse, que ses compagnes conduisent à la maison conjugale en chantant des hymnes de circonstance, qu'elles accompagnent en frappant dans les mains; on fait des sacrifices et autres cérémonies religieuses, des aumônes, de grand repas, et le mariage est consacré.

Si la femme légitime meurt sans laisser de postérité mâle, le mari adoptera sur sa femme défunte un jeune garçon, le fils d'un parent généralement, qui devient son héritier et son fils aîné. Si la femme reste veuve sans avoir eu de fils de son mari, elle adoptera sur feu son époux un jeune garçon qui devient l'héritier et le fils aîné du défunt; après cela la femme est de droit la concubine du frère ou du plus proche parent de son mari, ainsi que cela a lieu chez presque tous les Semites non chrétiens, et que cela se pratiqua chez les Hébreux (Ruth et Booz).

La loi Oromone n'admet pas la recherche de la paternité, lorsqu'il s'agit de l'épouse légitime, et tous les enfants qu'elle peut avoir, son mari vivant, bien qu'éloignée de lui, sont de droit les enfants légitimes et héritiers de l'époux. Il est bien des cas où le divorce est admis, mais outre qu'ils sont très rares, il faut, pour pouvoir seulement le demander devant les juges, le consentement unanime des deux familles, non seulement des ascendants et collatéraux, mais aussi des neveux.

(toutes les langues de l'Ethiopie ont un mot, toujours le même, pour désigner le premier labour fait à la terre, ou la première blessure faite à un ennemi ou à un animal, ce qui entraîne le droit de propriété ; ce mot est en amarigna : *tlemâ*, et en oromon : *teumatê*), la conquête, l'achat, l'héritage, ou le don.

Les légistes éthiopiens disent : les Oromons ne sont point propriétaires du sol, ils n'en sont que les occupants; ils ne l'ont point conquis; ils s'y sont, sans résistance, établis en l'absence des légitimes propriétaires. P. S.

Naturellement, le droit d'aînesse est en pleine vigueur chez les Gallas; ils attachent une très grande importance à leur fils premier-né; non seulement ce fils hérite de presque tous les biens paternels (il n'y a que les enfants légitimes qui aient droit à l'héritage, ceux des concubines n'ont que ce qu'ils reçoivent du vivant de leurs parents), mais il sont aussi regardés. par leurs père et mère, et aussi par leurs frères et sœurs et autres parents, comme particulièrement bénis de Dieu.

7° Mœurs et Coutumes. — Un des usages les plus caractéristiques des Ethiopiens en général, et des Oromons en particulier, est de ne pas avoir de nom propre; à leur naissance, les parents donnent aux enfants le nom de la chose qui les préoccupe au moment de cet évènement, ou ce qu'ils désirent voir arriver à leur enfant qu'ils appelleront *argent*, *lumière*, *force*, *compensation*, etc., etc... Une fois dans l'âge viril, les hommes quittent ce nom pour prendre celui de leur cheval, précédé du mot *Abba* père; tantôt le cheval est simplement désigné par le nom de sa couleur, et le propriétaire se nommera père du noir, du blanc, de l'alezan, du gris, etc.; d'autres fois, les chevaux reçoivent un nom qui, surtout chez les chefs, est choisi avec soin, et devient un véritable programme. Ainsi le roi du Choa a donné à son cheval le nom de *Justicier*, et a pour nom de guerre *Père du Justicier*, etc., etc.

L'empereur Jean a nommé le sien *Dévastateur*, etc., etc. En pays Oromon, les Européens eux-mêmes reçoivent le nom de leurs chevaux. Le capitaine Cecchi n'y est, par exemple, connu que sous le nom d'*Abba-Gourache* (Père du Noir). D'après un usage particulier aux Oromons, ce nom chevaleresque se quitte lorsqu'on a un fils légitime et on le remplace par celui du fils légitime premier-né, précédé aussi du mot Père; les femmes prennent également le nom de leur fils premier-né, précédé alors du mot Mère.

Chez les Oromons, comme chez tous les Semites, on considère la femme comme un être inférieur à l'homme, et en toutes circonstances les femmes cèdent le pas aux hommes; en route, par exemple, les femmes s'arrêtent pour laisser passer les hommes; s'ils voyagent ensemble, elles marchent toujours les dernières; chez les Amaras, au contraire, les femmes précèdent. Ce sont les femmes, en pays Oromon, qui exécutent la plupart des travaux, même ceux de la terre, à l'exception des labours; elles ne cousent ni ne filent; les hommes seuls, en Ethiopie, cousent et lavent le linge, même celui des femmes.

Comme vêtement, les Oromons qui vivent au milieu des Amaras ont adopté leur costume, dont la pièce caractéristique est une toge en coton en tout semblable aux toges des anciens Romains ; les femmes portent un jupon en peau plus ou moins orné de coquillages et de perles ; elles ont en plus une sorte de camisole en étoffe de coton à manches courtes.

Hommes et femmes portent les cheveux demi-longs, qu'ils oignent de beurre ; les hommes se coiffent, en voyage, de chapeaux en paille tressée ayant la forme des *pétases* des anciens. Un Galla ne saurait marcher, ni même parler, sans avoir une lance ou un long bâton à la main ; s'il est cavalier, il porte en plus un fouet, et soulignera par de petits claquements son discours.

Presque tous les Gallas fument ; la pipe où ils brûlent leur tabac est un narguillé dont le récipient est une courge-bouteille ; le tabac dont ils se servent a la forme de tablettes et est fermenté ; le liquide qu'ils mettent dans le narguillé est de la bière forte, d'autant plus estimée qu'elle est plus ancienne ; aussi, chez ceux qui fument beaucoup, se produit-il de véritables hallucinations. Quoique l'empereur Jean et le roi Ménélik aient interdit le tabac[1] dans leurs Etats, les Gallas n'en continuent pas moins de fumer et les Amaras de priser en cachette.

Avec le tabac, les Oromons usent, comme excitants, d'infusions de café et ont, comme boissons fermentées, de l'hydromel et de la bière ; ils usent du lait sous toutes les formes, mais principalement à l'état de caillé et de beurre ; le dernier n'est pas seulement un aliment, mais aussi, pur et mélangé à des plantes aromatiques, un cosmétique dont il est fait un très grand usage. Les Oromons se couvrent les cheveux de beurre, se font des onctions sur tout le corps ; ils portent généralement à la ceinture un petit pot en corne ou en bois rempli de beurre pour ces onctions. La nourriture des Oromons consiste principalement en laitage, grains bouillis et grillés et viande ; comme tous les Africains, ils assaisonnent leurs mets avec du pi-

[1] Les théologiens éthiopiens disent que le tabac est une plante maudite semée par le diable dans les excréments d'Arius.

Un jour que j'avais eu l'honneur, à Ankobèr, d'être admis à la table du roi Ménélik II, Sa Majesté m'a raconté qu'elle avait fait interdire le tabac, parce qu'un nombre considérable de meurtriers et autres criminels, ayant prouvé qu'ils avaient agi sous l'influence du tabac, n'avaient pu être punis, la loi éthiopienne excusant les crimes commis par les hommes fous ou ivres ; en pareil cas, maintenant, s'ils ne sont pas punis pour leurs crimes, ils le sont pour avoir fait usage du tabac ; la peine est la confiscation de tous les biens du délinquant.

ment et ont l'usage des Ethiopiens de manger le *broundo*, viande crue; ils ne mangent point la culotte des bœufs et s'abstiennent aussi de manger des volailles.

Les habitations des Gallas de Galane consistent en huttes de forme ronde, plus ou moins grandes, avec des murs en pierres et des toits en chaume; ces huttes sont toujours partagées en plusieurs pièces, dans l'une desquelles se trouve le foyer, lieu sacré chez eux comme chez les anciens Romains.

Les ustensiles de ménage des Gallas de Galane (il y a des régions où tout est en bois ou en paille) consistent en poterie identique à celle des Amaras, en paniers de paille tressée, munis d'un couvercle et qui servent à contenir le lait, en plats de bois, en gobelets et en tasses de bois et en corne.

Les Gallas ont tous des meubles, consistant en tables basses et rondes en bois ou en vannerie, en escabeaux à trois pieds de forme ronde, en lits élevés; de plus, dans chaque maison, un siège à dossier et quelquefois à bras est réservé au chef de la famille; ce siège est un objet sacré, nul n'oserait s'y asseoir, et les enfants et serviteurs ont l'usage patriarcal de jurer par la chaise de leur père ou maître; les derniers jurent également par le lit de leur dame, épouse légitime du maître.

La principale richesse des Gallas consiste en troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres et d'ânes; ils ont aussi des chevaux; ainsi que je l'ai déjà dit, il n'y a que quelques années qu'ils commencent à cultiver le sol. Ils se servent pour labourer de la charrue bien connue des anciens Egyptiens, à laquelle ils attèlent des bœufs et quelquefois des ânes; en fait d'assolement, ils n'en connaissent point d'autre que de faire brûler des herbes mélangées avec des mottes de terre; ils ne cultivent que les céréales et le mil.

Le commerce, chez les Gallas, ne dépasse pas quelques transactions portant sur des objets de première nécessité : armes, vêtements, aliments; le commerce, à proprement parler, n'existe que chez les populations musulmanes ou chrétiennes.

Leur industrie se borne à la mise en œuvre des bois et des métaux; chez eux, comme partout en Afrique, les forgerons ont une habileté surprenante, si l'on veut bien tenir compte de l'insuffisance de leur outillage.

Chez tous les peuples, civilisés ou non, malheureusement, la guerre et les armes ont encore aujourd'hui une importance capitale; l'armement des Gallas se compose d'une ou deux lances, d'un bouclier rond en forme de mamelle, d'un coutelas à lame courbe, qu'ils portent, au moyen d'une cein-

ture, au flanc gauche (les Amaras portent le poignard ou l'épée à droite); ils ont aussi de longs bâtons, affilés des deux bouts, durcis au feu, qu'ils lançent à de très grandes distances; ils connaissent, sans s'en servir, l'arc et la fronde. Le guerrier galla est, avant tout, cavalier; le cheval qu'il recherche pour la guerre se rapproche beaucoup du cheval barbe : le harnais est composé d'une selle très légère; l'étrier, comme l'étrier bysantin, en usage chez tous les Ethiopiens et aussi chez les touareg du Sahara, est un simple anneau dans lequel on ne passe que l'orteil. Ils ornent le col de leurs chevaux de chaînettes et sonnailles et de testicules de béliers ou de boucs; ces derniers ornements sont destinés à préserver leurs montures du mauvais œil. La guerre, chez les Gallas, se borne à des entreprises de partisans, ayant pour but de surprendre l'ennemi et de le piller; ils ont, comme tous les Ethiopiens, la barbare coutume de l'évirilation[1]. La femme d'un homme évirilé est considérée comme veuve; si elle n'a pas de fils de son mari elle en adopte un sur lui, et même, s'il survit à sa blessure, ce qui arrive au moins cinquante fois sur cent, elle devient la concubine du frère ou du plus proche parent de l'évirilé; telle était aussi, je crois, la loi chez les Hébreux.

L'apiculture, chez eux, est développée; ils placent des ruches dans des paniers cylindriques au sommet des arbres, dans le voisinage des habitations; chaque année, après avoir enfumé la ruche, ils en retirent un certain nombre de gâteaux de miel en rayons; ils ne connaissent point le sexe du chef de la ruche et donnent aux reines d'abeilles le nom d'étalons d'abeilles. Le miel leur sert à confectionner l'hydromel; avec la cire ils font des torches qui, avec des lampes où ils brûlent de la graisse, sont les moyens qu'ils ont d'éclairer leurs maisons, généralement d'ailleurs éclairées par les seules lueurs du foyer.

De même qu'en Europe nous avons nos uniformes et nos décorations, les Gallas ont leurs costumes de guerre et leurs décorations, seulement, ils ne sont point décorés par leurs chefs : ils se décorent eux-mêmes; il n'y a ainsi ni passe-droit ni réclamation.

Une peau de chèvre, de mouton ou de léopard, de panthère noire ou de lion, jetée sur l'épaule gauche et attachée sur le sein droit, qu'elle laisse, aussi bien que l'épaule, à découvert, tel est le costume de guerre Galla. Les Amaras ont aussi, à la guerre, des manteaux en fourrure, mais découpés et ornés d'argent ou de vermeil.

[1] S. M. Ménéiik II a sévèrement interdit cet usage barbare et punit rigoureusement ceux de ses soldats qui sont surpris s'y livrant.

Le guerrier galla qui tue un ennemi à la guerre, ou un éléphant ou un [illegible] à la chasse, se place dans les cheveux, au sommet de la tête, une longue plume d'autruche, qu'il remplacera plus tard par un anneau en cuivre, en zinc ou en argent, suivant la caste, porté au poignet droit; autant d'anneaux, d'éléphants ou de lions tués, autant de bracelets au poignet droit. Les grands guerriers en ont jusqu'aux coudes. Ces anneaux n'ont pas, cependant, un centimètre de largeur.

Chez les [illegible], les étrangers seraient sans droits s'il n'y avait un usage [illegible] des [illegible], qui consiste à adopter l'hôte ou l'ami. Cette cérémonie, nommée en langue [illegible] et [illegible] vulgar [illegible], qui est une véritable adoption, consiste à faire sucer le pouce ou le sein de l'adoptant par l'adopté, qui devient ainsi partie intégrante de la famille et est regardé comme le véritable fils de celui qui l'a ainsi adopté.

Pour que ces notes aient effleuré les différents [illegible] qui peuvent entrer dans [illegible], il ne reste plus qu'à parler des morts. [illegible] leurs tombeaux [illegible] d'un mètre de hauteur et de largeur et d'un mètre [illegible] à un mètre quatre-vingts centimètres de longueur [illegible] sur les tombes des guerriers [illegible] le nombre d'ennemis ou d'éléphants et de lions qu'ils ont tués. Sur celle des hommes et aussi des femmes qui se sont distingués par leur prudence, la sagesse de leurs conseils, [illegible] est considéré comme une très grande marque d'honneur.

[illegible]

façon générale, cependant, on peut dire des Gallas de Galane qu'ils sont grands, élancés et de tempérament dit nervoso-sanguin ; enfin, chez eux, comme chez tous les Ethiopiens, le nombre des individus ayant des yeux châtains et bleus est considérable.

Bien des usages ici notés n'existeront plus dans quelques années. Depuis quelques années, les Gallas de Galane s'amarignanisent de jour en jour; ils se font ou on les fait chrétiens ici, musulmans plus loin [1]; ainsi, de toutes parts, aussi bien en Europe qu'en Afrique, les peuples se mêlent et changent.

Malkagnat Arebsa Galane, mai 1884.

[1] Il y a quelques mois, S. M. Ménélik a fait une expédition dans l'Arroussi; mon ami, le Dr R. Alfieri, médecin ordinaire de Sa Majesté, qui a fait campagne avec le roi, m'a raconté de nombreux faits qui prouvent que cette population est aujourd'hui contaminée d'islamisme; le docteur a rapporté de ce voyage divers manuscrits et imprimés en langue arabe, entre autres une de ces planchettes usitées dans les écoles arabes (il a bien voulu me la donner avec d'autres objets pour les collections que je recueille pour notre musée national d'ethnographie) et autres objets qui ne peuvent laisser aucun doute sur la propagande active faite chez ces populations par des missionnaires musulmans, venant de Zanzibar très probablement, car, parmi les imprimés arabes, il y en a plusieurs qui ont été édités dans l'Inde.

il prend le titre de Ras, fonde la ville de Debra-Beran, où il est assassiné par l'un de ses esclaves.

Sahala Selassié, fils du ras Ouesen Seged, avait dix-huit ans lorsqu'il monta sur le trône du Choa. Son règne fut long, trente-trois ans, de 1805 à 1839 (1812 à 1846) : on peut, à juste titre, ajouter prospère.

Sahala Selassié prit, à la demande du clergé et des notables de Gondar, le titre de Négous (roi) [1].

Prince libéral, intelligent, éclairé, ami du progrès, Sahala Selassié décrète la liberté de conscience dans ses États, protège le commerce et les arts, fait construire, par un architecte arménien, Gorguos, la ville d'Angolala, un moulin à farine, et par le voyageur français, Rochet d'Héricourt, un moulin à poudre.

Le Négous Sahala Selassié chercha à attirer les Européens dans ses États, fut en relations avec les frères Abbadie et reçut la visite de Dufey, de Rochet d'Héricourt, d'Haris, de Combes et de Tamisier. Ce roi signa, avec le gouvernement du roi Louis-Philippe, un traité de paix et d'amitié.

A la mort de Sahala Selassié, son fils Aiellé Malakot lui succéda. Le

[1] Les derniers empereurs d'Éthiopie ont été, comme le furent en France les rois fainéants par leurs maires du palais, complètement sous la dépendance du Ras de l'empire, lorsque cette charge, analogue à celle de notre connétable de l'ancienne monarchie, ou du grand vizir des Turcs, fut rendue héréditaire dans une famille du Bege-meder.

Du temps de Sahala Selassié, le Ras de l'empire était Ras Ali, qui, bien que chrétien, appartenant à une famille de musulmans, donnait à ces derniers toutes ses sympathies. On était à l'époque où l'Égypte, dans l'espoir de découvrir des placers, faisait explorer le haut Nil ; et les chrétiens Éthiopiens craignaient de voir leur pays livré par Ras Ali ou ses proches aux musulmans du Caire.

C'est à ce moment que les notables et le clergé de Gondar, pour empêcher le pouvoir de tomber complètement dans les mains des musulmans, voulurent qu'un prince de la race de David et héritier de Salomon eût, avec le titre de Négous (roi), un pouvoir légitime et fort qui, à un moment donné, pourrait s'étendre à toute l'Éthiopie ; et ils prièrent le chef du Choa, Ras Sahala Selassié, de prendre le titre de Négous. Sahala Selassié, séparé par le Oualo, alors musulman et indépendant, des États de Gondar, avait refusé de reconnaître le pouvoir de Ras Ali. Ayant des routes directes sur la mer : celles du Choa à Tadjourah, Zeilah, Berberah, il était complètement libre dans ses États et accepta le titre qui lui était offert.

A la même époque, le clergé et les notables de Gondar écrivaient des lettres, portées en Europe par M. Antoine d'Abbadie, je crois, demandant la protection de l'Europe chrétienne contre les musulmans.

A la suite de ces lettres, l'Angleterre envoya au Choa le capitaine Harris, et la France le voyageur Rochet d'Héricourt.

règne de ce prince fut court, de 1839 à 1847 (1846 à 1854), et malheureux. Ce prince, beau cavalier et vaillant soldat, mourut de la suite de ses blessures, en fuyant devant Théodoros [1], qui avait envahi ses États et brûlé Ankobèr, tandis que les Gallas Abitchou révoltés détruisaient la ville d'Angollala.

Théodoros nomma, à la mort du roi Aiellé Malakot, le troisième fils de Sahala Selassié, Haili, pour gouverner le Choa avec le titre de Mrdazmache.

Seyfou, le deuxième fils de Sahala Selassié, ne voulant se soumettre ni à son frère, ni à Théodoros, prend le titre de Négous du Choa et fait la conquête du Harar. Il rentrait en triomphateur au Choa lorsqu'il fut assassiné sur le mont Afakara, au milieu de son camp, en 1857 (1863).

A la mort de Seyfou, Théodoros, craignant de voir Haili se déclarer indépendant et prendre le titre de Négous, le déposséda et confia l'administration du Choa à un ancien esclave de Sahala Selassié, Atô Bezabh, auquel il donna le titre de *mslegné* (agent). Atô Bezabhe se déclare indépendant, est vaincu et mis à mort par le fils d'Aiellé Malakot, qui, échappé aux prisons de Théodoros, rentre au Choa où il se proclame roi sous le nom de Menelik II, en 1857 (1864). Depuis lors a recommencé pour le Choa une ère heureuse [2].

[1] Théodoros, l'empereur Théodoros, le vaincu de Magdala, n'était, en 1842, que le chef du petit territoire d'Andeba. Il s'était déclaré indépendant, et, en 1850, après avoir réuni sous son autorité toute l'Éthiopie chrétienne, il se faisait sacrer *Attié* (Empereur), *Negous Negust* (roi des rois) d'Éthiopie. L'influence musulmane était écrasée.

[2] M. Antoine d'Abbadie ayant à parler du Choa en 1868 dit : *il se reconstitue avec paix et bonheur*. On peut dire aujourd'hui : il est reconstitué. Les gens du pays comparent le règne actuel aux années les plus glorieuses d'Asefa Ouesen, aux années les plus prospères de Sahala Selassié.

---

# VISITE AU RAS DARGUÉ

## SALLALÉ, [illegible], ABAÏ, DEBRA-LIBANOS

---

*Vendredi*, 30 *mars* 1883. — Nous partons de *Debra-Berhan* (la montagne lumière, ainsi nommée à cause d'un monastère célèbre). Notre direction est l'ouest. S. M. Ménélik II, avec qui je dois voyager, est partie avant le jour. Le capitaine Pino, qui était avec moi à Debra-Berhan et qui se rend à Ankober chez Ras Govana, m'a également devancé.

A 8 h. 15, nous traversons le Berressa, affluent de l'Abaï (Nil Bleu).

Nous trouvons au gué, dans un décor pittoresque, la queue des équipages royaux, composés des porteurs d'hydromel et de bière, des marmitons et marmitonnes, et d'autres gens faisant plus de bruit qu'ils n'ont d'importance.

Nous sommes dans une vaste plaine marécageuse, dans laquelle se trouvent de nombreuses éminences, sur lesquelles sont placées les habitations occupées par les grands de la cour lorsque le roi réside lui-même à Debra-Berhan.

A 9 h. 30, nous traversons [illegible] Kousso. Nous avons sur notre gauche le [illegible] de S. E. l'Azzage Ouold Georgis, notre gracieux et sympathique hôte du [illegible] novembre dernier ; sur notre droite nous avons la résidence de Ras Govana, à la hauteur de laquelle j'atteins le capitaine Pino. Nous cheminons botte à botte pendant quelques minutes.

A 9 h. 50, étant arrivés au point où la route d'[illegible] fait bifurcation, nous nous arrêtons un moment pour causer.

A 10 h. 40, nous nous disons au revoir.

A 10 h. 55, nous traversons la rivière de Tchatcha, affluent de l'Abaï, profondément encaissée et dont les petits filets d'eau coulent sur des quartiers de roc.

A 11 heures, nous traversons de nouveau le Tchatcha, dont le cours est très tourmenté ; ensuite, trois ou quatre cents mètres plus bas, la rivière [illegible] ; et nous entrons dans [illegible] petits plateaux qui sont [illegible] entre les grands plateaux que nous venons de quitter et la région de vallées [illegible]

Éthiopie le nom générique de Kollah. Nous prenons comme direction de notre route l'est-est-sud.

Sur notre droite se trouve l'église vénérée, lieu de nombreux pèlerinages, dédiée à saint Circosis.

Nous entrons dans une plaine à grandes ondulations. Elle est très cultivée, toutes les éminences en sont occupées par des habitations.

A 11 h. 45', nous nous arrêtons à une résidence de Ras Gobana, nommée *Sokoro,* mot oromon qui est le nom du chardon arborescent. Le roi s'ÿ est arrêté.

Ato Sinki, l'un des huissiers de S. M. Ménélik, me loge avec le docteur Alfieri, médecin ordinaire du roi, dans de grandes maisons situées au pied de la butte où est bâtie la résidence du Ras.

A une heure de l'après-midi, nous sommes admis à la table du roi. Naturellement le déjeûner est maigre. Parmi plusieurs des bonnes choses que l'on nous sert à table, j'ai conservé le souvenir d'excellentes galettes faites avec de la farine de pois chiches.

Mêlée aux pages, aux courtisans et aux gentilshommes de service, se trouve, tout à côté de l'alga royal, une vieille toute édentée qui cause familièrement avec S. M. Ménélik II. L'entretien de cette vieille paraît avoir pour le roi un intérêt tout particulier. Cette femme a été l'une des cuisinières du roi et de son oncle Ras Dargué, pendant leur captivité chez l'empereur Théodoros.

En rentrant avec le docteur, nous remarquons des roches stratifiées en long et des chardons arborescents qui ont donné leur nom au pays. Plusieurs doivent avoir une hauteur de six à huit mètres, des troncs de quinze à vingt centimètres de diamètre, des fleurs et des fruits sont souvent plus gros que la tête d'un enfant nouveau-né.

*Samedi,* 31 *mars.* — Nous partons à 6 h. 30'. La route est ouest-ouest-nord, au milieu d'un plateau de terre noire, labouré et cultivé en céréales, blé principalement. Nous trouvons dans les sillons des grêlons de la grosseur du poing tombés pendant la nuit.

A 7 heures, nous atteignons le plateau d'Aman. Une haie de mendiants accroupis des deux côtés de la route et invoquant Dieu et les Saints, sont un indice certain que le roi ne doit plus être bien éloigné. En effet, à 8 heures, au moment où nous passons du plateau d'Aman sur celui de Djirou, nous rejoignons le roi. Après avoir mis pied à terre avec le docteur

pour saluer le souverain, qui nous demande gracieusement des nouvelles de notre santé; nous [illegible] nos mules et nous nous mêlons aux courtisans de l'escorte.

[illegible] est un plateau rocheux, exceptionnellement sonore, qui, à cause de la nature des pierres et des nombreuses cavités du sous-sol, a un son métallique sous le sabot de nos mules.

A 9 heures, nous traversons le grand village de Ouarri. La population, en habits de fête, vient saluer le roi. Sur la droite d'Ouarri et dans les Kollah se trouveraient des gisements de cuivre, qui auraient été visités par l'ingénieur [illegible].

Je ne suis point né pour être courtisan, décidément. Bien qu'à une place d'honneur dans l'escorte royale, cela ne me va pas. J'aime mieux mon indépendance. Je me retire discrètement en arrière pour marcher loin des honneurs et plus tranquille.

A 10 h. 15, nous tournons à l'est-est-nord. Nous traversons le village de Karsa et nous côtoyons la lisière des Kollah Ouogeda dont nous ne sommes séparés que par un précipice d'une grande profondeur.

A 10 h. 45, nous arrivons au village de Dabech, résidence d'un parent du roi, chez qui S. M. nous emmène tous déjeûner. Devant le manoir se trouvent des meules de paille qui disparaissent en un clin d'œil, au milieu des cris et des clameurs de nos domestiques et des gens du roi, qui l'émiettent botte à botte pour porter la pâture aux montures.

Nous sommes admis à la table du roi. Pendant le déjeûner, on raconte divers détails sur les mœurs des habitants des Kollah du voisinage. Bien qu'amaras (chrétiens), ils ont les mœurs les plus sauvages. Tous les samedis ils se rendent par petites bandes sur les bords d'un torrent nommé Missensah, qui coule au pied d'une de leurs montagnes appelée Tcha-tcha. Là ils cherchent mutuellement à se surprendre, se dressent des guet-apens et des embûches, et ceux qui sont assez favorisés du sort pour en tuer d'autres se mettent dans les cheveux une plume blanche qu'ils remplaceront plus tard par un anneau de cuivre ou d'argent porté au poignet droit. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ces gens vivent en paix le reste de la semaine.

A 1 heure, nous nous remettons en route à l'ouest-ouest-nord. Nous traversons le grand village de Sata-sost, où se trouvent mêlés à des plantes grasses arborescentes de nombreux acacias.

A 3 h. 30', nous arrivons au village de Djirou, où l'on s'arrête pour la nuit. Pendant la nuit il tombe une forte pluie mêlée de grêle.

*Dimanche, 1er avril.* — Repos suivant l'usage éthiopien.

*Lundi, 2 avril.* — Nous nous mettons en route à l'est-est-nord, à travers un plateau couvert de cultures.

A 6 heures, notre route étant nord, nous avons sur notre droite le plateau sur lequel nous nous trouvons, le Djour, qui finit brusquement à pic et est bordé de précipices béants dont la profondeur peut être évaluée à 800 ou 1 000 mètres.

A 6 h. 15', je descends de ma mule et, m'asseyant sur un quartier de roche, je laisse passer le premier flot de la foule des courtisans qui descendent le lacet qui sert de chemin, se pressent à la suite du roi qui, même, a mis pied à terre.

Le pays qui se déroule à mes pieds est chaotique. L'aspect de la pierre, avec ses formes colossales et fantastiques, fixe seul le regard. Tout ce qui se meut disparaît et l'œil s'arrête sur les capricieux contours des pierres, qui rappellent les formes animales et végétales qu'il retrouve partout, même dans les nuages.

A 6 h. 30', prenant mon courage à deux mains, c'est bien le cas de le dire, je m'engage au milieu de l'étroit sentier où se bousculent, dans un désordre, pittoresque peut-être, mais dangereux certainement pour un Européen chaussé, car il y a de nombreux passages de pierres glissantes. On est à chaque instant violemment poussé par des soldats qui traînent leurs montures par le licol et bondissent comme des chamois, de roc en roc, sur les bas-côtés de la route. La frayeur naïve de mon petit cuisinier Mama vient faire diversion à tous ces ennuis.

A 6 h. 40', notre direction est sud. Je remonte à mulet. Nous avons à droite une muraille de roches striées en long ; à gauche, l'abîme tapissé de cultures au milieu desquelles serpente la rivière Djama, qui a, me dit-on, ses sources à Gouassa, près de Moufarouâ (où nous étions le 10 octobre 1883, à 3 h. 50' après midi). Les principaux affluents du Djama sont la Béressa et le Tcha-tcha. La Djama fait sa jonction avec l'Abaï au bas du mont Darra. La forme générale du pays est celle d'une immense cuve.

A 7 h. 30', tournant à l'ouest, nous sommes dans le lit d'un torrent sans eau, encombré d'énormes quartiers de rocs. Nous le traversons et nous passons dans une région sablonneuse qui doit être souvent inondée.

A 7 h. 45', nous arrivons au lit de la Djama, large ici d'environ

soixante mètres ; les eaux, au gué où nous traversons la rivière, ont une hauteur moyenne de cinquante centimètres ; leur cours est torrentueux et leur couleur terreuse.

Nous remontons le lit d'un torrent qui s'est creusé dans le roc une rigole longue de deux cents mètres et large de quinze. A la tête du torrent nous trouvons un peu d'eau et nous nous y arrêtons un quart d'heure.

A 11 h. 15′, nous arrivons au village d'Aradi (en amarigna : le col, le défilé), où nous trouvons Ras Dargué, venu pour recevoir son neveu le roi Ménélik. Aradi est un petit village situé entre les monts-forts de Daubâ et Kollache, situés dans la province de Marabieti, qui dépend du gouvernement du Ras.

Vers une heure après midi, le roi nous fait appeler, le docteur et moi. Nous trouvons S. M. avec le Ras, son oncle, en petit comité seulement. Le roi me dit en riant, en me faisant présenter un paquet lié dans un mouchoir : « Voyons si vous connaissez ce qu'il y a là-dedans ? y en a-t-il dans votre pays ? »

Je défais le mouchoir et suis heureusement surpris en voyant rouler sur le tapis, qui me sert de siège, de belles pêches aux couleurs veloutées. J'en saisis une et j'y mors avec une avidité qui nous fait tous rire. Elle était excellente. On m'apprend que ces fruits, ainsi que les raisins, ne sont plus aujourd'hui cultivés que par les moines, dans les jardins de leurs monastères.

Nous parlons ensuite des fruits de l'Europe et de l'agriculture en général, à laquelle Ménélik II attache la plus grande importance et qu'il développe chaque jour de plus en plus dans ses États, cet intelligent souverain étant de ceux qui savent bien qu'*agriculture et pâturage sont les deux mamelles qui nourrissent les nations.*

Sur les deux heures, nous sommes appelés, le docteur et moi, à l'honneur d'assister au repas que le Ras offre au roi. A l'issue de ce repas, S. M. veut bien me recommander à son oncle et lui dire qu'Elle désire que je visite en détail tous les monts-forts (ce qui est une très grande faveur), l'Abaï, Djarso et Debra Libanos.

En sortant de table, nous allons avec le docteur visiter les environs. Je ramasse des cailloux et quelques instants avant le coucher du soleil il se met à tomber une forte pluie qui dure une partie de la nuit.

*Mardi 3 avril.* — Désireux de prendre congé du roi avant son départ

pour Aureillo, je suis debout à trois heures du matin, et à trois heures trois quarts je suis admis à présenter mes hommages au roi, qui part à quatre heures, accompagné du docteur à qui je fais aussi mes adieux.

Hier, le Ras m'a donné un ***balderaba*** (ce mot, qui a la signification de patron, s'applique à un homme attaché au service personnel d'un grand, et que ce grand donne à un étranger pour l'accompagner et le faire reconnaître comme son protégé).

A 6 h. 30′, nous nous mettons en route. Nous débutons par gravir une pente ardue, et à 7 h. 15′, nous arrivons à un col par lequel nous pénétrons dans un autre cirque aux pentes abruptes et presque en murailles, où le sentier en lacet disparaît au milieu des herbes et des arbustes qui tapissent les pentes. Une sorte de cap ou d'éperon rocheux, dont les deux côtés sont taillés à pic, nous fait arriver, par une pente raide, à la porte du mont-fort de Kollache. Pendant que l'on parlemente pour nous la faire ouvrir, j'examine le sol et je trouve plusieurs mollusques, tous malheureusement en très mauvais état. La porte du fort est établie dans un couloir creusé dans le roc, auquel on accède par une étroite languette de roche; à gauche, le mont-fort est formé par des assises de pierres en forme de gradins taillées à pic. Une muraille en pierre sèche est construite devant la porte.

La cassure des roches affecte la forme de la pointe de diamant. Nous traversons un couloir de roches et nous trouvons, sur une éminence, la maison du gouverneur de Kollache, où nous arrivons 8 h. 30′, et où nous mettons pied à terre.

Son Altesse Ras Dargué nous a devancé chez le gouverneur, et après lui avoir présenté mes hommages, je vais, accompagné d'un guide donné par le gouverneur, me promener pendant deux heures pour visiter le mont-fort, sur lequel se trouvent des habitations et des cultures. Kollache est de tous côté inaccessible, car dans les rares endroits où il ne l'était pas naturellement, il l'a été rendu artificiellement. Sur ce mont, se trouve une quantité considérable de singes cynocéphales, à crinière de lion et de très grande taille. L'un se lève debout, à côté de moi, il peut avoir 1m50 à 1m60 de hauteur. A l'ouest de Kollache se trouve le pays de Médah.

*Mercredi 4 avril.*— A 6 h. 15′, nous nous mettons en route au sud-est.

A 7 h. 15′, tournant au sud-sud-est, nous partons de Kollache.

A 8 heures, nous dirigeant au sud, nous sommes dans un col, entre

deux monts-forts : là se tient un marché hebdomadaire. Nous traversons le col dans le sens de la longueur et nous nous mettons à gravir les pentes de l'autre mont-fort, celui de Kora (altière). Arrivé à mi-côte, nous trouvons une première porte. On nous la refuse. Mon Balderaba discute avec les gardiens du fort et ceux-ci demandent des ordres à Tamò, où le gouverneur de Kora s'est rendu pour saluer le Ras. Je relève, au nord-ouest, le mont Oromo, au sud-ouest, le mont-fort de Tamò, séparé à l'ouest par un col sur lequel est bâtie une maison de Kora. Les gardiens nous crient que nous pouvons arriver et nous grimpons. Quel autre mot employer, en effet. A partir du col, Kora est composé de deux cônes superposés l'un à l'autre, dont les parois sont en murailles que l'on ne peut guère escalader qu'en s'aidant des pieds et des mains.

La porte franchie, nous avons à traverser une petite esplanade circulaire, couverte de gazon et d'oliviers, où se trouvent quelques maisons. Nous grimpons ensuite sur le deuxième cône, dont le sommet est occupé par un cimetière et une église dédiée à Marie.

Un vieux prêtre, à mine rébarbative, vient nous recevoir. Il me regarde avec curiosité et dédain. C'est en grognant qu'il m'introduit dans son jardin ou mieux, son cimetière, qui est planté de magnifiques oliviers, sous lesquels reposent de nombreuses générations. Ce cimetière se trouvant sur un sommet lavé par les eaux pluviales voit, chaque année, une portion de sa terre emportée. Un grand nombre de squelettes ont été ainsi mis à nu et leurs os gisent épars sur le sol.

Belle occasion pour me venger du vieux prêtre ! Je fais demander en sa présence, au balderaba du Ras qui m'accompagne, si nous sommes en pays chrétien. Demande qui amène naturellement un « pourquoi ? » dont le « parce que » est : qu'en pays chrétien j'avais toujours vu les morts honorés. Le prêtre rougit sous sa peau noire et nous mène à l'église dédiée à Marie. Le mur extérieur en est couvert de rayons comme un magasin de nouveautés; dans chaque rayon se trouve empaqueté, dans une toile de coton, un squelette soigneusement étiqueté : ce sont les corps des morts dont les parents n'ont point perdu le souvenir.

On nous fait voir ensuite les tombeaux d'Ato Oldou et d'Ato Djen, ancien chefs du Mariaveli. Le premier fit sa soumission à Asefà Ouesen et le second donna sa fille Bezâbeche, qui était son unique héritière, en mariage à Sahala Selassié, grand père du roi actuel du Choa.

Du pas de la porte de l'église Mariem, on a vue sur tout le Kollah de Mariavetti, qui est couvert de cultures et d'habitations.

A 11 heures, nous quittons Kora, et à 1 heure, nous dirigeant au sud-est, nous nous trouvons au milieu de la fourche dont les sommets sont représentés par Kora et Tâmo. Nous commençons à gravir la pente qui mène à Tâmo.

A 1 h. 30′, nous pénétrons dans le fort par une échelle de pierre. A droite se trouve l'église de Saint-Georges. Il y a ensuite une étroite languette de rocher taillée à droite et à gauche, qu'il faut traverser, puis on pénètre, par une porte, dans un couloir de cinq mètres de largeur sur deux cents mètres de longueur.

A 2 heures, nous arrivons à la résidence du Ras, que nous trouvons occupé à faire piler des herbes pour empoisonner une rivière où il veut aller pêcher.

Le mont-fort de Tâmo est très étendu. Il y a des villages, des cultures, des eaux vives. C'est un lieu de refuge incomparable où une population peut trouver un abri des plus sûrs. Il y a aussi sur ce mont-fort un certain nombre d'églises, dont une dédiée à Abo, est très vénérée. Ce nom d'Abo est revenu trop souvent sous ma plume, ce saint occupe une place trop importante dans la vie religieuse des Éthiopiens actuels pour que je ne donne pas sur lui quelques détails empruntés à sa légende, telle qu'elle est connue au Choa.

Abo est né dans une ville du Nord, nommée Nehisa, le jour de Noël, à minuit, le même jour que le Sauveur du monde Notre Seigneur Jésus-Christ. Son père et sa mère appartenaient aux plus grandes familles du pays des Francs. Le nom de son père était Semeon, celui de sa mère Ecclesia. En sortant de l'utérus maternel il se jeta par terre, la baisa et dit : « Gloire à Dieu ! je suis sorti des ténèbres ! » Il reste un moment agenouillé, en prière, est baptisé, se lève et part sans avoir même pris une fois le sein de sa mère.

Abo, en quittant la maison paternelle, se rendit à Jérusalem et de là en Éthiopie, où il se fit ermite, d'abord sur le mont Zequalâ et ensuite à Meder-Kbd, dans le pays des Gouragués.

L'empereur Lâlibelâ, fils de l'empereur Zôn, chassé, par son frère Harebeie, du trône d'Éthiopie, s'était réfugié à Jérusalem.

En l'an 1200 du Christ, Abo va à Jérusalem, en ramène Lâlibelâ et le réintègre sur le trône d'Éthiopie. C'est à cette époque que les Amaras,

qui habitaient la Judée, vinrent en Éthiopie avec Abo et l'empereur. Ils s'établirent à Saïnt, dans le Oualô. Abo retourna dans son ermitage de Zequalâ, qu'il ne quittait que pour aller à Meder-Kbd.

Toute la création était soumise à Abo, comme à Adam avant le péché. En voyage, ses montures étaient un lion ou un léopard. Il conversait avec les oiseaux du ciel, les plantes des forêts, les poissons, les animaux, les éléments, les anges et Dieu lui-même. Jamais il ne mangea et jamais il ne but. Il avait pour tout vêtement une ceinture faite en poil de crinière de lion. Sa barbe et ses cheveux lui couvraient tout le corps. Il faisait de nombreux miracles, guérissait les malades et ressuscitait les morts. De son vivant, il était le patron d'un nombre considérable d'Éthiopiens, pour lesquels il ne cessait de prier et de faire pénitence.

Une des plus célèbres pénitences d'Abo est celle qu'il s'imposa pour délivrer le Gôdjam des *boudâ* (gens possédés des esprits immondes) qui l'infestaient. Abo se mit en prière la tête en bas et les pieds en haut; il resta dans cette position pendant sept années, implorant vainement le Seigneur. Il change alors de posture, se tient debout, les bras en croix, en prière, sans mouvement, pendant sept autres années. Dieu veut alors éprouver la constance de son serviteur et envoie un vautour qui lui arrache un œil. Abo ne se plaint ni ne bouge. Dieu, vaincu par la résignation du pénitent, pardonne au Gôdjam qu'il délivre des boudâ.

Cinq cents ans se sont écoulés depuis la naissance d'Abo, Dieu a décidé sa mort, et comme il ne cache rien à son serviteur, il lui dit :

— Abo, il faut mourir.

Abo répond :

— Seigneur, je n'ai rien fait de mal ; je ne suis pas resté un seul jour chez ma mère ; je n'ai ni mangé ni bu ; je ne suis pas demeuré un seul instant sans vous servir ; je n'ai porté tort à aucune de vos créatures ; je n'ai commis aucun péché depuis mon baptême ; je ne dois pas mourir.

— Jérémie est mort, Pierre est mort, Georges est mort : Toi, Abo, tu ne mourrais pas ?

— Seigneur, Jérémie a dit : « Il ne faut point que l'homme meure de faim, il faut qu'il meure par la guerre. » Jean a mangé des sauterelles et du miel sauvage. Pierre vous a renié. Georges, ayant faim, prit un pain à une religieuse et le mangea. Moi je n'ai rien fait de tout cela. Eux sont morts, c'est justice, ils avaient péché ; mais moi, qu'ai-je fait ? Je ne dois pas mourir ; que la création me juge.

Dieu qui ne refusa jamais rien à Abo, consentit, et toute la création douée de vie, les plantes, les animaux, les anges, sont mandés à Zequalâ pour juger Abo.

Les plantes disent : Abo est le seul homme qui ne nous ait jamais touché, ni mangé nos fruits ; il ne doit pas mourir.

Les animaux : Abo est le seul homme qui ne nous fit jamais aucun mal ; il ne doit pas mourir.

Les anges : Abo n'est-il point comme nous ? nous ne mourrons pas, il ne doit pas mourir.

Dieu courroucé reprit : Je suis bien mort, moi ! il faut qu'Abo meure.

Vous, Seigneur, dit Abo, vous aviez assumé les péchés de tous les hommes, vous êtes mort pour le salut du monde ; mais moi, pour qui dois-je mourir ?

Dieu radouci par la réponse du saint, dit alors :

Abo tu mourras, mais à tous ceux pour qui tu as prié ; à tous ceux qui à cause de toi ont prié, jeûné, fait pénitence, donné l'aumône aux pauvres et aux églises, toutes leurs fautes sont pardonnées, et non seulement à eux, mais aussi à leurs serviteurs, même à ceux qui coupaient leur bois et portaient leur eau, ainsi qu'à tous les hommes qui se sont assis dans leurs maisons, et à tous ceux qui, passant devant ces maisons, en ont aperçu la fumée, à tous je pardonne, promets le paradis, ainsi qu'à leurs descendants jusqu'à la quinzième génération.

Abo, ravi des promesses de Dieu, dit : Oui, oui, Seigneur, je meurs ! Il ouvre la main gauche, présente le bout du pouce et rend l'âme.

Les anges qui ont assisté à la mort d'Abo prennent son corps, le transportent à Jérusalem, où ils l'enterrent dans le propre tombeau de Notre Seigneur Jésus-Christ, du Sauveur du monde.

Abo est actuellement le patron vénéré de toute l'Éthiopie, où l'on chôme, en son honneur, le cinquième jour de chaque mois. De plus, il y a chaque année, au mois *megabit* (mars), une octave en son honneur. Elle commence le 5 du mois. Les deux montagnes où résida Abo, Zequala et Meder-Kbd, où se trouvent actuellement deux monastères célèbres et de nombreux ermites vivant dans des grottes, sont le but de pèlerinages où l'on vient en foule de tous les points de l'Éthiopie. Les pèlerins appartiennent à toutes les classes de la société : les rois et les empereurs font au moins une fois dans leur vie le pèlerinage d'Abo.

*Jeudi, 5 avril.* — A 7 h. 30′, nous nous mettons en route au sud-est par une brume tellement épaisse que l'on ne distingue pas les objets à vingt pas.

A 8 h. 05′ nous franchissons une première enceinte; quatre cents mètres plus loin nous trouvons encore une muraille fermée par une porte; nous nous trouvons ensuite sur une place nommée Lédata, où se trouve un arbre solitaire, de toute beauté, et l'église de Mariem.

A 8 h. 30, nous passons devant la porte de Zôma.

A 8 h. 45′, nous dirigeant au nord, nous sortons de Tâmo et nous nous engageons sur une étroite corniche taillée. La région est des plus délicieuses comme beauté et gracieuseté de paysage. La muraille de roches que nous avons à droite est ornée de plantes grimpantes et nous surplombons la belle vallée de Koffana, où des eaux vives coulent au milieu de belles cultures

On me parle d'un monastère très ancien qui serait sur les flancs de la montagne, et je retourne sur mes pas.

Avec une peine excessive nous escaladons un roc abrupte dont les pentes, ou mieux, les pans sont littéralement tapissés de plantes et d'arbustes, au milieu desquels se trouvent aussi de grands arbres. Nous arrivons, non sans peine, à une petite esplanade complantée de beaux arbres, animée par des eaux vives et au bord desquelles se trouvent disséminées des cellules de moines et une chapelle dédiée à Marie.

Les moines ont abandonné leurs cellules pour s'installer dans la plaine, autour de la belle église d'Emmanuel, et nous ne trouvons ici qu'une vieille diaconesse occupée à moudre la farine destinée aux pains de la communion.

Nous remarquons, dans les flancs d'une roche surplombant l'église, de nombreuses cavernes : ce sont probablement d'anciennes habitations de Troglodytes dans lesquelles, en cas de guerre, se retirent les habitants des vallées.

Nous redescendons de l'église de Mariem, et à midi nous sommes dans la vallée de Koffana, au centre de laquelle est construite, sur un tertre, la belle église d'Emmanuel; après un instant de repos sous les beaux arbres de l'église, nous nous remettons en route.

A midi 10′, nous traversons la rivière de Koffana, qui a donné son nom au pays, et à 2 heures, nous arrivons au village de Zomaï où nous trouvons le Ras.

*Vendredi, 6 avril.* — Il a plu toute la nuit et il pleut toute la journée. Je passe cette journée chez le Ras, au milieu de sa famille et de ses familiers.

Ras Dargué, qui porte le titre de *Ras Mokonen* (tête, chef des grands seigneurs), est le quatrième fils de Sahala-Selassié., Il est né l'an 1825 de notre ère. Il est donc actuellement âgé de cinquante-huit ans. Il est de haute taille. Sa peau a la couleur de l'ambre, sa barbe et ses cheveux sont blancs. Sa tête est belle. Toute sa personne a grand air, malgré beaucoup de simplicité dans le geste et le vêtement. J'ai vu fréquemment le Ras pendant mon séjour au Choa et j'ai appris à l'aimer et à le respecter.

Ras Dargué a avec lui sa femme à laquelle il est uni, depuis trente-cinq ans, par les liens indissolubles du mariage religieux. Elle lui a donné quatre enfants, deux fils et deux filles; l'une d'elles est ici.

Le Ras est un fin causeur; il a beaucoup vu et aime bien à se rappeler. Il me parle de Rochet d'Hericourt, sur les genoux de qui il a joué pendant son enfance, ainsi que des autres Européens qui ont visité les États de son père. Il me raconte diverses anecdotes de sa captivité chez Théodoros, etc.

A côté du Ras se trouve son aumônier, ecclésiastique à mine refrognée, qui profite d'un moment où la conversation est générale pour me demander pourquoi les Européens mangent du cochon [1].

A quoi je réponds :

— Parce qu'ils sont chrétiens.

Mon interrogateur sourit en remuant la tête.

— Mon père, lui dis-je, n'est-il pas dit dans les Saintes Écritures que saint Pierre eut une vision dans laquelle il lui fut ordonné de manger de tous les animaux de la terre et des eaux.

L'abbé changea la conversation en me demandant le nombre des livres de notre bible.

Ainsi se passe, en causant et devisant, cette journée du vendredi.

*Samedi, 7 avril.* — A une heure, nous nous mettons en route au sud-sud-ouest. Sur notre gauche nous avons la montagne et à droite des plateaux cultivés qui s'étagent les uns au-dessus des autres; la culture et la végétation spontanée nous indiquent que nous sommes ici dans la région de la Ouïna daga.

[1] Avec l'usage de la circoncision, les Ethiopiens ont conservé, de leurs anciennes habitudes juives, celle de s'abstenir des viandes que les Hébreux considéraient comme impures.

A 2 h. 15′ nous traversons le torrent de Damou et nous entrons dans les Kollah d'Enauhari.

A 2 h. 45′ nous nous arrêtons au village de Gàran où sont logés le Ras et sa suite.

*Dimanche, 8 avril.* — A 6 h. 30′, nous partons au sud-sud-ouest pour la pêche avec le Ras, sa suite et presque tout le village.

Nous atteignons un rocher en forme de promontoire, nous le descendons et nous arrivons dans de petites vallées inhabitées, au sol blanchâtre, avec quelques pierres au milieu des terres. La végétation spontanée est composée d'acacias et de buissons épineux. Les plantes cultivées sont le coton, la canne à sucre, les mils et piments.

A 8 h. 13′, nous nous arrêtons au bord de la rivière Djama ou Addabaï. Le lit occupé par cette rivière, à l'époque des hautes eaux, doit avoir une largeur de 600 à 800 mètres et atteindre une très grande profondeur; actuellement, les eaux sont basses et le lit de la rivière occupé par les eaux varie de 60 à 100 mètres. Les eaux coulent sur un fond de cailloux qui ont en moyenne la grosseur du poing.

Sur les rives de la rivière se trouvent des sycomores et des plantes à soie.

Nous trouvons le Ras assis sous un sycomore. Il est occupé à dicter des lettres à ses secrétaires, tout en écoutant les réclamations que font à ses juges un homme et une femme contre un prêtre, au sujet de quelque lopin de terre. L'homme est un lourdaud, le prêtre un beau parleur, qui cherche l'effet, ce que voyant la femme, qui paraît une fine luronne, écarte d'un geste son mari et prend la parole en s'adressant directement au Ras. Elle se démêle si adroitement, répond avec tant d'à propos aux questions du tribunal, riposte si habilement aux filandreuses défenses de son adversaire, qu'elle obtient, séance tenante, un jugement favorable. Le courrier expédié et les plaideurs ouïs, le Ras se rend avec les juges à la pêche. Le spectacle est unique.

Un millier de personnes, hommes, femmes et enfants, sont à l'eau, les uns armés de sabres pour frapper les poissons, déjà engourdis par le suc des plantes que l'on a répandu dans les eaux, les autres avec des linges en guise de filets les ramassent; une fois pris, les poissons sont ouverts et vidés et ensuite exposés sur la grève pour être séchés au soleil.

Tout en suivant les opérations de cette pêche, nous traversons la ri-

vière et nous allons nous asseoir sous un large sycomore. Pendant le déjeûner on me raconte que les bergers du pays utilisent la sève du sycomore pour en enduire les petites guérites portatives en vannerie dont ils se servent pendant la saison des pluies et qui, une fois recouvertes de cet enduit, sont imperméables à l'eau.

De ce côté-ci de la rivière on a fait une prise d'eau et, au moyen de nombreux canaux, on irrigue une surface assez considérable de champs.

A 4 heures nous nous remettons en route au sud. A gauche nous avons un rocher remarquable avec deux pitons on forme de tours : c'est Morrat, lieu où le torrent de Bar-Senâ, dont nous traversons le lit à sec, prend sa source.

Nous sommes dans une région ravinée par de nombreux lits de torrents à sec, couverts de rochers décharnés et d'épines.

A 6 h. 30', nous arrivons au grand village de Derako, province d'Ansarro, qui s'étage au sommet d'une colline et où nous nous arrêtons. Le costume des femmes est le même que celui des femmes d'Obock ; elles sont cependant vêtues en blanc au lieu de l'être en bleu, comme à Obock. Les femmes de Derako ont de gros bijoux en cuivre, notamment des anneaux aux poignets et aux chevilles.

*Lundi*, 9 *avril*. — Le Ras a des affaires qui le retiennent ici et je puis à loisir étudier les nombreux lépreux qui le suivent, vivant de ses aumônes, car Ras Dargué est un prince très généreux.

Ces lépreux sont au nombre de deux ou trois cents, hommes, femmes, enfants. Ces derniers sont très beaux, paraissent sains et très gentils. La lèpre est héréditaire et ne paraît pas contagieuse, car les lépreux errent partout librement et tout le monde devrait être infecté.

Les lépreux du Choa vivent par bandes, suivent les grands seigneurs ou parcourent le pays. Ce sont des noctambules, passant la journée retirés dans quelques lieux écartés. Ils viennent sur le minuit dans les villages, chantant en chœur, avec goût : ils ont de belles voix. Dans la matinée, ils vont d'habitation en habitation mendier ; on n'ose guère leur refuser, car ils blasonnent la nuit suivante les maisons où ils ont été éconduits la veille.

Une des injures que les lépreux ont le plus souvent à la bouche est celle de : « J'irai me coucher sur ton lit. » Cela paraîtrait indiquer qu'ils considèrent la lèpre comme contagieuse.

*Mardi*, 10 *avril*. — J'apprens qu'il y a près d'ici deux villages : l'un, Morrat, au nord-est, et l'autre, Zalla, à l'ouest, exclusivement habités par des ouvriers forgerons, formant une population à part. J'exprime mes regrets de ne pas l'avoir su hier, je serais allé les visiter. On me dit que j'aurai aussi aujourd'hui à voir des villages d'ouvriers.

Nous partons à 8 heures à l'est-nord-ouest. A 8 h. 15', nous sommes sur un plateau pierreux, cultivé en céréales, où paissent, dans des herbes, des troupeaux de bœufs. Sur ce plateau se trouve aussi quelques arbustes verts, des acacias et des oliviers sauvages.

A gauche nous avons le mont Anssaro. Il forme des murailles de roches qui s'étagent en gradins.

A 8 h. 45', Oulà, village perché sur une crête, est à notre gauche; à droite se trouvent des habitations sur plateau cultivé.

A 9 heures, marchant au sud-ouest, nous atteignons un plateau où se trouvent des cultures et le grand village d'Adi-Samba, qui est habité par des ouvriers. Je prends prétexte d'achats à faire et je m'arrête.

Ce qui me frappe tout d'abord, c'est la pureté du type juif des habitants; ils en ont la physionomie, les allures et l'accent particulier.

Dans la première maison où nous entrons, on fabrique des arçons de selle. Nous allons aussi successivement chez des forgerons, des orfèvres, chez un spéculateur qui achète du coton filé aux femmes et le fait tisser chez lui, pour revendre ensuite les étoffes. Je désire acheter un collier de mulet en cuivre. On m'en apporte plusieurs chez lui ; il m'en fait acheter un pas trop cher et d'un curieux travail. Il est composé d'une large chaîne plate, à chaque anneau de laquelle est attaché un losange de cuivre de deux centimètres de côté et orné d'un dessin repoussé au centre.

A 10 heures, nous quittons Adi-Samba et nous nous dirigeons à l'ouest-ouest-sud. A droite de notre route se trouve un précipice surplombant une vallée au fond de laquelle coule, en sens opposé à notre route, la Karsa, rivière qui a, de l'autre côté de la vallée, de nombreux affluents.

A 10 h. 15', lorsque nous faisons boire nos mules dans le creux d'un rocher, nous avons, sur la rive opposée, le grand village d'Iddino.

Un quart d'heure après, nous arrivons au village de Beddé-Vetchié, où nous devons loger. Le Ras n'est pas encore arrivé. En l'attendant, je vais déjeûner sous les beaux oliviers de Bedda-Baji. Un vieux moine, vêtu de peaux, vient nous saluer; un autre, tout près de nous, ourdit une pièce, les pieds d'un lit lui servant d'ourdissoir.

*Mercredi,* 11 *avril.* — Nous partons à 6 h. 15′, au nord, et à 6 h. 43′ nous arrivons à l'église d'Emmanuel et à de nombreuses habitations, sur petit plateau bien cultivé.

A 7 heures, marchant au sud-sud-ouest, nous traversons un deuxième plateau cultivé, comme le premier, en céréales.

A 7 h. 15′, nous prenons au sud-ouest et nous arrivons sur un troisième plateau, cultivé en coton, canne à sucre, mil, piments.

A 8 heures, nous arrivons sur les bords de la rivière Zegahaoudem. Le lit en est de sable mélangé de cailloux et de gravier; il peut avoir une largeur moyenne de 500 mètres ; d'après les traces laissées sur les berges à pic et d'où doivent tomber de nombreux torrents actuellement à sec, les eaux doivent atteindre une hauteur de 20 mètres. Pour le moment, il y a seulement, dans la Zegahaoudem, quelques filets qui coulent tantôt à découvert, tantot sous le sable. Sur la rive opposée, il y a de l'eau courante sur une largeur de 20 mètres environ. Les eaux ont, à l'endroit où nous les passons, un mètre de hauteur, mais il y a des endroits très profonds et très poissonneux.

Le Ras et ses gens restent pour pêcher. Nous faisons boire nos mules et nous nous engageons dans le lit d'un torrent à sec, qui est bordé, à droite et à gauche, par des roches taillées en muraille.

A 9 heures, nous traversons un défilé. Nous avons à gauche le village d'Adisghié ; tout en haut de la montagne se trouvent de grands arbres et une église dédiée à Anna-Mariem. Un moine que nous trouvons en chemin nous dit qu'Anna-Mariem fut saccagée par Mohamed Gragne et n'a jamais été relevée.

Après le défilé, une vallée s'ouvre à notre droite ; nous faisons route à l'ouest et nous continuons à gravir la montagne de gauche, sur laquelle est l'église d'Anna-Mariem.

A 9 h. 30′, nous prenons au sud. Nous avons sur notre droite une grande église dédiée à saint Georges, et entourée de beaucoup d'habitations et de cultures.

A 10 h. 45′ nous arrivons à Fitché. Sur un vaste plateau tout vert, gracieusement mamelonné, s'étend la ville du Ras. Le centre en est occupé par une butte couronnée de beaux arbres, au centre desquels a été construit une église dédiée à saint Georges.

A 11 heures, à côté de l'église, le thermomètre marque + 18°2. Il est à remarquer que, dans les Kollahs, nous avions ce matin, à 6 heures, +

15°2 et à 8 heures, + 23°0. Le manoir du Ras est au nord-nord-est. La direction générale du plateau de Fitché est ouest-nord-ouest. Outre l'habitation du Ras, qui occupe le sommet d'une vaste butte, se trouvent disséminées, par ilots, les maisons des fusiliers du Ras, les membres de sa famille et de ses clients.

Le soir, sur les cinq heures, le ras rentre. Il est fort triste et ramène avec lui le cadavre d'un de ses fusiliers qui s'est noyé en pêchant.

Je me présente chez le Ras, qui me reçoit avec son aménité accoutumée. La mort de son serviteur l'a affligé très sérieusement. Tous ces hommes, me dit-il, sont mes enfants.

Le Ras me demande ensuite des explications sur le baromètre et le thermomètre et il comprend très bien l'usage de ces deux instruments. La boussole lui est aussi connue. Il me parle à ce sujet de la manière éthiopienne de diviser l'horizon. Ils supposent l'univers comme une maison carrée et donnent aux quatre points cardinaux les noms des quatre angles du monde. Ils supposent cette maison percée de quatre fenêtres et donnent le nom de fenêtre aux points intermédiaires. Enfin, entre chaque fenêtre et les angles, ils placent un point qu'ils appellent le voleur. Ils ont ainsi divisé en seize parties le cercle de l'horizon.

*Jeudi*, 12 *avril*. — Le matin je vais prendre congé du Ras et à 7 h. je me mets en route au sud-ouest pour l'Abaï. Au plateau gazonné de Fitché succède un plateau pierreux, sans arbres, où l'on ne voit que peu de cultures.

A 7 h. 30', marchant à l'ouest-ouest-nord, nous arrivons à la rivière de Laga-Koutcha, qui coule au milieu du plateau entre des rives gazonnées et des buttes en forme de ballon gazonnées, disséminées à droite et à gauche. Devant nous s'étendent des pâturages et le village de Temano.

A 7 h. 45', nous dirigeant au sud-sud-ouest, nous touchons au village de Boffichà, entouré de cultures et de pâturages.

A 8 heures, nous traversons la rivière de Boffichà, ainsi nommée du village, et nous entrons dans le pays de Goullalé. La région tout entière serait souvent désignée sous le nom de la Montagne de Gara-Mascara, que nous venons de laisser à gauche. Le plateau de Goullalé est gazonné. Au sommet de buttes sont construites des habitations et tout autour se trouvent des cultures.

A 8 h. 15', nous arrivons à Ambisso. C'est ici que le Ras tient ses

chevaux. Nous sommes actuellement dans le pays de Garà. Notre balderaba nous laisse sur la route et va aux écuries du Ras changer sa mule contre un cheval. Il revient accompagné de trois Godjamais, prisonniers de guerre, qui rentrent chez eux. Ces gens, avec l'urbanité qui est un des traits caractéristiques du Godjam, viennent me saluer et me disent que, puisque je visite l'Ethiopie, je ne saurais rentrer chez moi sans avoir vu leur pays, pays où les étrangers sont toujours les bien venus.

La région devient accidentée. Des eaux vives sourdent de toutes parts dans le gazon, au milieu de beaux arbres : oliviers, acacias, sycomores, arbustes.

A 9 h. 45′, notre route étant au sud-ouest, nous passons auprès du village de Kellitcha, où se trouve le manoir de la fille aînée du Ras. Ce village est heureusement situé et a de belles cultures, bien irriguées.

A 10 heures, le pays devient de plus en plus boisé. Sur notre droite s'ouvre une vallée et à gauche nous avons des montagnes. Le pays que nous traversons paraît très habité. Outre de belles cultures, il y a une très grande quantité d'animaux au pâturage. D'ici l'on voit le Chebet-Gondja et autres monts du Godjam.

A midi, nous arrivons au village de Nagâou, résidence du gouverneur de l'Idabou, où nous venons d'entrer. Ce chef veut me retenir pour la nuit. Je le remercie et me remets en route.

A midi et demie, nous sommes dans une vaste plaine très cultivée; partout il y a de beaux arbres par bouquets, surtout une espèce particulière d'acacia nommé *garbi*. Nous sommes dans le pays de Gollé, soumis depuis six ou sept ans seulement. La conquête de ce pays est principalement due au Fittorari Layé. La population du Gollé est en grande partie de race Oromone.

Devant nous, sur la droite, nous avons un rocher remarquable; on dirait une tour et un pan de muraille d'un château moyen-âge. La ville de Tchalanko, où nous nous rendons, est sur la gauche de ce rocher, dont elle est séparée par un torrent.

Sur la droite du rocher, et séparé par deux torrents, se trouve Dara, plateau rocheux inaccessible, au sommet duquel se trouvent des bois, des eaux, des cultures et de nombreux villages. C'est à la pointe du Dara que la Djama ou Addabaï fait sa jonction avec l'Abaï (Nil bleu) et que les eaux du Choa se mêlent à celles du Godjam.

Jusqu'à ces derniers temps, le Dara formait un Etat indépendant. Il

appartenait à Djaz Assanno, qui avait su résister aux empereurs Théodoros et Jean, aux rois du Choa et du Godjam, et qui fut réduit, il y a quelques années, par Ras Dargué, après un siège de huit mois. Depuis, le Dara forme une province du Choa et est administré par Djas Desta, fils aîné de Ras Dargué.

A 1 heure, nous sommes dans la plaine d'Abôlté, où l'on voit de nombreuses habitations disséminées dans des cultures.

A 2 heures, nous traversons la rivière d'Alàtou. La largeur du lit est de quarante à cinquante mètres; le cours est très rapide, la hauteur des eaux, au gué, est de cinquante centimètres.

Après l'Alàtou, on trouve le grand village d'Af-en-Daro, où nous remarquons de splendides arbres, des garbi.

A 2 h. 30', des enfants juchés dans les branches d'un bouquet de sycomores, pour en cueillir les fruits, une sorte de figue, nous saluent et rient joyeusement en nous montrant leurs dents blanches. Nous nous croisons avec des femmes et des jeunes filles chargées de bois et nous nous engageons dans la montagne, laissant sur notre droite une vallée pierreuse, dont le milieu est occupé par le torrent de Gaddé. C'est de l'autre côté de cette vallée, et devant nous, que se trouve le rocher remarquable signalé plus haût.

Après avoir traversé un plateau pierreux et sauvage, nous arrivons, à 4 h. 30', à la ville Tchalanko, située dans une plaine bien cultivée.

Le Fittorari, qui préside avec sa femme un repas qu'il donne à ses clients, me fait appeler et, sans me donner le temps de me débotter, me met à la place d'honneur du festin. Fittorari Layé nous reçoit avec cette grâce et cette aménité qui caractérise le grand seigneur éthiopien.

*Vendredi,* 13 *avril.*—Journée passée chez le Fittorari Layé. Il a chez lui deux moines éthiopiens, du couvent de Jérusalem, venus au Choa pour quêter. Ils me parlent de la Terre-Sainte et surtout d'une *ouizero* (grande dame noble) française qui, fixée en Palestine, y ferait de grandes choses.

*Samedi,* 14 *avril.* — Nous nous mettons en route à 8 h. 30', à l'ouest; bientôt nous tournons au sud-sud-ouest et nous montons, par un sentier abrupte, au milieu de roches, jusqu'à 9 h. 15'. A ce moment nous atteignons le sommet d'un plateau terreux, à grandes ondulations, sur lequel on m'oblige à attendre l'escorte que le Fittorari Layé a voulu me donner,

malgré toutes mes protestations. Cette escorte est forte de plus de quarante fusiliers montés sur des mules, accompagnés de leurs servants d'armes à pied. Le chef a en plus un écuyer qui lui conduit en main un beau destrier qui piaffe sous son harnais d'argent.

Nous nous remettons en route. Je dois remercier Layé de sa bonne intention, mais il peut se vanter de m'avoir ainsi sérieusement contrarié.

A 9 h. 25', nous traversons le torrent d'Elasso et nous passons du pays de ce nom dans celui de Djarso. Admirable plaine, bien arrosée, belles cultures et beaux pâturages, villages et habitations disséminés dans les arbres, grande quantité de bestiaux. A l'extrémité ouest de la plaine se trouve l'église de Gouattioné, sur une butte couverte d'arbres, où nous arrivons à 11 h. 13'. Je descends de mulet pour visiter l'église, ce que je ne puis faire qu'extérieurement, car un vieux prêtre à turban fantastique vient nous en défendre l'entrée et nous dit insolemment : « La prison et la communion, ne les voit pas qui veut. »

Nous laissons ce fanatique et nous allons nous promener sous les beaux arbres de l'église, puis, à dix minutes de là, nous reposer dans une maison située auprès du marché.

Vers une heure je veux sortir et aller me promener au marché. C'est l'un des plus importants de la région, car ici les marchands de Djema et autres pays du Sud se rencontrent avec ceux du Godjam et du Choa. L'escorte s'est considérablement accrue. C'est entouré, non plus de quarante soldats, mais bien de deux cents fusils, que je me rends, en maugréant contre Layé, au lieu où se tiennent les marchands.

Ceux-ci, effrayés à la vue d'une telle troupe armée, craignent un pillage et commencent à déguerpir. J'avais dit que je désirais acheter un bouclier du Godjam. Les gens de l'escorte courent après les marchands de boucliers et me les ramènent au nombre de cinq. J'achète deux boucliers. Après avoir fait interroger ces gens, j'apprends que les opinions sont divisés sur mon compte : les uns disent que je suis l'*Abboun*, et les autres, dame, j'ai tant de fusils autour de moi, un très grand personnage assurément, mais pouvant peut-être confondre la propriété des autres avec la mienne et dans le doute on s'est enfui [1].

[1] Voici les renseignements commerciaux que j'ai pu recueillir à Djarso. Les marchandises d'Europe, des Indes et d'Egypte y sont apportées par les marchands du Godjam ; l'ivoire et le musc par les gens de Dema. Les gens du Choa y amènent des animaux,

Voyant cela, je donne l'ordre de partir sans plus tarder pour l'Abaï. Nous nous mettons en route à 2 h. 30', au nord. Nous repassons devant l'église de Gouattioné et à 3 heures, surplombant le Kollah dans lequel nous allons descendre, j'aperçois l'Abaï qui coule resserré entre deux murailles de rocs.

La couleur des terres est rouge sang-de-bœuf, les roches sont grises.

A 3 h. 30', nous avons sur la gauche le village de Négadé. Il nous faut franchir un pli de rocher et nous nous trouvons devant l'ermitage de Ouatchà-Mikaël. Un vieux prêtre, qui est sur le seuil, nous salue. Nous nous trouvons engagé dans des descentes impossibles. Enfin, à 4 heures, nous nous arrêtons dans une prairie qu'une butte sépare des maisons où nous devons aller coucher ce soir, où nous arrivons à 4 h. 55', après nous être reposé une grande demi-heure dans la prairie.

Nous sommes reçus dans le manoir d'un Abbagase[1], beau vieillard qui vient nous recevoir. Cette résidence dépend du village de Gouradjik, qui est à l'orient du manoir.

La maison où l'on nous loge est très propre et bien tenue. Je suis intrigué par un certain nombre d'objets enfumés qui ont la forme de saucissons mal ficelés. J'examine : ce sont des membres virils, des trophées ! C'est la première et la seule fois que j'en ai vu au Choa. Ménélik faisant tout pour abolir la barbare coutume de l'éviration, il est peu de maisons dans ses États qui n'ait caché ou détruit ces trophées.

Tandis que les habitants des plateaux sont surtout de race Oromone, la population du Kollah est exclusivement Amara. Ces gens des Kollahs, aussi bien ceux du Godjam que ceux du Choa, auraient des habitudes invétérées de brigandage et de pillage, et feraient, les uns chez les autres, de fréquentes excursions.

Brigands ou non, ceux d'aujourd'hui nous font le meilleur accueil.

*Dimanche*, 15 *avril*. — A 6 heures, nous nous mettons en route à l'est-sud-est; nous avons des tombes sur notre gauche, au milieu de pierres amoncelées.

A 7 heures 15', nous arrivons au torrent de Tirro. Le lit, qui forme

des bœufs principalement. Les bœufs gras valent de 2 thalari 1/2 à 3 thalari. Actuellement, le change du thaler est de 1 thaler pour 10 amoulés.

[1] L'Abbagase, comme le marquis en Europe, est le gouverneur d'une frontière qui est une marche.

une rigole au milieu des roches, serait le seul passage donnant accès de l'Abaï au Gouradjit. On a creusé dans le roc qui borde la rive droite du torrent, et à une dizaine de mètres de hauteur, un sentier qui est barré par une herse mobile se rejoignant à une muraille et formant une ligne de défense.

A 8 h. 15', nous arrivons au bord de l'Abaï (Nil bleu). Nous sommes venus en descendant des chemins impossibles, dans lesquels j'ai dû me laisser le plus souvent glisser sur les mains et le fond de ma culotte, de moleskine heureusement.

Le fleuve est certainement imposant. Il coule sur une largeur de deux cents mètres entre deux hautes murailles de roches rouges, de cinquante à soixante mètres de hauteur, et dans les interstices desquelles, aussi bien sur la rive du Godjam que sur celle du Choa, poussent des acacias au tronc tordu et au feuillage grillé. Où un peu de terre végétale l'a permis, se voient de rares et malingres sycomores,

L'Abaï mérite peu aujourd'hui le nom de Nil bleu, car la couleur de ses eaux est jaune. Leur cours est ici est-ouest.

Nous trouvons, sur les bords du fleuve, une centaine de gens du Godjam venus hier au marché de Djarso et se disposant à rentrer chez eux avec leurs acquisitions, qui consistent principalement en bouvillons et jeunes mulets. La hauteur des eaux au gué ne dépasse pas les aisselles d'un homme de taille moyenne; les femmes et les enfants perdent pied et traversent le fleuve en appuyant leurs mains sur les épaules d'un homme.

Un voyageur économiste, comme j'ai toujours tâché de l'être en Afrique, où depuis longtemps déjà je cherche à ouvrir des routes, créer des relations entre nos possessions et l'intérieur du continent, ne saurait se trouver sur les bords de l'Abaï sans songer au projet des Portugais de détourner ce fleuve dans l'Aouache, projet qui aurait pour conséquence directe de réunir à l'intérieur de l'Afrique, par un grand fleuve, notre possession d'Obock.

Il est certain que si l'on parvenait à détourner dans l'Aouache un volume d'eau aussi considérable que doit être celui de l'Abaï aux hautes eaux; ces eaux, jointes à celles de l'Aouache, se créerait par leur propre force, quels que soient les obstacles qui s'y opposent, une route vers la mer.

L'histoire a conservé le souvenir de plusieurs projets de détournement de l'Abaï dans la mer Rouge. Le plus connu des Européens est celui des Portugais; mais avant eux un empereur Ethiopien, Attié Laliballa, avait eu la même pensée; il en aurait même commencé l'exécution. En faisant en-

treprendre des travaux, son but était de détourner dans le bassin de l'Aouache les affluents de l'Abaï. — Bruce parle de ce projet.

A 9 heures nous quittons les bords de l'Abaï et nous nous remettons en route pour Djarso; nous passons la nuit dans le village de Nentchio, qui se trouve dans la plaine de Djarso et est habité par des marchands musulmans.

*Lundi,* 16 *avril.* — A 7 heures, nous nous mettons en route à l'ouest-nord-ouest, mais pour peu de temps, car à 7 h. 10′ nous nous arrêtons au village de Coutou où l'on m'avait dit que je trouverais à acheter des cornes de rhinocéros. On cherche vainement le détenteur desdites cornes et nous repartons, à 7 h. 30′, au sud-sud-est.

Nous sommes sur un plateau de terre noire, très bien cultivé en céréales. Ce plateau est à grandes ondulations et n'a pas d'arbres. Les habitants se servent pour leur chauffage et la cuisson des aliments, de bouse de bœuf desséchée.

Nous passons à 8 h. 30′ devant le village d'Etcho, au sud-sud-ouest, et à 9 h. 15′, devant le village de Nilki au sud-sud-est. Ce village est sur une butte et paraît occuper le milieu du plateau.

A 11 heures, pour faire reposer nos montures et déjeuner, nous nous arrêtons dans une belle prairie où pâturent une quantité considérable de bœufs, de chevaux et de mules.

A une heure, nous nous remettons en route au sud-est. Le plateau est gazonné, uni, sans une pierre ni un arbre. Devant nous se trouve une vallée plate qui sépare le village de Kési de celui de Kouillou. Les deux sont sur des tertres. La vallée entre les villages a nom Oulà-Oumo.

A 2 h. 15', nous arrivons au village de Kési. Nous allons visiter une église dans les environs et en rentrant nous trouvons Ras Dargué qui vient d'arriver avec le Fittorari Layé.

*Mardi,* 17 *avril,* — Le matin nous prenons congé du Ras, qui doit passer quelques jours ici. Il me fait donner un cheval, un mulet nain et un grand sabre recourbé.

A 10 heures, nous nous mettons en route au sud-sud-est. Nous avons sur notre droite la plaine et le village de Tekabora.

Une fois que l'on a descendu la butte sur laquelle est construite Kési, ce qui demande dix minutes, on entre dans une région accidentée, cou-

verte de gazon, d'oliviers et d'acacias. On a, sur la gauche, la pointe rocheuse d'Ada-Gui.

A 11 heures, marchant à l'est, par le plateau tantôt pierreux, tantôt gazonné d'Alidiro, nous arrivons dans la plaine de Déguemé, dans laquelle se trouve un très grand nombre d'habitations et de beaux labours séparée en deux parties par une petite rivière.

A midi, après un arrêt d'un quart d'heure, nous nous remettons en route à l'est. Nous gravissons une côte et nous arrivons au plateau d'Ambisso.

A une heure, nous sommes au point culminant du plateau, d'où nous dominons Fitché, que nous atteignons à 2 h, 45'.

En l'absenee du Ras, je suis hospitalisé au nom de la Ouizero Dargué. Elle me fait appeler sur les cinq heures. Elle me reçoit ayant à ses côtés la sœur du Ras et de nombreuses suivantes. Quelques écuyers sont assis le long des murs de la pièce. Au milieu de la salle est accroupi sur une natte un personnage grotesque revêtu d'un costume ecclésiastique, dont les épaules sont couvertes d'une longue pèlerine découpée dans de la peau tannée. Toute sa personne, grasse à lard, paraît un vrai modèle de Sancho : visage bouffi de graisse, petit nez en vrille, large bouche sensuelle et petits yeux que la graisse parait lui empêcher d'ouvrir.

On me prévient que c'est le fou ou le bouffon de ces dames et de ne pas me fâcher s'il m'adresse la parole.

En effet, quand on eût échangé des compliments et que l'on m'eut fait apporter de l'hydromel et des gâteaux, le bouffon me regarda et me dit :

« L'habit ne fait pas le moine, et si je suis habillé comme les ana-
» chorètes mangeurs de racines et buveurs d'eau, voyez ma face : ce n'est
» pas une figure de jeûneur.

» On me fait jeuner, cependant, car si j'avais continué à manger mon
» soûl, je ne pourrais plus ouvrir les yeux. »

Tout le monde se met à rire et le bouffon riant plus que tout le monde dit :

« Je suis fol, je bois bien, je mange bien et je me moque du reste. »

Puis il imite des pétarades et le bruit de la fusillade, en frappant avec son bras sa main qu'il tient sous son aisselle.

Il reprend ensuite :

« J'aimerais beaucoup les femmes, si leur cul était moins vaste ; oui,

» leur cul est trop grand, si grand que si vous le permettez j'y mettrais » toute ma tête avant il faudra bien me boucher le nez au moins, et, sans » mensonge, je verrais que dans le cul des femmes se trouve le mal du » monde. »

Tout le monde, grandes dames et suivantes, rient à se tordre.

Et le bouffon, mimant la pétarade et la fusillade, répète gaiement :

« Je suis fini, je bois bien, je mange bien et je me moque du reste. »

*Mercredi 18 avril.* — La princesse, sœur du Ras, grande et belle vieille de soixante à soixante-dix ans, qui sait que je dois partir ce matin, car j'ai pris congé d'elle hier au soir chez la Ouizero, vient dès huit heures du matin m'apporter à déjeuner. Elle est accompagnée de deux gentilles caméristes et me dit, avec cette aisance simple et gracieuse, apanage des grandes dames en tout pays :

« Il n'y a que des hommes ici ; que vous devez être mal, mon Dieu ! » Enfin, vous ferez un déjeuner convenable et vous aurez en route des pro- » visions de chrétiens.

» Je pourrais être votre mère, vous savez, bien que vous ayiez la barbe » longue. Mettez-vous là, mangez, laissez-vous servir et vous direz merci » après. »

Je me laissai faire, non sans plaisir, et tout en mangeant et buvant, j'écoutais la princesse me parler de son père Sahala-Selassié, de l'éducation qu'il faisait donner à ses enfants et de Rochet d'Héricourt, qui fut très aimé de la famille royale.

Après mon repas, la princesse me donna un élégant agalgel (panier rond qui sert de cantine), dans lequel elle m'avait fait mettre un douro dabo, sorte de pâtée avec des œufs et des morceaux de volaille.

Nous nous mettons en route à 9 h. 15', dans la direction du sud. Ici le plateau est terreux et accidenté. Il y a là quelques acacias, des labours dans une terre noire où l'on ne voit presque pas de pierres.

A 9 h, 30', marchant à l'est-sud-est, nous traversons le village de Digdigo, et un quart d'heure après nous arrivons à Arrata-Mariem (repos de Marie), où le Ras vient de faire terminer, dans un site gracieux, une belle église dont la construction, surveillée par le Ras lui-même, est très soignée.

Ainsi que me le rappelait ce matin la princesse, Sahala-Selassié, qui eut de très grandes qualités comme roi, s'était beaucoup occupé de l'éduca-

tion de ses enfants. Non-seulement il leur fit enseigner les sciences et les lettres éthiopiennes, la musique, l'équitation et l'escrime, mais il leur fit donner des notions de tous les métiers exercés dans ses États, et les princes ses fils apprirent à travailler le bois et le fer, tanner des peaux, etc.

Ras Dargué a un véritable goût pour la construction ; capable d'apprécier les travaux des bons ouvriers, ceux-ci aiment beaucoup à travailler pour lui, d'autant plus qu'il est très généreux. Cette église, en même temps qu'elle est un bon modèle de l'architecture religieuse de l'Ethiopie actuelle, permet de connaître les règles liturgiques qui doivent être observées dans la construction d'une église éthiopienne.

Une église, d'après la liturgie éthiopienne, ne peut être construite que dans un lieu complanté d'arbres et arrosé d'eau vive; ici il y avait de beaux arbres, mais pas d'eau ; le Ras a été chercher une source dans la montagne d'Aairo, située à trois ou quatre kilomètres dans le nord-ouest, et l'a amenée ici.

Arrata-Mariem se compose, comme toute église éthiopienne régulièrement construite, d'un vaste enclos nommé Assed, dont les côtés sont orientés. On a adossé au mur de l'ouest un grand porche carré, que l'on peut fermer avec des portes et qui a deux ou trois pièces à hauteur d'un premier étage : c'est le *Deje-Salam* (porte du salut), dans laquelle se place la cloche. La cloche d'Arrata-Mariem est de dimension respectable pour avoir été fondue dans le pays.

C'est dans le Deje-Salam que l'on baptise les enfants nouveau-nés ; les adultes sont baptisés en dehors; les uns et les autres le sont par immersion.

On entre dans l'enclos qui sert de cimetière et l'on trouve l'église, de forme ronde, construite en face de la porte du Salut, mais à l'autre extrémité de l'Assed. L'église est couverte d'un toit de chaume surmonté d'un appendice en forme de parapluie, en lame de métal, en dessous duquel se trouve également un espace recouvert de lames de métal ; le tout généralement orné de peintures et de verroteries. Au-dessus du *Kountcho* se trouve la mascale (croix). Elle est en fer forgé, au milieu d'un limbe autour duquel alternent des colombes également en fer et des œufs d'autruche.

L'église est formée de trois enceintes concentriques. La première a nom *Kenié Mallet* (endroit du chant) ; on y parvient par trois portes : une à l'orient, qui est réservée aux prêtres et aux clercs ; une au midi pour les hommes et une au septentrion pour les femmes. Sauf la messe, toutes les cérémonies religieuses se passent dans le Kenié-Mallet, en chant de psaumes

que font les prêtres en s'accompagnant de tambours à main et de sistres. Ils dansent aussi en balançant de longues béquilles et des mouchoirs.

La deuxième enceinte de l'église appelée *Kedest* (saint) a cinq portes : une à l'Est sert pour le service du culte ; deux au sud et deux au nord. Le prêtre officiant entre par la porte du sud et sort par celle du nord ; les deux autres servent : celle du sud pour les hommes et celle du nord pour les femmes.

La troisième enceinte ou ***Mekedest*** (très saint), est de forme carrée, percée de trois portes voilées par des rideaux, l'une au sud, par où les prêtres et les diacres officiants entrent, celle du nord par où ils sortent, celle de l'ouest par où ils viennent lire les épîtres et les évangiles et donner la communion.

Au centre du *Mekedest* est le *Menteber* (autel), table en bois carrée, de deux coudées de côté et de trois coudées de hauteur, à quatre pieds. Elle a trois tablettes superposées. Le tout est recouvert d'étoffes de soie. Sur la première tablette sont placés le calice et les pains de la communion ; dessous est le tabot, pierre sacrée qui, la plupart du temps, est en bois ou en plâtre, et porte toujours gravé ou dessiné le nom du saint auquel est dédiée l'église, une croix et souvent la figuration d'un agneau. La troisième et dernière tablette sert pour la croix que le prêtre tient à la main, pliée dans un mouchoir, lorsqu'il entre pour officier.

A gauche de l'autel se trouve l'*Anvelo* (pupitre, lutrin).

Le sacrifice de la messe est la seule cérémonie qui ait lieu dans le *Mekedest*. Elle se dit les portes voilées par des rideaux. Le prêtre est accompagné de sept diacres : deux tiennent des cierges, un autre l'encensoir, qui joue un rôle important dans les cérémonies du pays. Chaque diacre exprime dans le calice un grain de raisin ; on ajoute de l'eau et c'est le vin du sacrifice. Les hosties sont des pains de froment sans levain. On donne dans l'église Éthiopienne la communion sous les deux espèces.

Derrière l'église et à l'extrémité orientale de l'*Assed* se trouve une petite maison nommée *Bethlem* : c'est la sacristie à laquelle est adjointe une pièce où les diaconesses moulent le froment et font les pains de la communion et ceux dits de propitiation, que le clergé mange, après la messe, dans Bethléem même.

En Éthiopie, les églises ont leurs murs intérieurs couverts de peintures à fresques ; à Arada-Mariem les fresques du *Kedest* viennent d'être terminées ; elles méritent d'arrêter l'attention.

Il y a actuellement en Ethiopie un art que l'on peut traiter de barbare ou grossier, qu'il vaudrait mieux, je crois, qualifier de naïf, mais qui est très remarquable, en ce sens qu'il est l'alliance de deux arts bien différents : l'art bysantin et l'art indien.

Sur un fond monocrome jaune ou bleu, des personnages dont la silhouette est détachée du fond, comme dans les peintures et mosaïques bysantines, par un trait noir, sont groupés et forment des scènes plus ou moins variées. Bien que hiératiques, ces peintures n'ont pas la rigidité des figures byzantines. Elles sont animées et le mouvement est souvent heureusement rendu, mais par des procédés analogues à ceux des dessinateurs indiens. Certaines parties des dessins éthiopiens, telles que les draperies et les yeux des personnages sont purement indiennes.

Les artistes qui font ces fresques ont, ainsi que ceux du mont Athos, des cahiers de modèles dans lesquels sont dessinés au trait [1] des anges, des saints, des animaux, des batailles, des scènes historiques et de la vie présente.

Lorsqu'un peintre a une église à décorer, il s'entend, avec les personnes qui font faire le travail, sur les principales scènes à représenter, et après avoir recouvert préalablement toutes les boiseries de toiles de coton fortement collées, il passe sur tout le mur un enduit de gypse. Lorsqu'il a une surface bien blanche et bien unie, il esquisse au charbon noir les personnages et les scènes qu'il veut figurer, et il se sert pour cela de son cahier de modèles, où il prend tantôt le père éternel ou un soldat, tantôt saint Georges ou une prostituée, etc.

Voici maintenant la description des peintures représentées sur les murs du *Kedeust* d'Arrada-Mariem. Nous allons les examiner en quatre parties, suivant l'orientation des murs qu'elles recouvrent :

Côté Est : le roi Técla-Haimanot de Godjam prisonnier. La bataille entre les troupes du Choa et celles du Godjam ; tous les Choanais sont représentés de face et tous les Godjamais de profil ; une règle immuable de l'art éthiopien veut que l'on représente de face les gens de son parti ou de sa religion, et de profil les ennemis et les infidèles ou leurs cadavres. Le Negous Menelik, en costume de général éthiopien, coiffé de la crinière de lion, avec la pèlerine de guerre en velours noir brodé d'or sur une riche

[1] J'ai pu me procurer quelques feuilles d'un de ces cahiers : elles figurent au Musée du Trocadéro parmi mes collections ethnographiques.

cotte d'armes en lampas brodé ; il tient une carabine Winchester à la main et est monté sur un cheval jaune enlevé sur fond bleu. Le confesseur du roi suivi de femmes qui vont à l'église. Au-dessus de ces peintures se trouvent représentés la cène, le lavement des pieds, la prière au Jardin des Oliviers, les quatre évangélistes avec leurs animaux traditionnels; la prise du fort de Darra par Ras Dargué ; à droite, l'apocalypse de saint Jean et à gauche la transfiguration du Christ au Tabor.

Côté sud : le roi Sahala-Selassié et toute sa famille, aussi bien ceux qui sont en vie aujourd'hui que ceux qui sont morts depuis longtemps. Ils sont représentés devant la Vierge qu'ils implorent et qui les bénit en leur promettant sa protection, ainsi qu'il appert d'écrits tracés sur des espaces blanchis, ayant la forme de langues et sortant de la bouche des personnages. Une série de tableaux reproduit l'histoire de la Vierge, sa naissance, sa présentation au Temple, l'assomption, la crèche de Bethléem, la fuite en Egypte, le saint Sépulcre, l'annonciation, Lazare et le mauvais riche, ce dernier mangeant le broudo ; des bœufs à la charrue, les travaux des champs, l'échelle de Jacob.

Côté ouest ; La résurrection. Des chérubins tiennent un parassol vert ouvert [1] au-dessus de la tête du Christ. La Trinité est représentée par trois vieillards identiques. Au-dessus de la tête de chacun d'eux un ange agenouillé tient ouvert un parasol vert. La tentation du Christ; saint Georges sur son cheval blanc terrassant le dragon ; Aboune Tecla Haimannot faisant pénitence sur une seule jambe. L'artiste, pour bien indiquer cela, a placé sa jambe à côté de lui, contre un mur.

Côté du nord : *Abo* entouré d'animaux féroces, ses serviteurs. Il est vêtu de peaux, le poil en dehors, a une longue barbe rousse qui lui tombe plus bas que les genoux et de grands cheveux roux sur les épaules et dans le dos ; Abba Samuel, un saint ermite monté sur un lion ; la Vierge combattant un jeune diable; Jérémie ; le martyre de saint Etienne et autres scènes de martyres.

L'église se nomme *Arrada-Mariem* (repos de Marie). Je l'ai déjà noté, et le pays *Debra-Fessas* (montagne de la joie).

[1] Le parasol est en Ethiopie, comme dans les Indes, comme il l'était et l'est encore en partie chez nous (le dais pour l'entrée des rois et des évêques), un insigne d'honneur. Les peintres représentent Dieu et les très grands saints, soit avec un parasol, soit chaussés de souliers fermés et à pointe, chaussures réservées en Ethiopie aux rois et aux évêques.

Nous partons à 11 heures. Nous passons un plateau pierreux. A gauche nous avons des Kollahs.

A 11 h. 10', nous arrivons à un manoir de Ras Dargué, nommé *choncourte* (oignon). Nous trouvons devant la porte l'aumônier du Ras, occupé à faire distribuer des secours en vivres et vêtements à un millier de personnes, vieillards, femmes, enfants et infirmes. Le régisseur du Ras me fait reposer et m'offre une collation.

A 11 h, 45', nous nous remettons en route. Dans le fond du Kollah où nous entrons coule la rivière de Segaudem, tributaire de l'Abaï: nous traversons un petit ruisseau et nous entrons dans le territoire sacré de Debra-Libanos (montagne du Liban), rochers nus et brûlés sur lesquels jouent des singes énormes. Le territoire de Debra-Libanos est un lieu d'asile aussi bien pour les hommes que pour les animaux, et ces singes, qui le savent bien, n'ont aucune crainte de l'homme et viennent jouer à côté de nous.

A midi, marchant à l'est-sud-est, nous traversons le ruisseau de Didjigà. Le site devient de plus en plus sauvage : pierres brûlées et tourmentées de toutes formes, quelques acacias à tête régulièrement arrondie et à verdure glauque. Sur la gauche, une caverne où le Ras renferme toutes ses provisions et munitions de réserve, en cas de guerre. Sur la hauteur, à notre droite, se trouvent les constructions du monastère de Debra-Libanos.

A midi 30', route sud, nous entrons dans un joli bois, tapissé d'un gazon vert, rafraichi par des eaux courantes ; dans le fond tombe des rochers une cascade : ce sont les eaux miraculeuses.

A midi 45', nous arrivons devant une grande église en construction.

Avant d'aller plus loin dans ce récit d'excursion, il est indispensable de rappeler les origines de l'Ethiopie chrétienne, ce qu'on ne saurait faire sans remonter au moins au déluge, car, d'après une tradition respectable, également admise des juifs, des musulmans, des chrétiens, c'est un petit-fils de Noé, du nom de Kusth qui colonisa le premier l'Ethiopie et ce sont les enfants de Kustch qui fondèrent Axoum quelques années avant la naissance d'Abraham.

Une reine du Saba, nommée Macada par les Ethiopiens, et Békis par les Arabes, eût de ses relations avec Salomon, roi des Juifs, un fils, Ménélik, qui fut élevé à Jérusalem et sacré, dans le temple même, roi d'Axoum et d'Ethiopie.

Ménélik quitta Jérusalem et se rendit en Ethiopie, accompagné d'israélites appartenant à toutes les tribus et à toutes les classes de la société. Aza-

rias, fils du grand-prêtre Sadok, emportait avec lui une copie de l'arche d'alliance ou l'arche d'alliance elle-même.

En arrivant en Éthiopie, les terres et les habitants des États de Ménélik furent partagés en trois parts :

1° L'*Hatségé* (actuellement Atié), l'empereur, qui prend pour lui ou la couronne le premier tiers des terres ;

2° L'*Etchégé*, Azarias et ses descendants, qui l'ont accompagné, les membres de la tribu de Lévi, prennent le deuxième tiers de l'État ;

3° Les Juifs qui ont accompagné Ménélik reçoivent une troisième part. Ils se nomment *Balagé* (maître de part), par opposition au paysan conquis qui aura le nom de *Gabare* (imposable).

Lorsque les Éthiopiens passeront du judaïsme au christianisme, l'*Etchégé* restera le chef et le chef héréditaire du clergé régulier et des moines, sur lesquels les abounes n'ont jamais eu qu'un pouvoir d'ordre et non de juridiction. Quant au clergé séculier, il est administré par des alacas qui sont nommés par le pouvoir civil.

Jusqu'à l'invasion de l'Éthiopie par Hamed Gragne, les Etchégés ont demeuré à Debra-Libanos, où l'on vénère les restes de l'un d'eux, le célèbre Tecla-Haïmanot. Un monastère, toujours célèbre, bien que l'Etchégé n'y réside plus, continue à fleurir ici, et tous les condamnés et criminels, assez heureux pour se sauver sur les terres de Tecla-Haïmanot, peuvent vivre couverts de sa protection ; nous avons vu que les animaux eux-mêmes profitent de ce refuge.

L'église devant laquelle nous nous trouvons est construite sur l'emplacement de celle que l'on avait érigée après l'expulsion des musulmans. Les charpentiers qui construisent l'église sont des gens du Gondar. Ils nous font poliment les honneurs de leur chantier. Leur travail est réellement remarquable.

En faisant le tour de l'église nous trouvons, assis sur un pan de mur et entouré d'ouvriers, l'Alaca, qui représente ici l'Etchégé. Je m'avance pour le saluer. Il fait retirer tout son monde et ne garde avec nous que l'interprète. La conversation s'engage ainsi entre nous :

Les auteurs Éthiopiens prétendent que Salomon avait fait faire pour son fils une arche tellement ressemblante de l'arche d'alliance, que l'on ne pouvait qu'avec peine distinguer l'imitation de l'original. Azarias aurait pris l'original au lieu de la reproduction, qui était destinée à Ménélik, et protégé par une tempête qui empêcha les Juifs de le poursuivre, il amena en Éthiopie l'arche vénérée. Elle se trouverait encore aujourd'hui à Axoum.

— Que venez-vous faire ici ?

— Un pèlerinage au tombeau d'Aboune Tecla-Haimanot, qui est connu dans mon pays comme un grand saint.

— De quel pays êtes-vous ?

— Je suis Français.

— Etes-vous un enfant de l'Aboune Massaja ?

— Je ne comprends pas bien ce que vous voulez me dire ; certainement j'appartiens à la même communion chrétienne que Mgr Massaja, mais je ne suis pas un de ses prêtres.

— Si vous êtes un enfant de l'aboune Massaja je ne puis vous parler, car vous êtes excommunié.

— Vous ne pouvez donc plus parler ni au roi ni à votre évêque : ils sont également excommuniés puisqu'ils me reçoivent chez eux et me parlent.

— De quel pays m'avez-vous donc dit que vous étiez?

— De France.

— Bien, si la France est votre pays, nous sommes de la même religion.

Après cela nous causons de choses et d'autres. Il m'apprend que le monastère possède beaucoup de livres et il met à ma disposition ceux dont je voudrais faire prendre des copies ou des extraits.

Je prends congé de l'Alaca, qui me fait escorter un bout de chemin par ses gens, qui nous laissent seuls après de nombreux compliments.

Le pays est ravissant. Nous sommes dans un vert vallon, le sol est recouvert d'un tapis de gazon que tondent des beaux bœufs ; il y a des arbres magnifiques sous lesquels se promènent de beaux moines à la tête ascétique. Est-ce Paul ? Est-ce Antoine ?

Nous arrivons à la cascade. L'eau tombe d'une vingtaine de mètres de hauteur et forme une magnifique douche que des gens nus reçoivent avec componction ; on obtient ainsi un grand nombre de guérisons.

Nous escaladons la montagne par un sentier à côté de la cascade et nous arrivons sur un plateau pierreux et sans arbres ; nous traversons le ruisseau de Bourkà et nous entrons dans le territoire de Ras Gobanna.

Le jeudi 19 avril, nous couchons à Hamman, chez Ras Gobanna, et le samedi 21 avril nous rentrons à Ankobèr.

# ITINÉRAIRE D'ANKOBÈR A OBOCK

---

*A Monsieur Gabriel Gravier, Président honoraire de la Société normande de Géographie, à Rouen.*

---

Mon cher Ami,

Je recopie, en toute hâte, les notes de mon carnet de voyage et vous envoie ainsi mon itinéraire d'Ankobèr à Obock.

*Lundi, 7 juillet* 1884. — A dix heures du matin, dans ma maison de Tchaffa, faubourg d'Ankobèr, le baromètre marque 559m 4 et le thermomètre + 10° 9. Le temps est couvert et la brise, à peine sensible, souffle du sud. Il a plu pendant toute la nuit. D'après une lettre de M. Zimmermann à M. Labatut, les pluies auraient commencé sur les plateaux, à Antoto, depuis la fin du mois dernier. Ici, la pluie d'hier au soir est la première de la saison. L'hiver est de plus en plus tardif en Éthiopie à mesure que l'on descend vers la mer. Avec un peu de chance, nous pourrons fuir devant la pluie; mais, alors, gare à la soif!

Je donne à mes gens l'ordre du départ et je vais rendre visite à mon ami et voisin M. Pierre Labatut. De là je me rends chez l'envoyé français, M. le capitaine Longbois, venu ici pour porter à S. M. Ménélik une lettre et des présents de M. le Président de la République française, et remplir la mission qui lui a été donnée par le Ministre de l'Instruction publique de reconnaître le cours du fleuve Aouache. Je quitte M. Longbois à huit heures.

En passant devant l'église Saint-Georges, construite au pied de la butte où se trouve le palais du roi, nous prenons à l'ouest. Après des sentiers bordés d'arbres vers où coquettement cachés par des haies d'épines se trouvent des habitations remplies de gazouillements d'oiseaux et de caquetages de femmes et d'enfants qui s'ébaudissent. Nous arrivons sur un petit plateau où nous devons nous rencontrer avec les hommes qui accompagnent les bagages.

Le site, où je m'arrête à 8 h. 30', est des plus pittoresques : des montagnes, des eaux vives, des forêts, des cultures variées s'y épanouissent. Je suis assis sous un cyprès, et je vois au-dessus de moi des champs d'orge et à mes pieds des plantations de bananiers, de cannes à sucre. C'est pour mon œil toujours un nouveau plaisir de voir ainsi, dans l'espace qu'il peut saisir, s'étager les cultures du Nord et celles des tropiques.

Je relève avec ma boussole : la dent de l'Emmameret, au N.-N.-O; Ankobèr, dont nous sommes à un kilomètre à vol d'oiseau, au N.-O; les monts Azalo, au N.-O; à l'Est, Erre, qu'il ne faut pas confondre avec le mont du même nom au pied duquel se trouve Arebsa-Galane et où s'élevait la capitale de l'Ethiopie au moment de l'invasion musulmane du xv[e] siècle. A l'Est et à trois kilomètres à vol d'oiseau, les marchés d'Ali-Amba; à l'E.-E.-S., et à quatre kilomètres environ, celui d'Abd-Ould-Rassoul.

Ainsi que leur nom l'indique, Ali-Amba (manoir d'Ali), Abd-Ould-Rassoul (esclave des fils du prophète), ces villes appartiennent aux Musulmans. La dernière surtout est le centre d'un grand commerce clandestin d'esclaves. Là, de nombreux enfants Gallas et Changallas sont mutilés pour le service des harems du Caire et de Constantinople.

Nous quittons à neuf heures ces lieux sinistres, continuant à faire route à l'est. A 11 h. 30', nous rencontrons les premiers qâmmo, arbustes aux feuilles d'un vert glauque, aux fleurs violettes en grappes dont le fruit, en forme de boule verte, est rempli d'un duvet soyeux qui leur fait donner au Sénégal le nom vulgaire d'arbre à soie. Une sève laiteuse découle de leurs branches. Ces arbustes qui sont l'un des types caractéristiques de la flore africaine ont été trouvés par moi dans la Sénégambie, le Soudan, le Sahara, à Metilli des Chaamba, où ils sont nommés, si mes souvenirs sont exacts, krounkas.

A 11 h. 50', je m'arrête pour déjeuner sur les bords de la rivière qui traverse la vallée de Moullou-Amba (plaine ou manoir d'Amba). Le temps est couvert et une faible brise souffle de l'est.

A midi un quart, je me remets en route. Ayant appris que S. E. l'azage Ould-Tadek a quitté sa résidence de Dingui Megzia (porte de pierre) pour se rendre auprès de son frère dangereusement malade, je me dirige directement sur Farré, où j'arrive à quatre heures.

Une brise à peine sensible souffle alors de l'ouest. Je suis reçu par le capitaine Pino et M. Jules Hénon. Ces messieurs vont partir par la voie de Zeïlah. Ce dernier doit toujours partir dans huit jours, d'après ce que lui

promet son guide, Mohammed Aboubaker. Depuis le mois d'avril, il y a aussi un certain médecin de Paris qui doit aussi partir. Il est à souhaiter pour lui que tous les témoins de sa conduite au Choa soient aussi indulgents que moi et veuillent bien oublier son nom.

Je trouve aussi à Farré l'ingénieur Aubry, venu pour serrer la main aux partants. Il se prépare pour un voyage au Oualaba.

Pendant la nuit, le vent souffle en tourbillon. L'époque de l'hivernage s'annonce.

*Mardi*, 8 *juillet*. — A 8 heures du matin une faible brise souffle de l'est. Le temps est couvert et la forme générale des nuages est celle dite nimbus. La température est de + 21° 9', tandis qu'hier, à Ankobèr, elle était à la même heure, de + 10° 9', ce qui fait, entre Ankobèr et Farré, une différence de 10 degrés. Cette différence de température a pour cause la différence d'altitude entre les deux points. Je l'ai trouvée à peu près la même dans mes différents voyages.

Je vois ici un grand nombre de marchands d'esclaves venus pour régler leurs comptes avec Mohammed Aboubaker. Ce dernier joue la comédie de partir avec des Européens et une caravane où il n'y a que des marchandises avouables, mais, sous la conduite de son frère Maki, part en même temps, par une autre route parallèle, la caravane des esclaves du pacha de Zeïlah.

Je quitte Farré à 8 h. 30'. Une brise souffle de l'est et le temps est serein. Notre marche doit être évaluée à 4,500 mètres à l'heure.

A 9 h, 45' nous arrivons à Azakel, où M. Léon Chefneux, avec qui je dois voyager, a établi son camp depuis quelques jours, ayant ainsi l'obligeance de m'épargner tous les ennuis des préparatifs du départ.

A mon arrivée, M. Chefneux me remet deux lances et un bouclier d'honneur garni en argent, que le roi m'a fait envoyer ici ainsi qu'une décoration ayant la forme d'une étoile en or, et qui se porte au col avec un cordon de soie aux couleurs de l'Ethiopie (rouge, blanc, jaune et vert). A cette décoration est joint un brevet que M. Joseph, interprète de la station italienne de Let-Marafia, venu pour nous dire adieu, a traduit comme suit :

MOI

*Ménélik II, par la grâce de Dieu, roi du Choa, du Kaffa et de tous les pays Gallas ;*

*Suivant l'usage des rois qui donnent leur décoration à leurs amis et à leurs guerriers, pour leur dévouement, leur science, leur force, leurs vertus, et leur intelligence;*

*Je donne ma décoration*

A MONSIEUR PAUL SOLEILLET, MON AMI,

*Qui est resté deux ans auprès de moi et a travaillé à renouveler les bonnes relations amicales et commerciales, établies autrefois par un traité entre mon grand-père Sela Selassié et Louis-Philippe.*

*En récompense de ses services, je l'autorise à porter sur sa poitrine cette distinction d'amitié.*

*Cette étoile est la troisième décoration de mon royaume*[1].

*Ecrit en ma ville d'Ankobèr, le 24 sanié* 1876 (1er *juillet* 1884), *l'an dix-neuvième de mon règne.*

Le camp est établi sous de beaux arbres, au milieu d'une vallée traversée par la rivière Azakel, affluent de l'Aouache. L'herbe y est abondante, ce qui est un point essentiel pour les voyageurs.

A midi 45', pendant notre déjeuner, une trombe sèche vient du sud. Le baromètre marque 667m 5 et le thermomètre +35° 2'. Le temps reste serein. Ces mouvements tournants du vent sont fréquents au Sénégal. Ils sont avec ou sans pluie et, comme dans le Soudan, ils causent une baisse subite du baromètre. Celui que nous éprouvons, bien que très fort, laisse le baromètre insensible.

Nous levons le camp à 3 h. 10'. Notre caravane est forte de neuf chameaux portant nos vivres, vingt domestiques amaras ou gallas forment notre escorte, quatre donkali servant comme guides et gardiens de chameaux, vingt mules ou mulets, quatre chevaux dont deux destinés par moi au gouvernement français, en lui proposant de faire à Obock, en chevaux éthiopiens, la remonte de la Cochinchine, ce qui procurerait une économie considérable et d'excellents chevaux de guerre.

Les chevaux éthiopiens que l'on peut amener à Obock appartiennent à trois types :

1° Un cheval de 1m 50 à 1m 55, à tête fine, oreilles petites, encolure

[1] Dans l'Ordre éthiopien il y a cinq grades correspondant aux cinq grades des Ordres européens. G. G.

courte, crins abondants, poitrail exceptionnellement développé. Il est très ramassé et se rapprocherait beaucoup du cheval barbaresque s'il n'avait, au lieu de la croupe de mulet qui dépare ce dernier, la croupe ronde du poney. Ce cheval est très rustique; il a le pied très sûr, beaucoup de fond et dépasse à la course les plus grands chevaux.

2° Un cheval levreté, à encolure fine, croupe mince, hanches saillantes, crins peu abondants, fins et luisants; sa hauteur maxima est de 1m 60;

3° Un cheval, obtenu probablement par le croisement des deux premiers types, haut de 1m 60 à 1m 70.

Quelques familiers de notre maison : MM. Joseph, Atto-Attime Gorguis, son frère Ould Gorguis, qui était mon professeur de langue amarigna, venus ici pour nous accompagner, nous font leurs adieux.

Nous sommes dans une plaine grise et accidentée. Le sol est sablonneux, la végétation consiste en acacias, buissons épineux et herbes sèches auxquelles les porteurs ont mis le feu.

A 3 h. 30', nous faisons route à l'est. La plaine est régulièrement mamelonnée et couverte d'herbe; il n'y a presque plus d'arbres. A 4 h. 30', nous inclinons vers le N.-E., par un plateau uni, terreux, couvert d'herbe, mais sans arbres. A 5 h. 10', faisant route à l'est, nous avons à 500 mètres sur notre gauche le village donkali de Gibdossa. Nous descendons alors dans une vallée boisée qui s'étend du sud au nord. Large d'abord de 300 à 400 mètres, elle va s'élargissant jusqu'à l'endroit où elle est coupée par l'Aouadi et se termine par la berge à pic de la rive droite de cette rivière. Le lit de la rivière est large de 500 mètres, mais il n'y a d'eau que sur une largeur de 10 mètres. La berge de droite est à pic. Nous la gravissons et nous nous trouvons sur l'emplacement où la caravane de M. Léon Chefneux a campé le 22 mai dernier. Aujourd'hui s'y trouve campée la caravane envoyée du Choa à Obock et à Assab. Elle est dirigée par M. Georges Gabra Selassié Negoucié, qui, à la côte, représente le roi. Elle doit être forte de 2,000 chameaux chargés d'ivoire, de peaux, de café et de musc. A cette caravane sont joints plusieurs marchands indigènes, notamment mon voisin à Galane, Marcha, qui vient de se brûler le visage avec un fusil qui lui a éclaté dans les mains. Ses blessures, que j'examine, sont sans gravité. J'ordonne de les laver fréquemment avec de l'eau salée.

Deux Européens se sont aussi joints à cette caravane : ce sont MM. Brémond et Franzoy. Ce dernier rapporte le corps du voyageur italien Cherini.

Après avoir recommandé une dernière fois mes collections ethnographiques que le roi a la gracieuseté de me faire transporter par ses chameaux, je rentre à notre bivouac, établi, par les soins de M. Chefneux, de l'autre côté de l'Aouadi, à 700 ou 800 mètres du point où se trouve la caravane du roi. Pendant la nuit nous n'avons pas d'étoiles, mais la lune brille d'un éclat inaccoutumé. Sur le minuit, des éclairs effraient nos chevaux et nous forcent à nous mettre tous sur pied.

La distance d'Azakel à notre camp est d'envirn 14 kilomètres.

*Mercredi, 9 juillet.* — A 4 h. 30′, nous commençons nos préparatifs de départ. A 5 h., le thermomètre marque + 22° 8′, le vent souffle en faible brise de nord-est et le temps est couvert.

A 5 h. 45′, nous traversons l'Aouadi et nous arrivons à 6 heures au camp de la caravane du Choa. Nous descendons de mulet et nous restons à causer pendant un quart d'heure.

J'ai déjà demandé plusieurs fois où sont les sources de la rivière Aouadi, mais sans avoir reçu de réponse satisfaisante. Des renseignements que je recueille aujourd'hui, je conclus que cette rivière, formée des mille et mille filets d'eau qui descendent des montagnes situées entre Har-Amba et Qasaba (koot), n'a point de sources à proprement parler.

A 6 h. 15′, nous faisons route au N.-E., nous engageant dans une plaine couverte de buissons épineux, d'acacias, d'aloès, de toutes plantes qui piquent et déchirent et rendent la marche pénible. Le sol est sablonneux, semé de diverses espèces de mollusques et de cailloux formés de laves. A 6 h. 55′, nous rejoignons nos chameaux et nos gens qui, ne s'étant pas comme nous arrêtés au camp de la caravane du Choa, nous ont devancés.

Une très grande caravane de Donkali est en route avec ses esclaves pour rejoindre celle du Aoussa qui est campée à la prochaine étape. Je presse le pas de ma monture pour prendre la tête de cette caravane, ce que je n'arrive à faire qu'à 8 h. 55′. Ma marche est d'au moins 6 kilomètres, à l'heure ; elle a duré deux heures ; par conséquent, cette caravane occupe un espace de douze kilomètres. En supposant 10 mètres par chameau, le nombre des chameaux serait de 1,200, et il y a, par chameau, au moins un esclave. Un nombre assez considérable de ces Donkali m'ont connu à Obock et m'interpellent en me criant : « Soleillet ! Soleillet ! tu vas bien ? « Bonjour ! » Les autres qui ne me connaissent pas disent : « Voilà Soleillet, celui que le pacha Aboubaker voulait faire assassiner, » car chez

les Donkali, les tentatives du pacha de Zeïlah contre moi, en 1882, lors de mon voyage d'Obock au Choa, sont connues de tous.

Les esclaves sont des jeunes garçons et de belles jeunes filles blanches, aux grands yeux de gazelle, qui sourient tristement lorsque nous leur envoyons un salut en oromon. Tous, garçons et filles, sont destinés aux harems de Constantinople. Parmi ces jeunes filles, il y a peut-être de futures favorites, et parmi les jeunes garçons de futurs favoris.

Une vingtaine de jeunes filles Gallas, vêtues de longues tuniques blanches et un rameau vert à la main, chantent un hymne cadencé en marchant sur les côtés de la caravane. On dirait un bas-relief grec animé.

Je m'arrête sous un arbre pour attendre M. Chefneux et nos gens; ils me rejoignent à 9 h. 50′ et nous continuons notre route.

A 10 heures, nous faisons route au N.-N.-E. par + 31° 9′ centigrades, avec une brise du sud, sous un ciel clair et sans nuages.

A 10 h. 30′, nous trouvons, sur notre droite, un tombeau. Il est en paralellogramme, formé par un mur en pierres sèches de 0m 60 à 0m 80 de hauteur. Il est orienté nord-sud. Au milieu de la face nord se trouve une longue pierre sculptée représentant un homme. Le type de cette sculpture est celui de l'Egypte, notamment la tête dont les oreilles sont tournées en dedans. Est-ce une œuvre des Donkali? des Oromons? L'orientation prouve que cette sépulture n'est ni chrétienne ni musulmane.

A 10 h. 35′, nous trouvons des affleurements de roches, puis nous traversons le village donkali de Nabdas.

A 11 h. 30′, nous sommes sur un plateau où croissent quelques buissons épineux. Le sol est dur et couvert de pierres noires qui donnent une augmentation de chaleur, car le thermomètre, consulté en fronde (comme je le fais toujours pour mes observations), accuse + 36°.

Sur notre gauche se trouve une tombe donkali formée, suivant l'usage, d'une pyramide de pierres simplement amoncelées.

A 11 h. 40′, nous nous arrêtons pour faire boire nos montures dans des flaques d'eau qui se trouvent dans le lit, maintenant à sec, de la Bouilli, affluent de l'Aouadi. Le lit, composé de sable et de gravier, est encombré de blocs de rocher. Sur les rives se trouvent de beaux arbres, espèce d'acacia.

A midi, nous repartons et 45 minutes après nous arrivons au camp de la caravane de Mohammed Amfallé, le sultan du Haoussa. Cette caravane, forte de 2,000 chameaux, est venue porter du sel au Choa. Elle rap-

porte comme marchandises des produits manufacturés du Choa : étoffes, poteries, fers de lance. Elle a aussi 1,500 esclaves. Ce nombre est exactement connu, puisque le sultan prélève une dîme sur les esclaves qui sont dirigés du Haoussa sur Baioul, et de là sur Djeddah, Moka, et surtout Hodeidah, d'où les marchands musulmans les conduisent sur les marchés de Constantinople.

Je viens donc de constater la mise en mouvement d'au moins 4,200 esclaves, savoir :

| | |
|---|---|
| Caravane d'Aboubaker, pacha de Zeïlah, qui va partir sous la conduite de son fils Maki, de. . . . . . . . . . . . . | 1.500 à 2.000 |
| Caravane des Donkali. . . . . . . . . . . | 1.200 |
| Caravane du Haoussa . . . . . . . . . . | 1.500 |
| Total. . . . . | 4.200 |

De telles caravanes doivent être mises en mouvement au moins tous les trois mois, et les esclaves amenés à la mer par le Haoussa et Baioul, Errer et Ambo (à côté de Sagallo) est de 18,000 à 20,000, et cela malgré le roi du Choa. De même ces esclaves traverseront la mer Rouge malgré la police des croiseurs européens. Et il en sera ainsi aussi longtemps que les Egyptiens auront une partie de la côte, et surtout que la surveillance restera entre les mains du négrier Aboubaker, pacha de Zeïlah, et de ses fils, Ibrahim, Bouranta, Ali, Omar, qui sont investis du pouvoir de réprimer la traite qu'ils font faire par leurs fils, frères, oncles, cousins, Hadj Daoud, Mohammed, Maki, etc., etc., etc.

Après avoir causé un instant avec les gens de la caravane, nous traversons le lit à sec de l'Aouadi, au bord duquel est le camp du Haoussa, et nous allons camper sur l'autre rive où nous arrivons à une heure de l'après-midi.

Ici, l'Aouadi a un lit de sable et de gravier large de 15 à 25 mètres ; les berges ont une hauteur de 10 mètres et la direction est nord.

A 2 heures, le thermomètre accuse + 39°, une forte brise souffle du sud et le temps est serein. La brise en mettant l'air en mouvement, rend la chaleur supportable.

Nous faisons, dans le lit de la rivière, un trou de quelques centimètres de profondeur qui suffit pour nous donner en abondance une eau claire et limpide avec laquelle nous prenons des douches. Un garçon, monté sur

un bloc de pierre, dirige sur nous le jet donné par une autre pleine d'eau qu'il presse sous son bras.

Sur les 3 heures, une trombe de poussière se forme dans le sud et se dirige au nord, poussée par un vent très violent.

Tandis que nous regardons boire nos montures, des Donakil de la caravane du Haoussa viennent demander à voyager avec nous, ce que nous devons refuser ; car, fuyant l'hivernage, qui est proche, nous voulons aller vite et être maîtres de nos mouvements.

A 6 heures, le thermomètre marque encore + 34° 5′ ; une faible brise souffle du sud et le temps est serein.

Nous avons parcouru aujourd'hui environ 21 kilomètres ; nous sommes donc à 41 kilomètres de Farré.

Aujourd'hui, nous organisons la garde de notre camp. Nous partageons nos hommes en huit escouades de trois hommes chacune. Nous faisons partie de l'une d'elles. A 8 heures, je prends la première garde avec Mama et Oldi.

Pendant la nuit, nous recevons quelques larges gouttes de pluie et des trombes sèches poussées par un vent si violent que nous devons nous accrocher à nos tentes pour les maintenir.

*Jeudi, 10 juillet.* — A 3 heures du matin, nous sommes sur pied. Des Donkali viennent nous demander à voyager avec nous, et nous avons de la peine à nous débarrasser d'eux.

A 5 h. 20′, nous nous mettons en route à l'Est. La brise souffle du sud-est et le temps est légèrement couvert.

Nous traversons la rivière Outi dont les sources sont entre Figregem et Ouïn-Amba. Nous gravissions un plateau sablonneux couvert de buissons épineux. Nous faisons route d'abord au N.-E. ; puis, à 6 h. 10, nous appuyons encore un peu au nord.

Sur la route, nous rencontrons de nombreux Adals conduisant des génisses qu'ils viennent d'acheter au Choa. Avec les tissus, les grains, les chevaux, les mulets et les fers de lance, les génisses constituent les achats que les Adals viennent faire au Choa, où ils importent des chameaux, du beurre fondu et du sel.

Je viens d'écrire Adal ; tout à l'heure j'écrivais Donkali ; peut-être que dans un moment j'écrirai Afar : c'est que ces trois noms sont donnés à la même population, non seulement par les étrangers, mais par elle-même.

Cependant il est à remarquer que le mot *Donkali*, au pluriel *Danakil*, est le seul employé sur la carte de l'Afrique et de l'Arabie. Celui d'*Adal*, au pluriel *Adaloche*, est usité dans l'intérieur de l'Ethiopie, et celui d'*Afar* (qui dans presque toutes les langues éthiopiennes a la signification de *terre*), est surtout employé pour désigner la langue parlée de cette population. Le nom Adal, qui rappelle celui d'Ada, femme d'Esaü, dont ils prétendent descendre (prétention qu'ils partagent avec les Oromons et les Gallas), sonne d'une manière très noble aux oreilles de ces peuples qui appellent leurs chefs *Adali* ou *Adal*.

Le mont Azalo, dans la direction duquel nous marchons, est au nord-est. Nous changeons de route et prenons l'E.-E.-S. Je relève la dent de l'Emmameret à l'O.-O.-S. Il est 6 h. 40′. Nous sommes sur le territoire de la tribu des Guendonsa. Nous traversons un plateau uni, couvert de sable et d'un cailloutis volcanique où poussent des cactus et autres plantes grasses, des graminées, quelques arbres verts et des buissons épineux.

A 7 h 15′, le sol est pierreux avec affleurements de roches. C'est *Gormonda*, lieu d'étape ordinaire des caravanes. Fuyant, comme nous le faisons, devant l'hivernage, nous brûlons cette étape. Nous avons sur notre droite le mont Gormonda, qui donne son nom au pays, et au pied duquel sont les cataractes de l'Aouache. Bien que situées à six ou sept kilomètres de nous, nous en entendons distinctement le bruit. Je regrette de ne pouvoir visiter cette chute, qui doit être considérable, mais l'hivernage est là qui nous talonne et nous force de marcher. De ce point au Haoussa, l'Aouache est libre.

A 8 heures, nous tournons au nord. Le thermomètre amonté à + 29° 9′, la brise souffle du sud-est et le temps est clair. Sur notre gauche, le terrain est accidenté. A 9 h. 5′, nous traversons le Léébéli-Darra, torrent sur lequel se trouve une halte de caravane. Nous brûlons encore cette étape pour marcher au nord-est, à travers un plateau sablonneux qui doit être inondé pendant la saison des pluies.

A 10 h. 30′, notre route est sud, par une plaine caillouteuse très ravinée. Sur notre droite se trouve le village donkali de *Dæni-Fando*. A 10 h. 47′, nous traversons un village et nous descendons, par une cassure, dans le fond d'un ravin qui a 30 mètres de profondeur. Nous sommes dans un grand trou qui n'a qu'une ouverture, au nord-est. Des Bédouins s'y sont établis avec leurs toupeaux. Le thermomètre marque + 37° 4′. A 11 h. 5′, nous sortons du ravin qui est long d'environ deux kilomètres,

et nous remontons sur le plateau qui est coupé en deux par le ravin.

Nous prenons au nord-est. Nous avons remarqué plusieurs tombeaux qui sont d'une forme particulière. Ils sont composés de troncs d'arbres qui forment une enceinte rectangulaire. Devant se trouvent des carrés en pierres sur lesquels on voit encore la trace des viandes brûlées en sacrifice aux mânes des morts.

A 11 h. 45', le thermomètre accuse + 40° : une faible brise souffle du sud-est et le temps est clair. Nous entrons dans la vallée du *Robbi*. Vingt-cinq minutes après, nous passons la rivière de *Robbi*, dont le lit peut avoir, ici, 30 mètres de largeur. L'eau courante a seulement 10 mètres de largeur et au gué sa hauteur est à peine de 50 centimètres.

A 1 h. 25', nous établissons notre camp dans cette vallée, sous de beaux arbres. Dès que nos animaux sont déchargés, nous allons nous baigner. A 2 heures, nous revenons au camp pour déjeuner. La température est descendue à + 39° 5', mais la brise et l'état du ciel n'ont pas varié.

En accompagnant M. Chefneux, qui va pêcher à la ligne, je reconnais que la température des eaux de la rivière est de + 33°, tandis que celle de l'air est de + 39° 4'.

La vallée, sauf sur les bords de la rivière, où se trouvent des roseaux et quelques autres plantes, est complètement nue. Il y a cependant de grands arbres, surtout des mimosas. Le sol caillouteux et très dur ne peut porter que des arbres. Ceux-ci forment des ilots et des allées qui donnent au paysage l'aspect d'une promenade publique. Dans ces allées se promènent des groupes de Bédouins avec leurs femmes et leurs enfants qui viennent nous regarder curieusement et nous offrir en vente du lait et du mouton.

Dans cette vallée, il y a des sépultures nombreuses, semblables à celles que j'ai vues le matin. Elles sont de forme rectangulaire et formées de troncs d'arbres qui se rejoignent imparfaitement au sommet. L'orientation en est ouest-est. Devant chaque façade, des petits cailloux sont symétriquement rangés en carrés. Ce carré est inscrit dans un autre formé de cailloux plus gros. C'est au milieu de ces carrés que se font les sacrifices aux mânes des morts, et dans presque tous on voit des débris carbonisés de viandes et d'entrailles d'animaux.

M. Chefneux a fait une bonne pêche. Il rapporte d'assez beaux poissons qui se rapprochent de la carpe et du barbot.

A 6 heures, nous avons une température de + 35° 8′, une brise du sud et un temps serein.

Le sable grisâtre est tacheté de bouquets de mimosas et de touffes d'arbustes verts.

Pendant la nuit, nous avons quelques gouttes de pluie, des éclairs et la visite, peu agréable, de troupes d'hyènes.

*Vendredi, 11 juillet.* — A 5 heures du matin, le thermomètre accuse + 24° 1′, la température du sol est de + 26°; une faible brise souffle du sud-est; le temps est clair.

A 5 h. 45′, nous faisons route à l'est[1] jusqu'à 6 h. 30′ où nous inclinons au N.-E. Nous rencontrons un nombre considérable de troupeaux de beaux chameaux, beaucoup de camps bédouins et de tombes, peu de mimosas, mais de nombreuses touffes de l'arbuste qui sert à faire des brosses à dents et dont les chameaux mangent avec avidité les feuilles et les jeunes branches.

L'usage de se nettoyer les dents avec un morceau de bois est général en Afrique. Les bois dont on se sert ici ont une saveur légèrement amère et donnent à la salive des propriétés astringentes qui combattent les maladies des gencives, et à la bouche une fraîcheur qui permet de supporter la soif. Comme les indigènes, nous en mâchons et nous nous en frottons les dents.

A 7 h. 15′, nous trouvons un plateau nu, uni, sablonneux, et derrière un grand village, sur notre droite, nous voyons un troupeau d'ânes sauvages qui mangent avec les ânes et les chevaux des Bédouins. Ceux-ci ont aussi de nombreux troupeaux de chèvres, de chameaux, de vaches et de moutons. La construction des habitations est relativement soignée; ce pays a donc tous les signes de la richesse.

Un peu plus loin nous trouvons, en assez grande quantité, un arbuste qui ressemble au pin maritime.

Les vaches mangent avidement des touffes d'herbe verte. Elles sont suivies de leurs veaux. Ceux-ci ont sur le nez une bande de cuir percée d'épines. Quand ils s'approchent de leurs mères pour téter, ils les piquent et elles les repoussent. C'est ainsi qu'ils sont sevrés.

Désirant avoir du lait, je fais offrir aux femmes qui gardent les trou-

[1] A 6 h. 30, le mont Azalo est par E.-E.-N.; la ville de Daoué par O.-O.N.; le mont Gormonda, chute de l'Aouache, par S.-S.-O.

peaux quelques perles dorées des fabriques de Paris. Elles ne les connaissent pas, les trouvent jolies. les regardent avec curiosité et demandent à quoi elles servent. Sachant qu'une superstition répandue dans toute l'Ethiopie attribue aux perles et aux pierres des vertus merveilleuses, je crois prudent de ne pas répondre à leur demande et elles refusent un objet qui ne serait qu'une parure.

Nous sommes dans le pays de *Mero*, tribu des *Bado*. Beaucoup de gens qui vont abreuver leurs troupeaux à l'Aouache s'arrêtent pour me considérer plus ou moins curieusement; quelques-uns seulement nous causent.

A 10 heures, nous inclinons au sud. Nous sommes à la limite que les eaux de l'Aouache atteignent au moment des inondations annuelles. Il y a de nombreux tombeaux et plusieurs villages. La région inondée est dessinée, très nettement, par un rideau d'arbres. Le sol est composé d'alluvions grasses, noires, fécondes. A 10 h. 30′, après avoir traversé un ruisseau, nous faisons route au nord-est.

Les Donkali, comme tous les pasteurs, ont l'habitude de livrer aux flammes les pâturages qu'ils doivent abandonner. Ils viennent d'incendier les plaines basses, indice de l'arrivée prochaine de l'hiver.

A 11 h. 15′, nous nous arrêtons au village de Kodéï. Comme sur les bords du Sénégal et du Niger, les pasteurs ont deux villages sous un seul nom : l'un situé dans les régions basses et inondables, qui sert pendant la saison sèche; l'autre dans les régions hautes, qui sert pendant l'hiver.

Nous plantons nos tentes à côté du village. Les habitants offrent de nous vendre des peaux sèches de léopard et de zèbre. Je les achète le double du prix des peaux de bœuf, c'est-à-dire quatre coudées de cotonnade du Choa : la cotonnade du Choa, les perles et le tabac en feuille sont la monnaie courante du pays.

Kodéï est la résidence des grands chefs du Bado à qui les voyageurs et les caravanes doivent un cadeau. M. Chefneux, qui s'est chargé de tous les détails de la route, traite cette question. Ce chef se nomme Ha-Hamdé; il est âgé et paraît assez bon homme.

La population est affectée de diverses maladies endémiques; ophtalmies, fièvres. Beaucoup sont estropiés des suites de certaine maladie.

Le thermomètre accusait, à 2 heures, $+ 38^\circ 9'$; à 4 heures, $+ 38^\circ 1'$; à 6 heures, $+ 31^\circ$. Il y a, heureusement, une bonne brise du sud-est.

*Samedi, 12 juillet.* — La nuit, tandis que je dormais, M. Chefneux était en kalam, avec le chef, pour la route. C'est aussi pendant la nuit qu'il faut faire les cadeaux afin que le chef, qui doit les partager avec d'autres chefs, puisse en dissimuler une partie.

Nous nous mettons en route à 4 h. 25'. Le thermomètre marque + 22° 1', une brise à peine sensible souffle du sud-est, le ciel est légèrement couvert, et nous le regardons avec anxiété, car un orage suffirait pour rendre impossible le passage de l'Aouache et nous forcer à hiverner dans ce pays, qui doit être très malsain. Notre route est nord-est. Nous sommes sur un plateau uni, terreux, gazonné, qui rappelle ceux d'Errer. Nous longeons le mont Azalo, qui est sur notre droite. A 5 h. 12', nous passons un bras de l'Aouache. Il est à sec. Il y a un mois, quand M. Chefneux l'a passé, il y avait 0m 50 d'eau. Le lit est large de 10 à 15 mètres, et les berges sont creusées à pic dans une terre d'alluvion noire, grasse et compacte.

A 6 heures, nous rencontrons un village donkali situé sur un bras de l'Aouache. Le pays est très marécageux. Une odeur fétide, particulière aux régions marécageuses de l'Afrique tropicale, indique à la fois une puissance germinatrice hors ligne et un climat meurtrier pour l'homme. La population qui nous entoure est malingre, minée par les fièvres, les ophtalmies purulentes et certaine autre maladie qui fait de grands ravages.

Aiellé vient de tirer des outardes et recharge son fusil. Un Donkali ramasse les cartouches vides, et après en avoir considéré un moment le culot en cuivre et la douille en carton, il se les passe dans les oreilles avec une satisfaction très réelle. Cet ornement lui paraît du meilleur goût, et l'on ne peut pas tirer un coup de fusil sans qu'un Donkali ne s'empare des cartouches vides pour s'en parer.

L'usage de se percer les oreilles est général en Ethiopie. L'ornement des oreilles est toujours un insigne, parfois une décoration : tel est le cas du bouton en ivoire que portent quelques Danakil, et qui ne peut être porté que par ceux qui ont tué un éléphant.

A 6 h. 45', faisant route au N.-E., nous traversons un bras de l'Aouache où il y a un peu d'eau, puis un marécage coupé de nombreuses rigoles. La terre est noirâtre, crevassée, gluante, puante, semée d'îlots de joncs, hantée par des essaims de mouches noires qui dévorent nos bêtes.

A 7 h. 35', nous sommes au village de *Aitou*, nom donakil de l'Aouache. Le mont Azalo est en face de nous. Tout autour de nous

[illegible] des troupeaux de moutons [illegible] par des enfants qui [illegible] nous nous arrêtons aux maisons du village [illegible] les habitants nous [illegible]

[illegible] la brise souffle du sud [illegible] Les maisons sont disséminées sur les deux rives. [illegible] une largeur moyenne de [illegible] sans [illegible] Nous [illegible] pour nous [illegible]

Nous [illegible] pour [illegible]

[illegible]

[illegible] mais [illegible]

Nous [illegible] Quatre hommes [illegible] les mules suivent comme [illegible]

[illegible]

[illegible]

à lui. J'aime beaucoup les animaux, mais le singe se rapproche trop de l'homme pour m'intéresser.

A cent mètres en amont de notre lieu de passage, se trouve un îlot sablonneux sur lequel des caïmans font la sieste. Au moment où nous allons les tirer, plusieurs se jettent à l'eau, mais trois de taille respectable continuent paisiblement à dormir le ventre en l'air. Nous faisons sur eux un feu de peloton et tous se lancent dans la rivière.

Le village où nous avons traversé l'Aouache est Bahaitou. Les habitants ont mis beaucoup d'empressement et d'habileté à nous faire passer. M. Chefneux les indemnise en donnant, suivant l'usage, un tolbé au chef et un manteau en cotonnade aux autres.

A 4 heures, le temps se couvre, le thermomètre marque + 37° 6' et la brise souffle du sud-est. A 6 heures, la température est tombée à + 32° 1'.

Tandis que nous nous reposions, nos animaux se restauraient dans les belles prairies des bords de l'Aouache.

Nous nous remettons en route à 6 h., au sud-est. Nous traversons d'abord de véritables prairies dont l'herbe se fait de plus en plus rare et sèche à mesure que nous nous éloignons du fleuve. A 6 h. 25', nous trouvons un terrain sec, pierreux, couvert de buissons épineux.

Au moment où je prenais une note, auprès d'une mare puante, le singe s'échappa, effraya chevaux et mulets. Le mien fit une série de sauts de mouton et faillit me désarçonner. Les chevaux et les chameaux sont mêlés. Tout ce vacarme a été causé par un cheval des guides danakil qu'ils laissent trotter en liberté avec onze mulets que nos gens vont vendre à la côte. Aiellé prend le cheval et le fait marcher derrière les chameaux.

Le soleil est à peine couché que nous sommes enveloppés de profondes ténèbres. Notre marche devient pénible, douloureuse même; le terrain est couvert de pierres anguleuses mobiles et de buissons épineux auxquels nous déchirons nos vêtements et notre peau. A 7 h. 45', nous arrivons enfin au village de Bado, qui est le centre de la tribu de ce nom. Nous installons notre camp à tâtons, c'est-à-dire très mal.

Hier, au village de Kodeï, M. Chefneux a pris un jeune homme du nom de Mohammed qui appartiendrait à la famille des chefs du Bado. Il doit nous conduire jusqu'à Haoussa. C'est lui qui doit exercer ici, envers nous, les devoirs de l'hospitalité.

A 8 h. 15', il nous apporte une grande jatte en jonc pleine de lait aigre. Il dit n'avoir pu trouver autre chose parce que tout le monde est

couché. Au moment où il se retire, M. Chefneux lui demande si demain nous verrons le chef du village. Il répond : « Je vous ai amenés ici. Les Danakil sont tous égaux. Le chef n'a rien à voir à vos affaires et ne peut que vous laisser continuer votre route ».

Pour combattre l'influence des miasmes que nous avons eu à respirer, nous faisons une distribution générale d'eau-de-vie. Quelques hommes ont la fièvre : nous leur donnons de la quinine.

Pendant la nuit, le temps est couvert et la température étouffante. Il tombe quelques gouttes de pluie larges et espacées : ce sont les signes précurseurs de l'hiver devant lequel nous fuyons.

L'Aouache, au point où nous venons de le passer, fait un fort coude qui n'est indiqué sur aucune carte.

*Dimanche, 13 juillet.* — A 5 heures du matin, la brise souffle du nord-est, le temps est couvert et le thermomètre marque — 22° 6'. Une heure après, on a — 23° 1.

Le village de Baio, séjour du chef de la sous-tribu des Baio, est situé au pied du mont Azalo, sur un plateau de terre sèche, dure, recouverte de cailloux d'origine volcanique, où croissent quelques maigres buissons épineux sans feuilles.

Le village se compose de 150 à 200 maisons. Chaque maison est entourée de haies d'épines et de murs à pierres sèches. Elle est formée, comme toutes celles des Danakil, d'un clayonnage en lattes recourbées et couvertes de nattes. Elles sont larges de 2 à 3 mètres, longues de 5 à 8, hautes de 3 à 4. Elles sont disséminées sur un kilomètre carré. Les parcs à bestiaux sont construits comme les enclos des maisons.

Les Baio sont indépendants et ne relèvent ni du roi du Choa, ni du sultan du Haoussa. Ils sont de race donkali, afar ou adal, et paraissent mieux portants que les habitants du bord du fleuve. Leur pays est salubre à cause de son altitude, mais ils n'ont à boire que l'eau de la mare que nous avons vue hier.

Ils se mettent avec une élégance relative. Leurs tobés et manteaux sont en cotonnade à rayures bariolées. Ils ont une grande quantité d'ornements en cuivre et en verroterie : bagues, colliers, boucles d'oreilles, bracelets. Presque tous ces objets sont des décorations destinées à rappeler des exploits guerriers, et indiquent qu'on est au milieu d'une population batailleuse. En effet, les Baio ont su, par leur bravoure, conserver leur

indépendance; ils entretiennent même de bons rapports avec leurs puissants voisins : le roi du Choa et le sultan du Haoussa.

Leur chef actuel est un vieillard du nom de Mômen. Il se peut que ce nom de Mômen ne soit pas un nom d'homme, mais celui d'une dignité; cependant, on me dit que Mômen est le *Dardar* ou sultan des Bado. Ce titre de sultan me paraît peu applicable au chef d'une aussi petite fraction de tribu. Au risque de prendre le Pirée pour un homme, je dirai que le Mômen, actuellement absent, est fils cadet de Mômen Ier, ou du premier Mômen des Bado. A la mort de son père, il fut investi du pouvoir comme tuteur du fils de son frère qui est lui-même le frère de Mohammed, notre compagnon de route. Mômen a la réputation d'être un très habile sorcier, et c'est par des sortilèges qu'il se serait maintenu au pouvoir jusqu'à présent. Son neveu réclamant aujourd'hui ses droits, un fort parti s'est déclaré en sa faveur, et le vieux Mômen s'est retiré sans faire connaître s'il conservait ou s'il abandonnait le pouvoir. Cette nuit, les Bado doivent se réunir en *kalam* pour décider à qui, de Mômen ou de son neveu, nous devons payer le droit de passage.

D'après les renseignements qui me sont donnés, les Bado ne feraient pas directement le commerce. Ils vendraient aux caravanes qui traversent la région leurs produits : beurre fondu, peaux de bœufs, de chèvres, de léopards, cornes de buffles, etc. Les caravanes qui viennent du Choa leur donneraient en échange des chevaux, des grains, des tissus de coton, des poteries, des fers de lance ; les caravanes qui viennent de la côte leur donneraient des tissus de coton de fabrication indienne ou anglaise.

J'ai donné en présent des tolbés de couleur fabriqués à Rouen. Les Danakil ont unanimement reconnu qu'ils n'avaient jamais rien vu d'aussi beau. J'ai donné aussi du cuivre, de la verroterie et des poignards qui se fabriquent à Tadjourah et à Reita.

A 10 heures, nous avons une température de + 37°, et à 2 heures, de + 41° 8′. Par une telle température chacun cherche à se rafraîchir. Les Danakil dénouent la pagne de leur ceinture, la secouent, la changent de côté, en mettant le bas en haut. Ce moyen de se rafraîchir n'est ni coûteux ni difficile.

Nous sommes près du mont Azalo. L'ascension en est bien tentante et, si j'étais seul, j'essaierais. Mais, qui a compagnon a maître. Sachant combien M. Chefneux est pressé par ses affaires, je ne lui manifeste même pas mon intention.

D'après les indigènes, les monts Zequala, Errer et Azalo auraient la même altitude. Ce serait à vérifier.

Le mont Azalo est probablement un ancien volcan. Il est de forme conique, et les pierres que l'on trouve sur ses flancs ont l'apparence de laves. A sa cime, se trouveraient deux ou trois lacs. Les Danakil n'en font pas l'ascension. Ils prétendent que sous les anciens empereurs d'Ethiopie de nombreux anachorètes y habitaient et qu'il y avait des monastères célèbres, au nombre de quarante, où aurait séjourné Tecla-Haimanote. Les âmes des anciens moines s'opposent à ce que l'on pénètre dans les ruines de leurs couvents. Comme preuve convaincante, on nous dit qu'il y a trois ans deux moines furent envoyés par le roi Ménélik pour visiter ces ruines; que ces moines arrivèrent avec des guides qu'on leur avait donnés à Bado, en vue de ruines que l'on dit importantes, qu'ils partirent le lendemain matin pour remplir leur mission, et qu'on ne les a pas revus.

Le thermomètre marque, à 4 heures, + 38° 9'; à 6 heures + 35° 1't Une fraîche brise souffle du sud, le temps est couvert et la pluie paraît imminente.

Dans la soirée, M. Chefneux me raconte qu'à son passage, il y a quelque temps, les habitants de Bado revenaient victorieux d'une expédition contre les Issas. Tous étaient couverts d'ornements et avaient des plumes dans les cheveux. Ils paradaient en proclamant leurs prouesses. Seul, le vieux Mômen, qui n'a jamais été guerrier, restait piteux et muet.

A partir de 8 heures, je passe le temps à dormir tandis que M. Chefneux prend part à un kalam dans lequel il est décidé que le neveu de Mômen est reconnu chef légitime du pays et, comme tel, percevra les droits de route. Il charge son frère Mohammed de nous accompagner tant que nous serons sur le territoire du Bado.

*Lundi, 14 juillet.* — Avec la crainte que nous avons d'être surpris par l'hiver, qui s'avance menaçant, nous nous hâtons le plus possible. Il est encore nuit noire quand nous faisons le branle-bas; c'est à tâtons que nous réunissons nos bagages, que nous faisons ployer nos tentes et charger nos chameaux. Nous nous sommes tellement pressés que notre camp est levé et que nous nous mettons en marche à 3 h. 40' au nord-est. A 4 h. 45', nous passons devant des tombeaux de forme ellipsoïde avec une pierre levée orientée est-ouest. A 5 heures, le thermomètre accuse + 29° 2', la brise, qui est faible, vient du sud et le temps est couvert.

A 5 h. 45′, notre route est est. Nous sommes sur la crête de l'un des contreforts de l'Azalo. Il y a un camp d'Adals et de nombreux troupeaux. A 6 heures, le temps s'éclaircit, la brise passe au sud-ouest et le thermomètre monte à + 30°. Le sol est volcanique, la végétation rabougrie.

A 6 heures 30′, nous arrivons à Akouméta. Nous avons l'Azalo au sud, le mont Abida au S.-E., le mont Argato à l'E.-E.-S. Nous sommes dans une grande cuvette de boue desséchée où l'on ne rencontre ni une pierre ni une plante. En hiver, elle doit former une mare.

A 7 h. 30′, nous faisons route au N.-E. Nous voyons, à droite et à gauche, deux monuments qui méritent d'attirer l'attention. Ce sont des tombeaux construits en lave rougeâtre et en pouzzolane. Cette pouzzolane, qui se trouve sur place, a l'éclat et l'aspect du plâtre gâché qui sèche à l'air libre.

Avec ces matériaux, symétriquement mélangés, sont construites les deux sépultures. Elles sont identiques de forme, mais celle de droite est beaucoup plus grande que celle de gauche. Elles se composent de deux enceintes concentriques, de forme elliptique. Dans leurs plus grandes dimensions, elles peuvent avoir 10 mètres. La hauteur du mur intérieur est celle d'un homme de taille ordinaire; le mur extérieur est presqu'à hauteur d'appui. L'enceinte du monument est vide et soigneusement balayée. Le lieu porte en langue afar le nom de Mômen Dassâ (le tombeau de Mômen). La tombe de droite est celle du grand-père et la tombe de gauche celle du père de notre guide Mohammed. Elles sont au milieu d'une grande plaine grisâtre, pierreuse, dont l'agave est la plante caractéristique.

A 8 heures, le thermomètre marque + 34° 2′, la brise souffle du sud-ouest et le temps est clair. Nous nous dirigeons au N.-E., puis à l'O.-O.-N., et nous remontons le lit de la rivière Alédo. Elle est à sec et large d'environ 40 mètres. Les berges sont à pic et hautes de 5 à 6 mètres.

A 8 h. 40′, nous trouvons, vers la berge de gauche, une mare dans laquelle les Danakil se plongent, comme ils le font à toutes les mares que nous rencontrons. Pendant ce temps, nous faisons monter nos chameaux sur la berge et nous les déchargeons.

Nous redescendons dans le lit de la rivière et nous faisons dans le sable des trous qui nous donnent une eau très claire, très potable, qui dissout très bien le savon.

Nous repartons à 4 h. 10′, dans une direction à sud, et nous redes-

cendons dans le lit de la rivière, que nous quittons cinq minutes après, pour nous diriger à l'est à travers une plaine grise, accidentée, mouchetée de quelques arbres verts, de buissons et de graminées desséchées. A 4 h. 23′, nous tournons au nord, et nous atteignons le point culminant de la plaine. On rencontre dans cette plaine des affleurements de roches noires dont l'origine volcanique ne saurait être douteuse. A 5 heures, je rencontre, pour la première fois, la pierre blanche des tombeaux des Mômen, et j'en prends un échantillon. Le mont Agolô est au nord-est.

A 6 heures, nous inclinons au N.-N.-E. Notre horizon est fermé à droite et à gauche par les lignes de faîte de la plaine. A 7 h. 45′, nous nous arrêtons sur un plateau rocailleux et couvert d'épines. Un de mes mulets est resté en arrière sans vouloir avancer. Je l'envoie chercher, mais on ne peut le trouver : il a dû être mangé par les fauves.

De 9 à 10 heures, il tombe, par intervalle, de grosses gouttes de pluie largement espacées. Le temps est lourd. Nous avons une preuve que l'atmosphère est chargée d'électricité dans mon cheval Desta qui, en se battant les cuisses avec sa queue, fait jaillir des étincelles en forme de boules de la grosseur apparente du poing. Nous reproduisons le phénomène en fouettant l'animal avec sa queue. Les crins de la crinière ont beau être agités, ils ne donnent naissance à aucune manifestation électrique, pas plus que les crins de la crinière et de la queue des autres chevaux et mulets.

*Mardi, 15 juillet.* — C'est ici que nous quittons Mohammed de Bado. Il devait aller plus loin, mais il n'a que deux hommes d'escorte et craint de manquer d'eau. Cette crainte n'est pas chimérique, car à cette époque de l'année les mares et les puits d'étape sont à sec. Ils partent donc de très grand matin par crainte de la soif et de la chaleur. Nous-mêmes, nous nous mettons en route à 3 h. 55′. Le thermomètre accuse déjà + 24° 5′, malgré une brise fraîche du sud-ouest. Nous nous dirigeons au N.-E., par une plaine ondulée, sèche, couverte de pierres d'origine volcanique. Il y a de nombreuses traces d'ânes sauvages.

Nous croyons ce pays inhabité, aussi les Danakil de notre escorte paraissent effarés en apercevant dans le lointain un homme qui pousse devant lui un bœuf blanc. A droite, et sur une crête de ligne de faîte, nous voyons des pans de murailles en pierres sèches. Nous apercevons, dans le lointain, une troupe d'autruches et, d'après les renseignements qu'on nous donne, ces animaux seraient ici très nombreux.

Nous nous dirigeons au N.-E., ayant le mont Azalo au S.-S.-O. et le mont Ayolo à l'E.-E.-N.

Des troupeaux d'ânes sauvages paissent à notre droite. Il y a des outardes au milieu des troupeaux. Nos gens vont à leur poursuite. Ils ne peuvent atteindre les ânes et tuent deux outardes à coups de fusil.

Sur notre gauche, paissent sept à huit sala antilopes dont le corps a les dimensions, un peu la forme et la couleur de l'âne sauvage, à qui les indigènes les comparent. La tête est armée de très grosses cornes, le pied est fourchu.

A 7 h. 30′, nous voyons les ruines d'un village galla, et nous inclinons un peu au N.-E. Le sol devient pierreux. Les graminées se font rares les arbres et les buissons disparaissent. Le sol est argileux, craquelé, couvert de pierrailles volcaniques au milieu desquels les termites, qui sont ici en grand nombre, élèvent leurs habitations en forme de cône.

A 8 heures, nous prenons au N.-E. Le thermomètre marque + 32° 5′, une forte brise souffle du nord-ouest, le temps est couvert et la pluie paraît prochaine. Le plateau prend de plus en plus la forme d'une *hammada* saharienne formée, par plaques, de pierres noirâtres et d'un sol gris, craquelé, sans un caillou, mais également stériles. A 9 h. 43′, nous sommes en contre-bas de quelques mètres, et, toujours comme dans le Sahara, la végétation reparaît sous forme de graminées et d'acacias. Nous apercevons des sala et autres antilopes, des outardes et des ânes sauvages. A 10 heures, nous appuyons vers le nord. Le thermomètre est monté + 36° 8′, une faible brise souffle du nord-ouest et le temps est clair.

A 10 h. 45′ nous nous arrêtons sur l'emplacement du grand village de Houssouso abandonné à cause de la sécheresse.

Parmi les Ethiopiens qui nous accompagnent, plusieurs font la route pour la première fois. Ils sont désolés quand ils voient mesurer parcimonieusement l'eau, et souffrent réellement de la soif : ils ne sont habitués ni à la chaleur ni à la privation d'eau.

Nous repartons à 4 h. 40′, nous dirigeant au nord. Cinq minutes après, nous avons le mont Agolo à l'E.-N.-E. La route tourne à droite et nous nous dirigeons sur ce mont. Nous voyons autour de nous dans une vaste cuvette, des troupeaux d'ânes sauvages, de sala, d'antilopes et beaucoup d'outardes. Il doit y avoir aussi des autruches, mais nous n'en voyons pas.

Les Danakil qui nous servent de guides ont un cheval qu'ils emmènent à Tadjourah. Malgré mes nombreuses observations, ils conti-

nuent à le laisser errer, et il est suivi des mulets. Je donne encore une fois l'ordre de le conduire par la longe et je menace de l'abattre d'un coup de revolver si je ne suis pas obéi. Je suis obligé, à contre-cœur, de tirer sur l'innocente bête, qui roule à terre sous l'une de mes balles. Je regrette certainement cet acte de brutalité, mais il était indispensable : *quand on a été assez téméraire pour faire une menace, il ne faut jamais être assez sot pour ne pas l'exécuter;* je sais cela depuis longtemps.

A 6 heures, nous rencontrons de nombreux emplacements de camps bédouins. Cette région est très peuplée pendant l'hiver, paraît-il. 25 minutes après, nous arrivons au campement habituel des caravanes, mais pressés par la soif, nous continuons notre route, et ce n'est qu'à 7 h. 45′, à la nuit noire, que nous nous arrêtons pour camper près du mont Yangoudi. Chaque homme reçoit comme ration un verre d'eau. Un quart d'heure après, éclate un orage de peu de durée.

*Mercredi, 16 juillet.* — Rien ne donne la soif comme la crainte de manquer d'eau. Tout le monde est debout avant trois heures du matin, et nous distribuons encore à chaque homme un verre d'eau. Nous constatons que toute notre réserve consiste en une *aflita* (outre) de 8 à 10 litres. C'est peu. L'eau serait encore loin, mais il paraît que les puits où nous devons en trouver ne sont jamais à sec, même par les plus grandes sécheresses. Dès 3 h. 20′, nous sommes en route. Nous traversons un col après lequel nous nous engageons dans une descente en spirale encombrée de laves de toutes dimensions au milieu desquelles poussent des touffes d'épines et de graminées.

A 6 heures, nous nous portons au N.-E. Le thermomètre marque + 21° 1′, la brise souffle du nord-ouest et le temps est serein ; à 6 h. 40′ nous arrivons à l'emplacement du grand village de Mâdérou, dans le Meder-Raffa. Nous nous dirigeons alors à l'E.-N.-E. Nos guides rappellent avec terreur que dernièrement les Issas ont massacré une partie des femmes et des enfants et razzié tous les troupeaux de ce village.

M. Chefneux va chercher de l'eau avec nos gens ; je reste avec Aiellé et deux autres à la garde des bagages.

A 1 h. 15′, seulement, les chameaux reviennent chargés d'eau. Dieu sait avec quel plaisir nous nous jetons sur les outres ! Nous ne sommes que quatre, mais nous buvons comme douze. M. Chefneux revient à 1 h. 40′. Les puits sont situés au sud-est du lieu où nous sommes. Ils sont au

nombre de cinq ou six, larges de 8 à 10 mètres et profonds de 6 à 7 mètres.

A 2 heures, le thermomètre est monté à + 41° 5′. Nous souffrons beaucoup de la chaleur et comme, à la suite de privations, nous avons beaucoup bu, une abondante transpiration est la juste punition de notre intempérance.

A 4 heures, le thermomètre marque encore + 41° 3′, et la température n'est rafraîchie que par une faible brise du nord-ouest. Nos guides ont une peur effroyable des Issas et ne veulent à aucun prix camper ici. Nous partons donc à 4 h. 50′, nous dirigeant au N.-E.; à 6 heures, nous inclinons au nord. Un quart d'heure après, nous sommes sur un plateau pierreux dont les campements sont abandonnés à cause de la sécheresse et de la guerre avec les Issas. A 8 h. 5′, quand nous nous arrêtons, il est nuit, et c'est à tâtons que nous plantons notre tente. Nous soupons, comme hier, d'une croûte de pain, et pendant ce frugal repas, nous nous surprenons à dire, non sans rire, que lorsqu'on a l'habitude de la grande vie des voyages on ne saurait s'accoutumer à une autre.

A 10 heures forte pluie d'orage qui dure une demi-heure, avec un vent impétueux du nord-ouest qui arrache notre tente.

*Jeudi, 17 juillet.* — Départ à 4 h. 40′; à 5 h. le thermomètre est à + 28° 0′. Le grand vent de la nuit s'est changé en brise. A 5 h. 40′ nous traversons le lit à sec d'une grande rivière dont je ne puis savoir le nom. Nous marchons au N.-E., sur le mont Guéréné. Le mont Aïssaa est à l'E.-N.-E. et le pic Bollalé au N.-E. A notre gauche se trouvent des montagnes volcaniques que nous longeons; à notre droite, s'épanouit un bois de Mimosas. Le sol contient beaucoup de mollusques. Nous voyons de nombreuses traces de sangliers à masque et d'antilopes. A 7 h. 40′ nous gravissons de petites collines couvertes de laves, à 7 h. 43′ nous sommes au point culminant, sur l'emplacement d'un village. Le pays se nomme Lefauflé. A 8 h. route N.-E., par une cuvette immergée pendant l'hiver. A 8 h. 50′ nous arrivons à l'emplacement d'un village abandonné à cause de la guerre des Issas. A 9 h. 30′ nous marchons à l'O.-N.-O. et nous entrons dans des gorges chaotiques, encombrées de rochers volcaniques; c'est le lit d'un torrent dans lequel se trouvent les puits où nous devons renouveler notre provision d'eau.

Aujourd'hui c'est mon tour de corvée. Laissant donc M. Chefneux aux bagages, j'entre avec les hommes dans ces gorges et à 9 h. 50′ j'arrive

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Nos mules et nos chevaux ne pouvant, sans danger de mort, avec une température de + 40°, rester plus de 24 heures sans boire, nous sommes obligés de combiner nos marches de manière à trouver tous les jours de l'eau.

Le sol sablonneux de notre camp renferme de nombreuses coquilles. Comme végétation, il a quelque touffes d'herbes desséchées, des mimosa également secs et un arbre vert, commun dans les Kola du Choa, qui porte, au lieu de feuilles, de fleurs ou de fruits, des bourgeons charnus de couleur verte. M. Chefneux revient à 3 h. un quart et nous partons à 4 h. 20′ dans la direction de l'E.-N.-E.

Nous reconnaissons de grands villages Danakil dévastés par les Issas. Avant cette époque, la population devait être très dense. Quelques acacias et des touffes de graminées poussent entre les pierres.

A 4 h. 40′ nous inclinons un peu au nord et nous entrons dans une vaste cuvette de boue desséchée, jaune et craquelée. Un mirage nous montre en avant des flaques d'eau et des plaques de verdure. Pendant l'hiver ce passage doit être impraticable. Sur les bords de la cuvette on remarque des pierres noires que les pluies ont entraînées des montagnes.

A 5 h. 40′, nous prenons à l'est, toujours à travers la cuvette. Nous en sortons à 7 h. 30′. Elle nous paraît ellipsoïde. Nous l'avons traversée dans le sens de sa longueur, qui peut être de 10 à 11 kilomètres.

A 8 heures 40′ nous nous arrêtons, pour la nuit, à Bourkalé, point qui a toutes les apparences d'un ancien cratère comblé. Pour y atteindre, il faut gravir une ceinture de laves qui forme une muraille circulaire au milieu de laquelle se trouve un espace également circulaire laissé vide.

*Samedi, 19 juillet.* — A 5 h. 50′, nous nous mettons en route. Nous traversons de nombreux camps, momentanément abandonnés à cause de la saison. De tous côtés sont des pierres noires amoncelées en forme de jetée. Le sol est dur, couvert de pierres, parmi lesquelles poussent quelques graminées et des mimosas rabougris. A l'est, nous avons le chaînon de Abida et je relève, au nord, le pic de Gari, et au nord-est, celui de Boullé, qui a la forme d'un pain de sucre. La route que nous suivons est orientée nord.

A 7 h. 40′, notre route étant nord-est, je relève au nord-ouest un pic isolé, en forme de cône tronqué.

Le pays présente l'aspect du double travail du feu et de l'eau. Grâce

aux apports d'alluvions faits pendant l'hivernage, il peut pousser quelques plantes, peu variées, deux ou trois espèces d'herbes et de ronces, car il faut que les plantes puissent supporter en même temps des excès de chaleur, d'humidité et de sécheresse. D'après la direction des rigoles, nous reconnaissons que l'écoulement des eaux se fait au sud.

Notre route est nord-est. Nous entrons dans la montagne ; nous voyons quelques arbustes verts et à bourgeons charnus ; nous appercevons aussi un petit troupeau d'antilopes. Un chameau refuse de marcher, on reconnait qu'il ne peut continuer la route et par humanité on l'égorge pour le soustraire aux fauves.

La route étant Est, nous traversons un petit plateau pierreux où poussent des graminées, des acacias, des arbustes verts. Nous nous engageons ensuite dans un chemin à pente raide. où la marche est rendue très pénible par des blocs de roches et des pierres roulantes.

A 10 h. 45′, nous arrivons auprès de camps abandonnés à cause de la saison et qui forment un village nommé Boallé (déchiré), appellation bien appliquée s'il en fut. Nous faisons route nord-est, nous dirigeant en face d'un col de la montagne Oulkoumâ, qui est nord-nord-est. Nous l'atteignons à 11 h. 10′ et nous nous engageons dans un défilé dont la direction est nord.

Avec toutes les scories noires éparses de tous côtés sur le sol on se croirait aux abords d'une usine. Malgré l'aridité du sol, il pousse ici des buissons, des graminées, que mangent avidement les mules, et quelques arbustes verts. Nous franchissons le col et nous descendons sur un petit plateau où paissent trois ânes sauvages. Nous faisons halte à 11 h. 30′.

A peine nos mulles sont-elles dessellées et nos chameaux déchargés que tous nos gens partent à la poursuite des ânes, dans le double but de se procurer un gibier justement estimé[1] et de rencontrer de l'eau, car les trois ânes, un mâle et une femelle, suivis d'un petit, ne sauraient s'éloigner de l'eau. Nos gens reviennent bredouille de gibier et d'eau. Ils ont cependant rencontré une mare dont la boue, ils en rapportent, était encore humide. Il est probable qu'en creusant on aurait de l'eau.

A 2 heures, la brise est du nord-ouest, le thermomètre marque 38° 1′ et le temps est serein.

[1] Dans le Sahara on mange également les ânes sauvages, dont la chair est prisée des Chaamba et des Touareg.

Nous repartons à 3 h. 20′, au nord-nord-est. Dix minutes après nous modifions un peu notre route et prenons au nord. Nous sommes dans une cuvette argileuse, sans végétation, qui doit être la plus grande partie de l'année couverte par les eaux, car dans les points en contre-bas, la boue est encore humide.

Nous montons dans un vallon rétréci où nous remarquons, au point culminant, quelques tombeaux et des pierres volcaniques de toutes sortes, parmi lesquelles dominent les pumites et les scories.

A 4 h. 40′, notre route est nord-nord-est. Il y a ici des coulées de lave noire, toute boursouflée, toute éclatée, avec des cavités circulaires et présentant l'aspect d'un métal en fusion sur lequel l'eau serait projetée. Il y a aussi des murailles de lave noire. Tout est noir, sauf quelques arbres rabougris d'un vert sombre et des gommiers desséchés presque aussi noirs que les laves.

A 5 heures, nous appuyons un peu au nord. Nous apercevons dans le lointain et dans l'axe même de notre route, Guifou, montagne de l'Aoussa. Nous nous arrêtons pour attendre un chameau resté en arrière. M. Chefneux m'apporte un coquillage marin en me disant : « Voici la reine des coquilles. »

J'en avais déjà vu plusieurs depuis un moment, mais les prenant pour des cauris détachés d'une parure je n'y avais pas pris garde. Ce coquillage me paraît avoir une très grande importance, car il prouve qu'ici le volcan a dû être éteint par la mer, et comme l'émail en est peu altéré il permet de conclure à la faible période de temps qui nous sépare de l'époque où la mer venait ici.

A 6 heures, nous sommes dans une sorte de lac solide de laves noires, qui affectent la forme de vagues. L'aspect de la région est horrible. Les monts et monticules qui nous entourent sont tous noirs et de forme conique.

A 7 h. 10′, nous trouvons une ligne d'arbres et nous entrons dans le pays fertile d'*Adanbeda*.

A 8 h. 30′, nous nous arrêtons pour bivouaquer par une nuit des plus noires, dans un endroit sans herbe, au milieu des laves de toutes formes, de toutes grosseurs. Tout est toujours noir.

*Dimanche, 20 juillet.*— Départ à 3 h. 25′. Le baromètre marque 723$^{m}$8, la route est nord-est. Il fait nuit, le temps est couvert. Autant que l'on peut

en juger, le terrain est formé d'un plateau légèrement ondulé où des hamada, recouvertes de pierres noires, alternent avec des espaces dont le sol est formé d'une boue desséchée et qui doivent être envahis par les eaux pendant l'hivernage. Nous rencontrons beaucoup de camps et de tombeaux de vastes dimensions.

A 5 h. 50', notre route est nord-est. Nous traversons l'emplacement d'un très grand camp. Au milieu de pierres noires et de très nombreux débris de coquillages, qui blanchissent le sol par plaque, s'élancent des touffes d'herbes.

La brise souffle du nord-est, le temps est serein et nous marchons à l'Est.

A 6 h. 10', nous avançons au milieu de joncs et de plantes marécageuses, nous traversons une ligne d'eau actuellement à sec.

A 7 h. 30', route Est. Nous sommes sur un fond de boue desséchée, au milieu duquel se trouvent des crevasses larges et profondes qui rendent notre marche très pénible. Un de nos mulets tombe et meurt de soif. Nous entrons dans le pays de *Dâeli.*

Nous avons un camp sur notre gauche et nous sommes devant un marécage desséché, couvert de roseaux.

A 8 h. 45, nous arrivons à l'eau. Nous sommes au bord des lacs Aoussa, où se perd l'Aouache.

Ici le bord des lacs est couvert de grands roseaux à feuilles lancéolées, qui poussent dans une boue noire et fétide. Malgré la boue et la puanteur des eaux, bêtes et gens se mettent à boire sans retenue.

Quelques nègres, esclaves du sultan Hamfalé, qui s'occupent de cultures dans les environs, viennent nous voir. Après avoir bu et fait notre provision d'eau, nous allons asseoir notre camp dans des parages plus sains et à 9 h. 45' nous prenons une route ouest-nord-ouest. Nous établissons notre camp au milieu d'un campement de Danakil.

Nous sommes dans une vaste plaine d'alluvions formée par l'Aouache. Quelques rochers émergent au milieu de l'Aouache. Le nom du lieu de notre campement est *Koutoubla-Kallo.*

*Lundi 21 juillet.* — Les monts *Guifou* paraissent d'origine volcaniques et ont interrompu la communication de l'Aouache avec la mer.

Nous partons à 6 h. 25'. Nous sommes dans une plaine marécageuse, formant bassin et entourée de monts volcaniques formant chaîne et surmon-

tés de quelques pitons isolés. La végétation se compose de roseaux, de joncs, de grandes herbes lancéolées, d'acacias. Le sol, très crevassé, est couvert de mollusques, parmi lesquels dominent des moules. On voit aussi quelques oiseaux aquatiqnes.

A 9 heures, nous passons devant le grand village d'Editta, derrière lequel se trouve, au milieu des lacs, un grand rocher carré.

Nous entrons dans un bois d'acacias. Les troncs des arbres sont noirs. Il n'y a pas encore de feuille, mais les bourgeons commencent à percer. Des joncs et autres herbes marécageuses poussent au milieu de ces arbres.

A 10 heures, route est-est-sud. Nous avons fini de traverser le bois, qui forme une bande boisée, puis vient un marécage et ensuite le lac. Nous nous arrêtons sur ses bords, en face d'un rocher, situé au milieu des eaux, et auprès d'un campement d'Adal. Ces gens, comme tous ceux que nous avons vus ici, ont une physionomie maladive et paraissent tous plus ou moins atteints de fièvres paludéennes, qui doivent être très fortes ici.

Le lac nord, dans lequel l'Aouache se jette par deux branches, a une forme très irrégulière, bizarrement contournée, non seulement dans les endroits où des rochers lui ont imposé sa forme, mais aussi dans des plaines où les causes de ses contours restent invisibles. Il communique par plusieurs canaux et marais avec le lac *Abbebade*, qui est au sud. C'est entre les deux lacs, qui communiquent entre eux par des canaux et des marais, que passe notre route.

A 4 heures, le temps se couvre, le vent a des mouvements giratoires, qui donnent naissance à des trombes de poussière.

Nous nous remettons en route au sud-est. Nous atteignons les bords du lac, que nous côtoyons. Notre route est sud. Les eaux du lac sont tranquilles. Un bois d'acacias serpente des deux côtés. Il y a sur le sol des rives une grande quantité de mollusques ; nous voyons également une bande d'outardes.

A 5 h. 15′, nous sommes au pied du grand rocher carré signalé ce matin à 9 heures. Nous apercevons des pélicans et des marabouts qui prennent leurs ébats sur les bords du lac.

Nous arrivons au village d'*Aitenkoomâ*, où nous nous arrêtons. Les habitants nous reçoivent avec bienveillance. Ils appartiennent, ainsi que le village, au sultan Houmed Loïta, notre ami. C'est ici que le sultan réside lorsqu'il est au Aoussa.

Les huttes et les bercailles du village sont bâties au pied du rocher; ce

roc est un immense bloc de lave carré ; les vautours y ont placés leurs aires et toute une colonie de singes cynocéphales y est installée.

Pendant la nuit le temps est très couvert et il pleut, avec un vent nord-ouest, de 10 heures à 11 heures du soir.

*Mardi 22 juillet.* — C'est ce matin que nous allons traverser le lac. Nous nous mettons en route à 7 h. 10' et cinq minutes après nous sommes au bord de l'eau. Le baromètre marque 727m,0 [1].

Nous sommes sur les rives de l'un des canaux qui mettent les lacs en communication. Ces canaux n'en forment, du reste, qu'un seul pendant la saison des hautes eaux.

Nous trouvons les gens du village en train de nous confectionner, avec des joncs du lac, un radeau. Ces gens, qui sont des Debenets, m'ont connu à Obock et me saluent en m'appelant par mon nom.

A 7 h. 50', les joncs sont liés et forment un fagot de 2 mètres de long sur 1m50 de large. C'est sur cette primitive installation que je me huche tant bien que mal avec mes armes et deux des enfants qui nous accompagnent. Des nageurs poussent le radeau, et sur mon paquet d'herbes marines il ne me manque qu'un trident pour figurer Neptune.

A peu près à mi-chemin, nous nous croisons avec un autre radeau chargé de sel, qu'une vieille femme et deux nageurs poussent devant eux.

A 8 h. 10', j'arrive sur l'autre rive, et en voulant prendre pied je m'enfonce jusqu'à mi-jambe dans une boue gluante, noire et fétide. Cette rive est également couverte de joncs et de roseaux.

Je m'installe tant bien que mal sous une toile fichée sur quatre bâtons et j'assiste à l'arrivée des bagages que M. Chefneux, resté sur l'autre rive, fait partir.

Les eaux du lac sont d'un beau vert azuré. Elles sont entourées de trois bandes de végétations : des joncs en premier lieu, puis des roseaux et enfin des acacias. Une seule rive des lacs est en partie cultivée par des Argoba musulmans qui émigrent du Choa.

Les Italiens ont formé le projet de placer le Haoussa sous leur protectorat, ainsi qu'ils l'ont fait pour l'Etat de Reita, au nord de notre posses-

1 Le baromètre ayant marqué, ainsi qu'on le verra plus loin, le 1er août, 755,9, au bord de la mer, l'altitude des lacs Aoussa est de 250 à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

sion d'Obock. L'idée est heureuse pour eux et elle serait désastreuse pour nous si nous ne placions pas Houmed Loïta sous le protectorat français.

Un assez grand nombre d'oiseaux prennent leurs ébats sur le lac : des hérons au bec rouge, des pélicans, des oiseaux à spatule, qui pêchent en fauchant l'eau avec leurs becs, des marabouts dans les roseaux au bord de l'eau.

Du point où je suis campé, je relève Boullé à l'ouest-ouest-sud (le 19 nous l'avions au nord-est) et le Guifou, montagnes de l'Aoussa, au nord. Nous avons au sud-est des pitons volcaniques, au milieu desquels nous irons camper ce soir, dans un ancien cratère nommé *Dehmâlé*.

Sur les quatre heures on vient nous prévenir de l'arrivée d'une troupe d'hippopotames. Nous retournons sur les bords de l'eau et nous avons le spectacle étonnant de 150 à 200 de ces monstres qui se jouent au milieu des eaux. M. Chefneux et quelques-uns des hommes montent sur le radeau qui a servi au transport des bagages et se laissent dériver au milieu des hippopotames, qui viennent curieusement les regarder et reçoivent leurs balles avec une indifférence très marquée. Seuls ceux qui sont atteints près des oreilles disparaissent sous l'eau.

Du rivage je tire aussi quelques coups de fusils. Les Danakil qui me suivent ramassent soigneusement les douilles de mes cartouches et se les introduisent sans difficulté dans le trou qu'ils ont aux lobes des oreilles; ils paraissent charmés de cet ornement.

Mon compagnon s'est laissé entraîner par le plaisir de la chasse et ne revient à terre qu'à la nuit.

A 6 h. 50, nous nous mettons en route par un chemin qui ne tarde pas à devenir pierreux et couvert d'épines, et à 8 h. 20 nous arrivons à *Dehmâlé,* cratère dans lequel Hamedou a établi son camp et où nous sommes accueillis en amis.

De 11 heures à minuit il pleut avec un fort vent du nord-ouest.

*Mercredi, 23 juillet.* — Je relève au nord-ouest *Aitenkoumâ*, où nous avons couché hier.

Il y a dans le camp beaucoup de chèvres de petite taille et à peau mouchetée.

A 6 h. 20′, nous nous mettons en route à l'est. Au milieu des laves et des scories se trouvent des graminées desséchées et des buissons épineux qui commencent à bourgeonner.

Le lac est sur notre gauche, parallèle à notre route.

A 7 h. 25, route Est. A 7 h. 35 nous rencontrons le fils aîné de Houmed Loïta, Amphalé, qui vient au-devant de nous pour nous saluer. Nous mettons pied à terre pour causer avec notre jeune ami. A 7 h. 55, nous nous remettons en selle.

A 9 h. 40', route nord, nous laissons sur notre droite le plateau de laves sur lequel nous marchons depuis ce matin ; nous entrons sur un plateau sablonneux, avec des affleurements de laves, au milieu de sable, de cailloux et de graviers volcaniques. Il y a, outre des graminées sauvages, des arbustes épineux à feuille naissante et des genêts à fleur jaune et à odeur pénétrante. Ce plateau est vite parcouru, car à 9 h. 50', notre route étant est-est-sud, nous nous trouvons au milieu de rochers plats et noirs.

A 10 heures, la route est sud-sud-est, au milieu de blocs et de fragments de laves détachés, qui rendent la marche très pénible. Ce serait cependant d'excellents matériaux pour établir une route. Quelques acacias, très peu d'herbe et toute desséchée.

A 10 h. 20', la route est sud-est, au milieu de scories et de roches boursoufflées. A droite, nous avons une montagne noire, aux formes chaotiques, dans laquelle on n'aperçoit ni végétaux ni animaux. Sur la gauche, nous dominons les lacs, dont les arbres et les roseaux forment un gracieux contraste.

A 10 h. 50, la route est sud-est. Par une coulée de laves, nous descendons dans la vallée d'*Aitâ*, qui est orientée nord-sud. Il s'y trouve des arbres et de l'herbe, qui poussent dans un sol en grande partie formé par des débris de lave noire, qui contient un grand nombre de mollusques, appartenant toutes à la même espèce.

A 11 h. 06, arrêt à *Aitâ*.

Départ à 4 h. 30', au nord-est. Le pays est très habité, bien que l'on ne trouve que des pierres dès qu'on quitte le fond de la vallée.

A 5 h. 25', la route est à l'est. Les rocs et les laves sont rouges. Il n'y a pas de végétation. Nous avons, sur la droite, le lac Sud. Les deux lacs sont bien nord et sud. Ce dernier fait une pointe dans l'est. La communication entre les lacs se fait au moyen du canal que nous avons traversé hier. Au milieu du lac sud est un rocher isolé que je relève au sud. Ce lac a son grand diamètre nord-sud, l'autre l'a est-ouest.

A 6 heures, nous sommes toujours au milieu des mêmes terrains et

nous nous y maintenons jusqu'à 7 heures, moment où nous tournons à droite pour aller dans une cuvette, où poussent en quantité des graminées sauvages, des acacias et quelques autres végétaux, et où, à 7 h. 05′, nous établissons notre bivouac. Le baromètre marque 716 m o.

La nuit est belle et étoilée.

*Jeudi, 24 juillet.* — Le ciel est légèrement couvert.

A 6 h. 10′, nous partons à l'est-nord-est et à 6 h. 30′ nous nous trouvons sur un plateau pierreux, sans végétation, comme les hammada du Sahara, dont les dépressions sont de véritables daya sahariennes.

Il est bon de remarquer ici qu'autant les populations qui vivent sur les bords des lacs paraissent chétives et malingres, autant celles qui ont leurs habitations sur les plateaux paraissent saines et robustes.

A 8 heures, la route étant est, nous entrons dans une dépression en forme de vallon, orientée est-ouest. Le sol en est dur, recouvert de sable, mêlé de petits graviers gris et noirs. Il y a beaucoup de graminées et quelques arbustes épineux.

A 8 h. 45′, nous nous arrêtons à côté d'un ravin que nous avons au sud et dans lequel se trouve de l'eau. Le nom du pays est *Daka.*

A 4 h. 10′, nous nous remettons en route au nord-nord-est. Nous sommes sur des terrains identiques à ceux traversés dans la matinée.

A 6 heures, nous appuyons au nord-est.

A 7 h. 40, nous établissons notre bivouac dans la daya d'*Édâlè,* où nous trouvons des arbres et de l'herbe.

Le baromètre donne 710 m o.

*Vendredi, 25 juillet.* — Nous nous mettons en route à 5 heures, au nord-est. Il nous faut vingt minutes pour sortir de la daya d'*Édâlè.* Nous prenons ensuite par un plateau pierreux décoré d'arbustes épineux et de graminées sauvages et de nombreux camps pour le moment inhabités.

A 8 h. 40′, nous arrivons sur les bords de la rivière *Derbâla,* actuellement sans eau. Son lit est rempli d'une riche végétation. Nous faisons un arrêt à l'ombre de beaux arbres et à 9 h. 05′ nous nous remettons en route à l'est.

A 10 heures, nous sommes dans une dépression couverte d'une riche végétation. Il y a une certaine racine dont plusieurs de nos gens mangent avidement, ce qui les rend malades. Cette dépression, qui forme une véri-

*Lundi, 28 juillet.* — A 3 h. 30' après midi le baromètre marque 744m o. Nous nous mettons en route au nord-est. Nous traversons la vallée dont la direction est nord-ouest-sud-est.

A 6 heures, inclinant un peu au nord, nous nous engageons dans un défilé que nous remontons, et, après avoir traversé un chaînon de montagnes, nous entrons, à 6 h. 45', la route étant nord-est, dans la vallée d'*Esdâba*, dont la direction est nord-est-sud-ouest. Nous traversons un nouveau chaînon de montagnes et nous entrons dans une nouvelle vallée ; là nous établissons notre bivouac à 7 h. 45', près des puits d'*Allouli*.

*Mardi, 29 juillet.* — Nous sommes à la tête de la vallée ou vallon, dont la direction est nord-ouest-sud-est ; à droite et à gauche se trouvent des lignes de rochers mamelonnés ; le sol de la vallée est composé de graviers et de sable dans lesquels poussent des mimosas et des palmiers doums. C'est dans ces vallées d'*Esdaba* ou d'*Allouli* que doit se trouver l'ancien lit de l'Aouache.

A 5 h. 30', nous nous mettons en route, au nord. Nous suivons le lit de la rivière, bordé de rocs. Dans le lit se trouvent de nombreux puits; les terres de certains d'entre eux sont retenues par des coffrages en branches de palmier.

A 6 h. 30', notre route est nord-nord-est. Le lit de la vallée, retréci par des rochers à droite et à gauche, forme des gorges resserrées, au milieu desquelles poussent quelques palmiers.

A 7 h. 15', tournant à gauche, nous quittons le lit de la rivière ou vallée pour monter sur des rochers et suivre un sentier à mi-côte, afin d'éviter des blocs de pierre qui encombrent le centre de la vallée. Quelques minutes après nous sommes obligés de redescendre dans la rivière, dont le lit devient méandreux, encombré de roches et de végétaux. Le tout rend la marche très pénible.

A 8 h. 10', nous nous arrêtons au milieu de gorges formées pas des rochers d'aspect chaotique. Dans les rochers de droite se trouvent les citernes de *Goun-Gonta*, dans lesquelles nous allons prendre des bains et des douches.

A 3 h. 20' après midi, nous nous remettons en route au nord-nord-est. Le lit de la rivière s'agrandit successivement. Il y a des affleurements de sel et des flaques d'eau entourées de gazon par plaques.

A 4 h. 10, nous arrivons sur les bords du lac Assal, où je me trou-

vais le 3 septembre 1882. Le lac a tout à fait l'aspect d'un étang gelé, ce qui produit une singulière sensation avec la température de + 45°. A 4 h. 30', je mets pied à terre pour aller placer mon baromètre au niveau de l'eau. Il marque 763m 3. Le même baromètre ayant marqué le 1er août, au bord de la mer, 754m 3, l'altitude du lac est donc d'une centaine de mètres au-dessous du niveau de la mer[1].

A 6 heures, notre route est sud-sud-est. Nous avons quitté les bords du lac et nous sommes sur une montagne noire, sans végétaux, et sur laquelle on n'aperçoit pas d'animaux. C'est avec la plus grande peine que nous poursuivons notre route au milieu de toutes ces pierres mouvantes séparées par des espaces sablonneux où poussent quelques palmiers doums et autres végétaux.

A 8 h. 40', nous établissons notre bivouac à ***Enki-Garètou***.

*Mercredi, 30 juillet.* — Pendant la nuit, qui a été très chaude, les hommes volent trois outres, de celles mises en réserve pour la journée d'aujourd'hui. Nous ne devons trouver de l'eau que très tard. Craignant d'en manquer, ce qui serait terrible pour des hommes fatigués comme les nôtres, nous nous mettons en route dès 4 h. 50'.

A 5 h. 10', marchant au sud-est, nous sommes sur un plateau noir et blanc, formé de laves volcaniques au milieu desquelles poussent quelques touffes d'herbes et quelques buissons.

A 6 heures, nous inclinons un peu au sud. Nous voyons le lac à un kilomètre environ, sur notre gauche.

A 6 h. 30', route nord-nord-ouest, nous contournons le lac que nous avons à gauche.

A 6 h. 50, le lac nous est caché par une jetée de pierres : nous sommes dans un bas-fond, probablement à 60 mètres, en contre-bas du niveau des eaux du lac. Le sol contient une grande quantité de mollusques. J'en prends des échantillons.

Les laves ont des couleurs différentes, qu'elles doivent en partie à la durée de leur exposition à l'air. Nous en voyons sur le sol de blanches, de jaunâtres, de rouge brique et de noires, qui paraissent toutes d'une nature identique.

[1] C'est à la suite d'une faute d'impression que, page 50, on a mis l'***altitude*** du lac pour l'***altitude négative***.

A 7 h. 10', marchant à l'est, nous traversons un petit plateau où croissent quelques mimosas. Nous avons à gauche une vraie muraille de roches noires, formant falaise. A 7 h. 45', arrêt pour laisser passer les chameaux, qui ont à escalader un lacet presque à pic. A peine y sont-ils engagés, que celui de tête se laisse choir et les autres se couchent.

Il faut les décharger et monter les charges à dos d'homme. Ce n'est qu'à 9 heures que nos animaux, rechargés au sommet de la côte, nous nous remettons en route au sud-sud-est.

A 10 heures, tournant au sud-sud-ouest, nous continuons notre route sur des plateaux couverts de lave.

A 11 h. 30', arrêt dans le lit de la *Dafâré,* où nous ne trouvons pas d'eau.

A midi 40', quelques-uns de nos hommes partent en avant avec des outres et vont à la recherche de l'eau. Il reste si peu d'eau que nous n'en avons qu'un gobelet par homme après le repas. Naturellement, M. Chefneux et moi nous ne buvons qu'après que tous nos hommes ont reçu leur ration.

Nous nous remettons en route à 4 h. 05'. Tout le monde souffre de la soif. Notre route est sud-est. Nous remontons le lit du *Dafârè*. Le Dafârè coule au lac Assal. Jusqu'à 5 heures, nous marchons au nord-nord-est. La route emprunte le lit d'un affluent du Dafâré, le *Koudoudei*.

A 6 heures, nous tournons au sud. A 6 h. 15', nous rencontrons nos hommes avec les outres pleines et nous bivouaquons dans le lit du *Koudoudei*.

Nous nous mettons immédiatement, M. Chefneux et moi, à faire une distribution d'eau à nos hommes, et quand ils ont tous satisfait leur soif, nous buvons, à petits coups et avec délices, d'une eau sale et puante qui nous paraît un délicieux nectar.

*Jeudi, 31 juillet.* — Départ à 5 heures, au nord. Nous quittons le lit de la rivière et nous prenons par un plateau pierreux où se trouvent des herbes et des épines sèches.

A 7 h. 15', nous tournons au nord-nord-est. Nous avons, à l'est, le fond du golfe de Tadjourah, que nous apercevons et non sans une vive joie : là sera le terme de nos fatigues.

A 8 heures, nous arrivons dans un site délicieux, très ombragé, où se trouve la source, qui est intarissable, de *Mara*. Nous nous arrêtons pour

faire de l'eau. Un bédouin, qui garde ses moutons, nous en vend un très cher.

A midi 50', nous quittons la source. Nous nous dirigeons au sud. Nous descendons dans un lit de rivière qui se dirige du côté de la mer et dans lequel nous établissons notre bivouac, à 1 h. 40', auprès de grottes dans lesquelles les Bédouins mettent leurs troupeaux à l'abri. Le nom de cet endroit est *Edeita*. Il y a ici d'excellents pâturages.

*Vendredi, 1er août*. — A 5 h. 20', nous nous mettons en route, continuant à suivre le lit de la rivière, dans lequel poussent des herbes et des arbres. Notre direction est sud-sud-ouest.

A 6 heures, notre route est sud-sud-est. Nous suivons toujours le lit de la rivière. A 7 h. 45', nous tournons à gauche, puis à l'est, laissant le lit de la rivière pour prendre à travers un petit plateau pierreux, couvert d'épines, duquel nous voyons le fond du golfe de Tadjourah et l'îlot qui est au milieu.

A 9 heures, continuant de marcher droit à l'est, nous entrons dans le lit de la rivière *Galla-Lilaen*. Cette rivière a des berges taillées en muraille de 10 mètres de hauteur. Son lit, qui a de 15 à 20 mètres de largeur, a un fond de gravier et une direction ouest-est.

A 10 heures, notre route est nord-est. Nous suivons le bord de la mer. Parmi les hommes du Choa qui nous accompagnent, le plus grand nombre n'est jamais venu à la côte. Ils veulent tous goûter l'eau de la mer, ce qui leur fait faire des grimaces qui nous divertissent un moment.

A 11 h. 25', arrivée à Sagallo. Ce n'est point sans une vive émotion que nous voyons, sur les ruines de notre paillote, flotter le drapeau français.

A l'instigation des Anglais et d'Aboubaker, pacha de Zeïlah, les Égyptiens ont construit ici un fortin où ils entretiennent un officier et une quinzaine de soldats [1]. L'officier qui commande le détachement vient nous saluer, et, l'après-midi, nous offre une collation dans le fortin qu'il a entouré d'un magnifique jardin.

Le lendemain, M. Chefneux allait s'embarquer à Ras Ali, sur un boutre, pour Obock, et je continuais moi-même la route par terre. J'arrivais

[1] Ce fortin a été abandonné et actuellement tout le golfe de Tadjourah est terre française.

à Obock le mercredi 4 août, à 4 heures de l'après-midi. Les enfants Danakil, qui viennent me saluer, me disent en français : « Bonjour, Monsieur ; Monsieur, bonjour. »

C'est que, depuis mon départ, Obock a été occupé par les Français, et que les enfants, mêlés à nos marins, ont vite retenu quelques mots de notre langue.

Il est important de noter ici que la rivière de l'Aouache, qui a été désignée par tous les voyageurs qui l'ont vue, depuis Rochet d'Héricourt, comme navigable du Choa aux lacs Aoussa, l'est très probablement, car, de Farré aux lacs Aoussa, nous n'avons constaté qu'une seule chute, celle de Gormonda.

La route d'Obock au Choa peut donc facilement être transformée par la construction d'une route de terre ou d'une voie ferrée : de Sagallo aux lacs Aoussa, la distance n'est que de 60 à 70 kilomètres.

---

## RÉSUMÉ DE L'ITINÉRAIRE D'ANKOBÈR A SAGALLO

| JOURS | DATES | NOMS DES LIEUX | TEMPÉRATURE | | | DISTANCE ESTIMÉE |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | MINIMA | MAXIMA | MOYENNE | |
| Lundi | 7 Juillet | Ankobèr à Farré | 10.9 | 29.1 | 20.0 | 20 kil |
| Mardi | 8 — | Farré à Aouadi | 21.9 | 35.1 | 28.5 | 20 — |
| Mercredi | 9 — | Aouadi à Boulli | 22.8 | 39.0 | 30.9 | 21 — |
| Jeudi | 10 — | Boulli à Rôbbi | 20.0 | 39.5 | 29.5 | 30 — |
| Vendredi | 11 — | Rôbbi à Kodéi | 24.1 | 38.9 | ..... | 24 — |
| Samedi | 12 — | Kodéi à Bahaïtou (Aouache) | 22.1 | 38.9 | 30.5 | 15 — |
| — | — | Bahaïtou à Bado | ..... | ..... | ..... | 6 — |
| Dimanche | 13 — | Séjour à Bado (1) | 22.6 | 41.8 | 32.2 | ..... |
| Lundi | 14 — | Bado à | 29.2 | 41.5 | 35.3½ | 35 — |
| Mardi | 15 — | ........... Yangoudi | 24.5 | 40.1 | 32.3 | 40 — |
| Mercredi | 16 — | Yangoudi à | 21.1 | 41.5 | 31.3 | 29 — |
| Jeudi | 17 — | ........... Lefauflé | 28.0 | 42.2 | 35.1 | 16 — |
| Vendredi | 18 — | Lefauflé à Bourkalé | 27.1 | 42.1 | 34.6 | 16 — |
| Samedi | 19 — | Bourkalé à Adanbeda (2) | 27.8 | 38.1 | 33.7 | 40 — |
| Dimanche | 20 — | Adanbeda à Koutoubla-Kallo | 30.1 | 41.4 | 35.7 | 22 — |
| Lundi | 21 — | Koutoubla-Kallo à Aiten Kouma | 28.9 | 40.6 | 34.7 | 22 — |
| Mardi | 22 — | Aiten Kouma à Dehmalé (3) | 29.1 | 37.5 | 33.3 | 7 — |
| Mercredi | 23 — | Dehmalé à Aita | 25.5 | 38.1 | 31.8 | 28 — |
| Jeudi | 24 — | Aita à Édalè | 27.9 | 40.5 | 34.2 | 16 — |
| Vendredi | 25 — | Édalè à Thèuo | 26.7 | 41.1 | 33.9 | 40 — |
| Samedi | 26 — | Thèuo à Mokoitâ (4) | 30.1 | 34.0 | 32.2 | 32 — |
| Dimanche | 27 — | Séjour à Mokoitâ (5) | 31.0 | 36.7 | 34.2 | ..... |
| Lundi | 28 — | Mokoitâ à Allouli | 32.1 | 42.5 | 37.3 | 16 — |
| Mardi | 29 — | Allouli à Enki-Garetou | 33.1 | 45.1 | 39.1 | 32 — |
| Mercredi | 30 — | Enki-Garetou à Kodoudei | 33.4 | 44.5 | 38.9 | 30 — |
| Jeudi | 31 — | Koudoudei à Edeita | 28.0 | 34.9 | 31.5 | 16 — |
| Vendredi | 1er Août | Edeita à Sagallo | 26.6 | 44.8 | 35.9 | 24 — |

(1) Repos. — (2) Sans eau. — (3) Traversée lacs Haoussa. — (4) Puits. — (5) Repos.

# TABLE DES MATIÈRES

## DOCUMENTS DIVERS



## EXPLORATIONS ÉTHIOPIENNES




STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891



DT 377 .S68 C.1
Voyages en Ethiopie, janvier 1
Stanford University Libraries
3 6105 037 011 033
DT
377
.S68
DATE DUE
SPRING 1983

